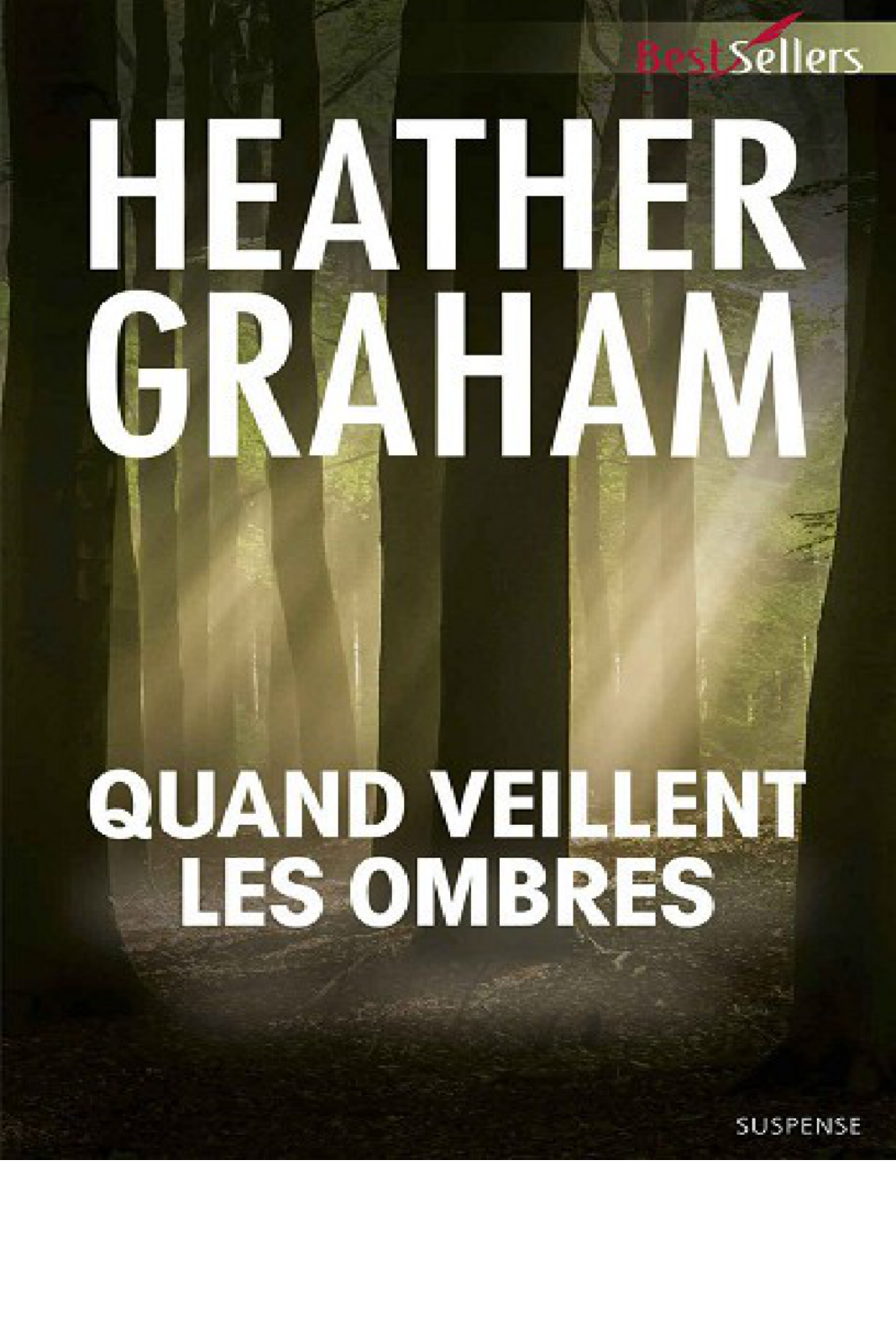


**Krewe of
hunters - Tome
10 - Quand
veillent les**

Heather Graham

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Best Sellers

HEATHER GRAHAM

QUAND VEILLENT LES OMBRES

SUSPENSE

DÉJÀ PARUS DU MÊME AUTEUR

DANS LA SÉRIE KREWE OF HUNTERS

Le manoir du mystère
La demeure maudite
Un tueur dans la nuit
La demeure des ténèbres
Un cri dans l'ombre
Dangereux faux-semblants
Mystère en eaux profondes
Les démons du passé
On ne réveille pas la mort

DANS LA SÉRIE BONE ISLAND

L'île du mystère
L'île de la lune noire
Le secret de l'île maudite

DANS LA TRILOGIE DES FRÈRES FLYNN

L'héritage maudit
Les proies de l'ombre
L'île des ténèbres

Autres publications

L'île des disparues
Mortelle confidence
La nuit écarlate
Hantise
L'ombre du maléfice
Sombre présage
Prémonition
Passion immortelle
Apparences
Dangereuse vision
La crypte mystérieuse
Noires visions
Mortel Eden

En hommage à Savannah !

*A nos expéditions en famille, nos chasses aux fantômes, notre trajet
avec le chat Pablo, notre merveilleux séjour à l'auberge « 1790 »,
notre tour en corbillard et à tant d'autres moments fabuleux !*

*Enfin, à mes enfants, Jason, Shayne, Derek, Bryee-Annon et Chynna,
dont l'imagination a rendu nos promenades en ville plus magiques
encore.*

Prologue

Abigail se réveilla brusquement. Avait-elle entendu un bruit dans l'obscurité, ou était-ce le simple fruit de son imagination ? En tout cas, tous ses sens étaient à présent en alerte, alors qu'il y a à peine quelques secondes, elle était paisiblement en train de rêver à la fête qui se préparait pour son dixième anniversaire dans le restaurant de ses grands-parents, Le Chasseur de dragons.

Juste avant d'ouvrir les yeux, elle avait senti comme une présence dans sa chambre, un visage beau et doux, au regard empreint de compassion, fixé sur elle.

Puis la vision s'était envolée et, maintenant, elle avait peur.

Elle se faufila hors du lit et sortit de sa chambre. L'appartement occupait l'étage, juste au-dessus du restaurant. Elle courut jusqu'à la suite de ses grands-parents. Vide.

Sa peur redoubla. Où étaient-ils ?

Le cœur battant, comprenant instinctivement qu'il ne fallait pas faire de bruit, elle entreprit de descendre à pas de loup l'escalier métallique en colimaçon qui menait au rez-de-chaussée.

Mais à mi-chemin, son sang se figea dans ses veines.

Elle n'avait jamais eu peur dans le Chasseur de dragons, avec ses vieux gouvernails, ses figures de proue, ses gravures de femmes élégantes, de dragons et de créatures mythiques accrochées aux murs. C'était son univers, son héritage.

Non, il n'y avait rien à craindre de l'ancienne auberge elle-même. Sauf que...

Il y avait quelqu'un qui n'aurait pas dû être là. Un homme, debout dans le hall, regardait à l'extérieur par les vitraux de la porte d'entrée. Un homme qui n'était pas Gus, son grand-père, mais un inconnu.

Il était grand, avec un tricorne sur la tête, de longs cheveux noirs bouclés, une barbe et des moustaches bien taillées. Il portait un haut-de-chausses brun avec de grandes bottes noires, une redingote cramoisie aux boutons ouvragés assortis à ceux du gilet, et une chemise blanche ornée de dentelle aux manches et au col. Il avait l'air étrangement imposant, comme si rien n'aurait pu le faire reculer. Abby ne voyait pas ses yeux, tant il faisait sombre.

Mais elle en était certaine : elle l'avait déjà vu... C'était lui qui s'était penché brièvement au-dessus de son lit, un instant plus tôt.

A présent, elle savait de qui il s'agissait. Il existait de nombreux portraits de lui. Adoré par les uns, haï par les autres, il avait sillonné les mers en quête d'aventures ou, selon certains, dans le seul but de s'enrichir. Il n'avait jamais tué personne mais avait été mêlé à d'innombrables bagarres. Une fois, il avait kidnappé la fille d'un homme très riche. Après avoir reçu la rançon, il l'avait libérée : en homme d'honneur, il ne manquait jamais à sa parole. On disait que la jeune femme aurait préféré rester auprès de lui.

La tête de cet homme avait souvent été mise à prix, bien sûr, car ce n'était autre que Blue Anderson, le célèbre pirate. L'ancêtre d'Abigail elle-même.

Justement, son ancêtre... mort quelque deux cent cinquante ans plus tôt.

Pourtant, il était là, debout dans l'ombre, en train de surveiller. Dieu savait quoi de l'autre côté de la porte...

Prenant soudain conscience de la présence d'Abigail, il se retourna.

Il la dévisagea un long moment, puis sourit avec un léger hochement de tête.

Il savait qu'elle était capable de le voir.

Si elle avait pu, elle se serait mise à hurler et serait remontée précipitamment se cacher sous son lit.

Mais elle restait pétrifiée, incapable de bouger, osant à peine respirer.

L'homme sourit de nouveau, souleva brièvement son tricorne, jeta un dernier coup d'œil à l'extérieur, puis commença à se dissoudre, jusqu'à disparaître totalement.

Au même instant, Abigail entendit la porte s'ouvrir. Elle regarda, les yeux agrandis de frayeur.

Ce n'étaient que ses grands-parents qui rentraient. Mais il était presque 4 heures du matin ! Jamais ils ne sortaient à une heure pareille ! Puis, par la fenêtre de l'escalier, Abigail aperçut la lueur de gyrophares sur le parking.

Des voitures de police.

— Ne t'inquiète pas, Brenda. Ils l'ont attrapé, disait Gus à son épouse.

— Je sais, Gus, mais rien qu'à l'idée que cet horrible individu aurait pu s'introduire chez nous...

Sa grand-mère semblait vraiment paniquée. Abigail l'aimait beaucoup, même si elle n'était pas très conventionnelle. Ce n'était pas une bonne pâtissière, par exemple. Mais elle venait à toutes les manifestations de l'école, aimait se déguiser, jouer des saynètes où elle incarnait tous les personnages. Elle était mince, sportive et adorait les

randonnées à bicyclette.

— Quand bien même, répondit le grand-père, Il aurait simplement pris un peu d'argent dans la caisse et voilà ! Seulement, il n'est pas entré. Grâce au ciel, nous nous sommes réveillés à temps pour appeler la police.

Gus leva les yeux à cet instant, comme l'avait fait Blue Anderson avant lui. Sauf qu'Abigail n'avait pas réellement pu voir un...

Un fantôme.

— Que fais-tu donc là, Abby ? lança son grand-père.

Abigail parvint enfin à relâcher la tension de ses poumons pour articuler :

— Je me suis réveillée aussi.

Sa voix sonnait bizarrement. Elle se força à faire un pas.

— Je me suis réveillée, répéta-t-elle, et... je ne vous ai pas trouvés.

— Tout va bien, maintenant, Abby. C'est fini. Tu peux retourner te coucher, dit Gus.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Abigail.

Sa grand-mère se tourna vers son grand-père, qui répondit :

— Un voleur qui a tenté d'entrer, c'est tout. La police l'a emmené. Il n'y a plus de danger.

— Allez, au lit ! renchérit sa grand-mère d'un ton ferme atténué d'un sourire. Il est très tard. Ou très tôt, peu importe, mais à cette heure-ci les enfants doivent dormir. Que diraient tes parents s'ils te savaient debout en pleine nuit ?

— Ça les dérangerait pas. Maman dit toujours que vous êtes des grands-parents formidables et que c'est pour ça qu'elle peut se permettre tous ces voyages avec papa. J'ai de la chance de pouvoir habiter chez vous. Plus de chance que bien d'autres enfants !

Son père, ingénieur dans une grande entreprise, effectuait de nombreux déplacements. Abigail avait presque autant d'affaires dans sa chambre du Chasseur de dragons que chez ses parents, square Chippewa.

— En tout cas, remonte tout de suite. Il y a école, demain.

Abigail regarda d'un air suppliant son grand-père, généralement plus conciliant que son épouse. Elle n'avait pas envie de remonter se coucher toute seule. Pas tout de suite.

— Descends une minute, dit-il. Nous allons prendre une tasse de thé, puis nous irons tous nous coucher. D'accord ?

Abigail hocha la tête et se précipita en bas.

— Abby ! Combien de fois t'ai-je dit de ne pas te promener pieds nus ? lança sa grand-mère d'un ton réprobateur. Il arrive qu'on casse des verres, ici, et même quand on balaye, il reste toujours des éclats !

— Laisse-la tranquille pour l'instant, Brenda, intervint Gus.

Brenda agita l'index sous le nez de sa petite-fille.

— Bon, mais juste pour cette fois. C'est compris ? Ici, on se plie aux règles. Sinon, on décampe !

— Oui, madame ! répondit Abigail en pouffant.

Brenda se tourna vers Gus.

— Et toi, tu n'as pas intérêt à mettre une goutte de whisky dans son thé pour la calmer, tu m'entends ? Elle a à peine dix ans !

— Brenda, nos parents le faisaient déjà et...

— Eh bien, de nos jours, c'est jugé très mauvais pour la santé des enfants. Je compte sur vous, tous les deux ! Je monte me coucher.

Elle prit Abigail par le menton et l'embrassa sur la joue avant de filer vers l'escalier.

Gus adressa un clin d'œil à sa petite-fille.

— Viens dans la cuisine avec moi... Nous allons faire du thé.

Dans la vaste cuisine modernisée de l'ancienne auberge, Abigail s'assit sur un tabouret tandis que Gus mettait la bouilloire à chauffer et sortait les tasses. Il y avait une bouteille de whisky en haut du placard. Il hésita un instant, puis la prit en haussant les épaules.

— Allons, une goutte ! Ça soigne les rhumes, les orteils fatigués et les cœurs brisés. Ma mère le savait et c'était une sainte femme !

Il se signa en levant les yeux au ciel.

— Bref, après ça, tu devrais bien dormir, tu ne crois pas ?

Abigail hocha la tête avec enthousiasme. Quelques minutes plus tard, le thé était prêt, arrosé d'une « goutte » de whisky dans les deux tasses. Gus les posa devant eux et s'assit en face de sa petite-fille. Elle aimait ces moments trop rares où elle se retrouvait seule avec lui, au milieu des gravures et des collections d'objets variés.

— Alors, pourquoi as-tu eu peur ? demanda-t-il.

— Parce que vous étiez pas là !

Il lui ébouriffa les cheveux.

— Nous n'étions pas loin. Tu sais bien que je suis toujours dans les parages, gamine. Je ne t'abandonne jamais. Un cambrioleur a tenté d'entrer, nous l'avons entendu, et la police est venue tout de suite. C'est fini, maintenant.

Elle hocha la tête tout en buvant une gorgée de thé. Il était bon, bien sucré, avec beaucoup de lait. S'il contenait autre chose, ça ne se sentait pas.

— Mais je suis sûr que tu ne me dis pas tout, insista son grand-père en lui caressant la joue. Tu as eu une autre raison d'avoir peur, non ?

— Oui, Gus, c'est vrai ! avoua Abigail.

Elle l'appelait toujours « Gus », sans bien savoir pourquoi, alors qu'elle avait toujours appelé sa grand-mère « Nana ».

Elle se mordilla la lèvre. Elle n'arrivait pas à chasser la vision du pirate qui l'avait regardée puis était descendu observer ses grands-parents par la vitre.

— Explique-toi, insista Gus.

— Eh bien... comment vous avez *su* que quelqu'un essayait d'ouvrir ?

— Je viens de te le dire. Nous l'avons entendu.

Abigail resta muette. Gus la dévisagea comme s'il voulait lire dans ses pensées. Elle n'osait pas avouer qu'avoir vu un fantôme la terrifiait. Elle allait avoir dix ans, après tout. Il n'aurait pas fallu qu'on la prenne pour une froussarde ou une demeurée, comme ce pauvre Benny Adkins qui se comportait si bizarrement, à l'école, qu'on l'avait envoyé dans une institution.

Ce fut Gus qui reprit la parole après avoir bu une gorgée.

— En fait, je parie que tu as vu ce vieux Blue, lança-t-il.

Le cœur d'Abigail fit un bond dans sa poitrine.

— Comment est-ce que...

— Je devais avoir à peu près ton âge, quand je l'ai vu pour la première fois. Où était-il, cette fois ?

— B... Blue ? répéta-t-elle dans un souffle.

Une lueur, dans le regard brun de son grand-père, lui fit comprendre qu'elle n'avait rien à craindre. Elle pouvait raconter ce qui lui était arrivé.

— D'abord il s'est penché sur mon lit, dit-elle enfin, comme... comme s'il voulait voir si j'allais bien. J'ai eu tellement peur que j'ai couru vers l'escalier. Et il était en bas, debout devant la porte d'entrée !

Gus ne rit pas. Il ne lui dit pas qu'elle était folle ou idiote. L'air grave, il hocha la tête puis sourit.

— N'aie pas peur de Blue. C'est un peu notre ange gardien. Certains d'entre nous le voient, dans la famille. Nous avons de la chance, mais il faut que cela reste secret, d'accord ? Si les gens le savaient, je pense qu'ils ne comprendraient pas.

— Il t'a réveillé, Gus ? C'est comme ça que tu as su qu'il y avait du danger ?

— Oui. Je ne l'avais pas vu depuis des années et... Bref, bois ton thé et file te coucher, maintenant. Et, une fois de plus, ça doit rester entre nous.

— Mais...

— Abby, si tu en parles, les gens nous prendront pour des cinglés, tu comprends ? Voir Blue, c'est... c'est très spécial. Sache simplement que quand il se manifeste, c'est pour te protéger.

Abigail opina.

— Alors c'est promis ? Tu n'en parles que quand nous serons seuls ? répéta Gus.

— C'est promis.

Elle vida sa tasse puis regagna sa chambre. En fait, elle n'avait plus

peur et s'endormit presque aussitôt.

Les explications de son grand-père l'avaient apaisée. Blue veillait sur elle.

Le lendemain, même si ses grands-parents firent tout pour ne pas évoquer l'épisode, Abigail apprit que le cambrioleur avait pénétré quelques jours plus tôt dans un restaurant de Charleston et avait tué le gérant. Heureusement que Gus et Brenda, eux, avaient réagi aussi vite ! Et permis l'arrestation de l'individu !

Grâce à Blue...

* * *

Abigail, cependant, ne revit pas le pirate les jours suivants, ni durant plusieurs années. Elle se dit longtemps qu'elle avait dû imaginer cette scène de son enfance. Que, sous l'effet de la peur, l'image d'un ancêtre qu'elle connaissait bien et que de nombreux acteurs incarnaient lors de reconstitutions historiques s'était imposée à elle.

Un jour, à treize ans, elle avait fait remarquer à son grand-père :

— Il n'est jamais revenu, le pirate.

Il avait mis un bras autour de ses épaules en souriant.

— Il ne se manifeste que quand nous avons besoin de lui, Abby. Pendant la Révolution américaine, il est venu sauver l'un de nos ancêtres qui tentait d'échapper aux Britanniques. Il est revenu aussi pendant la guerre de Sécession, puis pendant la Prohibition, parce qu'un Anderson cachait chez lui un agent fédéral... Il reste aux aguets, mais il n'est pas à notre service. Dieu nous préserve de tous ces chasseurs de fantômes contemporains ! Je ne les laisserai jamais venir ici. Blue n'a pas à se donner en spectacle. Il se rend utile, c'est tout !

Abigail revit Blue quand sa mère décéda d'une pneumonie, puis, de nouveau, deux ans plus tard, à la mort de son père, victime d'une crise cardiaque. Blue, debout dans le cimetière, avait observé les deux enterrements d'un air solennel. Abigail, qui sanglotait éperdument, avait chaque fois senti comme une légère caresse sur ses cheveux.

Les années passèrent de nouveau. Le souvenir de Blue finit par s'effacer de sa mémoire pour s'enfouir dans le passé, d'où il venait.

— Monsieur Gordon, comment avez-vous fait pour retrouver l'endroit où Bradford Stiles cachait le petit Josuah Madsen ? La police n'avait pas le moindre indice !

Des dizaines de reporters étaient massés devant les locaux de la police de Richmond. L'un d'eux venait de lancer la première question à Malachi Gordon, à peine sorti du bâtiment après avoir rempli toute la paperasse nécessaire à la clôture de l'affaire Stiles. Avec leur forêt de micros tendus, ils avaient l'air d'une horde de mouettes.

J'aurais dû demander aux flics de me faire sortir par l'arrière, songea-t-il.

Il leva la main.

— Je vous en prie... Plus tard. Tous les enquêteurs viennent de passer une nuit blanche, moi y compris.

A ses côtés, l'officier Andrew Collins vint à sa rescousse.

— Nous sommes épuisés, renchérit-il. Nous ne pouvons pas vous répondre. Un porte-parole viendra bientôt vous faire un communiqué. Laissez passer M. Gordon !

Le feu roulant de questions ne s'arrêta pas pour autant. Tandis qu'ils fendaient la foule pour regagner son 4x4, Malachi avait toujours l'impression d'être attaqué par des mouettes enragées.

— Désolé, marmonna Andy. J'aurais dû...

— ... me faire passer par-dérrière, c'est vrai. Ou alors, j'aurais pu crier : « Allez, on se téléporte ! » Ne t'inquiète pas, c'est ma faute aussi. Nous sommes tous au bout du rouleau.

Le 4x4 était protégé de la foule des journalistes par une rangée de policiers. Malachi prit place au volant. Andy se pencha pour insister :

— Allez, dis-moi... *Comment* as-tu fait pour dénicher cette cabane perdue dans les bois ?

— Un simple coup de chance. Nous étions déployés et je suis tombé dessus le premier, c'est tout. C'est un coin de la forêt que je connais bien.

— En tout cas, il était moins une. Quelques heures de plus et... Ce gamin te doit la vie.

— A la police aussi. Vous étiez tous sur le pont, Andy.

— Oui, mais c'est seulement quand la mère de ce gosse t'a appelé à la rescousse qu'on a avancé. Si tu me disais que tu es médium, ça ne me choquerait pas, tu sais. Beaucoup de mes collègues te taquinaient sur tes prétendus « pouvoirs vaudous »...

— Je ne te dirai pas que je suis médium parce que ce n'est pas vrai, Andy. Maintenant, je rentre dormir un peu. Tu devrais faire pareil.

— C'est vrai. Encore merci, Malachi.

Malachi hocha la tête. Souvent, dans ce genre d'affaire, même si les flics s'obstinaient sans lâcher le morceau, cela ne les empêchait pas d'avoir peur. Non pas peur des drogués, des dealers ou même des assassins qu'ils croisaient, bien sûr. Mais de ce qui leur échappait, de ce qui leur semblait incompréhensible, presque surnaturel... Après avoir quitté la police de La Nouvelle-Orléans, où il travaillait, il avait décidé de s'installer à son compte comme détective privé. Cela ne le dérangeait pas le moins du monde de collaborer avec la police, mais il n'avait pas envie de rejoindre leurs rangs. De cette façon, si les moqueries tournaient au harcèlement, il lui suffisait de partir.

Cela dit, certains flics étaient des types bien, comme Andy. Ils ne le comprenaient pas, ils le craignaient même peut-être un peu, mais ils acceptaient son aide sans se poser de questions et se montraient reconnaissants.

— Je vous remercie de m'avoir mis sur cette affaire, ton lieutenant et toi, dit-il à Andy, et de m'avoir fait confiance. C'est à *vous* que ce gamin doit la vie.

— Si on veut !

Malachi eut un léger rire, actionna la marche arrière et sortit du parking. Il avait hâte de s'en aller. Il ne s'était pas attendu au retentissement que l'enquête avait eu. Il avait accepté de s'en occuper car la mère de Joshua Madsen, Cindy, lui avait vraiment fendu le cœur. Joshua avait été kidnappé en rentrant de son école, proche de chez lui, la veille dans l'après-midi. Un voisin avait vu une camionnette blanche s'éloigner et la police avait immédiatement soupçonné Stiles, surnommé « Le tueur aux chiots ».

Stiles, en effet, utilisait des chiots pour attirer les enfants vers sa voiture. En retrouvant le petit Joshua, dans la cabane de son ravisseur, ils avaient aussi découvert une chienne golden retriever avec toute une portée de nouveau-nés.

Malachi n'estimait pas s'être montré particulièrement brillant. L'enquête policière avait été très bien menée. Les flics avaient retrouvé la camionnette grâce au voisin, qui avait mémorisé une partie du numéro d'immatriculation. Des débris retrouvés sur l'une des victimes précédentes avaient permis d'identifier la zone à fouiller, une zone que Malachi connaissait bien.

Il vivait à une vingtaine de kilomètres de là, dans une vieille maison du XVIII^e siècle qui avait conservé ses recoins biscornus et avait souvent, dans son histoire, servi d'auberge, de refuge ou de cachette. La demeure était d'ailleurs hantée par un fantôme, Zachary Albright, qui avait été espion à l'époque de la Révolution américaine.

Malachi n'avait pas parlé de lui à Andy, naturellement, ni à aucun autre policier. D'ailleurs, Zachary n'avait pas toujours toutes les réponses. Le fait d'être mort depuis longtemps ne l'avait pas rendu omniscient. Devenu fantôme, il était resté tel qu'il avait été de son vivant : une personnalité fouguese farouchement attachée à la justice. Il parcourait régulièrement les alentours, et c'était lui qui avait remarqué la vieille cabane de la forêt, proche du fleuve. Il en avait parlé à Malachi, qui s'en était souvenu. Effectivement, c'était l'endroit idéal où dissimuler une victime. Les cris ne s'entendraient pas et le corps pouvait facilement disparaître dans le fleuve, l'eau effaçant toutes les traces.

Oui, se dit Malachi, il n'avait pas vraiment mérité d'être remercié. Il s'était même fait repérer par Stiles pendant qu'il le suivait et n'avait eu d'autre choix que de l'abattre. Ensuite, il avait continué jusqu'à la cabane pendant que la police fouillait les bois, et c'était parce que sa propre maison contenait elle aussi des trappes dissimulées dans le plancher qu'il avait eu l'idée d'en chercher une. Là, dans un réduit de trois mètres carrés, il avait trouvé Joshua Madsen, pieds et poings liés, déshydraté, inconscient... mais vivant.

Les enfants avaient en général une forte capacité de résilience, songea Malachi. Stiles, cette fois, n'avait pas eu le temps d'abuser du garçonnet. Joshua était toujours à l'hôpital mais il allait bientôt rejoindre sa famille. Il s'en sortirait. Il ne deviendrait pas un de ces adultes qui finissent par reproduire sur d'autres les sévices qu'ils ont subis dans leur jeunesse.

Malachi aurait aimé pouvoir en dire autant des précédentes victimes de Stiles.

Il était très tard, passé minuit. Quand il quitta l'autoroute pour emprunter la route de campagne qui menait chez lui, l'obscurité était complète. Il coupa l'air conditionné : l'été tirait à sa fin et les nuits devenaient fraîches.

Il se gara devant chez lui, puis entra dans la maison. Il l'avait héritée de son oncle, un universitaire qui ne s'était jamais marié et avait tout légué à son neveu. Malachi venait souvent le voir quand il était petit. Ses parents n'habitaient pas loin, dans les faubourgs de Richmond, mais il adorait la vieille demeure de son oncle. La structure d'origine avait été conservée mais l'endroit était toujours resté confortable, même quand ses habitants y avaient ouvert une taverne pour gagner leur vie. Les choses ne changeaient pas tant que cela,

finalement. Déjà, au XVIII^e siècle, servir des plats copieux et des litres de bière locale permettait de boucler les fins de mois.

Il prit son courrier en laissant tomber ses clés sur la table de l'entrée. Zachary vint aussitôt à sa rencontre. Au début, Malachi était souvent désarçonné de le voir, puis il s'était habitué au fantôme, toujours vêtu de la redingote noire et du gilet de soie avec lesquels il était enterré dans le cimetière familial.

— Alors ? Tu l'as trouvé ? demanda Zachary d'une voix anxieuse.

— Oui. Je te remercie. Si tu ne m'avais pas parlé de cette cabane...

— Tu aurais fini par y penser toi-même.

— Peut-être, mais sans doute trop tard pour l'enfant !

— Mon Dieu, ta veste ! s'exclama Zachary en effleurant le bras de Malachi.

Malachi ne sentit qu'un léger courant d'air.

— Le tueur m'a tiré dessus, expliqua-t-il.

— Il t'as raté de peu, dis-moi !

— De très peu. C'est pour ça que j'ai tout de suite tiré à mon tour... Il est mort.

— Tant mieux !

Malachi secoua la tête.

— Je n'avais pas l'intention de l'abattre, mais je n'ai pas eu le choix ! Comme je voulais retrouver le gosse, je l'ai laissé sur place et j'ai foncé vers la cabane. J'étais sûr qu'elle était construite comme toutes les vieilles maisons d'ici. Je ne m'étais pas trompé. Joshua Madsen était emprisonné dans une trappe, sous le parquet.

— Et tu l'as sauvé ! Tu n'es pas blessé, au moins ?

— Non, sauf dans mon amour-propre ! J'étais convaincu que Stiles ne m'avait pas repéré. Je me faufilais discrètement vers la bicoque sans imaginer qu'il était revenu sur ses pas et me pistait. Jusqu'au moment où cette balle m'a éraflé l'épaule... C'est dommage, j'aimais bien cette veste, même si je me félicite d'être sain et sauf.

— Donc, tout se termine bien, fit remarquer Zachary d'un ton satisfait. Je vais tout de suite aller prévenir Geneviève !

Il fit volte-face, s'avança vers le mur de ce qui était maintenant la cuisine et disparut au travers. Malachi savait qu'il filait vers le petit cimetière familial situé au fond du domaine, où reposaient sa femme Geneviève et ses enfants, ceux qui étaient morts en bas âge comme ceux qui avaient survécu jusqu'à l'âge adulte. Beaucoup de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants étaient eux aussi enterrés là. Un jour, Malachi lui avait demandé pourquoi il restait ici-bas alors que Geneviève, partie dans l'au-delà, lui manquait terriblement. « Quand il sera temps pour moi de la rejoindre, je le saurai », avait simplement répondu Zachary.

Malachi n'avait pas osé insister. A l'époque de la Révolution

américaine, Zachary avait été capturé par les Britanniques qu'il espionnait. Ils avaient failli le pendre. Il avait réussi à s'échapper mais s'était gravement blessé et avait succombé dans les bras de Geneviève, dans sa propre maison, devant l'immense cheminée de pierre qui existait toujours.

Evidemment, Malachi lui-même n'avait pas à se vanter. Stiles avait bien failli lui envoyer une balle de son .45 dans la poitrine...

Il entra dans la cuisine pour se servir un verre de son scotch « single malt » préféré. Au même instant, il entendit frapper à la porte d'entrée et se raidit.

Très peu de gens connaissaient son adresse. Si les journalistes l'avaient trouvée, tant pis pour eux !

Il décida de ne pas répondre et continua à remplir le verre.

Son téléphone se mit alors à sonner. Il consulta l'identité de l'appelant sur l'écran. Il s'agissait d'un numéro inconnu : il ne décrocha pas. La sonnerie s'arrêta.

Cependant, on tambourinait toujours à la porte.

Il passa dans l'entrée en étouffant un juron. Il souleva l'œilleton pour regarder qui était là, bien décidé à incendier l'intrus qui le dérangeait à une heure pareille.

Il fronça les sourcils, surpris d'apercevoir trois hommes en costume sombre, l'air grave. L'un d'eux semblait âgé de quatre-vingts ans environ. Les deux autres, plus jeunes, très grands, avaient visiblement du sang indien dans les veines.

Le plus âgé tenait un téléphone portable à la main et appuyait sur les touches.

Le portable de Malachi sonna de nouveau.

Après tout, tant pis ! Ces types connaissaient son numéro et son adresse. Autant les recevoir tout de suite.

Il ouvrit la porte, prenant un air revêche.

— Monsieur Gordon ? Nous sommes désolés de vous déranger. Nous avons vraiment besoin de vous voir, déclara le vieil homme en brandissant son téléphone.

— J'ai eu une dure journée et il est presque 3 heures du matin, répliqua Malachi après avoir consulté sa montre. Qui êtes-vous ? Je ne voudrais pas être impoli, mais je n'ai pas dormi, la nuit dernière. J'allais monter me coucher. Que me voulez-vous ?

— Nous avons besoin de vos... talents particuliers, monsieur Gordon, répondit l'autre en lui tendant la main. Je m'appelle Adam Harrison. Je vous présente deux de mes agents, Jackson Crow et Logan Raintree.

— Euh... ravi de faire votre connaissance, mais... de quels « talents particuliers » parlez-vous ?

— Ceux qui concernent par exemple votre colocataire, répondit

l'un des deux plus jeunes, celui qui se nommait Raintree.

— Mon colocataire ?

Raintree montra du doigt la silhouette qui se tenait debout derrière Malachi.

Malachi se retourna. Zachary était revenu. Il observait la scène, l'air amusé.

— Je crois que ces messieurs me voient aussi bien que toi, Malachi ! laissa-t-il tomber.

— C'est exact, nous vous voyons très bien, répondit l'homme qui s'appelait Crow. Pouvons-nous entrer ? Nous savons comment votre journée s'est conclue, et nous sommes convaincus que vous ne refuserez pas d'aider d'autres victimes en danger.

— Nous souhaitons vous faire une proposition que vous ne pourrez pas refuser, ajouta Adam Harrison.

Harrison ? Malachi se rendit compte qu'il avait déjà entendu ce nom-là. L'homme œuvrait depuis des années à la résolution de crimes affreux. Affreux et surtout...

Inhabituels. Des crimes qui impliquaient l'intervention de *fantômes*. Il ouvrit la porte en grand.

— D'accord, entrez. Cela dit, je m'apprêtais à boire un scotch et je vais continuer, que vous en vouliez ou non. Je vous écouterai en buvant.

Harrison entra, suivi des deux autres. Malachi referma derrière eux.

Ainsi, ils voyaient Zachary !

Il leur indiqua le salon en leur disant de s'asseoir devant la cheminée, puis retourna dans la cuisine remplir d'autres verres et y ajouter des glaçons.

Il hésita une seconde, puis remit un peu de scotch dans le sien.

Il avait soudain l'impression que sa vie allait radicalement changer.

* * *

— Un jour, on me rattrapera, mais ce n'est pas le tribunal des hommes qui me jugera, Scurvy Pete. Je ne suis pas une pitoyable épave dans ton genre. Moi, je sombrerai aux commandes de mon navire !

— Détrompe-toi, Blue Anderson ! Ta dernière heure est venue !

Les deux jeunes acteurs jouaient le duel entre Blue Anderson et Scurvy Pete Martin avec talent et panache. Ils se trouvaient sur une estrade, tout au fond du parking du Chasseur de dragons, déguisés en pirates. Leurs longues redingotes voltigeaient autour d'eux à chaque pas de leur minutieuse chorégraphie.

La femme pour laquelle ils se battaient, fille d'un amiral britannique nommée Missy Tweed, se blottissait dans un coin. Le rôle était généralement confié à une jolie étudiante blonde de l'école locale des beaux-arts. Les témoignages de l'époque décrivaient Blue comme un héros, fervent patriote britannique, même s'il avait été pirate. Il ne pillait que les navires des autres pays et se battait toujours pour défendre la Couronne. Il avait juré qu'il ne se laisserait jamais prendre et n'abandonnerait jamais son équipage. Ce fut d'ailleurs le cas : il disparut un jour en pleine mer, lors d'une tempête, et on ne le revit jamais.

Le spectacle, destiné aux touristes mais qui drainait aussi des clients vers le restaurant, se terminait par la mort de Scurvy Pete. Après quoi Blue déclarait avec emphase : « Cette femme me rendra peut-être riche, mais personne ne lui manquera de respect tant qu'elle sera sous ma... euh... ma protection ! »

Abigail applaudit avec les autres. Elle connaissait les deux jeunes acteurs : Roger English, un vieil ami de collège, incarnait Blue. Il arborait pour l'instant une perruque et une fausse barbe noire mais, en réalité, il était blond pâle, avec un regard brun expressif. Roger connaissait l'histoire de sa ville de Savannah sur le bout des doigts et dirigeait l'un des meilleurs circuits touristiques de lieux « hantés ».

Abigail sourit en se rappelant leur enfance. Déjà tout gamin, Roger adorait raconter des histoires à glacer le sang, certaines authentiques, d'autres qu'il inventait lui-même. Il avait fini par en faire son métier.

Scurvy Pete était incarné par Paul Westermarck, qui avait passé son diplôme un an avant eux. Paul travaillait à l'occasion pour Roger, mais c'était surtout un chanteur et un guitariste accompli qui se produisait sur de nombreuses scènes locales.

Le public, composé de passants mais aussi d'habitues qui savaient que le trio se produisait tous les samedis, se pressa autour de la scène pour féliciter les acteurs ou poser des questions sur la « flibuste ». Abigail, elle, se hâta en direction du restaurant. Elle se sentait anxieuse.

Viens vite. J'ai besoin de toi.

Elle avait reçu cet appel inquiétant de Gus Anderson, son grand-père, la veille, en Virginie. Il avait refusé d'en dire plus au téléphone sur la « situation », exigeant de lui parler en tête à tête. Elle s'était aussitôt mise en route, craignant le pire. Gus avait dépassé les quatre-vingt-dix ans et, même s'il était très en forme pour son âge, il n'était plus de la première jeunesse — c'était le moins qu'on puisse dire ! Par miracle, même si elle savait qu'elle aurait tout laissé tomber pour venir le voir, elle était libre comme l'air, en cette période. Elle venait d'achever son entraînement à l'académie du FBI, et on ne l'avait pas encore envoyée en mission. C'était le moment idéal pour faire un saut

dans sa ville natale, Savannah.

Le restaurant de Gus, Le Chasseur de dragons, construit en 1758, se dressait au bord du fleuve Savannah. Abigail était arrivée juste à temps pour voir s'achever la dernière des trois saynètes qui se jouaient tous les samedis matin. Ensuite, après le déjeuner, le restaurant fermait pour préparer le dîner du soir. Gus se fichait de savoir si les spectacles lui amenaient des clients supplémentaires. Dans sa jeunesse, il avait lui-même joué le rôle de son lointain grand-oncle ; à présent, il se contentait de gérer l'établissement, qu'il adorait. Il y avait plusieurs autres restaurants de « pirates » dans la ville, souvent plus célèbres, mais le Chasseur de dragons avait un cachet d'authenticité particulier. Les clients qui venaient dîner, séduits par son apparence désuète, pouvaient entendre Gus raconter des histoires fascinantes.

Quand elle arrivait en voiture par les rues bordées de chênes majestueux, couverts de mousse, Abigail ressentait toujours un frisson d'excitation en voyant la bâtisse apparaître. Elle y avait souvent séjourné. Ses parents possédaient eux-mêmes une jolie maison, ancienne elle aussi et située dans un square tout proche, mais « Abby » venait fréquemment dormir chez ses grands-parents, à l'étage, dans l'appartement situé juste au-dessus du restaurant. De nombreuses célébrités y étaient venues au cours des siècles et les histoires de pirates avaient bercé toute son enfance. Le bâtiment avait été construit par Robert Anderson, le frère du fameux Blue Anderson, le pirate, qui n'hésitait pas, à l'époque, à venir embarquer de force quelques fainéants de passage.

Le Chasseur de dragons, entretenu avec soin au fil du temps, n'avait presque pas bougé. La façade était restée plus ou moins ce qu'elle avait été à la fin du XVIII^e siècle. Les arbres drapés de mousse étaient sûrement beaucoup plus hauts qu'autrefois, mais l'atmosphère mystérieuse qu'ils créaient donnait réellement l'impression de remonter le temps. Evidemment, à l'époque, il n'y avait pas de parking mais des cochons, des poules et bien d'autres animaux de basse-cour. L'odeur, pendant les jours chauds comme celui-là, avait dû être écœurante. Bref, ce lieu chargé d'histoire restait magique, surtout que c'était une « histoire vivante », comme disait Gus. Chaque génération, héritière du passé, apportait sa propre pierre aux générations suivantes.

Abigail fonça vers la maison. Elle avait hâte de voir son grand-père et de savoir ce qui le tourmentait au point de lui dire : « J'ai besoin de toi ». Sans vouloir en dire un mot au téléphone.

La vaste terrasse où de vieux bancs de bois permettaient aux clients d'attendre leur table datait des origines. On avait simplement changé les marches et ajouté une rampe. Près de la porte à double battant, un présentoir métallique proposait des dépliants touristiques,

des cartes du centre historique et un journal local. Gus le plaçait toujours en haut du présentoir, beaucoup de ses clients étant des gens du coin. En dépit de sa préoccupation, Abigail en remarqua aussitôt le titre en grosses lettres :

UN DEUXIÈME CADAVRE RETROUVÉ. LA POLICE EN QUÊTE DE TÉMOINS.

Elle prit le journal, étonnée de ne rien avoir entendu, aux informations, sur un quelconque meurtre commis à Savannah. Tout en tournant le vieil anneau de métal qui ouvrait la porte, elle parcourut rapidement l'article.

La première victime, une jeune femme, avait été retrouvée au bord du fleuve par les clients d'un pub irlandais. Le matin même, c'était le corps d'un homme d'affaires de l'Iowa qui était venu s'échouer devant un café. Le journaliste concluait sur une question :

Est-ce un rat musqué qui commet des crimes dans le fleuve ?

Abigail fit la grimace. Elle avait le pressentiment que le surnom de « rat de rivière » allait s'imposer.

Y avait-il un lien entre ces deux crimes ?

Certes, l'une des victimes était une femme, l'autre un homme. Mais tous deux, touriste ou professionnel, étaient étrangers à la ville.

Comme elle sortait à peine de sa formation, il était tentant de commencer à spéculer, et elle se demanda vaguement si c'était le genre d'affaire où la police locale pouvait solliciter l'aide du FBI. Sa priorité, pour l'instant, cependant, c'était Gus ! Elle plia le journal et le glissa dans le grand sac de toile qu'elle portait à l'épaule. D'abord son grand-père. Le reste pouvait attendre.

Elle retira ses lunettes de soleil pour entrer. Même si le restaurant était bien éclairé, c'était sans comparaison avec l'aveuglante lumière extérieure de cette fin d'été.

— Abby ! s'écria aussitôt une voix.

C'était Macy Sterling, la gérante de jour employée par Gus. Un autre employé, Grant, faisait les soirées. Macy contourna son bureau pour se précipiter vers Abigail. Elle la serra dans ses bras avec enthousiasme.

— Gus nous avait prévenus que tu arrivais aujourd'hui. Je suis tellement contente ! Il y a des siècles qu'on ne t'a pas vue !

Macy était une jolie femme d'une quarantaine d'années aux grands yeux verts, avec des cheveux bruns remontés en chignon. Elle travaillait pour Gus depuis une vingtaine d'années et faisait quasiment partie de la famille. Comme tous les employés de l'établissement, elle

était vêtue en costume de « pirate ». Sa blouse blanche, ses collants noirs, ses bottines et sa veste rouge mettaient en valeur son élégante silhouette.

— Je suis ravie d'être ici, répondit Abigail, mais ça ne fait pas si longtemps que cela que je suis partie ! Seulement six mois. J'ai eu d'abord vingt semaines de formation en « tronc commun », j'ai passé le diplôme, puis j'ai suivi des stages sur la psychologie comportementale et les aspects réglementaires. Par chance, ça vient de se terminer. Et comme personne dans ma classe n'a encore été envoyé en mission, car c'est en cours de préparation, mon superviseur m'a donné l'autorisation de venir.

— Eh bien, la dernière fois, tu n'es restée qu'une journée et tu as passé tout ton temps avec Gus. Alors, j'espère que nous te verrons un peu plus, cette fois ! Tu nous manques...

— Vous aussi, vous me manquez. Vous et le restaurant !

Elle jeta un regard en direction du bar. Le comptoir, ciré avec soin, existait depuis les origines. Il avait été construit avec les planches d'un vieux navire.

Des figures de proue et des pavillons de corsaires ornaient les murs. Un vieux gouvernail séparait la vaste salle : d'un côté se trouvaient le bar et l'escalier principal, de l'autre, le restaurant. Au fond de ce dernier, une trappe à même le plancher donnait sur un autre escalier, non pas métallique mais en pierre. Il conduisait au sous-sol et au passage « secret » qui reliait le bâtiment à la rive du fleuve. Rarement utilisé, il était fermé d'une grille derrière laquelle, dans une niche, se dressait la statue articulée grandeur nature d'un pirate du XVIII^e siècle, Blue Anderson lui-même.

Macy l'embrassa sur la joue.

— A propos... Félicitations, pour ton diplôme ! J'ai vraiment regretté de ne pas pouvoir venir à la cérémonie. Notre petite Abby est une grande fille, maintenant !

— J'espère bien, vu que j'ai vingt-six ans ! répondit Abigail en souriant. Même si certains ne deviennent jamais adultes, c'est vrai !

Macy la dévisageait avec la fierté qu'aurait eue une mère.

— Raconte un peu... Comment vas-tu ? Comment c'est, la vie en Virginie ? As-tu un petit ami ? Des rendez-vous galants, au moins, si ça existe encore ?

Abigail se mit à rire sous le flot de questions.

— Je vais très bien. Je loue une petite maison dans un village historique, pas très loin de nos bureaux. Il faut croire que je suis abonnée aux vieilles demeures ! Quant aux rendez-vous galants, je pense que ça existe encore, mais je ne suis pas concernée. J'ai bien trop de travail. Enfin, je peux te dire qu'il fait aussi chaud en Virginie qu'à Savannah ! dit-elle en s'efforçant de répondre dans le bon ordre.

Macy la tint à bout de bras en plissant les yeux.

— Qu'as-tu fait à tes cheveux ? Tu ne les as pas coupés, au moins ? Un jour, ils blanchiront et tu seras obligée de te teindre, crois-moi. Alors, en attendant, autant les garder bien longs !

Oui, décidément, se dit Abigail, c'était bon de retrouver son foyer et ses proches...

— Je ne les ai pas coupés, rassure-toi, dit-elle à voix haute. Juste relevés, tellement il faisait chaud.

On lui avait toujours dit qu'elle tenait ses cheveux noir corbeau de la famille de son grand-père. Blue Anderson et son frère Robert avaient déjà une magnifique chevelure noire. Était-ce de là, ou de ses yeux d'un bleu profond dont elle avait aussi hérité, que Blue tirait son surnom ? Ou parce qu'on connaissait la propension du pirate à couvrir de « bleus » ses équipages ? Elle ne savait pas.

— Nous reparlerons de tout ça plus tard, ajouta-t-elle. Où donc est Gus ?

— Je ne sais pas au juste. Il était dans son bureau, tout à l'heure... Veux-tu l'attendre ici ? A propos, tu n'as pas faim ? Je peux demander aux cuisiniers de te préparer quelque chose. Tu viens de faire sept cents kilomètres en voiture, après tout. Et tu es l'héritière d'un *excellent* restaurant !

— Je te remercie, mais j'ai grignoté à la frontière entre la Caroline du Nord et celle du Sud. Je vais monter voir dans le bureau. S'il n'y est pas, je reviendrai l'attendre.

— Entendu ! dit Macy en l'étreignant de nouveau.

Alors qu'elle se dirigeait vers l'escalier, Abigail s'entendit héler depuis le bar.

— Abby ! Dites donc, Abby est là, comme ce vieux Gus nous l'avait dit !

Abigail connaissait cette voix.

— Bootsie ! s'écria-t-elle en allant saluer l'homme assis au bout du comptoir, avec deux autres visages familiers.

On aurait vraiment cru un trio de pirates un peu canailles. Bootsie était plus jeune que Gus, mais, même à près de soixante-dix ans, il semblait sans âge, avec les biceps et la carrure d'un joueur de rugby. Abby l'avait toujours connu assis sur son tabouret. Son vrai nom était Bob Lanigan. Il avait d'abord servi dans la marine militaire, puis était passé dans la marine marchande et avait fini capitaine d'un des nombreux bateaux qui circulaient sur le Savannah. Betty, son épouse, avait supporté ses incartades et attendu ses retours avec une infinie patience, mais elle était décédée l'année précédente et, depuis, Bootsie passait encore plus de temps sur son tabouret de bar. Il avait une longue chevelure blanche en bataille, une barbe blanche et, surtout, une jambe de bois qui lui donnait plus encore qu'aux autres l'allure

d'un flibustier. Il avait perdu la jambe gauche à partir du genou quand il était à l'armée, et appréciait peu les jambes artificielles « modernes ». Il en avait plusieurs d'excellente qualité, mais leur préférait de loin son pilon. Abigail ne se rappelait l'avoir vu qu'une fois ou deux sans son pilon.

En fait, il ne lui manquait plus qu'un carré de tissu noir sur un œil, mais, par chance pour lui, il possédait encore ses deux yeux.

— Regardez comme elle est superbe ! N'ai-je pas toujours dit qu'elle deviendrait une vraie beauté ? s'exclama-t-il en se tournant vers l'un de ses voisins, Dirk Johansen.

Dirk, à quarante ans, était le plus jeune et le plus effronté des trois piliers de bar. Mince, musclé, il pilotait toujours son bateau, le *Cygne noir*. Il avait également l'air d'un pirate, d'autant qu'il organisait des circuits touristiques costumés sur le fleuve et venait souvent directement après son travail, encore déguisé. Il était séduisant, distingué, et apparemment célibataire endurci, même si Abigail soupçonnait Macy d'avoir toujours eu le béguin pour lui. Ils auraient formé un beau couple.

Dirk sourit et répondit :

— Il y a longtemps qu'Abigail est une belle femme, Bootsie. Bienvenue, ma chère ! C'est un vrai plaisir de te revoir.

— Santé ! renchérit le troisième larron, Aldous Brentwood.

Aldous, lui, était l'héritier de richissimes armateurs. Il avait une cinquantaine d'années mais se maintenait dans une forme spectaculaire. Il se rasait le crâne, il avait un regard bleu vif et portait un anneau d'or à l'oreille gauche. Il aurait facilement pu passer pour un flibustier, lui aussi, même s'il faisait souvent penser à Abigail au « Monsieur Propre » des produits d'entretien du même nom.

— Bootsie ! Dirk ! Aldous ! s'écria Abigail en les serrant chacun dans ses bras avec une bise sur la joue.

— Tu manques terriblement à Gus, tu sais, fit remarquer Dirk.

— Quand tu reviens, il a le sourire aux lèvres pendant une semaine ! renchérit Aldous.

— Eh bien, je suis là et je pensais le trouver ici avec ses vieux amis, messieurs. Où est-il donc passé ? Je m'apprêtais à monter voir dans son bureau.

— Je ne sais pas s'il y est, dit Bootsie en haussant les épaules. Il m'a fait entrer à 10 heures, ce matin, en même temps que le personnel de cuisine. Nous avons bavardé un peu. Il n'arrêtait pas de regarder sa montre pour estimer où tu en étais du trajet.

— Moi aussi, je l'ai vu en arrivant, déclara Dirk.

— Moi aussi, répéta Aldous, mais ensuite, il a disparu je ne sais où.

Sullivan, le barman de jour, un bel homme aux cheveux roux, aux yeux verts, à la moustache et la barbe bien taillées, vint saluer les

« piliers de bar », comme ils se surnommaient eux-mêmes. Il sourit à Abigail. Elle le connaissait assez peu car il ne travaillait pour son grand-père que depuis quatre ans, et qu'elle n'avait pas été souvent là durant cette période. Il se nommait en réalité Jerry, mais préférait se faire appeler Sullivan.

— J'ai entendu Gus dire ce matin qu'il allait regarder un peu sa compta, lança-t-il. Il doit sûrement être dans son bureau. Je ne l'ai pas vu depuis le coup de feu du déjeuner, en tout cas.

— Merci, Sullivan, répondit Abigail. A plus tard, messieurs !

Il y eut un chœur de « A tout à l'heure, Abby ! » « Bienvenue ! » « Reviens nous voir ! » puis la jeune femme se dirigea vers l'escalier métallique en colimaçon.

A l'étage, où les plafonds étaient plus bas, on ne stockait pas de nourriture, mais une réserve tout en longueur abritait la cave à vin, les alcools, du matériel de cuisine ainsi que la vaisselle et le linge de table. Dans une autre pièce, confortable, les employés avaient des casiers où ranger le costume de pirate, de flibustier ou d'héroïne qu'ils portaient dans la journée. En face du bureau de Gus se trouvait le bureau des deux gérants, Macy et Grant Green, et juste à côté l'appartement où Gus avait vécu avec son épouse Brenda. Depuis la mort de cette dernière, huit ans plus tôt, il l'occupait seul. Un petit salon ouvrait sur un balcon qui donnait sur le fleuve, à l'arrière de la maison. De part et d'autre du couloir se trouvaient deux chambres, dont celle qu'Abigail occupait quand elle venait dormir chez ses grands-parents. Gus avait gardé l'autre.

Il ne se trouvait ni dans son bureau, ni dans celui de Grant et Macy. Abigail tourna la poignée de l'appartement. C'était ouvert. Le salon, immaculé, ne contenait que quelques meubles et, pour seules décorations, aux murs, des photos de la famille, des drapeaux de pirate et une magnifique figure de proue de bois sculpté.

Abigail appela Gus à voix haute en passant d'une pièce à l'autre, mais il n'y avait personne. Elle ressortit pour aller explorer la réserve. Le long des murs s'alignaient des caisses de vin, des bouteilles de liqueur, des plats, des assiettes, des verres et du linge tous marqués du sigle du Chasseur de dragons, mais la réserve était vide, elle aussi.

— Gus ! lança-t-elle une fois de plus.

Elle n'entendit que l'écho du CD de « chansons de flibuste » qui, au rez-de-chaussée, jouait en sourdine pendant les repas.

Contrariée, elle passa dans la pièce des employés, également déserte. Il n'y avait vraiment personne à l'étage. Elle regagna le bureau de Gus et s'assit derrière sa table de travail. En dépit de son âge, Gus s'était mis aux nouvelles technologies avec enthousiasme. Il avait un ordinateur dernier cri, une imprimante et, sur le côté, un casier métallique pour le courrier. Abigail examina les lettres déjà

ouvertes, le cœur serré, craignant de trouver des ordonnances médicales, mais il n'y avait pour l'essentiel que des appels de fonds d'œuvres caritatives. Gus, elle le savait, lisait tout ce qu'il recevait, soucieux de ne rien manquer qui aurait pu servir à son restaurant.

— Bon..., marmonna-t-elle à voix haute. Pas de factures d'une quelconque clinique, pas de courriers de médecins...

Elle n'avait pas eu l'impression que Gus l'appelait pour des problèmes de santé, certes, mais ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter. Gus avait servi dans la marine pendant la Seconde Guerre mondiale. Il était ensuite revenu à Savannah, où se trouvait le restaurant de sa famille, et était entré dans la police. A la mort de son père, qui avait géré le restaurant jusque-là, il avait quitté les forces de l'ordre pour prendre sa succession. Abigail avait toujours voué à Gus une profonde admiration. C'était grâce à lui qu'elle était entrée à l'académie du FBI : il l'avait toujours encouragée dans ses projets, sans jamais la forcer. Il lui répétait qu'elle était intelligente et réussirait tout ce qu'elle entreprendrait.

Bref, rien sur le bureau n'indiquait que Gus eût un quelconque problème de santé.

Serait-il parti faire une course ? Abigail tambourina des doigts sur le bureau, puis sortit le journal local de son sac pour relire plus attentivement l'article consacré aux crimes récents.

Les deux victimes étaient mortes noyées, les mains attachées dans le dos. L'enquête étant en cours, la police ne divulguait aucune autre information. Elle avait prévenu les familles, et lançait un appel à tous les témoins qui auraient pu détenir de quelconques informations sur l'une ou l'autre des personnes décédées.

Abigail posa le journal puis sursauta, convaincue d'avoir entendu un bruit dans la réserve. Elle venait juste de l'explorer et n'y avait rien vu d'anormal, pourtant. Tout au fond se trouvait un escalier métallique plus étroit que l'escalier principal, reliant l'arrière du restaurant à l'étage, mais il était fermé par une chaîne et un cadenas. Ni les employés ni les clients n'avaient le droit de l'emprunter, pour des raisons de sécurité. Autrefois, c'était par là que les pirates venus s'enivrer et courir les filles pouvaient s'éclipser et gagner le passage souterrain qui les ramenait à leur bateau. Robert Anderson, frère de Blue et ancêtre direct d'Abigail, avait été un homme d'affaires respectable, mais il était très proche de son cadet, et on savait que Blue avait beaucoup fréquenté l'auberge. Les officiers britanniques y faisaient souvent irruption pour tenter de l'arrêter, d'où l'escalier et le passage secret.

C'était grâce à ce dispositif qu'ils n'avaient jamais capturé Blue ni aucun de ses hommes.

La trappe fermant le passage, au rez-de-chaussée, était à l'époque

dissimulée dans le plancher. Une grille fermée à clé avait remplacé les lattes de bois et, à présent, les touristes aimaient se faire prendre en photo devant, avec la statue grandeur nature de Blue à l'arrière-plan.

Abigail se leva et traversa le couloir pour retourner dans la réserve. Les lumières restaient toujours allumées pendant les heures de travail. Elle se déplaça sans bruit entre les caisses et le matériel pour aller tout au fond, mais se figea soudain, à mi-chemin, le cœur battant la chamade.

Blue venait d'apparaître. Elle le voyait nettement, debout à côté de l'escalier étroit. Il lui fit signe puis se mit à descendre les marches.

Pétrifiée sur place, Abigail avait l'impression d'avoir de nouveau dix ans, quand elle l'avait vu pour la première fois. Elle osait à peine respirer.

« Il ne vient que quand on a besoin de lui », disait Gus...

Abigail s'ébroua puis fonça.

La chaîne qui barrait l'entrée n'avait pas bougé. Abigail passa prestement par-dessous puis descendit au rez-de-chaussée.

Il restait encore quelques dîneurs, mais elle n'avait pas fait de bruit et personne ne lui prêta attention. La grille, devant l'escalier du sous-sol, était en place, mais, en s'agenouillant, Abigail vit que le verrou était ouvert.

Sans se soucier qu'on l'aperçoive, elle souleva la grille. Seules quelques ampoules éclairaient le pirate dans sa niche ; ensuite, l'escalier était plongé dans l'obscurité. Elle le descendit à toute allure en criant : « Gus ! »

Tout en bas s'ouvrait le passage humide menant au fleuve.

— Gus ! répéta-t-elle.

On aurait dit que quelqu'un la précédait. Une ombre s'était déplacée, presque invisible dans la pénombre.

Elle la suivit.

Puis, au bout de quelques mètres, elle trouva enfin son grand-père, gisant à terre.

Elle se laissa tomber devant lui.

— Gus ! Gus, réponds-moi !

Il resta silencieux. Elle prit son pouls, guetta le moindre souffle, sans succès.

Le corps était glacé...

A la fois consternée et terrifiée, elle comprit que Gus était mort.

Une semaine après, on enterra Gus Anderson dans le magnifique cimetière Bonaventure, à Savannah.

La famille d'Abigail y possédait depuis longtemps une concession, dans un enclos fermé d'une élégante clôture basse. Les tombes les plus anciennes remontaient au milieu du XIX^e siècle. La plus récente, jusque-là, avait été celle du père d'Abigail. Une foule impressionnante était venue rendre un dernier hommage à Gus. L'enclos ne pouvait pas contenir tout le monde, et beaucoup de gens étaient restés derrière la clôture pour écouter la courte homélie du père McFey. Quand il aurait terminé, Gus entrerait enfin dans le repos éternel.

Dans l'église, un peu plus tôt, Abigail avait suivi la cérémonie en retenant ses larmes. Même au bout d'une semaine, elle se sentait profondément perturbée. Ses amis lui avaient évidemment rappelé l'âge avancé de Gus et le fait qu'il était parti rapidement, sans endurer les affres d'une longue maladie qui l'aurait humilié. Elle le savait, bien sûr. Tout comme elle savait qu'il avait eu une vie heureuse et bien remplie, et qu'elle avait eu de la chance de pouvoir le côtoyer aussi longtemps.

Seulement, ce n'était pas juste. *Ce qui s'était passé* n'était pas juste.

Car son grand-père, elle en était sûre, avait été assassiné.

Elle avait fait part de ses soupçons à la police mais n'avait obtenu en retour que des regards compatissants.

Comme celui de l'officier arrivé le premier sur les lieux, par exemple. Elle avait très bien compris ce qu'il pensait. *La pauvre fille vient de perdre le dernier membre de sa famille et, comme elle est du FBI, elle ne supporte pas qu'il soit mort de mort naturelle. Même s'il était vieux comme Mathusalem. Ça la rassure d'imaginer qu'il y a anguille sous roche...*

L'autopsie avait conclu à un décès par simple arrêt cardiaque.

Abigail était d'accord. Le cœur de Gus avait lâché, en effet, mais *pas par hasard*.

Il lui avait demandé de venir. Il l'attendait d'une minute à l'autre. Pourquoi se serait-il soudain aventuré dans le vieux tunnel des pirates, où il n'avait pas mis les pieds depuis au moins trois ans ? Surtout qu'il

faisait régulièrement vérifier par des ouvriers que la voûte était solide, que rien ne risquait de s'effondrer... Il avait conservé le passage pour son intérêt historique, rien d'autre. Il n'y descendait pas pour faire son jogging ou bavarder avec les esprits de ses ancêtres.

Elle s'efforça de raisonner froidement. Gus était certes très vieux, et elle avait souvent entendu parler de cas où des personnes d'âge avancé mais en excellente santé tombaient subitement mortes. Cela arrivait même à des sportifs jeunes et en pleine forme.

Seulement, elle ne pouvait ignorer où la chose s'était produite, ni ce qu'il lui avait dit.

« Viens vite. J'ai besoin de toi. »

Elle aurait dû insister pour qu'il lui en dise plus long, au téléphone. Qu'il lui donne au moins quelques indications...

Elle ne l'avait pas fait et, à présent, les mots de son grand-père la hantaient. Si elle ne parvenait pas à découvrir *pourquoi* il avait dit cela, ils la hanteraient toute sa vie.

Elle se rendit compte soudain que le père McFey s'était tu et que, dans le silence qui régnait, tous les regards s'étaient tournés vers elle. On attendait qu'elle prenne le relais.

Elle tenait dans une main le drapeau américain qui avait recouvert la bière pendant la cérémonie, puisque Gus avait appartenu à l'armée, et tenait une rose dans l'autre main. Elle était censée jeter la rose sur le cercueil, puis s'écarter pour que les autres l'imitent. Ensuite, les obsèques d'un homme profondément respecté par ses concitoyens seraient définitivement terminées.

On aurait dit que la moitié de Savannah était là. Les gens devaient avoir envie, à présent, de retourner à leurs occupations.

Elle-même allait devoir réfléchir à ce qu'elle ferait ensuite...

Elle s'avança vers le cercueil, qu'on n'avait pas encore fait glisser au fond de la fosse. Ce ne serait fait qu'au moment où tous les assistants auraient défilé.

Quand ce fut enfin fini, la soprano de la paroisse que Gus fréquentait entama *Amazing Grace*. Abigail vit que Macy et plusieurs autres reniflaient, retenant leurs larmes.

Elle-même ne pleurait pas : elle avait passé la semaine à sangloter sans retenue.

Elle posa la main sur le cercueil tout en murmurant dans son esprit :

— Merci pour tout, Gus. Merci de m'avoir aimée comme tu l'as fait. Tu feras toujours partie de moi. Je ne t'oublierai jamais. Je t'aime.

Puis elle se releva et s'écarta pour laisser passer les suivants. Comme elle s'y attendait, Blue Anderson était là, sur la gauche, derrière les vieux camarades de Gus, Bootsie, Dirk et Aldous. Les trois

hommes s'étaient mis sur leur trente et un pour la cérémonie mais, même ainsi, dans leurs plus beaux costumes, ils avaient toujours l'air de pirates, Bootsie avec sa jambe de bois, Aldous avec son crâne rasé et sa boucle d'oreille...

L'impression était sans doute renforcée par la présence à côté d'eux de Blue, dans sa redingote et avec son grand tricorne.

Abigail le regarda. Il lui adressa un petit signe de tête, geste de consolation qu'elle trouva étrangement rassurant.

Puis le père McFey la prit par le bras pour l'entraîner vers la sortie. Un chauffeur en uniforme ouvrit la porte de la limousine noire qui allait la ramener au Chasseur de dragons. Tous ceux qui le pouvaient allaient les rejoindre pour le banquet organisé en l'honneur de Gus.

C'était ce qu'il avait lui-même souhaité, et il l'avait précisé expressément dans son testament. Tout comme il avait demandé à être enterré à côté de sa femme et de son fils, le père d'Abigail, à ce qu'on joue *Amazing Grace* et à ce que le père McFey soit présent. Abigail avait encore ses dernières volontés à l'esprit :

« Ensuite, on ramènera nos amis au Chasseur de dragons. Je veux que ce soit un repas joyeux où on évoque les meilleurs moments de mon existence. Rendez-moi cet hommage, car j'ai eu une belle vie, et la mort, en fin de compte, nous attend tous un jour ou l'autre. »

Juste avant de monter dans le véhicule, Abigail se retourna. Un homme très grand qu'elle ne connaissait pas se tenait debout, un peu plus loin, appuyé contre un 4x4 de couleur argent. Il n'était pas entré dans le cimetière, mais il avait visiblement tout surveillé de loin, et à présent, c'était elle qu'il regardait.

Il ne passait pas inaperçu, en tout cas. Il devait bien mesurer plus d'un mètre quatre-vingt-dix et s'était lui aussi habillé pour l'occasion, avec une veste de cuir noir, un gilet noir et une chemise blanche. Ses cheveux noirs étaient bien coupés, avec une mèche qui lui retombait légèrement sur le front. On ne voyait pas ses yeux, derrière ses lunettes noires, mais Abigail savait qu'il la dévisageait.

Qui était-ce ? Un vieil ami de Gus ? Une connaissance récente ? C'était la première fois, en tout cas, qu'elle le voyait.

Il n'était pas venu à la cérémonie. Il se tenait discrètement à l'écart, comme s'il voulait témoigner du respect tout en ayant besoin d'observer... C'était bizarre. Vraiment bizarre.

— Mademoiselle Anderson ?

Le chauffeur de la limousine attendait toujours, la portière ouverte. Elle se reprit et s'assit.

Elle fit seule le court trajet qui la ramenait au Chasseur de dragons. Macy était partie un peu avant pour veiller aux derniers préparatifs de la réception. Ou, plus précisément, de cette soirée entre amis... Gus n'aurait pas voulu de « réception ». Il voulait qu'on célèbre

sa vie, pas sa disparition.

Abigail repassa en esprit la semaine qui venait de s'écouler. Entre l'autopsie, les invitations des amis de Gus — y compris ceux qui habitaient loin — et l'organisation des obsèques, cette semaine avait passé comme l'éclair.

Quand la limousine entra dans le parking, il était déjà à moitié plein. Abigail sortit du véhicule en se disant qu'il lui faudrait presque plus de courage pour affronter la soirée qu'il ne lui en avait fallu pour l'enterrement. Beaucoup de gens allaient sûrement pleurer. Elle-même se sentait comme anesthésiée, vidée d'avoir versé tant de larmes. La mort de Gus, c'était la fin d'un monde familial.

— Hé, Abby !

Elle ne put s'empêcher de sourire. Dès son entrée, les trois « piliers de bar », déjà assis sur leurs tabourets, la hélèrent.

Ils avaient devant eux des tasses de thé, mais elle savait que le thé avait été arrosé de whisky, en hommage à la potion préférée de Gus qui, selon lui, guérissait tout.

Ils s'étaient retournés pour accueillir Abigail et, à présent, brandissaient leurs tasses dans sa direction.

Elle eut la curieuse impression d'être saluée comme un nouveau monarque. Avaient-ils peur qu'elle ne les chasse du bar, maintenant qu'elle était seule propriétaire en titre ?

— Bonjour, vous trois, répondit-elle gentiment.

Aldous se pencha pour attraper quelque chose puis quitta son tabouret pour s'approcher d'elle. Sous les lumières du restaurant, son crâne lisse scintillait. Son regard bleu s'était fait si triste, si solennel qu'il en paraissait devenu gris.

Il lui tendit une tasse.

— Nous t'avons mis ça de côté, expliqua-t-il. Nous souhaitions porter un toast à Gus avec toi, entre amis, avant d'être pris dans le tourbillon de la soirée. Gus n'avait pas son pareil. Tout le monde l'aimait, mais je pense que c'est à nous quatre qu'il va manquer le plus.

— Merci, Aldous.

Abigail lui prit la tasse des mains et la brandit à son tour.

— A Gus !

— A Gus ! Qu'il reste pour toujours dans nos mémoires ! s'écria Bootsie.

Abigail embrassa Aldous sur la joue, puis alla faire de même avec Bootsie et Dirk.

— J'espère que tout cela ne vous a pas trop compliqué la vie, dit-elle en regardant surtout Dirk.

Le « bateau de pirates » de ce dernier, en effet, présentait quotidiennement son spectacle sur le fleuve et Dirk avait pris sa

journée pour l'enterrement. D'ordinaire, c'était lui qui se costumait pour jouer les maîtres de cérémonie. Il y excellait.

— Ça va, répondit-il. Mon équipage s'est occupé de tout. Je tenais à rendre hommage à Gus.

Macy vint les rejoindre.

— Abby ? Le maire voudrait te présenter ses condoléances, et le chef de la police vient d'arriver.

Elle jeta un coup d'œil aux trois amis, puis conclut :

— Si tu pouvais te libérer une minute...

— Je vous retrouve tout à l'heure, lança Abigail au trio tout en suivant Macy.

La journée avait déjà été longue, mais n'était pas près de se terminer.

Elle se montra cordiale avec le chef de la police, même si elle éprouvait pour l'instant certaines réticences à son égard. Sans doute ne pouvait-elle pas lui reprocher d'avoir conclu à une mort naturelle. Les circonstances du décès, même si Abigail les trouvait suspectes, étaient sûrement moins troublantes que tous les crimes auxquels il était régulièrement confronté.

En outre, l'autopsie avait bel et bien conclu à une crise cardiaque, ce qui n'avait rien de surprenant quand quelqu'un d'aussi âgé s'amuse à jouer les jeunes gens en s'aventurant dans une galerie souterraine.

Seulement, c'était justement cela que la police ne comprenait pas. Gus ne descendait jamais au sous-sol !

Cela dit, elle ne pouvait pas faire grand-chose face à l'indifférence des autorités. Même quand elle avait contacté son superviseur à Quantico, au siège du FBI, il n'avait pas paru très convaincu. Un vieillard venait de décéder, certes, mais cela arrivait tous les jours. C'était la vie. Il l'avait néanmoins autorisée à prendre tout le temps qu'il faudrait pour enquêter et les tenir au courant. Ensuite, elle devrait naturellement les prévenir de son retour.

Un retour qui lui vaudrait sûrement quantité de problèmes... Car elle n'avait pas hésité à passer au-dessus de son superviseur pour contacter directement un autre chef d'unité du FBI.

Un certain Jackson Crow.

Crow était à la tête d'une unité très particulière. Lui et ses équipes étaient basés dans leurs propres locaux, à Arlington, en Virginie. A partir de là, ils sillonnaient le pays tout entier.

Dans les autres services du FBI, on les surnommait « SOS fantômes »¹, mais ils étaient si doués qu'ils inspiraient un profond respect à leurs collègues. Abigail connaissait le nom de Crow parce qu'il était devenu une véritable légende au sein de l'agence. Il avait déjà résolu un certain nombre d'affaires avec diverses équipes avant

qu'on ne lui demande de créer cette nouvelle unité, consacrée aux situations qui... sortaient de l'ordinaire.

Leur intitulé officiel était celui de « Chasseurs de fantômes ». Sans doute parce que leur toute première mission s'était déroulée à La Nouvelle-Orléans, où ils avaient enquêté sur la mort mystérieuse de l'épouse d'un sénateur.

Abigail n'avait nulle intention de solliciter un quelconque fantôme. Elle voulait simplement que quelqu'un la croie quand elle affirmait que son grand-père avait flairé une affaire louche dont il aurait aimé lui parler. Or, même s'il existait des rumeurs sur les talents « paranormaux » des agents de Crow, on disait aussi qu'ils se fondaient avant tout sur les faits, les preuves, le raisonnement. Y compris lorsqu'on leur demandait d'enquêter dans des demeures historiques prétendument hantées.

Abigail était convaincue qu'on avait assassiné Gus. Si son cœur avait lâché, c'était parce qu'on l'avait terrifié ou qu'il avait découvert quelque chose d'horrible et n'avait pas résisté au choc. Elle espérait ardemment que le long mail qu'elle avait envoyé à Jackson Crow, avec de nombreux détails sur l'histoire de Savannah et du Chasseur de dragons, l'inciterait à venir enquêter. Elle n'était pas sûre qu'on puisse faire d'un décès local une affaire de niveau fédéral, mais elle allait tout tenter. Elle le devait à son grand-père.

Elle salua donc les représentants des autorités venus rendre hommage à Gus les uns après les autres, avec courtoisie mais aussi avec une certaine réserve.

Elle n'évoqua pas ses soupçons sur le décès de son grand-père. Elle n'avait pas envie de subir de nouveau les regards apitoyés de gens convaincus que la tristesse l'égarait et lui faisait dire n'importe quoi. D'autant qu'ils craignaient sans doute aussi qu'elle ne crée des frictions entre la police locale et les agents fédéraux...

Par bonheur, les invités qu'elle ne connaissait pas ou qu'elle connaissait à peine ne restèrent pas longtemps. Une heure et demie plus tard, elle se retrouva assise à une table, devant un portrait en pied de Blue Anderson, en train de siroter un thé arrosé de whisky qu'Aldous lui avait apporté. Grant Green, qui remplaçait Macy en nocturne, ainsi que ses deux vieux amis, Roger English et Paul Westermarck, lui tenaient compagnie. C'étaient eux qu'elle avait vus incarner Blue Anderson et Scurvy Pete, une semaine plus tôt.

— J'ai toujours pensé que Gus était immortel, soupira Roger. Je l'adorais. Personne ne savait évoquer l'histoire avec autant d'humour. C'était un enchantement ! Tu te souviens, quand on était petits et qu'il nous laissait nous déguiser ? Des fois, on jouait des prisonniers de Blue, ou alors des matelots essayant d'attirer les marins d'autres navires...

— Et après, quand on avait travaillé pour lui, il payait toujours rubis sur l'ongle, renchérit Paul en souriant. Je me rappelle une tempête, il y a quelques années, où il nous a envoyés distraire les gamins dans un abri pendant une journée entière... Il avait un cœur d'or.

— Cette fois-là, il m'avait mis une perruque pour me faire jouer les héroïnes en détresse ! intervint Grant Green en buvant une gorgée de bière. Gus était sans pareil. Le premier jour où je me suis présenté ici, il ne m'a même pas fait remplir de papiers. Il lui manquait un serveur, alors il m'a collé un carnet dans la main en me lançant : « Si tu te trompes dans les commandes, chante une chanson de flibustier. Tout se passera bien ! »

— Oui, c'était tout lui..., murmura Abigail.

— Et une telle force de la nature..., soupira tristement Grant. Comment imaginer que nous pouvions le perdre un jour ?

Du coin de l'œil, Abigail vit Macy raccompagner de vieux amis de Gus en les remerciant. Sans doute aurait-il été judicieux de la rejoindre...

Mais elle n'arrivait pas à s'y résoudre.

Au même instant, Jerry Sullivan s'approcha de la table, une tasse pleine à la main.

— Un autre thé pour toi, Abigail, dit-il. Le tien doit être devenu froid.

Il sourit en fixant sur elle ses yeux verts, l'air compatissant.

— Pour Gus, une bonne dose de whisky dans le thé chaud chassait toutes les maladies... C'est une tradition irlandaise. Je sais, je suis irlandais aussi.

— Mon arrière-grand-père a épousé en 1890 une Irlandaise qui venait juste de débarquer à Ellis Island², répondit Abigail en acceptant avec un sourire la tasse de thé — visiblement additionnée de whisky.

La boisson lui fit du bien. La chaleur se répandit dans son estomac, puis dans tous ses membres.

— Merci, Sullivan !

— Je t'en prie, dit-il en partant reprendre sa place au bar.

Elle le regarda s'éloigner et, ce faisant, aperçut un homme debout au comptoir avec le trio des « piliers de bar ».

— Excusez-moi, murmura-t-elle en se levant.

Avant même d'avoir rejoint le comptoir, elle comprit qu'il s'agissait du même individu que celui qu'elle avait vu au cimetière en train de l'observer. Peu d'hommes étaient aussi grands, avec les cheveux aussi noirs... Sans savoir pourquoi, elle sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Et voilà notre Abby, dit Bootsie avec affection. Chaque jour plus magnifique... La plus belle fille qui ait jamais honoré cette illustre

taverne !

— Oui, me voici, répondit Abigail un peu sèchement, tout en se glissant entre Bootsie et Dirk.

Elle fit face à l'inconnu, qui avait retiré ses lunettes de soleil. Il avait un regard perçant, d'un vert profond, mis en valeur par des sourcils bien dessinés. Son visage buriné, aux traits fermes, avec un menton carré et les pommettes hautes, avait quelque chose de fascinant. On sentait qu'il avait traversé de vraies épreuves mais qu'il en était sorti triomphant. Pour autant, il était vêtu avec sobriété et se conduisait avec une grande courtoisie.

— Mademoiselle Anderson ? dit-il en tendant la main. Je m'appelle Malachi Gordon. Je suis envoyé par le FBI.

— Oh..., murmura-t-elle en lui serrant la main.

Un agent fédéral ? N'aurait-il pas dû arborer une tenue plus proche de l'uniforme ?

— Merci d'être venu, reprit-elle, même si l'agence n'avait pas besoin d'envoyer quelqu'un pour l'enterrement. Elle a déjà fait porter une superbe couronne et seuls quelques-uns de mes camarades de cours, au FBI, avaient rencontré Gus.

— C'est vous que je suis venu voir, mademoiselle Anderson.

La réponse l'intrigua, mais elle n'avait pas envie de poser de questions devant les autres. A quoi cela rimait-il ? Le FBI craignait-il que la mort d'un proche n'ait un effet négatif sur son nouvel agent, au point de la rendre inapte au service ?

— Alors, merci de nouveau, murmura-t-elle en songeant qu'elle clarifierait cela plus tard.

— Nous lui avons raconté l'historique du Chasseur de dragons, lança Aldous.

— Et nous lui avons parlé de Gus, bien sûr, ajouta Bootsie.

Le trio brandit de nouveau les tasses.

— A Gus ! clamèrent-ils à l'unisson.

Malachi Gordon sourit à Abigail. Elle lui rendit son sourire.

— Cet endroit est incroyable, fit-il remarquer. Admirablement conservé, tout en restant vivant. On est plongé dans l'histoire de la flibuste...

— Les gens aiment les pirates, c'est vrai.

— Dieu merci ! s'écria Dirk, parce que je gagne ma vie en pilotant un bateau pour touristes qui fait des promenades-spectacles tous les jours. Nous organisons aussi des anniversaires, des soirées...

Il tira une carte de visite de son portefeuille pour la donner au nouveau venu.

— Abigail est souvent venue travailler avec nous. Vous vous rendez compte ? Elle faisait un merveilleux flibustier, et maintenant, elle est au FBI !

— Qui sait ? Il y a peut-être quelques pirates au sein de l'agence ! répliqua Malachi Gordon d'un ton léger.

Sa remarque amusa beaucoup les vieux amis de Gus, qui éclatèrent de rire. En regardant autour d'elle, Abigail vit Roger et Paul qui s'apprêtaient à partir, et s'excusa pour aller les saluer. Elle essaierait de voir le « Fédé » seule à seul un peu plus tard.

Paul et Roger, qui la connaissaient depuis toujours, l'étreignirent avec affection. Elle sortit sous le porche en leur compagnie.

— Tiens ! Tu viens de recevoir le journal du soir, fit remarquer Roger.

Il ramassa le paquet, le défit et le posa en haut du présentoir. La une sauta immédiatement aux yeux d'Abigail.

LE CORPS D'UNE ÉTUDIANTE RETROUVÉ DANS LE FLEUVE

Un troisième meurtre ? se demanda-t-elle, résistant à l'impulsion de s'emparer tout de suite d'un exemplaire pour lire l'article.

Ou un *quatrième*, si jamais Gus avait été tué par l'individu qui venait de noyer trois personnes ?

Elle se demanda néanmoins si sa récente formation, avec ces cours sur la psychologie comportementale et le profilage, ne lui montait pas à la tête. Si elle se mettait à voir du louche là où il n'y en avait pas...

Le taux de criminalité, à Savannah, était plutôt bas pour une ville de cette taille. Il s'y commettait des crimes de temps à autre, c'était normal. Mais cette nouvelle série...

— Allons, dit Roger en la prenant par les épaules pour plonger les yeux dans les siens, tu vas bientôt rentrer en Virginie, entamer une nouvelle vie. C'est à cela qu'il faut que tu penses, Abigail.

— Que vas-tu faire du Chasseur de dragons ? s'enquit Paul. Tu es l'héritière, après tout. Tu ne vas pas le fermer, j'espère ?

— Bien sûr que non, assura-t-elle. Aucun risque !

— Ça va être difficile de faire tourner la boutique avec un propriétaire absent !

— Macy est très efficace, comme tous les employés, barmen, cuisiniers, serveurs... Ils s'en sortiront très bien. A vrai dire, c'est le cadet de...

Elle s'interrompt, n'ayant pas envie de dire « mes soucis ».

— Bref, j'ai confiance et cela ne m'inquiète pas, conclut-elle.

— Encore toutes nos condoléances, Abby, murmura Roger. Je sais à quel point tu aimais Gus.

— Nous aussi, nous l'aimions beaucoup, tu sais ! ajouta Paul.

Elle hocha la tête.

— Je sais. Merci.

Puis elle les quitta et rentra. L'une des jeunes serveuses, une

nommée Julie, qui venait de commencer, était en train de débarrasser dans le restaurant. Les employés les plus anciens n'avaient pas beaucoup travaillé, ce jour-là, du fait des obsèques. Tout au plus avaient-ils aidé les nouveaux à charger les chariots de service pour la réception.

Abigail parcourut la salle des yeux. Malachi Gordon avait disparu.

— Tout le monde est parti ? demanda-t-elle à Julie.

— Oui, mis à part quelques-uns d'entre nous, restés pour nettoyer. On m'a dit que le restaurant rouvrirait normalement dès demain...

Elle hésita avant de poursuivre et rougit. C'était une jeune fille toute fraîche, étudiante à l'école de design.

— Je veux dire, c'est vous qui décidez, bien sûr, conclut-elle. Mais c'est ce qu'on m'a dit...

— C'est exact, le travail reprend demain, Julie. Merci, répondit Abigail en souriant. Merci pour votre aide.

— Nous sommes tous très tristes pour Gus. Il était très gentil avec nous.

— Ça me fait plaisir de l'entendre dire. C'était en effet un employeur très humain.

Elle s'éloigna en direction du bar. Sullivan se trouvait derrière le comptoir, et Macy ramassait les verres sur les tables.

Aldous, Dirk et Bootsie étaient toujours perchés sur leurs tabourets.

— Où est donc passé votre nouvel ami ? Celui qui vient du FBI ? s'enquit-elle.

Dirk haussa les sourcils.

— Aucune idée ! Il a dû filer... Ce n'est pas un « ami », d'ailleurs. Juste un représentant des autorités !

— Je pensais qu'il voulait me parler avant de partir, fit remarquer Abigail. J'ai dû me tromper.

Bootsie se leva, un peu instable sur son pilon de bois.

— Nous savons que la journée a été rude pour toi, Abby. Alors, si tu veux, nous pouvons rester un peu avec toi, nous trois. Ou alors, t'emmener prendre un verre quelque part, pour te changer les idées...

— C'est gentil mais ce n'est pas la peine, répondit-elle en secouant la tête. Pour être franche, j'ai envie de rester un peu seule.

— Seule ? répéta Bootsie, surpris.

— Veux-tu que nous te raccompagnions chez toi, au moins ? proposa Dirk. Dans ta belle demeure sur le square ? Tu ne vas tout de même pas rester seule *ici* ?

— Oui, mais c'est sur le square que... et ici que... Bref, elle ferait mieux de venir ailleurs avec nous, murmura Aldous.

Abigail comprenait ce qu'il n'osait dire : *c'était dans la maison du square que ses parents étaient morts, et ici que Gus venait de mourir.*

— J'adore ma maison, assura-t-elle. Elle est magnifique. Je crois que je vais la louer de nouveau.

Les précédents locataires, un écrivain et sa famille, étaient rentrés à New York quelques mois plus tôt. Abigail leur avait loué la maison meublée en attendant de décider ce qu'elle allait en faire. Cette fois, elle y avait apporté des vêtements et avait remonté de la cave quelques objets personnels pour les replacer dans sa chambre d'enfant.

— Je me sens très bien ici ou là, assura-t-elle au trio. J'ai de bons souvenirs aux deux endroits. Simplement, j'ai besoin de reprendre mes esprits et de faire le point sur le restaurant. Donc, je reste ici et je vous chasse pour ce soir. Hop, dehors ! Vous trouverez le long du fleuve toutes les tavernes qu'il vous faut. Revenez demain. Vous restez ici chez vous, bien sûr. Je ne sais pas ce que je ferais si je ne vous voyais pas sur vos tabourets à mon prochain retour... Mais en attendant, filez !

Ils avaient la mine d'un groupe de pères de famille obligés de laisser leur enfant pour son premier jour d'école.

— Allons ! Du balai ! insista Abigail.

Ils finirent pas s'en aller après l'avoir embrassée en grommelant dans leur barbe.

Sullivan s'éclaircit la gorge.

— Je vais finir de débarrasser avant de partir...

— Laisse-moi faire, Sullivan. J'ai besoin de m'occuper, dit Abigail.

— Je suis épuisée ! soupira Macy. Grant est là-haut en train de vérifier les réserves de la semaine. Ensuite, je crois qu'il compte aller se coucher... Cela m'ennuie que tu restes seule cette nuit, Abby.

— J'ai vécu sur place durant toute ma jeunesse !

Macy alla chercher son sac derrière le comptoir tout en répondant, d'un air réticent :

— Bon, si tu y tiens... Mais promets-moi de bien fermer à clé. Savannah me fait peur, en ce moment. Je n'ai jamais vu autant de gens disparaître en si peu de temps.

— Allons, Macy, remets-toi ! lança Sullivan. Viens, je te raccompagne. Abby ne veut pas de nous ici !

Macy hocha la tête, puis, toujours debout derrière le comptoir, tourna les yeux vers Abigail.

— Tu as mon numéro, Abby. S'il y a quoi que ce soit, ou même si tu as simplement besoin de parler, n'hésite pas.

— Je tiens à vous remercier, tous les deux. Gus vous aimait beaucoup et appréciait votre loyauté envers le Chasseur de dragons. Ne vous inquiétez pas pour moi, ça ira très bien. Rentrez tranquillement chez vous, maintenant.

— Tu te souviens comment régler le volume de la musique, derrière le comptoir ? demanda Sullivan.

— Oui.

— Si seulement Gus avait installé un vrai système d'alarme ! se lamenta Macy.

Elle jeta un coup d'œil vers Abigail puis s'empourpra.

— Je ne le critique pas, bien sûr... Je sais qu'il avait mis une caméra sous le porche et une autre dans le parking. Nous avons une sonnette pour alerter le poste de police, sous le comptoir. Presque toutes les fenêtres d'en bas sont scellées, mais...

— Gus avait fait installer tout cela quand on a tenté de nous cambrioler, il y a une quinzaine d'années, et pour lui, on n'avait pas fait mieux depuis, répondit Abigail. Ne t'inquiète pas, Macy, je te promets de faire installer un système bien plus sophistiqué avant de rentrer en Virginie.

Elle leva les yeux : Grant descendait l'escalier. Il les rejoignit et serra Abigail dans ses bras.

Elle aimait beaucoup Grant. Il avait d'abord travaillé pour Gus comme comédien, en incarnant des pirates. Il avait mis plusieurs années à obtenir son diplôme de gérance spécialisée, car il avait longtemps hésité entre une carrière théâtrale et l'hôtellerie. Finalement, quand il avait enfin obtenu son diplôme, c'était Gus lui-même qui l'avait embauché.

— Vous parliez d'alarme ? demanda-t-il. Justement, j'ai plusieurs brochures de fabricants dans mon bureau. Gus m'avait demandé de choisir un bon système il y a quelques jours à peine.

— Alors, autant faire vite, dit Abigail. Nous examinerons ces brochures dès demain, Grant, si tu es d'accord.

— Pas de problème. Maintenant, je file, si ça ne t'ennuie pas.

Grant, qui était gay, vivait en couple depuis plus de dix ans avec un pompier, Alden Blayne. Alden avait quitté le restaurant plus tôt dans la soirée, car il se levait très tôt le lendemain.

— Vas-y, vas-y ! dit Abigail. J'ai l'impression que je vais mettre des heures à vous chasser tous, dites-moi !

Ils finirent néanmoins par s'en aller après quelques dernières protestations.

Abigail ferma la porte, verrouilla, puis sourit. De quoi donc s'inquiétaient-ils ? Elle dormait à l'étage depuis son arrivée et généralement, sauf ce jour-là, l'établissement ne fermait jamais avant 2 heures du matin. Les derniers employés partaient à 4 heures. C'était Grant lui-même qui, les jours précédents, avait fermé, tandis qu'elle-même montait se coucher bien plus tôt.

Et il ne s'était rien passé d'inquiétant. Elle avait dormi profondément, en dépit des circonstances, ou peut-être à cause d'elles.

A vrai dire, elle n'était jamais restée seule bien longtemps, puisque les premiers à prendre leur service arrivaient dès 6 heures du matin.

En fait, ils craignaient sans doute qu'elle n'ait peur de se retrouver toute seule dans le noir...

Or, elle n'avait pas peur. Car ils ignoraient, eux, que Blue Anderson veillait sur le Chasseur de dragons. Elle, elle le savait.

Les jours qui avaient suivi la mort de son grand-père, elle avait espéré qu'il ferait une apparition. Ou qu'il se mettrait à hanter le restaurant, qu'il se manifesterait...

Mais elle n'avait vu ni l'un ni l'autre, ni en bas ni à l'étage, le jour ou la nuit. Même si Blue était venu au cimetière.

Abigail se mit à déambuler au rez-de-chaussée. Les vieilles figures de proue accrochées au mur la toisaient au passage. Elle passa devant le bureau d'accueil, ramassa quelques verres sales et les posa dans l'évier.

Le journal du matin traînait sur le comptoir. Elle l'ouvrit.

Dans l'article de la une, il n'était pas question de tueur en série. On signalait simplement que le corps de Felicia Shepherd, vingt-deux ans, avait été retrouvé sur la rive du fleuve, près du pont. Le médecin légiste allait déterminer la cause du décès.

Abigail retourna pensivement vers le bureau de l'accueil pour fouiller dans la pile de journaux. Elle dénicha celui qu'elle avait lu le jour de son arrivée.

La première victime de la série était aussi une jeune femme, âgée de vingt-cinq ans. Elle s'appelait Ruth Seymour et était venue pour les vacances. Elle devait rejoindre des amis à Hilton Head le lendemain, mais avait d'abord prévu de passer une nuit seule à Savannah, dans une chambre d'hôtes. Elle y avait déposé ses bagages et c'était la dernière fois qu'on l'avait vue. Le gérant se rappelait une jeune femme charmante et bavarde, et c'était à peu près tout.

La deuxième victime, Rupert Holloway, travaillait comme représentant commercial dans une compagnie de téléphones mobiles. Il n'était jamais arrivé à son hôtel. Sa femme avait déclaré à la police qu'il devait rencontrer des associés pour déjeuner, au bord du fleuve.

Quand les associés s'étaient présentés au restaurant, Rupert Holloway n'était pas là. On ne l'avait revu que mort, lorsque son cadavre s'était échoué sur la rive.

Là non plus, la cause du décès n'était pas précisée. Les autopsies étaient encore en cours quand l'article avait paru, mais les enquêteurs « soupçonnaient des homicides ».

Abigail prononça ces derniers mots à voix haute puis posa le journal et prit un exemplaire plus récent. Ruth Seymour, Rupert Holloway, Felicia Shepherd, aucun n'était un habitant de Savannah. Tous venaient d'ailleurs.

N'y avait-il pas un tueur en série à l'œuvre, quoi qu'en pense la police ?

Abigail réfléchit, les sourcils froncés. D'ordinaire, les tueurs en série ne s'en prenaient qu'à un type de victime bien précis. Ted Bundy cherchait des femmes jeunes aux longs cheveux noirs, Jeffrey Dahmer de jeunes garçons ou des adolescents. Certains attaquaient des couples...

Ici, il y avait deux femmes et un homme. L'assassin avait-il commis une erreur ? Ou bien Rupert Holloway l'avait-il dérangé au mauvais moment ?

— Mademoiselle Anderson ?

Abigail fut tellement stupéfaite d'entendre une voix qu'elle laissa échapper le journal en poussant un hurlement, avant de faire volte-face.

Elle n'était pas seule.

Avant de tout verrouiller, elle avait négligé de vérifier qu'il n'y avait plus personne sur les lieux.

C'était l'agent du FBI. Il se tenait debout, vers le fond du restaurant, les yeux fixés sur elle. Elle avait éteint les lumières dans la salle, pourtant. N'avait-il pas compris qu'on fermait ?

En tout cas, il était resté sur place.

Il s'approcha d'un pas vif tout en présentant ses excuses.

— Je suis désolé... Je ne voulais pas vous faire peur.

— Eh bien, c'est réussi. Vous m'avez littéralement terrorisée ! Je peux savoir ce que vous faites là ?

— Je mettrai votre réaction sur le compte des circonstances, car il me semble que vous venez de passer votre diplôme. Je me trompe ?

— Que voulez-vous insinuer, monsieur Gordon ? Je vous signale qu'il est parfaitement sain d'avoir peur. Cela évite de prendre des risques inutiles.

— C'est à l'académie du FBI qu'on vous enseigne ça ?

Abigail fronça les sourcils. Elle se sentait de nouveau vaguement effrayée. Qui était donc cet homme ? Il avait *dit* qu'il était envoyé par le FBI, certes, mais n'avait rien fait pour le prouver.

— Vous avez déjà oublié votre formation ? riposta-t-elle.

— Oublié ma formation ? Je ne l'ai jamais suivie.

Abigail savait qu'il y avait un revolver caché dans un coffre derrière le comptoir. Le coffre, c'était une bonne idée quand il y avait beaucoup de clients, mais pour l'instant il était difficile d'y récupérer l'arme. Elle jugea alors l'individu. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-dix et, surtout, il était très musclé, visiblement bien entraîné.

Un frisson glacé la parcourut.

Etait-ce lui, le tueur en série ?

Certes, il n'en avait pas l'air, mais elle sortait tout juste de formation, comme il venait de le rappeler. Elle savait donc pertinemment que certains tueurs en série étaient séduisants,

charmeurs, parfaitement capables de donner le change. Il en existait de nombreux exemples.

— Je vois que vous avez vraiment peur, reprit-il. Je suis désolé. En outre, vous vous dites qu'il ne va pas être facile de récupérer le revolver derrière le comptoir. Et comme vous avez enterré votre grand-père aujourd'hui, vous n'avez pas pris votre Glock de service...

— Je connais cette maison depuis toujours, monsieur Gordon, si c'est votre vrai nom, et je sais très bien me défendre avec une bouteille. Je peux en attraper une et la briser sur vous en un clin d'œil.

L'homme sourit puis secoua la tête en soupirant.

— Je vous ai déjà présenté mes excuses. Je n'avais réellement aucune intention de vous effrayer.

— Alors, peut-être aurait-il mieux valu ne pas vous dissimuler dans un restaurant obscur. Si vous aviez besoin de me parler, vous auriez fort bien pu m'attendre au comptoir, au lieu de disparaître subitement.

— Je ne me cachais pas et je n'ai pas « disparu subitement ».

Abigail haussa les sourcils en jetant un coup d'œil vers le fond du restaurant.

— Je suis allé dans le tunnel, expliqua l'inconnu en faisant un pas en avant.

Abigail saisit une bouteille par le col. L'homme s'arrêta et tendit les mains devant lui en ajoutant d'un air grave :

— C'est bien là que votre grand-père est mort, n'est-ce pas ?

— La grille qui y mène est fermée par un cadenas, répliqua-t-elle, les dents serrées.

— C'est sûrement le cas en temps normal mais, cette fois, le cadenas était ouvert.

— Le tunnel n'est pas éclairé. Il y fait extrêmement sombre, fit remarquer Abigail.

Elle se rendait compte qu'elle n'avait plus qu'un filet de voix.

Et puis, alors qu'elle-même n'était pas armée, elle vit soudain une bosse sous la veste de l'homme. Lui, de toute évidence, avait une arme...

Ses doigts se crispèrent sur la bouteille.

L'homme glissa une main dans la poche de son pantalon. Abigail recula et fracassa la bouteille contre le mur.

Il soupira de nouveau en reculant d'un pas.

— Vous allez avoir du mal à nettoyer ça, fit-il remarquer. Je m'apprêtais simplement à sortir ma torche électrique. Elle est grande comme le doigt, mais projette une lumière assez puissante pour éclairer la lune.

Il brandit la torche et, en guise de vexation supplémentaire, l'alluma. Abigail resta à demi aveuglée.

— Que faisiez-vous dans le tunnel ? s'enquit-elle sèchement.

— J'enquêtais, mademoiselle Anderson. C'est ce que vous vouliez, non ? Qu'on vienne enquêter sur le meurtre de votre grand-père ? Eh bien, voilà pourquoi je suis là.

Abigail secoua la tête, l'air sceptique.

— Personne ne m'a prise au sérieux, au FBI. En outre, vous venez de dire vous-même que vous n'avez jamais mis les pieds à l'académie...

— Pas encore, c'est vrai. Je fais ici une sorte de stage.

— Je ne comprends pas.

— Actuellement, je travaille comme consultant pour le FBI. On m'a demandé de collaborer avec les « Chasseurs de fantômes » pour me tester. Avant, éventuellement, de rejoindre leur unité. Si je fais l'affaire et si j'en ai moi-même envie, naturellement.

— Monsieur Gordon, répondit Abigail d'un ton méfiant, vous feriez mieux de partir. Si vous ne venez pas du FBI, c'est que personne ne vous a envoyé. Merci de m'avoir signalé que le cadenas de la grille était ouvert. Je vais le fermer. Maintenant...

— Maintenant, coupa-t-il d'un air un peu agacé, nous pourrions peut-être discuter un peu, échanger nos impressions. Avez-vous appelé le FBI à l'aide, oui ou non ?

— De quoi voulez-vous discuter ? Je ne sais pas qui vous êtes. Je ne sais pas ce que vous faites ici. Vous ne m'avez rien montré qui...

— Je vous l'ai dit. On m'a envoyé parce que vous l'avez demandé !

— Mais...

— J'ai sur moi une copie de votre mail au FBI, mademoiselle Anderson. Je vous le montrerai si vous me promettez de ne pas briser toutes les bouteilles du bar quand je le sortirai de ma poche. Vous l'avez envoyé à Jackson Crow, patron des « Chasseurs de fantômes », et il m'a demandé de venir. Maintenant, à vous de voir, mademoiselle Anderson. Pour l'instant, c'est moi qui suis chargé d'enquêter. Si jamais il s'avère que vous avez vu juste et que votre grand-père a été assassiné — probablement en liaison avec les crimes mentionnés dans le journal —, d'autres membres de l'unité viendront me rejoindre. Pour l'instant, je suis seul.

Abigail déglutit. Pourquoi l'avait-on choisi, lui, alors qu'il existait d'autres agents bien plus qualifiés dans le service de Crow ? Gordon n'avait même pas suivi la formation de l'académie.

— Pourtant, vous n'êtes pas du FBI, dit-elle dans un souffle.

— Pas encore.

— Mais alors..., demanda-t-elle d'une voix mal assurée, *quelles sont vos références ?*

— Je dispose d'un permis de détective privé. J'ai précédemment travaillé au sein de la police, à La Nouvelle-Orléans. Maintenant, je

suis régulièrement inscrit comme consultant dans les listings du FBI. Cela dit, mademoiselle Anderson, ma meilleure référence, c'est sans doute que je viens d'avoir une intéressante conversation avec votre ancêtre, celui qui se fait appeler Blue. Cela vous paraît-il suffisamment convaincant ?

1. . Du nom du film sorti en anglais sous le titre Ghost Busters, en 1984.
2. . Entrée principale, à New York, des immigrants qui arrivaient aux Etats-Unis.

Malachi songea qu'il n'aurait peut-être pas dû mentionner le fait qu'il venait de voir Blue Anderson. Sauf que cette jeune personne semblait tellement persuadée qu'il était le tueur en série qu'il fallait bien qu'il dise *quelque chose*.

Il n'avait pas imaginé que le restaurant serait fermé et désert quand il aurait terminé son exploration. Le passage secret l'avait fasciné. Il l'avait parcouru plusieurs fois en entier dans les deux sens, entre la grille et la rive du fleuve, en rendant un hommage silencieux aux pirates qui avaient construit un dispositif si commode pour s'enfuir. Ou pour recruter des matelots de force, d'ailleurs. Et puis, une fois revenu dans la grande salle du Chasseur de dragons, il n'avait eu d'autre choix que de se montrer.

Sans doute aurait-il dû dire qu'il était d'une certaine façon agent du FBI, sans entrer dans les détails... Sauf que ce n'était pas le cas, du moins pas encore. Il n'avait pas définitivement décidé de dire oui. Il restait hésitant.

Cela l'avait d'ailleurs étonné qu'on l'envoie tout seul sur place. Apparemment, Adam Harrison, Jackson Crow et Logan Raintree avaient pris la décision d'un commun accord.

Une sorte de baptême du feu, en fait.

L'idée ne lui déplaisait pas, surtout après avoir lu les articles concernant les deux premiers cadavres retrouvés au bord de l'eau. Le décès d'un vieil homme de plus de quatre-vingt-dix ans, en revanche, ne lui avait pas semblé suspect, mais comme la petite-fille de ce dernier — elle-même agent du FBI — avait adressé à ses supérieurs un courrier émouvant, ils avaient jugé bon d'envoyer quelqu'un. D'autant que le troisième meurtre donnait maintenant une certaine crédibilité à ce qu'elle affirmait.

Bref, on le testait. Et lui, de son côté, testait sa volonté d'entrer ou non au FBI, pour rejoindre une unité ou même créer la sienne propre, comme on le lui avait proposé. Le domaine très spécialisé de Jackson Crow requerrait des équipes de plus en plus nombreuses. Visiblement, ils l'estimaient de taille à diriger l'une d'elles.

C'était assez tentant, en un sens. Enfin, il travaillerait avec des

gens qui ne le prendraient pas pour un cinglé ou un médium quelconque. Chaque fois qu'il essayait de convaincre ses interlocuteurs qu'il n'était pas *clairvoyant*, qu'il possédait simplement des talents particuliers, c'était une véritable épreuve.

Pendant qu'Abigail Anderson le dévisageait, il fit d'elle un rapide portrait mental. Grande, avec d'immenses yeux d'un bleu qui semblait presque violet, une magnifique chevelure d'un noir de jais... des traits fins, ciselés, et un corps à la fois mince, ferme et tout en courbes.

Elle était sûrement intelligente et très compétente : sans quoi elle n'aurait jamais obtenu son diplôme haut la main. Mais ce dont les agents du FBI manquaient souvent, à son avis, c'était d'une bonne dose d'imagination et d'inventivité. Enfin, pas ceux qui se retrouvaient dans les équipes d'Adam Harrison, bien sûr — les « Chasseurs de fantômes » ou simplement les « Chasseurs », comme on disait maintenant. Il y avait eu une toute première unité, puis une deuxième, nommée « Chasseurs texans », mais cela n'avait pas suffi. Adam Harrison lui avait expliqué avec gravité que la vocation de « chasseur de fantômes » ne venait pas à tout le monde. Constituer une nouvelle équipe s'avérait compliqué. Très peu de gens, en effet, possédaient à la fois les dons psychiques requis, la constitution physique et l'état d'esprit nécessaires à un travail dans le maintien de l'ordre.

Abigail le regardait toujours fixement, figée comme le personnage d'un tableau. Il se demanda si elle n'était pas en état de choc, même si elle ne laissait rien paraître de ses émotions.

— Ecoutez, reprit-il d'un ton un peu embarrassé, je sais comment préserver une scène de crime et, en général, je sais aussi m'y prendre avec les témoins, vivants ou morts. Je ne passe pas mon temps à voir des spectres déambuler dans les rues, naturellement, mais quand un fantôme subsiste dans un endroit comme celui-ci, à l'instar de votre Blue Anderson, il a généralement une bonne raison de le faire. Protéger quelqu'un, par exemple.

Qu'arrivait-il donc à Abigail ? Est-ce que, par hasard, elle n'avait jamais vu le fantôme du pirate ? Si c'était le cas, elle devait vraiment le prendre pour un imposteur !

Mais non, impossible : dans son mail à Jackson Crow, elle mentionnait bien l'existence, dans la demeure, d'un revenant qui se montrait de temps à autre depuis des décennies. Elle ne disait pas expressément l'avoir vu de ses yeux, mais c'était clairement sous-entendu.

Cela dit, si elle le prenait pour un imposteur, ça n'avait pas beaucoup d'importance. Il n'était pas encore certain de vouloir rejoindre les « Chasseurs ». Il y avait cinq ans qu'il travaillait à son compte, et cette liberté lui plaisait. Peut-être aurait-il dû dire d'emblée à Abigail qu'il avait servi dans l'armée, puis passé plusieurs années

dans la police de La Nouvelle-Orléans, avant que Marie, son épouse, ne meure d'un cancer. C'était à la suite de ce décès qu'il avait décidé de s'installer à son compte, avec un permis d'enquêteur privé.

Quant à la suite...

— Blue... *Blue vous a parlé ?* demanda Abigail dans un souffle.

Dieu merci, elle n'est pas en état de choc ! songea Malachi, tout en répondant à voix haute :

— Oui. Cela lui demande de gros efforts, visiblement. Il n'a pas l'air de s'entraîner souvent.

— De s'entraîner ? répéta-t-elle, l'air stupéfait. Voulez-vous dire que... que les fantômes ont besoin de s'exercer à... être des fantômes ?

Bizarrement, elle ne semblait pas surprise qu'il ait vu un spectre. Non, ce qui l'inquiétait, c'était de savoir si le spectre en question était « entraîné » ou non !

Jackson Crow ne s'était pas trompé. Il avait tout de suite compris, en lisant son mail, que la jeune femme avait le même don qu'eux. Qu'elle était une « communicante », comme Jackson surnommait les individus capables de percevoir des phénomènes inaccessibles au commun des mortels.

— D'après ce que j'ai pu constater, mademoiselle Anderson, les esprits qui demeurent ici-bas rencontrent les mêmes difficultés que les vivants. Certains sont timides. Ils se contentent d'observer sans jamais réussir à parler, à déplacer des objets ou même à émettre un courant d'air froid. D'autres, au contraire, se rendent compte qu'ils peuvent *apprendre* à faire tout cela, tout comme il y a des gens qui parlent plusieurs langues et d'autres une seule. Certains spectres marchent avec difficulté là où d'autres sont capables de véritables acrobaties, de danser ou de jouer dans un cirque ! Chaque fantôme a sa personnalité propre, comme nous tous.

— Donc, vous avez vu Blue, vous lui avez parlé...

— Oui.

— Je ne vous crois pas. Il se manifeste très rarement et il n'a jamais dit un mot !

— Pas à vous, peut-être.

— Je suis sa descendante ! protesta-t-elle, indignée.

Malachi haussa les épaules.

— Avez-vous jamais essayé de lui parler ? s'enquit-il.

Abigail se redressa sans répondre, le regard hostile.

Décidément, se dit-il, il s'y prenait très mal depuis le début. Il n'avait réussi qu'à la braquer !

— Ainsi, reprit-elle enfin, vous et Blue êtes déjà de vieux amis. Et où est-il, maintenant ?

— Je ne dirais pas que nous sommes « de vieux amis ». Je pense qu'il n'est pas très loin et ne quitte pas souvent le restaurant, mais je

n'en sais pas plus. Je n'ai encore jamais rencontré de spectre qui apparaisse à la demande.

— Où vous êtes-vous entretenu avec lui, exactement ?

— Dans le tunnel.

— Que vous a-t-il dit ?

— Je n'ai pas vu tout de suite qu'il était là. J'ai senti une main sur mon épaule et une voix qui disait : « C'est ici qu'il est mort. Il avait le cœur solide, pourtant... C'est louche. »

Abigail le regarda d'un air si incrédule que Malachi sentit la moutarde lui monter au nez. Elle aussi voyait Blue, après tout, non ?

— Monsieur Gordon, lança-t-elle, même si vous êtes réellement détective privé, je vous demande de partir. Mon grand-père est mort. Nous l'avons enterré aujourd'hui. Vous le savez, d'ailleurs, puisque vous étiez au cimetière...

Malachi soutint son regard sans ciller.

— Je pourrais partir, c'est vrai. Mais je pourrais aussi commencer mon enquête, puisque votre grand-père avait remarqué quelque chose d'anormal et vous avait alertée. C'est ce que vous avez dit à l'agent Crow, en tout cas.

Il tapota le journal posé sur le comptoir en ajoutant :

— Juste après vous avoir appelée, votre grand-père est mort, peut-être victime d'un meurtre. Nous avons trois autres cadavres dans une ville où le taux de criminalité est d'ordinaire assez bas. Bref, quatre morts suspectes en peu de temps... Alors, est-ce que vous continuez à vous méfier, ou est-ce que nous nous décidons à comparer enfin ce que nous savons ? Ça ne prendra pas longtemps. Nous avons très peu d'éléments, pour l'instant.

— Pratiquement rien, murmura Abigail au bout d'un moment, l'air découragé.

Elle montra le journal et enchaîna en soupirant :

— Une autre jeune fille a été retrouvée morte près du fleuve, c'est exact... Les policiers n'ont pas révélé la cause du décès. Quand j'ai essayé d'en parler avec eux, ça n'a rien donné. Je n'ai pas réussi à leur faire comprendre que Gus avait forcément été effrayé par quelque chose ou par quelqu'un, dans le tunnel. C'est pour cela que son cœur a lâché.

Elle poussa un nouveau soupir et conclut en levant les yeux vers lui :

— Vous n'êtes même pas du FBI. Comment ferez-vous pour obtenir des informations de la police ?

Il sourit.

— Je leur montrerai ma carte d'enquêteur privé, qui est bien réelle, et leur dirai que je suis en ce moment payé comme consultant par le FBI. C'est facile à vérifier, vous pouvez le faire vous-même.

Vous n'avez qu'à appeler Jackson Crow. Je pense qu'il attend votre coup de fil, d'ailleurs.

— Moi, appeler Crow ? Je n'ai même pas son numéro. Tout ce que j'ai pu trouver dans mes dossiers de Quantico, c'est son adresse mail. En plus, il est au moins 20 heures. Il n'est sûrement plus à son bureau !

— Il y est sans doute encore, car il travaille souvent très tard, mais j'ai son numéro de portable.

— Qui me dit que c'est bien celui de Crow ?

Malachi se mit à rire.

— Vous êtes vraiment méfiante, hein ? C'est une bonne qualité pour un futur agent, mais il arrive un moment où il faut se fier à son instinct et faire confiance !

— Et pourquoi vous feriez-vous confiance, à vous spécialement ? Pourquoi ne m'avez-vous pas raconté tout ça plus tôt, quand il y avait encore du monde ?

— D'abord parce qu'il y a eu l'enterrement de votre grand-père, je vous le rappelle. Ensuite, parce que j'ai pensé que vous préféreriez ne pas rendre public le fait que vous avez alerté les « Chasseurs de fantômes » du FBI.

— Donnez-moi ce numéro, rétorqua-t-elle en prenant son portable dans sa poche.

Il s'exécuta. Elle composa le numéro puis, les yeux rivés sur Malachi, demanda :

— Je voudrais parler à M. Crow, s'il vous plaît.

Malachi, debout à quelques pas, entendait en écho la voix grave de Jackson Crow dans le récepteur.

— Si vous êtes bien M. Crow et que vous êtes encore au travail, auriez-vous l'amabilité de me rappeler sur une ligne officielle ? demanda Abigail.

Jackson murmura de nouveau. Abigail raccrocha puis attendit, sans quitter Malachi des yeux. Son portable sonna : elle examina le numéro pour vérifier son origine puis décrocha. Il y eut un nouvel échange entre elle et son interlocuteur, puis elle remercia, fronça les sourcils et releva la tête. Cette fois, il y avait une lueur étonnée dans son regard.

— Crow me dit qu'une fois que vous aurez procédé à l'enquête préliminaire, il viendra lui-même, murmura-t-elle.

Malachi hocha la tête.

— Il dit aussi que... vous vous y connaissez très bien, ajouta-t-elle.

Malachi se mit à rire.

— Sachez qu'avant de me lancer en free-lance, j'ai longtemps travaillé comme flic dans la police de La Nouvelle-Orléans. J'y ai d'ailleurs gardé un contact qui est maintenant ici, à la brigade

criminelle.

— Un contact ? répéta Abigail. Quel genre de contact ?

Pour la première fois, il entendait un vague espoir dans sa voix.

— L'officier David Caswell, mon ex-équipier, répondit Malachi en souriant. Vous le connaissez ?

— Non.

Il sortit une carte de visite de sa poche et la lui tendit.

— Voici sa carte. Gardez-la. David est un type formidable. Il a épousé une jeune femme de Savannah, l'an dernier, et est venu s'installer ici. Avant, à La Nouvelle-Orléans, il faisait équipe avec moi.

Abigail garda le silence durant quelques secondes. Elle le dévisageait comme si un martien avait brusquement surgi dans le restaurant. Un martien ou... un fantôme.

— Voilà, soupira-t-il. Maintenant, vous avez le choix. Travailler avec moi ou seule de votre côté, si vous préférez.

Abigail mit plusieurs secondes avant de répondre :

— Bon, d'accord... Je vais collaborer avec vous. J'ai toujours vécu à Savannah et j'ai fait une solide formation au FBI mais vous, vous avez des contacts. Vous avez suggéré que nous nous y mettions tout de suite. Que voulez-vous faire exactement ?

— Rassemblons déjà le peu que nous savons sur les victimes. Ensuite, nous déciderons quelles questions poser à David. Demain, j'aimerais voir l'emplacement précis où on a découvert les corps. Vous pourrez m'y amener.

— Blue Anderson vous a déjà montré l'endroit où j'ai trouvé mon grand-père, répondit Abigail d'une voix tremblante.

Malachi sortit un carnet et un stylo. De nombreux policiers et agents se servaient maintenant de leurs smartphones pour prendre des notes, mais il préférait en rester au papier et au stylo. Le fait de rédiger lui donnait l'impression de mieux réfléchir.

— Donc, la première victime s'appelait Ruth Seymour, dit-il. Une jeune femme qui adorait Savannah et se réjouissait de visiter un site historique avant de rejoindre ses amis. Elle est descendue dans une chambre d'hôtes et on a retrouvé sa voiture dans le parking. Ensuite, nous avons Rupert Holloway, qui habitait l'Iowa. On comprend vite pourquoi sa mort n'a pas tout de suite été associée à la précédente, puisque c'était un homme venu ici pour affaires. Mlle Seymour avait sûrement prévu de jouer les touristes, mais lui, sans doute pas. Il travaillait dans la téléphonie mobile et devait déjeuner avec deux associés, mais il n'est jamais arrivé au rendez-vous. Troisième victime : une étudiante originaire de Memphis, dans le Tennessee. On ne sait pas encore où elle a été vue pour la dernière fois. Son corps a été découvert près du fleuve.

— C'est ce qu'ils ont tous en commun : avoir été trouvés au bord

de l'eau, rappela Abigail. Ça et le fait qu'aucun n'habitait Savannah.

Malachi hocha la tête.

— En outre, reprit-elle d'un air pensif, vous pensez, vous aussi, que mon grand-père est mort parce qu'il savait quelque chose sur le ou les meurtriers.

— Ça semble probable. Il est mort dans un passage secret qui, après de nombreux détours, conduit justement au fleuve, près d'une jetée. Enfin, pour être précis, il débouche maintenant sur un petit parc, tout au bout de votre propriété, à cent mètres environ de la rive et à cent cinquante mètres de la jetée située un peu plus loin.

— Seulement, Gus ne passait pas son temps à déambuler dans ce tunnel, fit remarquer Abigail.

— Non. Il y est donc descendu pour une raison précise.

Malachi referma son carnet tout en ajoutant :

— Je viendrai vous prendre demain matin à la première heure. Nous irons discuter un peu avec David, puis vous me montrerez les environs, les abords du fleuve, les embarcadères...

— D'accord.

Malachi s'attendait à ce qu'elle lui demande où il était descendu, mais elle ne posa pas la question.

— Eh bien, je m'en vais. Vous pourrez refermer derrière moi, mademoiselle Anderson. J'ai bien veillé à verrouiller l'entrée du passage, du côté du fleuve. Vous refermerez le cadenas de la grille.

Il regarda autour de lui puis ajouta :

— Il vous faudrait un meilleur système d'alarme...

— Nous n'en avons jamais eu besoin. Inutile de suggérer qu'il puisse y avoir un meurtrier dans mon personnel ! s'indigna Abigail.

Malachi haussa les sourcils.

— On ne peut rien affirmer, hélas !

Elle laissa passer la remarque et se contenta de lancer :

— Permettez-moi de vous raccompagner.

Ils se dirigèrent vers la porte d'entrée.

— Cette maison, avec tous ses coins et recoins, est bien vaste pour une femme seule, mademoiselle Anderson, déclara Malachi.

— Blue est sur place, non ? répliqua-t-elle en souriant. Je ne suis donc pas seule. Bonne nuit, monsieur Gordon.

Elle referma la porte, et il l'entendit tourner le verrou. Déconcerté, il regagna sa voiture sur le parking. Décidément, il avait du mal à se montrer diplomate.

C'était d'ailleurs pour cette raison qu'il s'était installé à son compte, quelques années plus tôt.

— Blue ! lança Abigail dès qu'elle eut refermé la porte. Blue Anderson ? Pourquoi ne venez-vous pas me parler, à moi ?

Il n'y eut aucune réponse. Tout resta silencieux. Abigail consulta sa montre : il se faisait tard. Enfin, pas si tard que cela, 20 h 30, mais elle n'avait quasiment pas dormi la nuit précédente. Elle avait besoin de repos, à présent. Elle alla refermer le cadenas du passage secret, jeta un dernier coup d'œil pour vérifier que tout était en ordre, puis décida de monter se coucher.

Jackson Crow avait répondu à son appel. Elle aurait dû s'en féliciter.

Sauf que...

Il lui avait envoyé un amateur. Un bleu !

Evidemment, il était déjà satisfaisant qu'on ait répondu à sa demande, même si c'était pour lui expédier un Malachi Gordon qui prétendait avoir discuté avec Blue. Heureusement, Crow affirmait que si la situation le requérait, il n'hésiterait pas à venir lui-même, seul ou avec d'autres agents. Et puis, Gordon avait un contact dans la police locale. Cela pourrait s'avérer utile. En outre, Gordon était grand, musclé, il avait un certain air d'autorité... Le cas échéant, cela pourrait servir à impressionner un suspect. Sans oublier que sa prestance, son aisance même pouvaient disposer favorablement certains témoins.

Il fallait simplement espérer qu'il ne se vanterait pas un peu partout d'avoir bavardé avec le fantôme local.

Abigail nettoya les dégâts causés par la bouteille qu'elle avait utilisée comme arme improvisée. Elle monta ensuite à l'étage mais, au lieu de gagner sa chambre, elle entra dans le bureau de Gus. Elle avait déjà commencé à explorer paperasses et factures la semaine précédente, mais on l'avait interrompue en permanence, soit pour des questions concernant le restaurant ou le bar, soit pour lui répéter à quel point tout le monde était désolé pour Gus, qui était si âgé et avait eu « une si belle vie ».

Elle s'assit et prit en main une pile de papiers : des factures pour les alcools.

Elle regarda autour d'elle. Le silence qui régnait dans la bâtisse semblait pesant.

— Blue ? dit-elle de nouveau.

Rien ne bougea.

Elle baissa les yeux vers la pile de papiers. Certains portaient des mentions de la main de Gus. Il avait écrit, par exemple, que la clientèle appréciait peu le nouvel arôme d'une certaine marque de vodka. Sur une autre facture, il notait qu'il devait féliciter l'entreprise sur les qualités de son nouveau représentant.

Alors qu'elle feuilletait la pile, un morceau de papier plus petit,

différent des factures, s'en échappa. C'était visiblement une page arrachée à un bloc-notes. On y lisait quelques mots griffonnés à la hâte, comme si Gus avait machinalement rédigé ce qu'il était en train de penser.

« Mes soupçons sur les meurtres. Fondés ou non ? Appeler Abby. »

A l'instant même où elle lisait, Abigail entendit la corne de brume, qui servait de sonnette à l'établissement, se déclencher au rez-de-chaussée.

Elle fit littéralement un bond au plafond. Les fiches qu'elle tenait s'éparpillèrent dans tous les sens sur le plancher.

Dieu merci, elle n'était pas encore en pyjama... Qui donc sonnait, alors que toute la ville savait le restaurant fermé en l'honneur de Gus ? Elle se précipita vers l'escalier, hésita, passa d'abord dans sa chambre prendre son Glock de service dans le tiroir de sa table de nuit, puis dévala les marches quatre à quatre, fonça vers la porte d'entrée et regarda par l'œilleton.

Elle vit un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, avec des cheveux châtain clair. Il portait un costume bleu sur une chemise blanche et avait desserré sa cravate.

Un flic en civil, se dit aussitôt Abigail.

C'était ce que lui soufflait son instinct, en tout cas. Cela dit...

— Le restaurant est fermé, cria-t-elle.

— Vous êtes Mlle Anderson ?

— Oui.

— Désolé de vous déranger. J'ai quelques questions à vous poser.

— Vous avez un badge officiel ?

L'homme exhiba aussitôt son badge, qui semblait authentique, comme la carte d'identité qu'il montra ensuite.

Abigail ouvrit la porte. Le flic avait l'air un peu mal à l'aise.

— Je suis l'officier Peters, mademoiselle Anderson. Excusez-moi. Je viens de me rappeler à l'instant, en voyant les journaux, que vous étiez fermés aujourd'hui pour l'enterrement de votre grand-père.

Abigail hocha la tête.

— En quoi puis-je vous aider ? s'enquit-elle.

— C'est à propos de cette jeune femme, répondit-il en tendant une photo. Elle s'appelle...

— Helen Long, coupa Abigail. Je la connais. Elle travaille pour l'un des amis de mon grand-père, Dirk Johansen. Elle joue le rôle d'une femme pirate dans les circuits touristiques qu'il organise sur le fleuve.

— Elle a disparu, répondit Peters. Sa colocataire nous a alertés ce matin.

Abigail fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas. Dirk a passé la journée avec nous... Il ne m'a parlé de rien !

— Sans doute n'est-il pas encore au courant. Helen Long avait pris sa journée d'aujourd'hui et celle d'hier. Hier, justement, elle est venue déjeuner ici. Est-ce que vous l'avez vue, par hasard ?

Abigail fit signe que oui. Helen, comme tant d'autres, lui avait présenté ses condoléances, même si elle n'avait pas très bien connu Gus et ne travaillait pour Dirk que depuis quelques semaines. Originnaire d'Atlanta, elle était venue à Savannah faire de la figuration dans un film de pirates. Elle espérait décrocher un rôle dans un autre film, dont le tournage allait bientôt débiter à New Iberia, en Louisiane, et avait naturellement prévenu Dirk qu'elle risquait de partir.

— C'est exact, répondit Abigail. Elle a déjeuné ici. Je lui ai parlé.

— Vous rappelez-vous l'avoir vue partir ?

— Oui... Non, attendez ! Elle était avec des amies qui sont parties avant elle. Helen est restée un moment seule au bar. Je suis montée à l'étage après l'avoir saluée, et je ne sais pas quand elle est partie à son tour. Mes employés et les clients d'hier pourront peut-être vous en dire plus. Dirk était là aussi, avec Bootsie — Bob Lanigan — et Aldous Brentwood. Il y avait aussi mon barman, Jerry Sullivan, et la gérante de journée, Macy Sterling. Vous devriez voir avec eux...

Abigail se tut un moment. Elle réfléchissait.

— Vous dites que Helen a disparu depuis hier après-midi ? reprit-elle. Je croyais qu'il fallait attendre plus de vingt-quatre heures pour signaler la disparition inquiétante d'un adulte ?

— C'est vrai, répondit Peters, mais comme nous avons eu, ces temps derniers, plusieurs disparitions qui ont mal tourné... Comme je l'ai dit, sa colocataire nous a appelés ce matin parce que Helen n'est pas rentrée hier soir et ne s'est pas manifestée de la journée. Bref...

Il s'éclaircit la gorge avant de conclure :

— Nous préférons nous y prendre à l'avance, cette fois.

— Je vois. Vous avez raison, répondit Abigail. Je regrette de ne pouvoir vous aider. Une fois de plus, interrogez mes employés et la clientèle. Ils en sauront peut-être plus.

— Je ferai ça dès demain, merci. Si jamais il vous vient à l'esprit quelqu'un d'autre qui aurait pu la croiser, dites-le-moi.

Il lui tendit une carte qu'elle glissa dans sa poche.

— Bien sûr, assura-t-elle.

— Alors, bonsoir...

Peters hésita, puis ajouta :

— Comme c'est ici que ses amies l'ont vue pour la dernière fois, cela dit...

— Vous aimeriez fouiller l'intérieur ? Allez-y. Je n'y vois aucun problème.

— Pas tout de suite. Demain, sans doute... Je voudrais d'abord

interroger vos employés et vos clients. Quelqu'un l'a peut-être vue partir, seule ou accompagnée.

— J'ai des numéros de téléphone. Vous pouvez les appeler, si vous voulez. Il n'est pas si tard que ça.

— Merci.

Abigail alla chercher derrière le comptoir le carnet où Sullivan, qui tenait à connaître les préférences de ses clients réguliers, notait leur numéro de téléphone. Elle fila ensuite vers le guichet de l'accueil et y trouva les coordonnées de tous les salariés. Elle remit le tout au policier qui la remercia.

Quand il eut tourné les talons, elle verrouilla de nouveau et resta immobile un moment. Où donc était passé Blue ?

Il n'avait visiblement pas l'intention de se montrer ce jour-là. Elle remonta à l'étage d'un pas lent, ramassa les papiers qui s'étaient éparpillés et s'assit.

Helen...

Oui, elle la connaissait. La nouvelle de sa disparition lui serrait le cœur.

Jusque-là, tous les disparus avaient été retrouvés morts au bout de quelques jours...

Pourvu qu'il y ait encore de l'espoir !

Elle contempla de nouveau le feuillet griffonné par Gus.

« Mes soupçons sur les meurtres. Fondés ou non ? Appeler Abby. »

Quand le téléphone sonna, elle fit un nouveau bond et, une fois de plus, les papiers se dispersèrent dans tous les coins.

C'était Dirk Johansen.

— Abby ?

Elle savait pourquoi il l'appelait.

— Helen a disparu ! s'exclama-t-il aussitôt. Tu sais, la jeune actrice... la fiancée du pirate, sur mon bateau !

— Je sais, Dirk. Je suis consternée.

— Qui te l'a dit ?

— Un policier. Il vient de passer. Apparemment, c'est hier à l'heure du déjeuner qu'on l'a vue pour la dernière fois, dans le restaurant.

— C'est vrai. Je l'ai vue moi aussi, répliqua Dirk d'une voix rauque. Je l'ai dit aux flics.

— Est-ce que tu l'as vue partir ?

— Oui. Elle était en train de nous taquiner sur la grande époque de la flibuste, Aldous, Bootsie, moi, et aussi Sullivan, et tout à coup, elle a regardé sa montre et s'est écrié qu'elle avait un rendez-vous. Elle n'a pas dit avec qui. Elle a déguerpi.

— Elle avait un petit ami ?

— Non. Elle naviguait sur des sites de rencontres, ces temps-ci.

Elle avait eu cinq ou six contacts et m'avait avoué que l'un d'eux méritait peut-être qu'elle le voie.

— Tu devrais le dire à la police. Ça peut être utile.

— Tu crois qu'elle a pu filer pour un week-end amoureux ? s'enquit Dirk, la voix soudain pleine d'espoir.

— C'est possible, assura Abigail sans y croire. En tout cas, Dirk, tu dois dire aux autorités tout ce que tu sais. Même des détails apparemment anodins peuvent avoir leur importance.

— Je vais le faire, bien sûr. Et puis, sa colocataire a peut-être accès à son ordinateur... Ça peut servir.

— Sûrement !

Un silence embarrassé s'ensuivit. Abigail reprit :

— Je vais aller me coucher, Dirk, d'autant que demain matin...

Elle s'interrompit. Le lendemain matin, en théorie, elle avait rendez-vous avec Gordon... Oh ! Après tout, tant pis pour lui. Elle ferait ce qu'elle voulait, que ça lui plaise ou non. Il n'aurait qu'à suivre !

— Demain, reprit-elle, je me mets à ton service. Je serai ton propre agent du FBI. Nous chercherons Helen et nous la trouverons. Qu'en dis-tu ?

Elle ne comptait pas sur l'aide de la police, mais celle de Dirk pouvait s'avérer utile.

— Figure-toi que c'est à peu près ce que j'allais te demander ! répondit-il.

— A peu près ?

— En fait, je voudrais que tu remplaces Helen dans mon spectacle costumé.

— *Quoi ?*

— Je me retrouve sans femme pirate, Abigail. Helen alterne avec Chrissy Sutton, mais Chrissy a dû rentrer voir sa mère à Atlanta. Elle ne sera pas de retour avant demain soir.

Dirk voulait juste une pirate... Elle qui pensait valoriser ses talents d'enquêtrice du FBI !

— Tu comprends, reprit-il d'un ton presque suppliant, même si je suis mort d'inquiétude pour Helen, je dois bien faire tourner la boutique. J'ai d'autres employés...

Finalement, ce n'était pas une si mauvaise idée, se dit Abigail. Elle pourrait faire parler l'équipage, laisser traîner ses oreilles ici et là...

— D'accord, Dirk. Je jouerai ta gourgandine.

— Ça m'ennuie de te demander ça, après la mort de Gus, mais...

— Je serai là. Quelle heure ?

— Le premier circuit débute à 10 heures, le deuxième à 15 heures. Le dernier part au coucher du soleil. Si tu es là à 9 heures, je pourrai te fournir un costume et te donner quelques instructions.

— Bon, entendu.

— Dieu te bénisse, Abby !

Elle n'eut même pas le temps de répondre : il avait déjà raccroché.

Abigail enfouit sa tête dans ses bras. Déjà, la mort de Gus l'avait bouleversée.

Ensuite, deux jeunes femmes et un homme étaient morts, et voilà qu'à présent Helen avait disparu...

Elle avait vraiment besoin d'aide, et la seule dont elle disposait, c'était celle de Malachi Gordon. Un « privé » essentiellement doué pour parler avec les morts. Seulement, l'inconnu qui avait kidnappé Helen était bien vivant, lui.

Et, à l'évidence, bien résolu à poursuivre son œuvre de destruction.

* * *

Le bateau de Dirk, le *Cygne noir*, était une magnifique goélette à voiles carrées, avec, en figure de proue, une sirène couronnée de perles. Sur le gaillard d'avant, derrière le gouvernail, on avait installé une estrade de quatre mètres sur cinq faisant office de scène autour de laquelle les spectateurs pouvaient s'asseoir. Ici et là, des tonneaux s'ornaient d'étiquettes de « poudre » ou de « rhum ». Le perroquet de Dirk, Achilles, était installé sur une perche, au centre de la scène. A la poupe, quelques marches descendaient vers la buvette qui proposait des friandises et des souvenirs. Les passagers pouvaient aussi grimper sur la galerie supérieure, au-dessus des quartiers du capitaine, d'où l'on avait une vue magnifique sur le fleuve.

Malachi Gordon était venu chercher Abigail dès 7 heures du matin, soucieux de partir le plus vite possible explorer avec elle la ville et les abords du fleuve. Elle lui avait parlé de la disparition d'Helen, mais il était déjà au courant. Quand elle expliqua qu'elle avait décidé d'embarquer avec Dirk, non seulement pour aider un vieil ami mais aussi pour surveiller le bateau et l'embarcadère, il n'avait pas protesté. Il n'avait même pas semblé déçu. Il s'était contenté de répondre qu'il la rejoindrait plus tard.

Maintenant, grimée en pirate convaincante — un costumier professionnel fabriquait les costumes de Dirk, pour qu'ils n'aient pas l'air de déguisements d'Halloween —, Abigail était debout sur le bateau avec Dirk et ses deux principaux acteurs, Jack Winston et Blake Stewart.

— Ne t'inquiète pas, Abigail, lança Jack. Dirk fait tout le boniment. Nous, nous servons des boissons, grogs pour les adultes et sodas pour les enfants. C'est très amusant, tu verras. Ensuite, Blake et moi faisons semblant de nous battre pour toi, puis nous nous partageons un trésor et chantons quelques airs. Tout ce qu'on te

demande, c'est de réagir quand il le faut, avec conviction.

— Je ferai de mon mieux, promit-elle.

— Après tout, tu es l'héritière du Chasseur de dragons, dit-il avec un grand sourire. Je suis sûre que tu étais pirate, dans une vie antérieure !

— Ne sommes-nous pas tous un peu pirates, par chez nous, l'ami ? riposta-t-elle en riant.

— Les touristes vont bientôt embarquer. Le principe, c'est que ce sont tous des prisonniers pour lesquels nous allons demander une rançon. Alors, nous sommes gentils avec eux parce qu'ils valent très cher ! L'histoire s'inspire sans doute de Blue Anderson...

— C'est bien possible.

— Bref, tu n'as qu'à saluer poliment les touristes au fur et à mesure qu'ils montent, conclut Jack, en redescendant sur la jetée où il ramassait les tickets.

Abigail regarda autour d'elle. Quatre jeunes hommes et deux jeunes femmes, costumés en matelots, manœuvraient le navire. Dirk disposait de tout l'attirail moderne pour hisser ses voiles. Abigail observa les derniers préparatifs, puis se retourna en apercevant Blake Stewart assis sur un banc. Il avait l'air un peu perdu. Abigail se dit qu'il ne devait avoir guère plus des vingt et un ans requis par Dirk pour travailler sur un bateau où l'on servait de l'alcool.

Elle s'assit à côté de lui. Il tourna vers elle des yeux bruns emplis d'émotion.

— C'est gentil à toi de faire ça, dit-il.

— Je pense que ça va beaucoup m'amuser. Tu ne crois pas ?

Il hocha la tête sans sourire.

— Tu es inquiet pour Helen ?

Il opina de nouveau.

— Oui. Ça ne lui ressemble pas. Tu la connais ? C'est quelqu'un qui a le sens des responsabilités. Elle veut devenir actrice et m'a dit une fois que ce qui comptait avant tout, dans le travail, c'était l'éthique. Si elle a disparu, c'est qu'il lui est arrivé quelque chose.

— Tu as beaucoup d'affection pour elle ?

— J'en suis très amoureux, répondit-il en rougissant, mais elle ne veut pas sortir avec moi. Elle prétend qu'il n'est jamais bon d'avoir une liaison avec un collègue, et qu'en plus, elle ne restera pas ici très longtemps. Elle préfère de brèves rencontres en ligne.

Il se tut puis conclut, l'air malheureux :

— Quand on sait quel genre d'individu fréquente ces sites...

— Ne perds pas espoir, Blake.

Tout à coup, il se redressa en changeant d'attitude.

— Attention, le spectacle va commencer ! Les captifs montent à bord.

Il montra du doigt la passerelle et se mit aussitôt à jouer, adoptant le rictus féroce d'un pirate pour accueillir les passagers.

— Allons, allons, accélérez, marins d'eau douce ! Restez tranquilles et la traversée se passera bien. Ça te concerne aussi, mon garçon !

Tout en parlant, il s'était approché d'un gamin d'une dizaine d'années. Il lui caressa la tête et sortit de son oreille, comme par magie, un « doublon de pirate ».

— Mais dis-moi, reprit-il, tu vas valoir cher ! Nous allons pouvoir demander une belle rançon, pour un beau garçon comme toi ! N'essaie pas de te prendre toi aussi pour un pirate, tu sais !

Le *Cygne noir* embarquait au maximum une cinquantaine de touristes par excursion. Tout le monde fut bientôt à bord. L'équipage se mit rapidement à la manœuvre. Pendant les vingt premières minutes, Abigail distribua des grogs et des sodas, tout en prévenant les « captifs » qu'ils avaient intérêt à ne pas provoquer les pirates. Chaque fois qu'elle en avait l'occasion, elle sondait discrètement ses collègues.

Tous, apparemment, appréciaient beaucoup Helen.

Personne n'avait la moindre idée de ce qui avait pu lui arriver.

Et ils craignaient le pire, les uns et les autres.

Quand la goélette se trouva au milieu du fleuve, une brise rafraîchissante se leva. Dirk fit tinter une cloche pour annoncer le début du spectacle. Il tint d'abord un discours, près de son perroquet, pour expliquer comment, jeune garçon pauvre, on l'avait engagé de force sur un navire de pirates. Il discuta ensuite avec les touristes en posant des questions aux uns et aux autres. Le perroquet, admirablement entraîné, lui lançait régulièrement des taquineries. Dirk ripostait du tac au tac, au grand amusement des enfants. Il prit ensuite sa guitare pour entonner une chanson de matelot et, quand ce fut fini, les deux principaux « pirates » de la saynète, Jack et Blake, mimèrent une violente altercation.

— Je t'ordonne de la laisser tranquille ! cria Blake. Cette fille est à moi !

— Ce n'est pas ce qu'elle dit ! rétorqua Jake.

— Cette fille, c'est toi ! souffla à Abigail un des membres de l'équipage.

Abigail vint se placer entre les deux hommes.

— Oh ! Cessez donc de chicaner, vous deux ! lança-t-elle. Je n'appartiens à personne, si vous voulez savoir !

— Bien sûr que si ! lança Blake.

— Bien sûr que non. Et je peux parfaitement sillonner ces mers sans l'aide d'un homme !

— A vrai dire, ironisa Jack en se tournant vers le public, nous ne sommes pas en mer... mais sur un fleuve.

Abigail attendit que les rires cessent, puis riposta :

— Je me débrouille aussi bien en mer que sur un fleuve, un lac ou une flaque d'eau. Cela dit...

Elle caressa le visage des deux comédiens l'un après l'autre et ajouta :

— ... je ne vois rien contre le fait d'être accompagnée par un homme capable de vraies prouesses !

— Alors, battons-nous pour nous départager ! s'exclama Jack.

— Jusqu'à la mort s'il le faut ! rugit Blake.

Dirk s'interposa.

— Attendez... Vous arrêterez au premier sang, je vous préviens ! Il est suffisamment difficile de trouver des hommes solides de nos jours, même pour un pirate. Donc, dès qu'il y a un blessé, vous cessez !

Abigail regarda Jack et Blake jouer de leurs sabres émoussés, l'air bravache. Finalement, Jack toucha son adversaire. Blake recula en marmonnant sous les moqueries du perroquet, puis demanda d'un air penaud aux touristes d'où ils venaient et comment ils avaient trouvé la bagarre.

— Dites donc, lança-t-il en se retournant vers ses collègues, ce groupe-là vient de Floride, et ils veulent qu'on recompte les coups !

Il y eut un éclat de rire général, puis Dirk, dès qu'il sentit l'attention revenir, répliqua :

— Recompter ? Comment ça ? Il n'y a eu qu'un seul coup !

Abigail, pendant ce temps, bavardait elle aussi avec le public. Elle se retourna pour déclarer :

— Nous avons un anniversaire, ici !

Elle montra une jolie petite fille aux grands yeux.

— Je vous présente Jade ! reprit-elle.

— Et c'est son anniversaire ? répéta Dirk, enthousiaste.

Il s'empara de sa guitare pour chanter *Happy Birthday*, que tout le monde reprit en chœur.

Blake, de son côté, avait déniché un couple qui fêtait son anniversaire de mariage. Abigail rapporta des grogs. Jake bavardait avec un jeune homme qui s'apprêtait à rejoindre l'armée. Elle remonta de nouveaux grogs et en tendit deux au jeune homme, à qui tous les assistants assuraient qu'il lui faudrait « au moins ça », tout en le félicitant de vouloir défendre son pays.

Abigail s'approcha ensuite d'un grand jeune homme brun aux cheveux en bataille, avec des lunettes de soleil et une casquette de base-ball.

— Et vous, monsieur ? D'où venez-vous ? Célébrez-vous aussi quelque chose ?

— Je suis simplement en vacances, répondit-il. Je viens de Virginie.

— Ah, la Virginie ! soupira Dirk en entamant une nouvelle

chanson intitulée *Carry me back to old Virginny*¹.

Les festivités continuèrent. Jack tira un coffre de pirates sur le pont pour distribuer des babioles et des friandises. Tout en offrant un paquet de doublons en chocolat à un petit garçon, Abigail remarqua que le Virginien avait quitté son siège pour aller bavarder avec l'équipage.

Ensuite, il descendit les marches qui conduisaient au snack-bar de la cale.

Elle se tourna vers un passager qui lui posait une question sur les drapeaux des pirates, prit le temps d'expliquer comment chaque pirate avait sa propre bannière puis, dès qu'elle put, s'éclipsa pour descendre à son tour.

La buvette se trouvait à l'entrée. Les passagers affamés pouvaient y acheter des hot dogs, des hamburgers, des salades, ainsi que de la bière ou d'autres boissons s'ils n'aimaient pas le rhum : le billet pour la croisière incluait seulement un verre de grog ou de soda et un paquet de chips. Sur une étagère se trouvaient toutes sortes de souvenirs — drapeaux, cache-œil de pirate, « doublons »... Les tables étaient disposées au milieu. Pour l'instant, elles étaient vides. Les gens préféraient en général se restaurer au début ou en fin de trajet, pas quand les festivités battaient leur plein.

Bref, il n'y avait personne. Contrariée, Abigail remonta, mais l'homme qui prétendait venir de Virginie ne se trouvait pas non plus sur le pont. Il semblait s'être volatilisé.

— Où étais-tu passée, garce ? grommela Dirk, mimant toujours le chef des pirates. Il est temps de demander la rançon pour cette bande de marins d'eau douce !

Même s'il jouait la comédie, elle sentit qu'il était un peu irrité qu'elle se soit éloignée un instant.

— Ne vous en faites pas, capitaine ! répondit-elle. Nous avons déjà la rançon !

— Comment ça ?

— Ils l'ont tous payée avant de monter à bord !

— Ah, bon, bon ! Alors, nous allons devoir les ramener au port ! grommela Dirk.

Un petit garçon se mit à sauter sur place en criant :

— Non ! Je veux rester sur le bateau et devenir pirate !

Dirk réagit admirablement. Il s'approcha de l'enfant, sortit de sa poche un cache-œil noir qu'il lui tendit, et s'écria :

— Voilà ! Avec ça, je te fais pirate honoraire !

Le *Cygne noir* était maintenant en train d'accoster. Tout en continuant à jouer son rôle, Abigail cherchait des yeux le Virginien à casquette de base-ball. Comment avait-il pu quitter le bateau avant qu'il ne touche terre ?

Helen, elle aussi, avait-elle disparu de cette manière ?

La goélette s'amarra le long de la jetée. Les passagers, ravis, descendirent en lançant des « au revoir » sonores. Dirk rappela à Abigail qu'ils repartaient pour un nouveau tour à 15 heures. Il restait un peu froid, mais ne lui demanda pas où elle était allée. Après tout, en effectuant un remplacement au pied levé, elle lui rendait service.

Abigail descendit la passerelle, puis s'éloigna de quelques pas pour appeler Malachi Gordon sur son portable. Il décrocha aussitôt.

— Alors ? Avez-vous du nouveau ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas encore.

— Où êtes-vous ?

— Juste derrière vous.

Elle pivota. Le Virginien avec des lunettes de soleil et une casquette de base-ball, c'était lui.

1. . Chanson populaire américaine depuis les années 1840.

Abigail le dévisagea, les sourcils froncés, l'air aussi déconcerté et rageur que la veille.

— A quel jeu jouez-vous ? demanda-t-elle d'une voix sifflante, tout en s'approchant.

Il haussa les épais sourcils noirs qu'il avait mis pour se grimer. La colle lui faisait un peu mal.

— Vous avez dit qu'il était important d'explorer ce bateau, rétorqua-t-il. Alors, je suis monté à bord.

— N'étiez-vous pas censé rencontrer votre collègue David Caswell ?

— Je l'ai vu. Nous avons pris un café ensemble à 8 heures, ce matin. La situation est un peu compliquée : il est chargé de l'enquête sur les meurtres, mais c'est à un autre officier, celui que vous avez vu hier soir, qu'on a confié les recherches sur la personne disparue. David va donc travailler en liaison avec Ben Peters, mais c'est David lui-même qui va chapeauter toutes les équipes de police chargées des investigations. Ensuite, avant de rejoindre le *Cygne noir*, j'ai fouiné un peu et appris pas mal de choses...

Cela n'eut pas l'air de réjouir particulièrement Abigail. Elle demanda d'un ton sec :

— Pourquoi avez-vous enfilé cette tenue ridicule ?

— Parce que Dirk me connaît *de visu*. Je n'avais pas envie qu'il sache que j'étais à bord en train de surveiller tout le monde.

Abigail tourna les talons pour se diriger vers la sortie des docks.

Il la suivit.

— Hé, attendez !

Elle s'immobilisa et fit de nouveau volte-face. Elle faisait vraiment une pirate très convaincante, se dit-il. Sa tenue, masculine, était celle qu'arboraient les femmes assez audacieuses pour se lancer dans la flibuste. Son petit tricorne était orné de tresses brodées de perles. Elle portait des leggings noirs, des bottes qui soulignaient ses longues jambes fines, une blouse et un gilet rouge étroitement lacé sous une redingote. Sa chevelure aile de corbeau mettait en valeur le bleu profond et presque étincelant de ses yeux. A sa grande surprise,

Malachi sentit ses sens s'éveiller, puis comprit aussitôt que l'attraction qu'exerçait Abigail n'était pas uniquement d'ordre physique et sensuel. Elle irradiait aussi la vitalité et la passion.

— Cela vous amuse de vous déguiser pour venir m'espionner ? lança-t-elle.

Il inclina la tête avec un petit sourire amusé.

— J'ai souvent dû me camoufler, quand j'étais flic à La Nouvelle-Orléans. J'ai continué en devenant détective privé. Jackson Crow m'a d'ailleurs expliqué que certains de ses agents sont très doués pour la comédie et que ça leur est bien utile. Jouer la comédie, ça fait partie du comportement humain, non ? On vous a sûrement enseigné que les criminels, en particulier les psychopathes, sont capables de se faire passer pour des individus parfaitement normaux. Alors nous aussi, en tant qu'agents, nous devons savoir donner le change. D'ailleurs, au lieu de me regarder avec des yeux comme des soucoupes, vous feriez mieux de vous regarder dans un miroir. Si je ne m'abuse, vous aussi êtes déguisée, aujourd'hui, non ?

— Pas pour me moquer du monde, grommela-t-elle.

Il soupira.

— Je n'ai jamais voulu me moquer de vous, mademoiselle Anderson. J'ai simplement tenu à me faire une opinion sur le propriétaire de cette goélette. Vous-même êtes amie avec lui depuis si longtemps que vous avez sans doute du mal à rester objective.

— Dirk ? s'écria Abigail. Vous pensez vraiment que *Dirk* pourrait être impliqué dans... dans cette affaire ?

Il lui prit le bras pour l'entraîner vers la rue.

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, mademoiselle Anderson, la première chose que j'ai faite, aujourd'hui, c'est d'aller voir mon ami David Caswell. Il m'a révélé un certain nombre de détails intéressants. Par exemple, les victimes ont aux poignets des marques indiquant qu'elles ont été attachées, probablement avec de grosses cordes. Elles portent aussi des signes de traumatisme crânien, ce qui signifie qu'on les a frappées à la tête, même si la cause de la mort reste la noyade. Autrement dit, elles sont restées prisonnières un moment avant d'être assommées puis jetées à l'eau. Or, cela peut se faire depuis un bateau, n'est-ce pas ? Imaginez par exemple qu'on leur ait lié les mains pour les forcer à monter à bord. Cela ressemble fortement à l'action d'un « pirate » qui, pour une raison ou une autre, souhaitait ensuite se débarrasser d'elles...

Abigail le dévisagea.

— Oh non, pas ça ! Enfin... c'est possible, mais... Il ne s'agissait pas forcément d'une goélette pour touristes. C'est tout aussi faisable à partir d'un canot, d'un tanker...

— Exact. Sauf que ça semble beaucoup moins probable.

— Je connais Dirk depuis toujours, protesta-t-elle en secouant la tête. Il fait ces croisières pour gagner sa vie. Pourquoi perdrait-il la tête au point de se mettre à tuer des gens sur son bateau ? D'ailleurs, personne n'a noté le moindre changement dans son comportement.

— On ne connaît jamais *réellement* ses amis, déclara simplement Malachi.

— Si des noyés s'étaient mis à sortir partout dans Savannah, ces dernières années, je l'aurais remarqué !

— Il arrive aux gens de craquer, mademoiselle Anderson. Les soucis, la pression... On ne sait pas encore complètement comment le cerveau fonctionne. C'est une sorte d'ordinateur extraordinaire mais, comme tous les ordinateurs, il a parfois des courts-circuits. En outre, je n'ai pas accusé votre ami d'être un meurtrier. J'ai simplement jugé qu'il était prudent d'enquêter, vu les circonstances.

— Mais vous saviez pertinemment que j'étais à bord !

— Je n'ai jamais voulu marcher sur vos plates-bandes, au contraire. Après tout...

Il poussa un soupir exaspéré, puis reprit :

— Après tout, c'est vous qui avez alerté Jackson Crow, je vous le rappelle. Une fois de plus, je suis là pour vous aider, rien d'autre !

— Si vous avez vraiment l'intention de coller à mes basques, appelez-moi Abigail, au lieu de « mademoiselle Anderson », pour commencer. Par ailleurs...

Abigail s'interrompit brusquement. Elle regardait soudain à côté de l'épaule de Malachi, les yeux écarquillés.

— Abigail ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Il se rendit compte qu'elle contemplait fixement quelque chose dans l'eau, au pied de la jetée.

— Helen ? murmura-t-elle d'une voix rauque.

Malachi se retourna brusquement.

Il y avait en contrebas des algues et des herbes hautes une bouteille en plastique et quelques mégots dans une écume grisâtre. Des traces de pétrole luisaient ici et là, formant sur l'eau des virgules scintillantes et bleutées.

Puis Malachi vit un corps, retenu par un poteau de la jetée.

Le corps gisait sur le ventre, mais on devinait qu'il s'agissait d'une femme : de longues mèches de cheveux détrempées flottaient près du crâne.

Avec le mince espoir que la malheureuse soit encore vivante, Malachi laissa tomber son portable sur la jetée, puis plongea, refit surface près du corps et le retourna.

C'était effectivement une femme, mais elle était bel et bien morte, et depuis un moment. Des crustacés lui avaient rongé le bout du nez. Sa peau était glacée, d'une teinte grise écoeurante.

Malachi leva les yeux vers Abigail, debout au-dessus de lui. Elle était presque aussi blafarde que le cadavre.

— Appelez la police, ordonna-t-il.

En dépit de sa pâleur, elle n'avait pas perdu ses moyens.

— Je l'ai déjà fait, répondit-elle.

— Est-ce bien Helen ?

— Je ne saurais dire, répondit-elle. Elle... elle a l'air presque irréaliste.

* * *

Une heure plus tard, le corps partait pour la morgue dans une ambulance. Des techniciens de la police scientifique fouillaient systématiquement les abords. Des plongeurs passaient le fond de l'eau au peigne fin, en quête du moindre indice. Dirk, bouleversé, avait annulé les croisières de l'après-midi et de la soirée, échangeant les tickets des clients qui avaient réservé ou remboursant ceux qui le souhaitaient. Abigail se trouvait dans un bureau de la police, assise à côté de Malachi, qui avait retiré son grimace. La vaste pièce bourdonnait comme une ruche. Une tapineuse se querellait avec le policier qui venait de l'arrêter. Deux agents tentaient de calmer un « junkie » en manque, à moitié délirant.

Abigail avait tout de suite trouvé sympathique le collègue et ami de Malachi, David Caswell.

Ce dernier était arrivé sur la jetée quelque temps après la brigade d'intervention rapide, qui avait bouclé le quartier et tiré Malachi et le cadavre hors de l'eau. Mesurant plus d'un mètre quatre-vingts, Caswell avait les cheveux d'un blond roux, des yeux verts, et agissait avec sérieux et efficacité, posant calmement des questions judicieuses. Abigail lui donnait une trentaine d'années. Son accent du Sud un peu traînant s'accordait bien avec une nonchalance trompeuse.

Evidemment, il n'avait pas à mener un interrogatoire avec Malachi, qui était un ami et lui dirait tout ce qu'il savait.

— Vous allez signer vos dépositions, dit-il, puis vous pourrez partir. J'imagine que tu voudras assister à l'autopsie, Malachi ?

Ce dernier, les mains croisées devant lui, opina du chef.

— Elle aura lieu en fin de journée, précisa Caswell. Je t'appellerai quand j'aurai l'heure exacte. Maintenant, avant de vous laisser partir, je voudrais reprendre un peu ce qui s'est passé. Mademoiselle Anderson...

Caswell fit une pause, sourit à Abigail puis reprit :

— Ou bien faut-il dire « agent Anderson » ?

Elle sourit à son tour.

— En fait, oui, je suis désormais « l'agent Anderson », mais

appelez-moi Abigail, je vous en prie.

— Entendu, Abigail. Donc, vous avez pris aujourd'hui la place de l'actrice habituelle qui se trouve être la jeune femme portée disparue, Helen Long.

Il l'examina. Les acteurs et touristes costumés ne manquaient pas, à Savannah, mais cette vieille ville du Sud restait cependant très conservatrice et Abigail, en cet instant, avec son chapeau à plume, sa redingote, son pantalon corsaire et ses bottes, ne ressemblait guère à une jeune fille de bonne famille sudiste.

— Oui, je jouais le rôle d'une pirate pour la journée. Dirk était très inquiet. C'est un bon employeur, qui loge ses salariés si nécessaire et prend à mi-temps ceux qui doivent suivre des études. Il a beaucoup d'affection pour Helen.

— Il n'a pas pu affirmer avec certitude si c'était elle, la noyée qu'on a retrouvée, n'est-ce pas ?

— Non. Moi non plus, d'ailleurs. Pourtant, je la connaissais. Je l'ai croisée plusieurs fois. Je n'ai pas *l'impression* que ce soit Helen, mais je ne peux rien affirmer. L'état du corps...

Sa voix mourut. L'émotion la submergeait. Il faudrait pourtant qu'elle s'endurcisse. Elle avait déjà assisté à des autopsies, pendant ses études, et avait passé son diplôme avec d'excellentes notes.

— Il est normal d'être ému, lui dit Malachi en se tournant vers elle. Même après des années passées à chasser les malfrats, on ne s'habitue jamais à la mort. Si un jour on arrive au point de ne plus y faire attention, mieux vaut changer de métier.

— Je sais. Merci, murmura-t-elle à voix basse.

— Donc, reprit Caswell, vous étiez sur la goélette. Elle est revenue accoster, vous êtes descendue sur la jetée et, tout d'un coup, vous avez aperçu le cadavre dans l'eau.

— J'étais juste derrière Abigail, je l'avais hélée pour parler avec elle, expliqua Malachi. Nous étions debout en train de discuter quand elle a baissé les yeux et...

— Et tu as plongé, conclut Caswell.

Malachi écarta les bras.

— C'est ça. La victime était sur le ventre, mais comme la goélette et plusieurs autres petits bateaux venaient d'arriver, je me suis dit que... qu'il y avait un mince espoir qu'elle soit encore vivante. Il vaut toujours la peine d'essayer de sauver quelqu'un, plutôt que d'avoir des regrets ensuite.

— C'est vrai. Cela dit, ce nouveau cadavre change la donne, dit David en se penchant vers eux. Jusque-là, les autorités locales pensaient pouvoir se charger de l'affaire, mais à présent... Je pense que je vais demander de l'aide au niveau fédéral. Tu peux déjà prévenir qui de droit, Malachi.

— Je vais le faire. As-tu d'autres informations à nous donner ?

— Quand vous aurez signé vos dépositions, je vous donnerai une photocopie des notes que j'ai prises. Après ça, vous déguerpissez ! Je ne veux pas de problème avec mes collègues avant que le FBI n'intervienne officiellement. Tu sais comment sont les flics, Malachi. Craignant toujours que des agents fédéraux ne mettent le nez dans leurs affaires sans qu'on les ait conviés, convaincus qu'on désavoue leur travail... Ça a des effets désastreux, alors que nous avons tout intérêt à coopérer, entre services.

— Dans quelle direction orientez-vous l'enquête, en ce moment ? demanda Malachi.

— En ce qui concerne Helen ? Nous avons son ordinateur et nous fouillons les sites de rencontre. C'était Peters qui s'en chargeait, mais je pense que ça va me revenir. Pour les autres, nous avons examiné les téléphones portables pour voir s'ils avaient des rendez-vous. Nous avons reconstitué leurs allées et venues. Nous attendons les derniers rapports du médecin légiste, maintenant que les trois autopsies de Ruth Seymour, Rupert Holloway et Felicia Shepherd sont terminées.

— Vous avez déjà des suspects ?

— Non, pas un seul. Comme je l'ai dit, les techniciens tentent de retrouver la trace des types avec lesquels Helen Long conversait en ligne, c'est tout. Ruth Seymour s'était bien présentée à sa chambre d'hôtes mais, ensuite, personne ne l'a jamais revue. C'était une touriste, évidemment, et personne ne la connaissait, ici, mais nous avons placardé sa photo partout. Avec Rupert Holloway, c'est la même chose. On sait seulement qu'il n'est pas venu à son déjeuner d'affaires. Quant à Felicia Shepherd, elle est partie de chez elle pour aller en cours après avoir dit au revoir à sa colocataire, et puis elle s'est évaporée.

— Ils étaient tous à pied, n'est-ce pas ?

— Oui. La voiture de Felicia est restée sur le parking de son immeuble, celle de Rupert Holloway au garage de l'hôtel, et celle de Ruth Seymour dans l'allée de la chambre d'hôtes.

— Que faisons-nous, maintenant ? demanda Abigail en feuilletant ses notes.

— Pour ma part, je vais d'abord aller mettre une tenue propre, lança Malachi.

— Oh !

Elle avait oublié qu'il était trempé. On ne lui avait fourni rien d'autre qu'un drap de bain déniché par un policier.

— C'est vrai, reprit-elle, vous devez grelotter !

— Non, mais mes vêtements me collent à la peau et c'est désagréable. Si ça ne vous ennuie pas de passer par mon hôtel, je n'en aurai pas pour longtemps.

— Bien sûr. Où êtes-vous descendu ?

— A l'auberge 1790. Il paraît que c'est un des lieux les plus hantés de Savannah !

Abigail hocha la tête.

— J'adore le bar et le restaurant, dit-elle. Il y a une superbe cheminée, très agréable quand il fait froid ! La maison a été construite en 1820, une année catastrophique pour la ville. Un gigantesque incendie en avait détruit la moitié, et une épidémie de fièvre jaune a décimé des familles entières. Alors, j'imagine que les propriétaires ont préféré la date de 1790 ! La maison est hantée par le fantôme de la célèbre Anna, vous savez.

— Oui, cette jeune femme qui s'est jetée par la fenêtre quand son amant l'a abandonnée, dans la chambre 204. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai choisi cette chambre. Autant ne pas faire les choses à moitié !

— Avez-vous déjà vu son fantôme ?

— Non, pas encore. Cela dit, les gérants ont vraiment bien fait les choses : il y a un mannequin d'Anna devant la fenêtre. Je passe devant chaque fois que je sors ou que j'entre dans la pièce.

— Les touristes des circuits hantés adorent venir voir cette maison, acquiesça Abigail.

Malachi trouva rapidement à se garer. Abigail promit de l'attendre au bar tandis qu'il montait se changer. Au moment où elle entra dans le hall, cependant, elle se rappela brusquement qu'elle était toujours déguisée en pirate : tous les regards s'étaient tournés vers elle, et deux ou trois gamins se précipitèrent pour lui demander de poser avec eux pour une photo. Elle s'exécuta gentiment, puis put enfin gagner le bar. Le barman était l'un de ses amis. Il se mit à rire quand elle expliqua qu'elle n'avait pas eu le temps de quitter son costume. Elle se rendit compte qu'autour d'eux les gens parlaient à voix basse des événements tragiques qui agitaient la ville. Les médias avaient déjà annoncé la découverte d'un nouveau cadavre près du fleuve.

Abigail demanda un thé. Elle n'avait pas très envie d'engager la conversation avec les divers clients du comptoir, et alla s'installer dans l'un des profonds fauteuils placés devant la cheminée, le dossier que lui avait remis David Caswell à la main. En le parcourant, elle vit qu'il contenait les premiers rapports d'autopsie, sauf ceux de la dernière victime. Le médecin légiste indiquait que les jeunes femmes avaient eu une relation sexuelle avant de mourir, sans qu'on sache si elles avaient été consentantes ou forcées. Les cadavres étaient à ce point putréfiés que c'était impossible à déterminer. On n'avait pu récupérer ni fluides corporels, ni traces d'ADN.

Abigail poursuivit sa lecture en fronçant les sourcils. Si le tueur en série était également un violeur, pourquoi s'en était-il également pris à un homme ? Elle prit les pages concernant Rupert Holloway. Dans son

cas, il n'y avait pas la moindre trace de rapport sexuel.

Et puis, si son grand-père avait été assassiné par le même individu, était-ce parce qu'il l'avait surpris dans le tunnel et, de stupeur, avait fait une crise cardiaque ? A moins qu'il ne se soit senti contraint de prendre les jambes à son cou et n'ait pas résisté à l'effort ?

Elle leva les yeux : Malachi était redescendu. Il avait pris une douche, et ses cheveux noirs étaient humides et lissés vers l'arrière. Abigail enregistra malgré elle l'odeur fraîche qui émanait de lui, la couleur de ses yeux, sa prestance qui, comme elle l'avait déjà remarqué, pouvait avoir quelque chose d'intimidant.

Il avait mis un jean, une chemise et un veste légère, couleur taupe. Il portait un holster à l'épaule ; sans doute se déplaçait-il rarement sans son arme. Elle, elle n'avait pas pris la sienne, les Glock modernes ne faisant pas vraiment partie d'un costume de pirate. Les jours à venir, cela dit, il faudrait qu'elle agisse comme l'agent du FBI qu'elle était et ne se déplace plus sans arme. Cela la rendrait aussi plus crédible aux yeux de l'Agence, à qui elle avait demandé de l'aide, même si c'était Malachi Gordon qu'on lui avait envoyé.

Il fallait reconnaître qu'il savait bien se déguiser, cela dit. La première fois, il l'avait surprise en sortant brusquement de l'ombre du restaurant et, sur le bateau, elle ne l'avait même pas reconnu !

— Je suis prêt ! lança-t-il allègrement. Avez-vous décidé de vous changer aussi ? Ne vous sentez pas obligée. Cette tenue de pirate est tout à fait séduisante.

Abigail finit sa tasse de thé et se leva. Elle était soulagée d'être assez grande pour ne pas se sentir minuscule face à Malachi, surtout avec ses bottes à talon. Ça n'avait sans doute pas d'importance, bien sûr, mais après tout, il l'avait tournée en ridicule une fois ou deux, non ? Même s'il n'en avait sans doute pas *réellement* eu l'intention.

— Je préfère tout de même me rhabiller en civil, répondit-elle. Cela ne vous ennuie pas si nous passons au Chasseur de dragons ?

Pendant leur bref trajet en voiture, Malachi lui demanda si certains éléments du dossier avaient retenu son attention. Elle lui fit part de ce qu'elle avait lu, puis se dit qu'il était sûrement déjà au courant des relations sexuelles — consenties ou non — qu'avaient eues les victimes, à l'exception de Rupert Holloway. Après tout, il avait passé un bon moment, le matin même, avec David Caswell.

— C'est curieux, n'est-ce pas ? conclut-elle.

— Et s'il y avait deux tueurs au lieu d'un ? répondit-il en lui jetant un coup d'œil. C'est une possibilité, même si je n'y crois pas beaucoup. La disposition des corps suggère plutôt un seul individu.

— Je le crois aussi, murmura pensivement Abigail. Sans oublier que la cause de la mort, par noyade, est la même dans tous les cas.

Quand ils arrivèrent au Chasseur de dragons, Dirk Johansen se

trouvait au comptoir en compagnie de Bootsie et Aldous. Il avait visiblement pris un remontant pour se calmer les nerfs.

Macy s'approcha d'Abigail.

— Dirk est très ébranlé, chuchota-t-elle. Il paraît que vous avez retrouvé un cadavre et que ce serait peut-être celui d'Helen...

— Je ne suis pas sûre que ce soit elle, répondit Abigail sur le même ton.

Puis elle vit que Macy dévisageait Malachi en s'écriant :

— Bonjour ! Vous étiez au cimetière pour l'enterrement, non ?

Abigail fit les présentations.

— Macy, voici Malachi Gordon... Malachi, Macy Sterling.

— Enchanté, répondit Malachi. Oui, j'étais présent, hier. Je suis l'ami d'un ami d'Abigail au FBI.

— Oh oh ! Un Fédé ! s'exclama Macy.

— Techniquement, le vrai « Fédé », ici, c'est moi, ne put s'empêcher d'intervenir Abigail.

Malachi eut un sourire en coin mais ne fit aucun commentaire. Ce n'était pas par simple courtoisie : visiblement, il lui était égal qu'on le prenne pour un agent fédéral, un détective ou un policier. C'était son travail qui l'intéressait, pas le titre.

— Eh bien, je suis ravie que vous soyez venu, reprit Macy en tendant la main.

De toute évidence, elle trouvait Malachi sympathique, songea Abigail. Ou, en tout cas, très séduisant. Elle avait l'expression qu'elle arborait toujours quand elle trouvait un homme à son goût.

— Merci ! dit-il avec une légère inclination du buste.

— Je monte me changer, lança Abigail. Venez, Malachi, vous pourrez m'attendre dans le bureau de Gus.

— C'est *ton* bureau, maintenant ! souligna Macy.

— Pour moi, ce sera toujours le bureau de Gus ! répliqua Abigail.

Puis, voyant Macy déconcertée, elle ajouta en hâte avec un sourire :

— Ecoute, nous l'appellerons « le bureau de Gus et d'Abigail ». D'accord ?

Macy hocha la tête en souriant à son tour.

Abigail s'approcha du comptoir. Aldous lui jeta un coup d'œil en montrant Dirk du menton. Ce dernier, le nez dans son verre, hochait tristement la tête. Abigail lui posa la main sur l'épaule.

— Dirk ?

Il leva les yeux vers elle.

— Je n'arrête pas de penser que c'est peut-être Helen, murmura-t-il. Elle aussi avait de longs cheveux blonds et flottants, comme ça...

— On ne peut même pas dire si cette femme était blonde ou non, Dirk. Elle avait les cheveux plutôt clairs, c'est vrai, mais... Tu sais bien

que je connais Helen, et rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit d'elle. Tu peux me croire.

— J'ai essayé de contacter sa famille, répondit-il. On ne peut pas les joindre pour l'instant : ils font un safari au Kenya et ne rentreront que dans une semaine. Dans un sens, cela vaut mieux. Je n'aurais pas su quoi leur dire. Mon Dieu, pourvu qu'on la retrouve avant, et vivante !

Le portable de Malachi sonna à ce moment. Il présenta ses excuses et s'écarta pour répondre.

— C'est tellement affreux, gémissait Dirk. Affreux !

Malachi revint vers eux.

— C'était l'officier Caswell, dit-il. Le médecin légiste a fait nettoyer le corps de la victime. Il n'est pas très beau à voir, mais suffisamment présentable pour que vous puissiez venir l'identifier, Dirk. J'ai suggéré qu'Abigail le fasse à votre place, mais il aimerait que vous veniez aussi.

— Je vais d'abord me changer, dit Abigail.

— Je viens, répondit Dirk d'une voix brisée. Helen travaillait pour moi. Je lui dois au moins ça.

Aldous et Bootsie avaient chacun posé une main sur ses épaules. Ils faisaient penser aux trois mousquetaires : « Tous pour un, un pour tous. » Il devait être très réconfortant d'avoir des amis aussi fidèles, songea Abigail. Elle ne manquait certes pas d'amis, mais des compagnons comme ceux du défunt Gus, loyaux et soudés, ne se rencontraient pas si souvent.

— J'en ai pour une minute, dit-elle avant de grimper l'escalier.

Elle s'arrêta rapidement dans le bureau de Gus pour glisser le dossier de David Caswell dans un tiroir, au bas d'un meuble. Instinctivement, elle le dissimula sous une pile de papiers.

Elle se redressa en regardant autour d'elle.

— Blue ? murmura-t-elle. Gus ?

Sa voix se perdit dans le vide.

Elle fonça vers sa chambre et revêtit en hâte un chemisier blanc et un léger costume bleu marine. Pour aller à la morgue, mieux valait s'habiller dignement.

* * *

Malachi se percha sur un tabouret de bar à côté de Bootsie. Sullivan lui demanda s'il voulait boire quelque chose. Malachi se dit que s'il devait passer un moment à bavarder mélancoliquement avec le trio, mieux valait avoir un verre devant lui. Il demanda une bière blonde.

— Triste affaire, commenta-t-il. Mais vous savez, Dirk, ce corps

n'est peut-être pas celui d'Helen. Abigail a des doutes. Au moins, bientôt, nous serons fixés.

Bootsie se tourna vers lui.

— C'est vrai. Il vaudrait mieux qu'Helen soit partie avec un amoureux, même sans prévenir...

— Helen est quelqu'un de responsable ! coupa Dirk. A sa santé !

Il leva son verre.

Malachi se demanda s'il n'aurait pas un peu trop bu pour reconnaître la victime de la morgue.

— Dites-moi, Dirk, demanda-t-il, est-ce que Mlle Long avait des signes distinctifs ? Des marques de naissance, des tatouages ? Cela pourrait être utile, étant donné l'état du cadavre.

— L'état du cadavre ? répéta Aldous en frissonnant.

— Elle m'a dit un jour qu'elle avait un tatouage, répondit pensivement Dirk, mais je ne sais pas sur quelle partie du corps. Elle aimait bien taquiner les autres comédiens du *Cygne noir* avec ça, leur faire deviner où il se trouvait. C'était un groupe vraiment formidable, Helen, Blake et Jack. Ils s'entendaient très bien et faisaient du bon travail.

Il hocha la tête avant d'enchaîner :

— Blake avait un gros béguin pour Helen et elle l'aimait bien, mais elle disait toujours qu'elle ne mélangeait pas sa vie professionnelle et sa vie privée. J'aurais préféré qu'elle soit moins stricte !

— Encore une fois, nous ne savons pas s'il s'agit d'Helen, répéta Malachi.

— Mais si ce n'est pas elle... Où est Helen ? intervint Aldous.

Il interrogeait Malachi du regard. Malachi le dévisagea sans ciller. Aldous, avec sa corpulence, son crâne luisant et sa boucle d'oreille, ne passait vraiment pas inaperçu.

— Pelotonnée quelque part et en pleine forme, c'est le mieux qu'on puisse espérer, répondit Malachi en souriant. Est-ce que vous aussi, vous jouez les pirates pour les touristes, de temps à autre ? Vous avez vraiment le physique de l'emploi.

— Ça arrive ! répondit Aldous. A certaines époques, au moment de la Saint-Patrick, par exemple, il y a un monde fou. Il m'arrive de donner un coup de main à Dirk.

— Vous êtes capitaine, vous aussi, je crois ? Mais ce n'est pas le même type de navire, si je me rappelle bien.

— Je viens d'une famille d'armateurs. Ça remonte à plusieurs générations. Nous ramenions des marchandises du Vieux Continent avant même que les colonies ne prennent leur indépendance ! Ma société s'appelle : Messageries maritimes Brentwood. Nous avons des bateaux dans le monde entier. Comme mon père était de la vieille école, il m'a fait débiter comme mousse sur un porte-conteneurs de

trois cents mètres de long. J'ai piloté tous les types d'embarcation qu'on puisse imaginer, mais maintenant, je me contente essentiellement de mon bateau de pêche. C'est un joli petit baleinier avec une belle cabine et une cambuse. Quand j'ai besoin d'avoir de l'eau sous les pieds, je le sors pendant quelques jours. Et de temps à autre, je joue les pirates, ce qui m'amuse, c'est vrai ! Je suis toujours au conseil d'administration de la compagnie, évidemment, mais j'ai commencé à lever le pied. L'essentiel, c'est que ça roule et que les employés puissent garder leur travail.

— Félicitations. Tout le monde a besoin d'un emploi, dit Malachi.

— Et vous ? lui demanda Bootsie. Vous passez beaucoup de temps à naviguer ?

— De temps à autre, quand je suis en Louisiane, pour pêcher la crevette avec des amis. J'ai fait aussi quelques croisières. Ça compte ?

Dirk sourit malgré son angoisse.

— Pas vraiment ! répliqua-t-il. La vraie navigation, c'est avoir le gouvernail dans les mains, sentir la force du courant, même en rivière. Quand le vent se lève et vous secoue dans tous les sens, que vous ne savez pas si vous pourrez rejoindre la jetée... Ça, c'est naviguer !

— Bien dit, l'ami ! s'exclama Bootsie en frappant du poing sur le bar.

— Ces messieurs me battent à plate couture, dit Malachi en souriant. Vous aussi, Bootsie, vous passez beaucoup de temps en bateau ?

— Oh ! moi, j'ai largement passé l'âge. Je suis presque aussi vieux que l'était Gus ! Cela dit, si l'occasion se présente, j'adorerais être un pirate !

Au même instant, Abigail réapparut, débarrassée de son déguisement et arborant la tenue classique de tous les agents du FBI qui sillonnaient Quantico et Washington. Sa beauté et sa vitalité ne perdaient pas au change, au contraire. Elle semblait plus que jamais passionnée par la vie, par sa cité natale qu'elle adorait, comme elle l'avait expliqué avec feu à Malachi quand ils étaient passés à son hôtel.

Elle le regarda, puis jeta un regard en coin vers la bière qu'il avait posée sur le comptoir. Il leva le verre pour la saluer et lui prouver par la même occasion qu'il y avait à peine touché.

— Voulez-vous que je conduise ? chuchota-t-elle en s'approchant.

— Non, je pense que ça ira.

— Il ne suffit pas de le *penser*. Il faut en être *sûr*.

— Je n'ai bu que deux gorgées, juré.

— Je vais conduire, coupa-t-elle. Allons-y, Dirk, d'accord ?

Ils sortirent. Malachi se dirigea vers son 4x4 tandis qu'Abigail, elle, prenait la direction du parking où se trouvait sa voiture. Elle regarda

Malachi d'un air réprobateur ; il eut un léger rire, écarta les bras et lança :

— Bon, je me rends !

Amusé, il la suivit avec Dirk jusqu'à son véhicule et s'installa à l'arrière.

— Vous êtes plus grand que moi, venez devant ! fit remarquer Dirk.

— Ne vous en faites pas. Je sais très bien me plier en deux, et nous n'allons pas loin.

Quand ils arrivèrent devant la morgue, Malachi vit que David les attendait devant le bâtiment.

— Le Dr Tierney va nous recevoir, dit-il. Il préfère que vous voyiez la dépouille elle-même, plutôt que l'imagerie sur écran, tant l'identification est difficile. Il faudra peut-être consulter les dossiers dentaires ou les fichiers ADN. Ça ira, Dirk ? Vous vous sentez de taille ?

— Je peux y aller seule, si tu veux, proposa Abigail à Dirk.

Ce dernier fit signe que non et carra les épaules. On les conduisit le long d'un couloir jusqu'à une salle d'autopsie immaculée. Une forte odeur de produits chimiques les saisit aux narines et, quand ils approchèrent du brancard, ce fut une odeur de mort.

Tierney était un homme d'une cinquantaine d'années, de taille et de corpulences moyennes, avec des yeux bruns que ses lunettes faisaient paraître énormes. Il portait un masque sur le nez et la bouche.

— Nous sommes prêts, dit David.

Le médecin souleva le drap.

Malachi se dit que la malheureuse avait l'air d'avoir été grimaée pour un film d'horreur, comme une sirène qu'un monstre marin des profondeurs aurait défigurée et déchiquetée sans pitié. Il frissonna en se rappelant ce qu'il avait ressenti au moment où il l'avait mise sur le dos, dans le fleuve, en se rendant vite compte qu'il n'y avait plus d'espoir. Son corps avait dû heurter l'hélice d'un bateau, tant il manquait de lambeaux de chair, et les crabes s'étaient attaqués à son visage. Il ne restait plus grand-chose du nez et des lèvres.

Il n'était même pas sûr que la propre mère de la jeune femme puisse la reconnaître.

— Mon Dieu ! s'écria Dirk en reculant d'un pas.

David regarda Abigail. Son visage était livide, crispé, mais elle ne se détourna pas.

— Alors ? lui demanda-t-il.

— Ce n'est pas Helen, répondit-elle d'une voix ferme.

— Vous êtes certaine ? Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

Abigail tendit le doigt vers le sein gauche du cadavre, resté

relativement intact.

— C'est ici qu'elle portait un petit tatouage, un trèfle à quatre feuilles. Elle nous l'avait dit un jour où nous étions entre amies, en nous faisant jurer de ne pas en parler aux garçons avec lesquels elle travaillait. Cela l'amusait de les obliger à deviner. Il y a aussi les cheveux... Ils n'étaient pas de cette couleur. Helen était d'un blond presque platine. Et puis, cette jeune femme portait du vernis à ongles, ce qu'Helen ne faisait jamais. D'après elle, les femmes pirates ne se peignaient sûrement pas les ongles.

— Bon, d'accord, soupira David. Nous allons donc continuer à chercher Helen et il va falloir déterminer l'identité de cette malheureuse. Je vais tout de suite prévenir les équipes. Merci d'être venus.

Malachi, cependant, n'en avait pas terminé. Il s'approcha pour observer la morte avec attention. Cela pourrait peut-être lui servir, plus tard, quand l'enquête aurait avancé.

— Elle a vraiment succombé à la noyade ? demanda-t-il.

— Ecoutez, répondit le Dr Tierney, ses poumons étaient pleins d'eau, nous avons cherché sous les ongles... C'est difficile à dire. Tout ce qu'on peut affirmer c'est qu'elle avait passé presque deux jours dans le fleuve avant de s'échouer sous la jetée.

— Donc, elle est morte à peu près au moment où Helen Long a disparu, souligna Malachi.

Tierney consulta David du regard.

— Oui, à peu de choses près, répondit ce dernier.

Malachi avait besoin de toucher le corps sans pour autant passer pour un obsédé. Il s'approcha, se pencha et examina le visage, puis il posa doucement la main sur le bras. Il était glacé, mais n'évoquait rien. En revanche, Malachi remarqua un détail qui lui avait échappé jusque-là et n'était pas mentionné dans les rapports. Peut-être parce que le médecin légiste et la police ne souhaitaient pas l'ébruiter ? La main gauche du cadavre, noircie et recroquevillée comme l'autre, présentait en effet une particularité troublante. Il l'effleura, puis leva les yeux vers Tierney en haussant les sourcils.

Tierney soutint son regard en se raidissant.

Malachi se redressa.

— J'aimerais voir les autres victimes, lança-t-il.

Tierney se tourna vers David comme pour protester.

— Je connais M. Gordon depuis longtemps, dit ce dernier. Nous avons été équipiers. Il est maintenant consultant pour le FBI. Il peut être utile d'accéder à sa demande.

Tierney hésita en tiraillant ses manches.

— Il se fait tard...

— Je me permets d'insister, dit courtoisement Malachi. S'il vous

plaît...

— Pour ma part... Est-ce que je peux sortir d'ici ? balbutia Dirk.

— Abigail ? demanda Malachi.

Elle aurait aimé rester pour en savoir plus, cela se lisait dans son regard, mais il était clair qu'elle seule pouvait soutenir Dirk en cet instant.

— Je vais te ramener chez toi, lui dit-elle gentiment.

— Si vous voulez, je vais emmener M. Johansen prendre un café juste en face, proposa David. Prends Abigail avec toi, Malachi. Elle vient juste de passer son diplôme, cela peut lui servir. C'est un agent du FBI, après tout !

— C'est ce que j'ai cru comprendre, grommela Tierney, qui ne semblait nullement impressionné.

Malachi adressa un clin d'œil à Abigail, comme pour lui signifier : « Voilà le genre de réaction que vous allez rencontrer... Autant vous habituer ! »

Qu'elle ait ou non compris le message, elle s'en tira très bien.

— Merci, docteur Tierney. Il est effectivement important que nous puissions voir toutes les victimes, déclara-t-elle.

David s'éloigna avec Dirk.

Quand ils furent sortis, Malachi reprit la parole.

— La victime a perdu un doigt, docteur Tierney. Un doigt qui n'a pas été dévoré par des bêtes, mais coupé nettement.

— Je sais. C'est une information qui doit rester confidentielle, répliqua sèchement le médecin.

— Je comprends. Les autres corps ont-ils subi la même mutilation ?

— Oui.

Tierney s'approcha de la rangée de caissons qui abritaient les cadavres. Il tira la poignée du n° 9, sur lequel une étiquette manuscrite indiquait « Ruth SEYMOUR ».

Une fois le caisson complètement ouvert, il souleva doucement le drap qui cachait le visage.

Ruth était moins défigurée que la malheureuse qu'ils venaient de voir. Son visage était à peu près intact ; ses poignets portaient la trace des liens mentionnés dans les rapports. Malachi vit aussitôt, cependant, que l'annulaire de sa main gauche avait lui aussi été coupé à la première phalange.

— Là, il y a une blessure à la tête, indiqua le Dr Tierney.

La victime avait été frappée violemment à l'arrière du crâne.

— A-t-elle été assommée au point de perdre conscience ? demanda Malachi.

— C'est probable, puisque la boîte crânienne a été défoncée. Cela dit, si vous regardez de près, vous verrez que les bords commençaient

à cicatriser. Cela signifie qu'elle a repris conscience pendant quelques jours avant d'être tuée, expliqua Tierney.

Malachi sentit son estomac se soulever. Quelles tortures la pauvre fille avait-elle endurées avant de mourir ?

— Et Rupert Holloway ? s'enquit-il.

— Son cas est un peu différent. Apparemment, on l'a tué peu de temps après l'avoir frappé, quelques heures au plus. Les femmes, elles, sont restées en vie plus longtemps. Vous avez dû voir ça dans les rapports. Même si je ne peux pas l'affirmer pour l'instant, je soupçonne qu'elles ont été sexuellement abusées avant d'être achevées. Elles n'étaient sûrement pas en état de résister à leur violeur. Sans doute les gardait-il quelque part, ligotées, avant de passer à l'acte... La dernière avant celle d'aujourd'hui, Mlle Shepherd, se trouve ici, dans ce tiroir.

— Comment l'avez-vous identifiée ?

— Par ses empreintes digitales. Elles étaient dans le dossier de son université, une précaution qu'ils prennent avec tous les étudiants.

— Et à elle aussi, il manque un morceau d'annulaire ?

— Oui.

Malachi regarda Abigail. Elle restait stoïque, écoutant de toutes ses oreilles, même si une tristesse retenue se lisait sur son visage.

Tierney ouvrit le tiroir et entreprit de décrire les blessures de Felicia Shepherd. Malachi tourna autour du corps en le touchant de temps à autre, mais n'obtint, là non plus, aucune réponse d'ordre paranormal.

— Je vous ai dit tout ce que je savais, conclut le médecin. Vous n'avez pas l'intention de visiter toute la morgue, j'espère ?

De toute évidence, il avait hâte d'en finir.

— Non, je vous demanderai simplement de voir aussi le corps de Rupert Holloway, docteur.

Rupert Holloway était à peu près dans le même état que la victime encore inconnue. Lui aussi avait le crâne fracturé.

— Il était probablement encore évanoui quand on l'a jeté à l'eau, commenta le médecin.

— Je vois qu'à lui également, on a coupé la phalange de l'annulaire gauche, souligna Malachi.

Tierney parut mal à l'aise.

— Oui, et de son vivant, comme pour les autres.

— D'autres blessures ?

— Une seule, dans le dos. Aidez-moi à le retourner, je vais vous montrer.

Malachi s'exécuta. Rupert Holloway avait été costaud et pesait lourd.

Il portait effectivement une large plaie dans le bas du dos.

— Une plaie aux bords nets, fit remarquer Abigail.

— Oui, la lame n'était pas dentelée, répondit Tierney. Maintenant, si c'est tout...

— C'est tout. Encore merci de nous avoir reçus, docteur, dit Malachi.

Il entraîna Abigail. Ils se débarrassèrent des protections qu'on leur avait prêtées et les déposèrent dans les réceptacles prévus.

— Pas de doute, nous avons affaire à un tueur en série, déclara Abigail.

Elle eut un frisson et jeta à Malachi un regard troublé. Elle avait tenu le coup, mais restait très pâle.

— Pourquoi... pourquoi leur avoir coupé une phalange ? reprit-elle. En guise de trophée ? Ou parce que l'annulaire a une signification quelconque pour le meurtrier ?

— C'est possible, même si nous ignorons complètement laquelle. Quelque chose à voir avec les fiançailles ou le mariage, peut-être ? Holloway était marié, mais pas les autres...

Il haussa les épaules avant de conclure :

— Pour le moment, je ne vois pas.

Tout en parlant, il se rendit compte qu'une lueur de compréhension venait de s'allumer dans le regard d'Abigail.

— Que je suis bête ! s'écria-t-elle.

— Pourquoi donc ?

— Je connais la symbolique de l'annulaire chez les pirates, en fait, répondit-elle en rougissant. Ils coupaient justement ce doigt-là chez leurs prisonniers pour voler les bagues. On raconte que Barbe-Noire s'était lui-même coupé le doigt pour signaler à ses rivaux qu'ils n'avaient pas intérêt à l'approcher.

— Alors, ces mutilations ont *vraiment* une raison d'être.

— Ça me semble la bonne explication. Cela dit, l'assassinat de Rupert Holloway reste d'un autre ordre. La blessure qu'il porte dans le dos ne se retrouve pas chez les victimes féminines. A votre avis, de quel type d'arme blanche s'est-on servi ? Et pourquoi l'avoir frappé justement là ?

— Je ne sais pas. En revanche, je suis prêt à parier qu'on s'est servi d'un sabre de pirate.

— Ce n'est pas Helen. Vous vous rendez compte ? Ce n'est pas Helen ! répéta Dirk au moins une dizaine de fois pendant le trajet de retour vers le Chasseur de dragons.

— C'est vrai, Dirk, ce n'est pas Helen, assura Abigail.

— Mon Dieu, la malheureuse... Vous avez vu son visage ?

En arrivant, Abigail se gara sur le parking du restaurant. Malachi sortit aussitôt ouvrir la portière de Dirk, assis à l'avant, et le tint par le coude pour l'empêcher de vaciller.

— Maintenant que nous savons cela, Dirk, nous allons rechercher encore plus activement Helen, dit-il. Alors, s'il vous revient le moindre détail...

— Vous imaginez, si jamais ce tueur est en train de lui faire subir la même chose qu'aux autres ? balbutia Dirk.

— L'état du visage de cette femme est dû à son séjour dans le fleuve, pas à son assassin, rappela Malachi. Helen est peut-être encore en vie. C'est une fille intelligente, capable de se débrouiller dans une situation difficile. Je vais vous dire ce qui aiderait beaucoup la police : que vous nous laissiez effectuer une fouille minutieuse du *Cygne noir*.

— Une fouille ? répéta machinalement Dirk.

Abigail avait fait le tour de la voiture pour les rejoindre.

— Par exemple, si jamais Helen a laissé quelque chose sur ton bateau, ils pourraient le retrouver, dit-elle. Un message, une note gribouillée...

Elle attendit avec attention la réaction de Dirk, même si elle le croyait absolument incapable de faire du mal à qui que ce soit. Elle en aurait mis sa main au feu.

Il ne changea pas d'expression.

— Ma foi, si ça peut aider, bien sûr, répondit-il. Fouillez tant que vous voulez.

Si son acquiescement surprit Malachi, il n'en montra rien.

— Merci beaucoup, Dirk, dit-il simplement. Je vais rappeler mon copain David pour lui dire d'envoyer une équipe. D'accord ? Il faudra lui donner officiellement votre permission, bien sûr.

Dirk hocha la tête.

— Pas de problème. Cette fouille, ça peut servir, hein ? demanda-t-il à Abigail.

— Absolument, assura-t-elle.

— Appelez votre ami. Dites-lui que je signerai tout ce qu'il voudra.

— Merci, Dirk, dit Abigail.

Dirk les quitta pour se diriger vers le bar. Soudain, il s'arrêta soudain et lança en se retournant :

— Avec tout ce que nous venons de voir, vous n'avez pas besoin d'un verre ?

— Nous arrivons ! promit Abigail.

Elle fit face à Malachi pour ajouter :

— Je pense vraiment que Dirk n'est pour rien dans tout cela. Je sais que vous le soupçonnez, parce qu'à votre avis le tueur kidnappe ses victimes, les cache sur un bateau de pirate et abuse de ses prisonnières comme on l'aurait fait à l'époque, mais même si Dirk a effectivement une goélette...

Il haussa les épaules.

— Je suis obligé de le soupçonner, Abigail. Helen travaille pour lui, elle a disparu, il organise des croisières sur le thème de la piraterie...

— S'il faut fouiller le *Cygne noir*, pourquoi ne pas le faire nous-mêmes ?

— Pourquoi pas ? Demandez donc la permission à votre vieil ami.

Abigail s'empressa. Elle rattrapa Dirk au moment où il allait franchir la porte du Chasseur de dragons. Il l'écouta d'un air perplexe, mais indiqua qu'elle pouvait monter sur sa goélette comme elle le voulait, à n'importe quelle heure. Puis il lui remit la clé du cadenas qui fermait l'accès de la marina.

Elle courut dans l'autre sens pour rejoindre Malachi.

— Allons-y ! dit-elle en le dépassant sans même l'attendre.

— Hé, attendez ! s'écria-t-il.

— Nous irons plus vite à pied. Trouver à se garer près de l'eau prend des heures. Venez !

Ils effectuèrent le trajet au pas de course. Arrivée la première, Abigail défit le cadenas qui fermait la grille et se retourna pour attendre Malachi, essayant de ne pas trop penser au cadavre flottant dans l'eau qu'elle avait découvert sur place. La police n'avait pas installé de rubans de scène de crime : ils n'auraient pas servi à grand-chose, la marina étant protégée.

Malachi arriva.

— Refermez derrière nous, lui conseilla-t-il.

Elle obéit, puis il se précipitèrent vers le *Cygne noir*. La passerelle qu'utilisaient les touristes avait été retirée, comme toujours pendant la nuit. Malachi bondit souplement sur le pont et lui tendit la main.

Elle hésita un bref instant, puis prit la main tendue et se laissa hisser.

Les réverbères de la marina éclairaient, presque comme en plein jour, le gaillard d'avant et la minuscule scène où jouaient les acteurs. Abigail descendit, traversa la cafétéria et entra dans la petite pièce où se trouvaient les casiers de l'équipage. Elle alluma. Derrière elle, elle entendait Malachi explorer le comptoir de la buvette et ses abords.

Le casier d'Helen n'était pas fermé, mais elle n'y trouva qu'un pull, une trousse à maquillage, une brosse à cheveux et le costume de pirate de la jeune femme.

Frustrée, elle le referma.

Comme les autres casiers n'étaient pas verrouillés non plus, elle décida de les fouiller également. Cela la gênait un peu d'empiéter sur la vie privée de Blake Stewart et Jack Winston, mais après tout, ils travaillaient avec Helen et étaient ses amis. Blake était même amoureux d'elle... Elle n'avait pas le choix.

Leurs casiers, cependant, ne contenaient rien non plus d'intéressant. Dans un coin, une petite armoire abritait les costumes et les accessoires. Abigail les vérifia : toutes les armes, pistolets ou épées, étaient en plastique. C'était bien imité, mais parfaitement inoffensif.

Elle sortit de la pièce, déçue. Malachi ne se trouvait plus dans le snack-bar.

— Malachi ?

— En bas dans la soute ! cria-t-il.

Elle le rejoignit près de l'un des hamacs installés là pour l'équipage et les acteurs.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Peut-être.

Il lui tendit un feuillet plié en deux.

— C'est une publicité pour un circuit touristique, commenta-t-elle. Je connais ce plan de la ville : c'est l'un de mes amis qui les dessine, les fait imprimer et les diffuse. Vous l'avez sans doute croisé au Chasseur de dragons, hier. Nous étions à l'école ensemble. Il jouait dans la troupe du collège et c'est un fana d'histoire locale. Il organise des tours des lieux hantés de Savannah qui ont beaucoup de succès.

— Roger English, dit Malachi.

— C'est ça. Vous l'avez rencontré, alors ?

— Non, mais son nom est écrit à la main dans un coin de ce papier.

— Vous pensez qu'Helen a eu ce document en main ?

— Oui, même si je n'en suis pas sûr, naturellement. C'est une écriture de femme, bien ronde, avec des fioritures. Je sais qu'il y a aussi une jeune femme dans l'équipage des matelots, mais je penche plutôt pour Helen. Surtout qu'elle a écrit autre chose, ici...

Il posa le doigt sur un emplacement du plan.

— Faites voir.

Abigail prit le papier. Les monuments étaient dessinés dans un style enfantin, mais le tracé des rues était précis. Dans un coin, on avait inscrit une croix à la main et rédigé dans la marge :

« Lieu du rendez-vous. »

— Qu'est-ce que ça vous inspire ? demanda Malachi.

Abigail fit la moue.

— Je ne sais pas. Cet endroit n'a rien de particulier, mis à part la présence d'une vieille église, juste à côté. Elle a été déconsacrée il y a des années et a abrité pendant un moment un restaurant et un night-club. En ce moment, elle est vide. Une association de sauvegarde du patrimoine l'a rachetée il y a un an environ, mais n'en a encore rien fait.

— Je vois. C'est intrigant, murmura Malachi.

— Pourquoi ? Vous ne pensez plus que les victimes sont enlevées sur des bateaux ?

— Je pense qu'elles sont *amenées* sur des bateaux, mais nous ignorons à *partir d'où* elles sont traînées là. Elles meurent sur le fleuve, certes. Mais avant ?

— Rupert Holloway était censé retrouver des amis justement dans un restaurant de la rive, rappela-t-elle.

— Oui, mais personne ne l'y a vu. Et même s'il a été kidnappé sur un bateau, cela n'implique pas pour autant qu'il en ait été de même pour les victimes féminines. Pourrez-vous me conduire à l'endroit indiqué sur cette carte ? Surtout si vous connaissez bien cette partie de la ville...

— Bien sûr, nous irons, mais cette croix n'indique rien d'autre qu'un morceau de trottoir. Evidemment, je pourrais poser la question à Roger. Il connaît Savannah encore mieux que moi. Il aura peut-être une explication.

— Parlez-moi un peu de lui.

— Comme je vous l'ai dit, je l'ai connu au lycée. Nous sommes amis depuis des années. Il est au-dessus de tout soupçon, dans cette histoire, j'en suis convaincue. Si jamais il devait tuer quelqu'un, ce serait dans une discussion échauffée sur le meilleur rôle de corsaire au cinéma ou sur l'histoire de la ville ! Et je ne le vois vraiment pas mutilant qui que ce soit pour s'en faire un... un trophée. Quand nous donnions notre sang pour les hôpitaux, il s'évanouissait régulièrement.

Le portable de Malachi se mit à vibrer à ce moment.

— C'est David, murmura-t-il à Abigail.

Il poursuivit dans le microphone :

— Oui. Pour l'instant, nous sommes dans les soutes, mais nous allons partir. C'est au tour de tes techniciens de tout vérifier, mon

cher.

Il raccrocha, puis expliqua :

— David envoie une équipe. Nous allons les laisser finir... Nous avons déjà trouvé un indice intéressant.

Il plia en quatre le feuillet publicitaire et le glissa dans sa poche.

— Vous ne le donnez pas à la police ? demanda Abigail, étonnée.

— J'en parlerai à David. Je propose de rentrer... Je pense avoir une surprise pour vous.

— Je ne sais pas si je suis d'humeur à apprécier les surprises. Ces deux derniers jours ont été les plus longs de toute ma vie.

Malachi eut un sourire de biais. Abigail se rendit compte, soudain, qu'elle commençait à aimer ce sourire. En fait, elle comprenait de mieux en mieux le comportement parfois inattendu de son compagnon. Il savait, par exemple, se montrer d'une courtoisie parfaite face à quelqu'un qui jouait au plus fin, et parvenir cependant à tirer de son interlocuteur tout ce qu'il voulait. Il divulguait ses informations uniquement quand c'était nécessaire et savait tenir sa langue. Et puis, dans l'espace réduit de la soute, elle mesurait à quel point il était séduisant. Ses manières raffinées, chez un homme aussi ouvertement viril, devaient faire tourner la tête à bien des femmes.

Y compris à elle, peut-être...

Elle recula d'un pas. Il ne fallait pas oublier qu'il l'avait tournée en ridicule à plusieurs reprises. Même s'il avait paru surpris qu'elle se sente raillée, évidemment.

— Repassons au Chasseur de dragons, dit-il. En chemin, je vais rappeler David.

Il consulta sa montre :

— Déjà 21 heures. Je me sens prêt à prendre le verre que nous proposait Dirk, maintenant. Ensuite, je rentrerai à mon hôtel. Comme j'aurai un peu bu, si je ne trouve personne pour me ramener, j'irai à pied. Ce n'est pas très loin.

— Malachi !

Quelqu'un les appelait de l'extérieur. Malachi fonça pour remonter, Abigail sur les talons. Une fois sur le pont, il aida Abigail à descendre d'un bond sur la jetée. David attendait derrière la grille avec une brigade de cinq hommes. Ils allèrent lui ouvrir, puis Abigail lui tendit la clé du cadenas.

— Alors ? s'enquit David.

— A priori, pas de traces de lutte ou de sang, répondit Malachi.

Il attendit que les cinq agents soient passés devant lui pour ajouter :

— Nous avons trouvé un plan de Savannah qui a peut-être appartenu à Helen...

Il tira le feuillet de sa poche pour le montrer à son collègue.

— Il serait peut-être bon d'envoyer une patrouille fureter dans le coin, conclut-il.

— Mais il n'y a rien, à cet endroit. C'est au milieu d'un trottoir, objecta David.

— C'est ce que dit Abigail, mais quelqu'un a tout de même fait une croix. Tu permets que je garde ça ?

David opina. Malachi remit le dépliant dans sa poche.

— Si ça se trouve, il y a juste à côté un café ou un restaurant dans lequel Helen avait donné rendez-vous, intervint Abigail. Si ce plan lui a appartenu, bien sûr... Mais dans le doute, autant vérifier.

— Je suis d'accord, soupira David. Surtout que nous luttons contre le temps.

— C'est pour ça que je vous ai suggéré de fouiller le *Cygne noir* dès ce soir, fit remarquer Malachi. Nous n'avons fait que regarder rapidement. Nous avons déjà passé des heures sur ce bateau, pendant le circuit touristique.

— Ecoute, répondit David, tu ne voudrais pas me confier ce plan, à la réflexion ?

Malachi eut un sourire suave.

— Quel plan ? Vous m'avez entendu parler d'un plan, Abigail ? Ça ne me dit rien. Je dois perdre la mémoire.

David tourna les yeux vers Abigail qui, elle-même, dévisagea Malachi. Il soutint son regard sans ciller.

— Pour ce qui me concerne, je n'ai aucun plan sur moi, murmura-t-elle.

— Bon, je vois, grommela David. Garde ton papier, Malachi. Peut-être qu'il te donnera des vibrations ou je ne sais quoi...

Il agita l'index sous le nez de son ami en enchaînant :

— Mais je te préviens, tu as de la chance que je connaisse tes compétences. Sinon, je ne fermais pas les yeux comme ça sur le règlement. Bref, j'ai vu où était cette croix, j'y enverrai une patrouille tout à l'heure. Même s'ils me demandent ensuite pourquoi diable je les envoie examiner un trottoir.

— On verra bien. Ça vaut le coup d'essayer... Appelle-moi si ça donne quelque chose.

— Entendu. Toi aussi, lança David.

— Venez, Abigail, rentrons au Chasseur, dit Malachi. Laissons notre enquêteur faire son travail.

Il se mit en marche à longues enjambées. Abigail resta à sa hauteur mais demanda :

— C'est pour aller boire un verre que vous courez comme ça ?

— Pardon ? Oh ! excusez-moi... Je réfléchissais.

— A quoi ?

— Nous devrions appeler votre ami Roger English sans tarder, au

cas où le plan aurait été en possession d'Helen.

— On en trouve des exemplaires dans toutes les boutiques de souvenirs, vous savez.

— C'est tout de même Roger qui l'a dessiné. Il pourra nous faire faire le tour de la ville...

— Mais moi aussi, je connais Savannah !

— Pas aussi bien que lui, de votre propre aveu.

— C'est vrai. Roger est bien plus obsédé que moi par l'histoire de cette ville, admit-elle en souriant. Il arrivait que Gus l'autorise à dormir au Chasseur de dragons pour lui faire plaisir, tellement Roger aime cet endroit.

— Vous pourriez l'appeler ?

— Oui, mais ce ne sera sans doute pas la peine. Il passe souvent au Chasseur, après ses circuits, généralement vers 21 heures.

— Parfait.

Malachi ouvrit la porte du restaurant pour laisser passer Abigail. Quand ils furent entrés, il se dirigea droit vers Grant Green, qui avait pris ses fonctions à l'accueil pour la soirée. Tout en surveillant Malachi du coin de l'œil, Abigail rejoignit le comptoir où Dirk, comme d'habitude, était assis entre ses deux amis, Bootsie et Aldous.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-il d'un air anxieux.

— Rien de particulier, Dirk, mais la police est en train de fouiller plus à fond, en ce moment.

— Oui, j'ai dit à l'officier Caswell qu'il pouvait y aller sans hésiter.

— Je m'obstine à répéter qu'on va retrouver Helen, déclara Bootsie en étouffant un bâillement. Maintenant, désolé de vous laisser, les amis, mais je ne suis plus tout jeune...

— Je reste encore un peu, dit Dirk.

— Moi aussi, intervint Aldous. Il y a vingt ans, je n'avais pas peur des nuits blanches !

— Alors, prends encore un verre avec Dirk, lui lança Bootsie. Moi, je ne tiens plus debout. Bonsoir, tout le monde.

Il se dirigea vers la sortie. Son pilon de bois frappait un coup sec à chacun de ses pas.

Dirk aurait dû avoir la mine défaite et les yeux rouges, si l'on songeait à tout le temps qu'il avait passé dans le bar ce jour-là, mais il se tenait encore bien. Abigail jeta un coup d'œil interrogateur à Sullivan. Ce dernier lui répondit d'un hochement de tête discret : une façon de lui faire comprendre qu'on avait offert ses consommations à Dirk, ce jour-là, et qu'on en avait profité pour les allonger d'eau, de crainte qu'il ne finisse par tomber de son tabouret. Elle le remercia d'un petit sourire, puis tapota Aldous et Dirk dans le dos.

— Allez-y doucement, vous deux, hein !

— Ça ira. Nous rentrerons bientôt dormir en nous tenant l'un à l'autre, assura Aldous.

Elle hocha la tête. Aldous sirota son verre en les regardant, Dirk et elle. Abigail savait qu'ils habitaient tout près, heureusement.

Elle se retourna, mais Malachi n'était plus en vue. Grant Green donnait des conseils à un couple de touristes qui voulait visiter le vieux cimetière colonial¹, au cœur de la vieille ville, le lendemain. Elle s'approcha, remercia en souriant le couple d'avoir choisi de dîner au Chasseur de dragons, puis, quand ils furent partis, demanda à Grant :

— Sais-tu où est passé Malachi ?

Grant montra du doigt la salle à manger. Un petit groupe était installé à l'une des grandes tables rondes placées près de l'entrée du tunnel, avec la statue de Blue Anderson en contrebas. Malachi avait tiré une chaise pour s'installer avec eux. Il y avait une chaise vide à côté de lui.

Comme s'il devinait qu'elle l'observait, il se leva à demi pour lui faire signe de les rejoindre.

Elle s'approcha. Les quatre convives, deux hommes et deux femmes, se levèrent à leur tour. Les deux femmes étaient blondes, mais l'une était grande et l'autre assez petite. Leurs compagnons étaient tous deux bruns, minces et séduisants. On aurait dit des couples tout droit sortis de magazines en papier glacé.

Malachi sourit largement à Abigail.

— Je vous avais dit que je vous réservais une surprise, lança-t-il. La voici ! Parmi tous ces gens charmants, voici Kate Sokolov, Angela Hawkins, assise à côté d'elle, et près d'Angela notre extraordinaire illusionniste et prestidigitateur, Will Chan. Enfin, à côté de moi, je vous présente Jackson Crow.

Stupéfaite, Abigail se dit qu'elle aurait dû tout de suite reconnaître Crow, qu'elle avait souvent vu en photo. A présent, elle le remettait.

Pour une surprise... c'en était une !

Jackson Crow, le légendaire Jackson Crow du FBI, était venu sur place, à Savannah !

Il avait des traits qui sortaient de l'ordinaire, trahissant une origine métisse. Abigail lui serra la main puis serra celle d'Angela, de Will et de Kate. Ensuite, elle prit place entre Malachi et Jackson Crow. Tout le monde se rassit.

— Ainsi, vous êtes venu ! murmura-t-elle en regardant Jackson.

Elle ne l'avait jamais vu en chair et en os, même si elle connaissait son nom, son visage et sa réputation, bien sûr, comme tout le monde à Quantico. Il était courant de chuchoter à son sujet, parfois de façon moqueuse, souvent avec un respect admiratif. Sa réussite professionnelle était notoire.

— Malachi était en train de nous expliquer que la situation

requiert une enquête approfondie, dit-il à Abigail. J'ai décidé d'envoyer Will jouer les pirates pendant les croisières, car c'est un excellent acteur et un magicien hors pair. Kate est médecin légiste. Elle vérifiera si rien n'a été négligé dans les rapports d'autopsie. Angela et moi-même allons nous charger de l'informatique et interroger tous ceux qui ont vu les victimes pour la dernière fois. Pendant ce temps, vous et Malachi pourrez explorer la ville, que vous connaissez bien. J'ai rendez-vous demain matin à la première heure avec l'officier Caswell et son équipe pour leur donner un peu nos orientations, le type de profil que nous cherchons. Ensuite, nous lui prêterons main-forte pour chercher cette jeune femme disparue.

Abigail hocha la tête.

— Tant mieux. Retrouver Helen, c'est vraiment la priorité, en ce moment.

— Absolument, confirma Angela d'une voix douce.

— Je suis vraiment heureuse que vous soyez venus à plusieurs ! s'exclama Abigail.

— Plusieurs cadavres viennent d'être retrouvés, agent Anderson, rappela Jackson Crow. Il faudrait être idiot pour ne pas comprendre que la gravité de la situation requiert toute notre attention.

— Est-ce que vous pensez comme moi qu'on a assassiné mon grand-père ? demanda Abigail.

Crow fit signe que oui.

— Le message qu'il vous a envoyé et le fait qu'il soit mort juste avant votre arrivée me semblent confirmer le pire, hélas. Il se passe ici quelque chose de vraiment louche. Nous allons tout faire pour comprendre de quoi il retourne. L'avantage, avec le FBI, c'est qu'avec deux victimes provenant d'autres Etats nous pouvons enquêter en toute liberté. Je préfère tout de même avoir l'accord des autorités locales, bien sûr. Je déteste intervenir sans y être officiellement convié. Heureusement, comme Malachi est ami avec le responsable local de l'enquête, cela devrait se régler rapidement.

Angela Hawkins, assise en face d'eux, se pencha pour commenter les lieux.

— Quel endroit incroyable, cette auberge ! Un lieu riche d'histoire, totalement fascinant...

— Merci. Je suis contente que vous aimiez le Chasseur de dragons, répondit Abigail.

— En plus, glissa Kate Sokolov, on y mange très bien !

— C'est vrai. Le dîner était excellent, confirma Jackson. Maintenant, nous allons demander l'addition... N'oublions pas que la disparue est peut-être encore en vie. Tout le monde doit être sur le pont à la première heure, demain matin.

Il regarda autour de lui, cherchant une serveuse des yeux.

— Le dîner est offert par la maison, s'empresse de préciser Abigail.

— Ce restaurant vous appartient, agent Anderson. Nous ne voulons pas profiter de la situation.

— Je vous en prie ! C'est ma façon de vous dédommager pour votre venue. D'ailleurs, il y a des chambres à l'étage...

— Nous n'allons pas non plus vous envahir. Et puis, nous avons déjà réservé un hôtel... Mais merci de votre proposition.

— Pourquoi ne pas accepter, Jackson ? intervint Will Chan. Nous avons besoin d'espace et d'intimité.

— Vous pouvez encore annuler votre réservation ! renchérit Abigail.

— Nous avons besoin de deux chambres, précisa Jackson, trois, même, car je veux avoir une surveillance ici, sur place, en permanence.

— Ecoutez, je dors au Chasseur depuis mon arrivée et je ne risque rien. Je connais cette maison comme ma poche. Cela dit, j'ai également la maison de mes parents, sur le square Chippewa, et il se trouve qu'en ce moment elle est vide. Je la mets à votre disposition. Pourquoi dépenser l'argent du contribuable en descendant à l'hôtel ?

Abigail se rendit compte que Malachi se taisait depuis le début. Elle l'observait discrètement : il n'avait pas l'air contrarié, mais vaguement stupéfait.

— Bon... Si cela ne vous dérange vraiment pas, j'accepte votre proposition, répondit Jackson, mais je tiens à ce que quelqu'un dorme ici. Malachi, ça ne t'ennuie pas ? Et merci encore, agent Anderson. Il est vrai que nous avons tendance à préférer les demeures historiques privées dans lesquelles nous pouvons nous réunir et discuter tranquillement, à l'abri des regards. Même si l'officier Caswell a prévu de nous prêter un bureau dans les locaux de la police.

— Je peux dormir sur un canapé ou même par terre, dit Malachi. Ça ne me dérange pas.

— Alors ? Votre proposition tient toujours ? demanda Crow à Abigail.

Elle resta muette un moment. Ils laissaient Malachi sur place ?

Dans un sens, c'était logique. Il avait déjà vu Blue, alors qu'elle-même n'avait pas eu droit à la moindre manifestation du fantôme.

— Euh... oui, bien sûr, répondit-elle en se tournant vers Malachi. Et vous n'aurez pas à dormir par terre ou sur des coussins. Je peux vous mettre dans la chambre de mon grand-père.

— Ce sera sûrement plus confortable ! acquiesça-t-il, l'air encore désarçonné.

Sans doute parce qu'Abigail ne proposait son hospitalité que depuis l'arrivée de Jackson Crow...

— J'étais descendu dans un hôtel proche d'ici. Il me faudra dix

minutes pour rapporter mes affaires.

Il se tourna vers Jackson pour ajouter, un ton plus bas :

— Nous avons une piste, tu sais, du moins je crois... Nous avons trouvé un plan de la ville marqué d'une croix sur l'une des rues. Abigail a un ami qui est expert de l'histoire de la ville. Nous devons le voir demain matin pour lui demander son avis.

— Bien. Comme j'aurai moi-même discuté avec la police, nous pourrons comparer nos notes.

Abigail prit une feuille de papier pour noter l'adresse de sa maison dans le square.

— Vous trouverez sur place du café et du lait en poudre, expliqua-t-elle, mais pas grand-chose d'autre. En revanche, tout est propre et en ordre. Je suis moi-même allée vérifier la semaine dernière.

Elle leva les yeux vers le petit groupe, puis enchaîna :

— Je... je pensais relouer cette maison dès que je saurais où on m'envoie en mission.

— Vous n'avez plus aucune famille sur place ? demanda Angela.

— Non. Il ne restait que Gus et moi, et nous logions ici, au Chasseur.

— Je suis vraiment désolée qu'il soit mort.

Angela n'ajouta pas « qu'il était très âgé, après tout », et Abigail lui en fut reconnaissante.

— Alors, allons voir cette maison dès maintenant, suggéra Jackson en se mettant debout.

— Il y a un moment qu'elle est inhabitée, mais j'ai rangé les draps dans le placard de l'entrée, dans des sacs hermétiques, pour éviter qu'ils ne soient humides. Vous les trouverez facilement. Je peux vous accompagner, si vous le souhaitez.

— Ce n'est pas la peine, intervint Malachi. N'oubliez pas que nous devons discuter avec votre ami Roger, si jamais il se trouve déjà dans le bar.

Abigail sortit les clés de son sac et les tendit à Jackson.

— Merci, dit-il. Nous referons une réunion demain. En attendant, nous nous tenons au courant par téléphone. N'oubliez pas, vous tous, que la sécurité est notre priorité. Nous analysons *d'abord* la situation et ensuite, dès que nous avons le feu vert des autorités, nous nous mettons au travail. Maintenant, bonsoir et bonne nuit !

Il posa un pourboire sur la table. Abigail protesta en disant qu'elle s'en chargerait, mais il insista :

— C'est le moins que nous puissions faire pour votre charmante serveuse !

Abigail hocha la tête. Le petit groupe se dirigea vers la porte. Malachi dit qu'il allait chercher ses bagages à l'hôtel tant que le Chasseur de dragons était encore en pleine activité.

Quand le groupe fut sorti, Abigail se rendit compte que Grant Green se tenait debout juste derrière elle.

— Allez, avoue ! demanda-t-il d'un ton taquin.

— Avouer quoi ?

— Tous ces gens mystérieux, élégants, pleins d'assurance... Qui sont-ils ?

Il n'y avait aucune raison de lui mentir.

— Le FBI, répondit-elle.

— Je le savais... Je le savais ! s'écria Grant.

Puis il enchaîna, plus sérieusement :

— Ils sont venus à la rescousse ? Dieu merci. Il est rare que des cadavres se mettent à sortir dans tous les coins, à Savannah. Même si nous avons des délinquants, comme partout. Mais alors, les Fédés² vont travailler main dans la main avec la police ? Ça, c'est une première. Les flics ne l'ont pas trop mal pris ?

— Je ne sais pas, Grant, répondit-elle en souriant. C'est la première fois que je vais être au contact d'une unité. Je n'ai encore jamais eu de mission, j'attends qu'on me confie la première. Mon supérieur hiérarchique m'a permis de résoudre d'abord cette affaire, qui concerne ma famille.

— Tiens-moi au courant, surtout !

— C'est promis. Dis donc, est-ce que Roger est dans les parages ? Je ne l'ai pas vu au bar.

— Oui, il est là, répondit Grant à voix basse, mais avec une jeune femme.

— Ah bon ? Je suis impressionnée !

— Ils sont assis tout au fond du restaurant.

— Tu crois que je peux les déranger ?

— Tu es la patronne. Rien ne t'empêche d'aller demander si tout va bien et si le service leur convient. A propos, est-ce que tu fais jouer la reconstitution habituelle, ce samedi ? Si oui, il faut que je prévienne les acteurs.

— C'est à toi de décider, Grant. A toi et à Macy. C'est vous qui gérez le Chasseur, pas moi !

— Ça n'empêche pas de consulter la nouvelle propriétaire ! souligna-t-il.

— La « nouvelle propriétaire » ne sera pas là très souvent. Et vous vous débrouillez très bien, tous les deux !

Grant l'étreignit brièvement.

— Macy et moi nous entendons bien et nous veillerons à ne jamais te décevoir, assura-t-il.

Elle lui rendit son étreinte puis se dégagea.

— Je vais aller saluer Roger.

Roger se trouvait dans une alcôve, tout au fond du restaurant. Il se

penchait vers sa petite amie, une jolie brunette au visage doux, un peu enfantin.

Cette dernière aperçut Abigail et indiqua à Roger que quelqu'un approchait. Il se leva aussitôt en s'écriant :

— Abby ! Bonjour !

— Reste assis, Roger. Je venais juste m'assurer que tout allait bien.

— Le mieux du monde ! répondit-il les yeux brillants. Je te présente Bianca Salzburg. Bianca, voici Abby Anderson, la propriétaire de ce restaurant.

— Enchantée de faire votre connaissance. Cet endroit est fantastique ! dit Bianca.

— Merci ! Vous me faites plaisir. Avez-vous besoin de quoi que ce soit ?

— Non ! Tu choisis toujours ce qu'il y a de mieux, y compris pour ton personnel. Dont je fais un peu partie ! fit remarquer Roger en regardant sa petite amie. Attends donc de me voir jouer le rôle de Blue Anderson, samedi !

Il se tourna vers Abigail pour confirmer :

— Ça tient toujours ? Je joue bien le rôle de Blue, samedi ?

— Bien sûr, assura Abigail. Grant t'expliquera ça. A propos, j'avais moi aussi une question à te poser... J'ai un ami de passage, enfin *des* amis, et l'un d'eux souhaiterait faire un tour guidé de Savannah avec quelqu'un qui s'y connaît vraiment.

— Eh bien, tu es la mieux placée, non ? répondit Roger.

Abigail fit un signe de dénégation.

— Pas autant que toi. Pourrais-tu nous réserver une visite privée pour demain ?

— Tu seras présente ? demanda Roger, intrigué mais également flatté.

— Oui, avec l'ami dont je t'ai parlé. Tu l'as peut-être déjà croisé, d'ailleurs, il est déjà venu ici. Il s'appelle Malachi Gordon. Je t'en dirai plus demain, si tu es disponible.

— Je vais m'arranger, Abby, tu penses bien ! Ce sera un plaisir.

Il sourit, puis se tourna vers sa petite amie pour expliquer :

— Abby et moi avons passé notre jeunesse à fureter dans tous les coins de Savannah, même là où ce n'était pas vraiment permis ! Gus est venu nous chercher dans la galerie qui est en dessous je ne sais combien de fois. Nous adorions jouer aux pirates, sauf qu'Abby ne voulait jamais être ma prisonnière. Il fallait toujours qu'elle soit pirate elle aussi, comme Anne Bonny³ !

— Tout ça ne nous rajeunit pas ! plaisanta Abigail. Alors, à demain matin ? 9 heures ? 10 heures ?

— 10 heures, ça m'irait.

— Entendu. Merci, Roger.

— Je viens te chercher.

— D'accord. Encore ravie d'avoir fait votre connaissance, Bianca. Vous êtes nouvelle à Savannah ?

— Je suis venue chercher un logement, expliqua Bianca. Je travaillais à Chicago pour une compagnie de transports et on m'a transférée ici.

— Alors, soyez la bienvenue !

Abigail retourna vers le bar. Grant, derrière son bureau, vérifiait les réservations pour le lendemain. Aldous et Dirk n'étaient plus en vue.

— J'espère que Dirk est parti avec Aldous ? demanda-t-elle.

— Oui. Ne t'inquiète pas. Aldous m'a promis de ramener Dirk directement chez lui.

— Merci, Grant.

Abigail alla se percher sur un tabouret au comptoir. Il n'y avait plus aucun client : Sullivan stérilisait les verres avant de les accrocher dans leur rack de bois.

— Ça va ? lança-t-il.

— Ça va, je te remercie.

— Alors comme ça, tu nous as amené une bande de Fédés ?

Abigail, étonnée, haussa les sourcils.

— Tu l'as dit à Grant, et faire des confidences à Grant, c'est comme poster un message sur Facebook ! expliqua Sullivan en riant. Par ailleurs, l'autre type s'est présenté à nous, il y a quelques jours. Malachi Gordon.

Abigail se mit à rire.

— Je n'ai pas exactement « amené » des agents du FBI. Malachi Gordon est venu pour l'enterrement de Gus...

Ce n'était pas entièrement faux, et mieux valait laisser croire à Grant que le FBI avait envoyé un représentant aux obsèques, par respect pour l'une de ses employées.

— Par ailleurs, Sullivan, n'oublie pas qu'il y a eu quatre morts suspectes, ces derniers temps. Le dernier cadavre a été retrouvé aujourd'hui même. Deux des victimes, au moins, venaient d'un autre Etat : une étudiante et une jeune femme qu'on n'a pas encore identifiée.

— Je sais, et c'est affreux... Qu'est-ce qui se cache derrière tout ça, à ton avis ? Qu'est-ce qu'on t'a appris, à ton école du FBI ?

— J'aurais des soupçons même si je n'étais pas du FBI, répondit Abigail, bien résolue à ne rien dire d'autre que ce que tout le monde savait. Autrement dit, je pense malheureusement qu'il y a un tueur en série à l'œuvre ici même, à Savannah.

— Bon sang !

Sullivan se débarrassa du verre qu'il tenait et posa les deux coudes

sur le comptoir.

— Il y a tout de même une chose qui m'échappe, dit-il.

— Oui ?

— Tu as complètement paniqué, quand on a trouvé Gus mort dans le tunnel. S'il y avait un tueur en série, pourquoi s'en serait-il pris à Gus ? Et par où serait-il passé, d'ailleurs ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Sullivan. J'ai peut-être un peu « pété les plombs ». Gus était tout pour moi.

Si on lui avait appris une chose, à l'Académie, c'était bien de ne jamais divulguer d'information à une personne extérieure à l'enquête, sauf en cas de nécessité absolue. Si l'information tombait dans de mauvaises mains, les suites pouvaient s'avérer catastrophiques.

Elle ne considérait pas du tout Sullivan comme un suspect, bien sûr. Il n'aurait jamais pu se faufiler dans le passage secret sans qu'on le voie, puisqu'il était toujours derrière son comptoir.

— Je suis vraiment désolé, Abby... Nous aimions tous beaucoup Gus.

— Je sais. Je vous remercie.

Il lui caressa gentiment la joue.

— Prends garde à toi, d'accord ? dit-il d'une voix émue.

— Ne t'en fais pas, je suis prudente. J'ai obtenu d'excellentes notes en tir, figure-toi ! Merci, Sullivan.

Il recula d'un pas en jetant un coup d'œil vers l'entrée.

— Tiens ! On dirait que ton agent du FBI est de retour. Avec une valise !

— Oui, il va séjourner ici.

— Ah bon ? demanda Sullivan avec un sourire entendu.

— Ce n'est pas *du tout* ce que tu crois ! C'est ici qu'on a vu Helen Long pour la dernière fois, et nous sommes situés près du fleuve. Rien d'autre !

— Dommage ! s'exclama Sullivan d'un ton taquin. Dommage que ce ne soit qu'un collègue, je veux dire...

— Sullivan, s'il te plaît !

— Grand, brun, très beau gosse..., reprit Sullivan sans se démonter. L'air très à l'aise, sans affectation... Tu pourrais faire pire. Je veux dire, tu as déjà fait pire !

— Je t'en prie !

— Je dis ça comme ça. Tu es toujours sortie avec de beaux garçons, c'est vrai, mais d'après ce que j'ai pu voir ces derniers mois, tu restes avec eux un moment, et ensuite, tu te lasses...

— Sullivan, c'est faux ! Je me suis consacrée à ma carrière, c'est tout !

Malachi s'approchait pour les rejoindre. Abigail foudroya Sullivan du regard.

— Eh bien, tente ta chance, dit alors ce dernier sans se démonter. La vie est bien plus amusante si on la pimente d'un peu de sexe.

— Sullivan, arrête !

Sullivan fit mine de tirer une fermeture Eclair sur ses lèvres.

Malachi posa sa valise par terre et s'assit sur un tabouret.

— Voilà, je suis de retour, dit-il un peu maladroitement. Tout le monde va bien ?

— En pleine forme ! répondit Sullivan avant qu'Abigail n'ouvre la bouche.

— Venez, je vais vous montrer la chambre de Gus, dit-elle en souriant suavement au barman.

— Allez-y et ne vous inquiétez pas, surtout, dit Sullivan. Je fermerai tout à double tour avec Grant.

— Merci, dit Abigail.

Malachi sourit à son tour à Sullivan, prit sa valise et suivit Abigail à l'étage. Elle ouvrit la porte de l'appartement, appuya sur l'interrupteur, puis introduisit Malachi dans le petit salon.

— J'ai vu Roger English. Il est d'accord pour nous retrouver demain matin, dit-elle.

— Très bien, répondit Malachi d'un air absent.

Il entra en balayant le salon du regard, nota mentalement qu'il y avait de quoi se faire un café puis s'avança jusqu'à la porte-fenêtre.

— C'est très joli, dit-il. Ça ne vous ennuie pas si je jette un coup d'œil dehors ?

— Pas du tout.

Malachi sortit sur le balcon. Abigail la rejoignit tandis qu'il se penchait pour regarder vers la gauche.

— Alors, c'est ici que vous avez grandi ? reprit-il.

— Ici et dans la maison de mes parents, square Chippewa, bien sûr. Quand mes parents sont morts — j'ai d'abord perdu ma mère, puis mon père —, je me suis installée ici avec Gus. Et ma grand-mère, naturellement, quand elle était encore en vie.

— C'est toujours triste de perdre des proches, fit-il remarquer, sans autre précision.

Il observait maintenant l'ensemble du paysage.

— On voit jusqu'au fleuve, observa-t-il.

— Oui. Il faut espérer qu'ils ne construiront rien qui puisse bloquer la vue.

— C'est vraiment joli, répéta-t-il, et c'était vraiment bien situé, pour les pirates de la grande époque !

— Et peut-être aussi pour les pirates contemporains, murmura-t-elle.

Il se tourna vers elle.

— Vous avez peur que le criminel ne se serve de votre restaurant ?

Ce n'est pas parce qu'on y a vu l'une des victimes que le Chasseur de dragons est concerné, vous savez.

— Et Gus, retrouvé dans le tunnel ?

Malachi réfléchit un moment avant de répondre :

— Kate va relire le rapport du médecin légiste. Je ne doute pas que Gus soit mort d'une crise cardiaque, mais cette crise a pu être provoquée par une rencontre malencontreuse, c'est vrai. Cela dit, il n'arrivera plus rien dans ce passage, parce que Will Chan va y disposer des caméras à des emplacements stratégiques. Personne ne pourra s'y introduire sans qu'on le voie. Est-ce que ça vous rassure ?

— Oui, merci.

Elle hésita à son tour avant de reprendre :

— Comment se fait-il que ce soit vous qu'on ait mis sur l'affaire ? Alors que vous dites vous-même n'être qu'un consultant, pas un agent ?

— J'ai récemment aidé à élucider une affaire assez complexe, en Virginie. A la suite de ça, Jackson Crow, Logan Raintree et un certain Adam Harrison — le fondateur des unités de « Chasseurs de fantômes », vous en avez sans doute entendu parler — sont venus me voir. Ils m'ont proposé de venir ici à l'essai, en quelque sorte. Comme je vous l'avais dit. En fait...

Il s'interrompt, baissa la tête avec un léger sourire puis enchaîna :

— En fait, je travaille à mon compte depuis que j'ai quitté La Nouvelle-Orléans. J'en avais assez d'expliquer aux gens que je ne suis pas médium. Dès qu'ils savent que vos déductions, parfaitement logiques, ont été obtenues avec l'aide d'un fantôme, ils veulent vous envoyer à l'asile ! Apparemment, Jackson m'avait observé et était au courant de mes méthodes. J'ai passé de longs moments avec lui, Logan et plusieurs autres agents, et pour la première fois de ma vie, je me suis senti à l'aise. J'avais trouvé mes semblables, pour ainsi dire. Bref, Jackson m'a envoyé ici voir ce qui se passait en me demandant de le tenir au courant. Ils travaillent en groupe, c'est pour cela que les autres sont venus aussi.

— Je suis ravie qu'ils soient là, dit Abigail. Est-ce que vous avez quitté La Nouvelle-Orléans parce que votre associé, David Caswell, vous avait quitté ?

Malachi regardait droit devant lui le paysage obscur.

— Non. Je suis parti parce que ma femme venait de mourir. Elle était de La Nouvelle-Orléans et j'avais toujours vu la ville par ses yeux. Il m'était impossible d'y rester.

— Je suis désolée.

Il se tourna de nouveau vers elle.

— Ça remonte à longtemps, maintenant. Ce sont des choses qui arrivent. Il faut continuer à vivre. C'est la vie... la mort en fait partie.

Montrez-moi donc la chambre à coucher, j'y poserai ma valise. Ensuite, je suggère que nous dormions quelques heures, car j'aimerais faire le tour de cette maison avec vous pendant la nuit, quand tout le personnel sera parti. Si vous en êtes d'accord, bien sûr. Peut-être que ce vieux Blue consentira à faire une apparition, s'il n'y a sur place que vous et moi.

— Pas de problème. Venez, c'est par là.

Elle le précéda dans le petit couloir, ouvrit la porte et alluma. Le lit du vieux capitaine était toujours là. Après la mort de Gus, Abigail avait ramassé ses meilleurs vêtements pour les donner à l'Armée du Salut puis avait tout nettoyé, même si son grand-père avait toujours bien entretenu son logement. La pièce était décorée avec des lampes-tempête, un harpon de baleinier et autres souvenirs de la pêche à l'ancienne. Les murs étaient lambrissés comme dans une cabine de bateau.

Malachi hocha la tête, l'air approbateur. Après avoir posé sa valise sur le plancher, il lança :

— Est-ce que vous trouvez ma présence un peu plus légitime qu'avant, maintenant ?

— Oui.

Il la dévisagea un instant puis sourit.

— Vous aussi, vous êtes plus qu'utile, en l'occurrence, vous savez ?

— Merci.

Elle éprouvait une curieuse sensation à le voir dans cette pièce, avec ce sourire qui, sans qu'elle sache pourquoi, évoquait une caresse.

Un sourire qu'elle aimait de plus en plus...

Elle recula dans le couloir. Qu'avait dit Sullivan, déjà ?

« Grand, brun, très beau gosse... »

Brusquement, elle trouvait Malachi presque trop séduisant.

— Bon, eh bien... Je vous retrouve dans quelques heures, dit-elle.

Elle franchit les quelques pas qui menaient à sa propre chambre, entra prestement, puis appuya son dos contre la porte. Elle se rendit alors compte qu'elle tremblait.

Elle devait se rendre à l'évidence : elle était terriblement attirée par cet homme.

Et il parlait de dormir ?

— Blue ! chuchota-t-elle. Tu es censé venir quand on a besoin d'aide. Eh bien, j'ai *vraiment* besoin d'aide, en ce moment !

1. . Il s'agit du Colonial Park Cemetery.

2. . Agents fédéraux, en général du FBI.

3. . Femme pirate du XVIII^e siècle, morte en Caroline du Sud.

Heureusement, Malachi n'avait jamais eu besoin de beaucoup de sommeil.

Allongé sur son lit, il fixait le plafond en se repassant mentalement tout ce qu'il avait vu et entendu depuis son arrivée, tous les gens dont il avait fait connaissance. Même s'il avait préféré ne pas inquiéter Abigail, il n'en était pas moins convaincu que le criminel s'était servi du Chasseur de dragons d'une manière ou d'une autre. A moins qu'il ne soit tout bonnement l'un de ses clients habituels.

Le principal suspect, c'était Dirk. Il pilotait un bateau de croisière, il jouait au pirate tous les jours...

Et Sullivan, le barman, qui connaissait les lieux comme sa poche ?

Il y avait aussi Aldous, Bootsie, Grant, Macy... Mais Bootsie était âgé. Macy était une femme. Cela ne la disculpait pas automatiquement, même si c'était un homme qui avait violé les victimes féminines. Elle pouvait être complice, par exemple.

Malachi comprit qu'il ne réussirait pas à dormir. Il se leva et se mit à arpenter la chambre de Gus. Il regrettait vraiment de ne pas avoir connu de son vivant un homme à ce point passionné par l'histoire de Savannah, de son fleuve, de ses navires. Aucun des objets qui décoraient la pièce n'était une copie. C'étaient tous des pièces authentiques, lampes, harpons, couteaux de pêche... Ils devaient d'ailleurs valoir une petite fortune.

Il ouvrit un vieux coffre de marin installé au pied du lit. Celui-ci ne contenait que des couvertures, soigneusement pliées. La pièce n'avait pas de placard, seulement une vieille armoire de chêne qui, elle, n'abritait que quelques chemises et un vieux caban du capitaine.

La petite pièce disposait aussi d'une coiffeuse. On y avait disposé quelques photos dans leur cadre. L'une d'elles représentait sûrement Abigail enfant, avec ses parents. Sur une autre, une Abigail un peu plus âgée posait avec Gus. Une troisième, plus récente, montrait la jeune femme le jour de la remise de son diplôme. Elle était superbe, radieuse, avec un regard pétillant orienté vers l'avenir.

Elle avait toujours ce regard, même si, ces temps-ci, il était un peu assombri par le deuil. Tous ses proches étaient morts, maintenant.

Certes, en étudiant à l'Académie du FBI, elle s'était initiée à ce que le monde pouvait avoir de brutal et de violent, mais cela n'avait pas éteint son approche passionnée de la vie. Son grand-père avait disparu, mais elle soupçonnait quelque chose d'anormal dans ce décès, et elle était farouchement décidée à dévoiler la vérité.

Il ne fallait pas oublier non plus son sixième sens, cette capacité si rare de voir l'invisible. Elle n'avait peut-être pas encore beaucoup d'expérience dans ce domaine, mais cela n'avait pas d'importance. Une fois qu'on avait vu son premier fantôme, ou qu'on lui avait parlé, on savait que le phénomène pouvait se reproduire.

Malachi attendit un moment avant d'ouvrir le premier tiroir de la coiffeuse. Il s'en voulait un peu de fouiller la pièce et adressa une courte prière au défunt.

« Pardonne-moi, Gus. Je ne fais que chercher ce qui pourrait nous mettre sur la piste... »

Le tiroir contenait des courriers, bien rangés dans leurs enveloppes. Abigail n'avait pas dû oser parcourir la correspondance privée de son grand-père.

Dans le deuxième tiroir, il n'y avait que des T-shirts et deux culottes longues en tricot. L'hiver, à Savannah, les nuits pouvaient être froides et humides.

Dans le troisième, on avait rangé des jeans. Malachi les souleva.

Il découvrit tout en dessous un journal plié en deux. Il regarda la date : elle remontait à trois mois plus tôt. En bas de la page de la une, un petit article portait en titre :

LA VIE SOUTERRAINE DE SAVANNAH !

Il le parcourut rapidement. Apparemment, quelques années plus tôt, les sous-sols de la ville connaissaient une intense vie nocturne. Il rangea l'information dans un coin de son cerveau.

Il s'apprêtait à remettre le journal à sa place quand, tout à coup, il sentit quelque chose dans la poche d'un des jeans.

Il en sortit un petit sachet de plastique. Un Post-it collé dessus expliquait :

« Trouvé dans le passage d'en bas, au pied de l'escalier. Police ? Pas n'importe qui. »

Intrigué, Malachi ouvrit le sachet. Il ne comprit pas tout d'abord de quoi il s'agissait et renversa le contenu sur la coiffeuse. Un frisson glacé le parcourut. L'objet était petit, curieusement noirci, comme s'il était en train de pourrir...

C'était un doigt humain. Une phalange d'annulaire, très probablement. En voie de décomposition... Il relut le Post-it. Gus avait donc trouvé la phalange et avait eu l'intention d'alerter la police.

Finalement, il avait préféré demander d'abord l'avis de sa petite-fille, à qui il faisait toute confiance. Sans doute parce qu'il savait ou soupçonnait déjà quelque chose.

— Malachi ?

C'était la voix d'Abigail, qui frappait à la porte.

Il alla ouvrir.

— Je vous ai entendu piétiner, expliqua-t-elle. J'en ai conclu que vous étiez réveillé. Grant et Sullivan sont partis... Nous avons le Chasseur de dragons pour nous seuls.

Malachi ne répondit pas immédiatement.

— Que se passe-t-il ? s'étonna-t-elle.

— Gus était sur une piste.

— Quoi ?

— Il... il avait trouvé un morceau de doigt humain, dans le passage secret. Il en a conclu que le criminel était sans doute venu dans le sous-sol, mais comme la police n'a jamais divulgué le fait qu'on avait coupé un morceau d'annulaire gauche à toutes les victimes, il a jugé plus prudent de vous en parler d'abord.

— Et c'est pour cela qu'il est mort, dit-elle d'une voix blanche en baissant la tête. Parce que je ne suis pas venue assez vite !

Malachi lui souleva doucement le menton.

— Il est mort parce que son heure était venue, Abby. Parce qu'il avait fait ce qui lui paraissait juste.

Elle hocha la tête. Il lui relâcha le menton.

— C'est vrai. Vous avez raison, même si vous ne l'avez pas connu.

— Et je le regrette, croyez-moi. Mais ce que je sais de lui suffit à me faire deviner sa droiture.

Tout en parlant, il se rendit compte qu'Abigail était tout près de lui. Trop près, en fait. Elle embaumait le savon parfumé et le shampoing. Il se surprit soudain à songer qu'il était bien difficile de séparer une relation de travail d'une relation...

... avec une femme qu'il désirait.

— Qu'allons-nous faire de cette phalange ?

Abigail l'avait brusquement tiré de ses pensées. Il recula maladroitement d'un pas.

— La donner à Kate, répondit-il. Elle nous dira si c'est une mutilation récente ou si cette relique gisait depuis longtemps dans le tunnel.

— Ce qui est peu probable, vu ce que nous savons du tueur.

— C'est vrai, mais nous prendrons tout de même l'avis de Kate.

— D'accord.

Malachi garda le silence un instant avant de reprendre :

— Nous ferons cela dès demain.

— Et ensuite, nous confierons ce morceau de doigt à la police,

n'est-ce pas ?

Malachi fit signe que oui.

— Bon. Maintenant, faites-moi visiter le Chasseur de dragons, dit-il.

Elle lui montra d'abord, à l'étage, le bureau de Gus, celui du gérant et la pièce de repos des employés, avec leurs casiers et les toilettes. Ils passèrent ensuite dans la réserve, puis empruntèrent l'escalier étroit qui conduisait au rez-de-chaussée.

Seules quelques ampoules étaient allumées pour la nuit. En arrivant au rez-de-chaussée, ils longèrent la grille qui fermait l'escalier du sous-sol. En contrebas, la statue de Blue trônait toujours dans sa niche. Dans la pénombre, il semblait étrangement réaliste.

Ce n'était cependant pas un mannequin qui l'avait accueilli à son arrivée, songea Malachi, mais bel et bien le fantôme du pirate.

— Vous connaissez le restaurant et le bar, dit Abigail. Les cuisines se trouvent par ici, derrière cette entrée de service...

Elle montra une porte du doigt en précisant :

— C'est toujours ouvert. Gus pensait que les clients ont le droit de voir comment on prépare leurs repas. Il y a aussi, là-bas, un passe-plat entre la cuisine et le comptoir du bar.

Malachi regardait autour de lui avec attention.

— Si je comprends bien, murmura-t-il, quelqu'un qui connaît bien les habitudes de la maison, les horaires, les déplacements du personnel... pourrait fort bien se faufiler dans la réserve, emprunter le petit escalier et rejoindre le tunnel sans qu'on le voie.

— Sauf que la grille est cadénassée ! objecta Abigail.

— Elle ne l'était pas, le jour où je suis arrivé.

Abigail soupira.

— A vrai dire, la combinaison que Gus avait choisie n'avait pas changé depuis des années, avoua-t-elle.

— Et j'imagine que vous ignorez combien de personnes connaissaient cette combinaison...

— Oui, effectivement.

— Cette nuit, nous ne risquons probablement rien, mais je rachèterai un cadenas dès demain. En ce qui concerne les clés de l'entrée, qui au juste possède des doubles ?

— Grant, Macy, le cuisinier et Sullivan. A ma connaissance, c'est tout. Gus n'aurait sûrement pas donné les clés à n'importe qui d'autre. Surtout depuis que nous avons failli être cambriolés, une fois, quand j'étais très jeune.

Abigail se tut un moment avant d'avouer :

— C'est cette fois-là que j'ai vu Blue pour la première fois, d'ailleurs. Il avait réveillé mon grand-père. J'ai entendu du bruit et suis descendue au rez-de-chaussée. Mes grands-parents étaient encore

dehors avec la police, et là, debout devant la porte d'entrée, il y avait Blue. Mon grand-père m'avait fait promettre de ne jamais en parler à personne. Je ne l'ai jamais fait... jusqu'à maintenant.

— Moi non plus, je n'ai jamais avoué à personne que je voyais des spectres, répondit-il. J'ai quelques amis qui soupçonnent quelque chose, mais... ils me prennent surtout pour un médium capable de lire l'avenir, en dépit de mes dénégations ! Les plus raisonnables acceptent que j'emploie des méthodes un peu particulières et ne posent pas de questions. C'est le cas de David. D'une manière générale, j'évite d'aborder le sujet. Sinon, les gens passent leur temps à me demander des tuyaux pour jouer en Bourse. C'est bien la dernière chose dont je sois capable !

Après un sourire ironique, il enchaîna :

— Je me lève toujours très tôt. Je filerai acheter un nouveau cadenas, puis j'irai demander à Jackson et à son équipe de venir installer des caméras ici. Nous faisons ça presque systématiquement, dans ce genre d'investigation. Certes, il se peut que cela éveille les soupçons du tueur et qu'il évite le Chasseur, mais, d'un autre côté, avec un peu de chance...

Il se tut en dévisageant Abigail. Il se demandait s'il pouvait continuer.

— Avec un peu de chance, quoi ? insista-t-elle.

Elle s'était raidie, comme si elle devinait la réponse et redoutait de l'entendre.

— Il se peut que le fantôme d'une victime se manifeste, répondit-il sans détours.

— Quoi ? demanda Abigail dans un souffle.

Malachi prit une profonde inspiration. Il n'avait pas envie de paraître morbide.

— Si j'ai touché les corps chaque fois que j'ai pu, aujourd'hui à la morgue, c'est parce qu'il arrive que les morts répondent à ce contact. Kate Sokolov, notre spécialiste des autopsies, pourrait vous en parler longuement. Dans l'état actuel de nos connaissances, les fantômes détestent rester à l'intérieur de leur dépouille mortelle quand ils sont contraints à demeurer ici-bas, pour une raison ou pour une autre. Quand c'est le cas, cependant, il arrive qu'ils se manifestent, en particulier en présence de quelqu'un qui peut leur rendre justice. Bref, si l'un de nos défunts est passé ici, il est possible que son spectre soit enregistré par nos caméras.

Abigail le regardait fixement, les yeux agrandis.

— Ça va ? demanda-t-il. Vous n'avez rien à craindre des morts, vous savez...

— C'est une chose de savoir que Blue traîne dans son ancienne auberge, parce qu'il est resté très attaché au lieu et à sa famille,

répondit-elle. Mais de là à...

— Les victimes de meurtres restent sur terre parce qu'elles ont besoin d'aide, rappela Malachi.

— Je vois... et donc, d'après vous, la caméra pourrait enregistrer leur image ?

— Oui, mais ne vous inquiétez pas. S'il se passe quelque chose, je ne suis pas loin et j'ai le sommeil léger.

Surpris, il vit Abigail sourire jusqu'aux oreilles.

— Je suis amusée, expliqua-t-elle, parce qu'autant j'étais contrariée de vous voir « débouler » ici, le premier jour, autant, à présent, je suis contente que vous soyez là !

— Tant mieux. Allons dormir, d'accord ?

— Allons-y.

Abigail monta l'escalier principal devant Malachi. Quand ils furent rentrés dans l'appartement, elle verrouilla la porte qui donnait sur le palier. C'était préférable, même s'ils étaient seuls dans la bâtisse. Puis elle emprunta le petit couloir qui menait à sa chambre et, devant la porte, s'immobilisa un moment.

— Eh bien... Bonsoir, dit-elle.

— Bonsoir, répondit Malachi depuis le seuil de sa chambre.

Lui aussi avait une voix un peu hésitante.

Abigail reprit :

— Euh... je pensais vraiment ce que j'ai dit, vous savez. Je suis sincèrement soulagée que vous soyez là.

— De mon côté, je vous remercie de m'héberger, même si j'avoue être curieux...

— Curieux de quoi ?

— De savoir à quoi ressemble votre maison du square Chippewa.

— Elle est très jolie, répondit Abigail. Vous verrez.

— Alors, bonsoir de nouveau.

— Bonne nuit.

Cette fois, Abigail rentra dans sa chambre et ferma la porte.

Malachi ferma la sienne avec un dernier sourire en direction d'Abigail. Elle avait vraiment quelque chose...

Lui aussi était très content d'être là.

Il resta une fois de plus bien réveillé, à réfléchir dans le noir, récapitulant ce qu'il savait pour tenter d'organiser des données encore éparées. Parmi les victimes, il n'y avait qu'un seul homme, Rupert Holloway. Et on l'avait sûrement tué parce qu'il s'était trouvé là au mauvais moment. Une victime collatérale, en somme. Car Malachi en était certain : le tueur s'en prenait aux femmes jeunes et jolies.

Des femmes susceptibles de séduire un pirate à l'affût de captives, comme autrefois...

Toutes, en outre, avaient été retrouvées dans le fleuve.

Comme si on les avait forcées à embarquer.

Et puis, il ne fallait pas oublier Gus, retrouvé mort dans le passage secret.

Malachi regarda, autour de lui, la chambre qu'avait occupée le vieil homme. Plus que jamais, il regrettait de ne pas l'avoir connu. Il imaginait quelqu'un de posé, ouvert aux autres. Qui avait eu une longue vie, vu beaucoup de choses, était passionné par l'histoire de sa ville, de son fleuve, de son patrimoine... et adorait sa petite-fille. Grâce à lui, elle avait réussi à s'affirmer, à choisir sans se tromper sa propre carrière.

— Et puis, c'est une vraie beauté, vous savez, Gus ? fit remarquer Malachi à voix haute. Elle est forte, intelligente... Je déplore de ne pas vous avoir connu, mais je suis vraiment fier de la connaître, elle.

Il se rendait compte que ses pensées suivaient un cours inattendu, qu'il n'aurait jamais imaginé quand il était arrivé à Savannah pour s'occuper de cette affaire. Mais pourquoi le nier ? Abigail avait un charme que n'importe quel homme trouverait aussitôt irrésistible. Lui-même avait perdu son épouse, Marie, cinq ans plus tôt. Ils étaient encore jeunes et, même après cinq ans, ils restaient éperdument amoureux l'un de l'autre. Il avait bien eu quelques liaisons de passage, par la suite, mais aucune n'avait été sérieuse, aucune n'avait suscité en lui d'émotion autre que superficielle.

Peut-être était-ce à cause de ces histoires de fantômes que, cette fois, les choses étaient différentes ?

Ou alors, parce qu'Abigail irradiait d'énergie et de passion, qu'elle semblait habitée par une profonde soif de justice, ainsi que par la volonté de croquer la vie à pleines dents ?

A un moment donné, il dut s'endormir, car il ouvrit soudain les yeux et vit que Blue Anderson était là, penché sur lui. Puis le spectre s'éloigna vers la fenêtre. Malachi se rendormit sans savoir s'il avait rêvé ou non.

Son portable sonna vers 7 heures. C'était Kate Sokolov.

— Je te réveille ?

— Pas vraiment. Enfin, si, tu me réveillés, mais je devais me lever, de toute façon.

Il appréciait beaucoup Kate, tout comme il aimait Will et tous les autres membres des « Chasseurs de fantômes » qu'il avait eu l'occasion de rencontrer quand Logan et Jackson, après leur entretien avec Adam, l'avaient emmené visiter leurs bureaux. Kate était petite, blonde, fragile, et n'avait absolument pas l'air du redoutable médecin légiste qu'elle était en réalité.

— Je voulais simplement te prévenir que je file à la morgue, pour la prochaine autopsie, dit-elle.

— Eh bien, j'espère que le responsable, le Dr Tierney, t'accueillera

un peu mieux qu'il ne l'a fait pour moi !

Kate eut un léger rire.

— Ne t'inquiète pas. Adam Harrison est un vrai magicien : il a déjà préparé le terrain. Nous sommes officiellement associés à l'enquête. Jackson et Angela vont rencontrer la police locale pour qu'on les mette au parfum de tout ce qui a été réuni, y compris par toi et Abigail.

— Nous cherchons quelqu'un qui se prend pour un pirate, dit Malachi avec lenteur, et s'amuse à découper les annulaires gauches de ses victimes en guise de souvenir. A propos, j'ai un doigt à te donner...

— Un *quoi* ?

— Un doigt humain, une phalange. Gus l'a sans doute trouvé dans le tunnel, où le tueur l'aura laisser tomber. Il y avait de quoi éveiller les soupçons, et sans doute est-ce pour ça que Gus avait demandé à Abigail de venir.

— Où est-ce que tu l'as déniché ?

— Dans l'un des tiroirs de Gus. Je voudrais que tu l'examines rapidement.

— Je passe le chercher, promet Kate. Si ça se trouve, les pirates se faisaient des colliers avec les ossements de leurs victimes ! Je me renseignerai sur leur folklore... Oh ! à propos, Will va jouer un pirate sur le bateau de Dirk, pendant la croisière de ce matin. Histoire de garder l'œil à la fois sur le *Cygne noir* et sur son propriétaire.

— Dirk ? Il m'a paru bouleversé par la disparition d'Helen, souigna Malachi.

— Peut-être, mais c'est aussi un excellent comédien, au moins pour jouer les pirates.

— J'approuve le projet, en tout cas. Il paraît aussi que Jackson a eu un bon contact avec la police locale...

— Il sait s'y prendre, même s'il ne peut pas leur être utile à grand-chose pour l'instant, évidemment. La police pense que le tueur est un homme blanc, agissant seul ou avec un complice... et connaissant bien le Savannah.

— Et aussi, possédant une embarcation ou en ayant l'usage, rappela Malachi.

— Oui. Sur un grand fleuve avec beaucoup d'affluents.

— C'est ça. Tiens-moi au courant.

— Toi aussi.

Malachi vérifia l'heure à sa montre : il avait le temps de prendre un café avant de commencer sa journée. En fait, il sentait déjà une odeur de café flotter dans l'air, provenant non du rez-de-chaussée mais d'un établissement voisin.

Il prit une douche rapide, toujours concentré sur les indices dont ils commençaient à disposer, puis une évidence fit soudain irruption

dans ses pensées.

Il allait passer toute la journée avec Abigail, et cette perspective l'enchantait.

* * *

Abigail prit deux tasses et deux soucoupes dans le placard de la minuscule cuisine de l'appartement de Gus. Ils avaient le temps de déjeuner, avait dit Malachi.

Elle avait fait griller des bagels. Malachi les couvrit de fromage à tartiner tandis qu'elle versait le café.

— Vous vous êtes reposée ? demanda-t-il.

Elle leva les yeux vers lui. Avec ses cheveux noirs encore humides de la douche, son regard noisette étonnamment grave posé sur elle, il était plus sexy que jamais. Elle se dit soudain qu'elle aurait aimé en savoir plus sur son passé, sur la femme qu'il avait perdue... Oui, tout savoir sur lui dans les moindres détails.

— Oui, ça va, répondit-elle.

— Je n'arrête pas de penser à votre grand-père. Quel dommage que je ne l'aie pas connu, vraiment !

— Il était formidable, dit Abigail en souriant.

— Je vous crois, murmura Malachi.

Abigail posa une tasse de café devant lui. Il la remercia. Elle le dévisagea un instant, puis demanda :

— Vous n'allez pas essayer de me reconforter en me disant qu'il était très vieux et qu'il avait eu une belle vie, au moins ?

— Même si quelqu'un était très vieux, il peut vous manquer, non ? répondit doucement Malachi.

— Bien sûr que oui.

— Et c'est tout de même une consolation de savoir que Gus avait eu une belle vie, et surtout que personne ne comptait autant que vous à ses yeux. C'est ainsi. La tristesse demeure, mais on trouve un réconfort dans certaines choses.

— Et vous ? demanda Abigail. De quoi votre femme est-elle morte ? Comment avez-vous réussi à surmonter votre chagrin ?

La question était sans doute indiscrete, mais elle était de plus en plus dévorée de curiosité.

— Elle est morte d'un cancer. Tout allait bien et puis, en l'espace de quelques mois, elle n'était plus là.

— Je suis vraiment désolée.

— Merci. Ensuite, comme on dit, le temps a fait son œuvre. C'est devenu peu à peu moins dur.

— Bref, vous avez réussi à faire face...

— Oui et non. Elle était de La Nouvelle-Orléans. J'adorais cette ville, sa musique, sa cuisine, son architecture... Mais quand elle est morte, j'ai tout quitté. La ville et mon métier dans la police. Je ne pourrais pas supporter d'y retourner, même si je m'entendais très bien avec sa famille. Alors, je suis rentré chez moi, en Virginie, dans la maison de mes ancêtres, et...

Malachi s'était interrompu. Il regardait en direction du fleuve, par la fenêtre.

— Et ?

— Je me suis rendu compte que dans l'état où j'étais, j'aurais du mal à retravailler en équipe, soupira-t-il. Alors j'ai pris une licence et je suis devenu détective privé.

— Mais c'est une façon de faire face, non ?

Malachi eut un sourire de biais teinté de nostalgie. Abigail dut résister à la tentation de se pencher pour lui caresser la joue.

— Vous, vous réagissez vraiment bien, répondit-il. Vous êtes active, vous foncez sur les traces du tueur...

— C'est différent. Personne ne peut foncer après un cancer pour l'abattre.

— C'est vrai, murmura Malachi en haussant les épaules. J'imagine que je m'en doutais, plus ou moins consciemment. Je me suis un moment tourné vers Dieu, ça n'a pas marché... Enfin, heureusement, nous aussi nous avons un ancêtre dont le fantôme hante encore la maison. Il s'est battu pendant la Révolution américaine. Ses amis tombaient autour de lui comme des mouches. Il ne supporte pas que je m'apitoie sur moi-même, et quand il s'exprime, il ne mâche pas ses mots, croyez-moi ! Bref... j'ai décidé d'exploiter à fond cette sorte de sixième sens que vous et moi partageons. Je me suis mis à pourchasser les méchants. J'ai tenté de sauver des vies et, parfois, j'ai réussi. Tout ça, ça aide beaucoup.

Abigail n'avait jamais eu à ce point envie de prendre quelqu'un dans ses bras. Il lui fallut un véritable effort pour rester où elle était.

— Avec un peu de chance, nous parviendrons à sauver Helen Long, dit-elle.

— Avec un peu de chance et beaucoup de travail ! s'exclama Malachi en consultant sa montre. A quelle heure devons-nous retrouver votre ami ? Et où ?

— Il vient nous prendre ici, mais pas avant 10 heures.

Quand ils descendirent, Macy était à sa place, au bureau de l'accueil. Elle leur adressa un sourire un peu perplexe.

— Bonjour... Vous êtes arrivé très tôt ? demanda-t-elle à Malachi.

Il se pencha au-dessus du bureau pour répondre avec son plus charmant sourire :

— Non. Je suis hébergé sur place.

— Oh ! Oh... Je vois ! balbutia Macy en regardant Abigail, qui sourit à son tour.

— Plusieurs de mes collègues vont venir ici un peu plus tard, Macy, reprit Malachi. Ils doivent installer des caméras de sécurité. Pourrez-vous les aider, si jamais ils ont besoin d'un coup de main ?

— Bien sûr ! assura Macy, encore plus déconcertée.

Malachi la remercia brièvement, puis se dirigea vers la sortie.

— Que se passe-t-il ? demanda Macy à Abigail en chuchotant.

Abigail ne répondit pas. Elle eut un bref sourire et se précipita à la poursuite de Malachi.

— Votre gérante est convaincue que nous couchons ensemble, lança ce dernier. J'espère que vous l'avez détrompée ?

— J'ignore ce qu'elle pense. Je me suis dépêchée de vous suivre. Pourquoi êtes-vous sorti si vite ?

— Parce que Kate doit passer avant d'aller à la morgue.

— Ah bon ? dit Abigail en haussant les sourcils.

Puis elle se rappela leur macabre découverte.

— Oh ! C'est vrai, reprit-elle.

Un instant plus tard, un 4x4 de couleur sombre entra en trombe dans le parking. Malachi s'en approcha, fouilla dans sa poche et en tira la phalange noircie, soigneusement enveloppée dans un mouchoir de soie qu'Abigail lui avait confié.

— OK, je vais voir s'il provient d'une des victimes, dit Kate.

— Je l'espère, répondit Malachi, parce que sinon, cela signifie qu'il y a encore un autre cadavre quelque part.

Kate hocha la tête, fit un signe de la main à Abigail puis redémarra.

— Il est presque 9 heures, dit Malachi. Je vais me mettre en quête d'un cadenas neuf. J'en aurai pour une demi-heure tout au plus.

Profitant de son absence, Abigail remonta trier les papiers de Gus. Au bout d'un quart d'heure, cependant, elle se sentait trop anxieuse pour continuer, et descendit attendre son retour au rez-de-chaussée.

Il réapparut cinq minutes plus tard. Elle le rejoignit sur le seuil.

— J'ai le cadenas, dit-il, mais il attendra que nous soyons rentrés. N'est-ce pas la voiture de votre ami, là-bas ? Nous nous sommes parfaitement coordonnés, on dirait.

Roger, assis au volant, leur fit signe puis alla se garer.

Abigail répondit à son salut tout en murmurant à Malachi :

— Je vous préviens, vous n'allez pas être déçu... Roger sait vendre Savannah comme personne. Il aurait dû être ambassadeur !

— C'est exactement ce qu'il me faut. Une visite de tous les coins et recoins où les touristes ne vont jamais. Les lieux les plus secrets !

— Vous lui faites plus confiance qu'à moi, on dirait !

— J'ai en vous une confiance aveugle, agent Anderson. Mais c'est

Roger English qui a dessiné le plan qu'Helen Long a peut-être eu en sa possession.

— C'est vrai. Et Roger est tellement passionné qu'il en sait sûrement plus long que moi, même si j'adore ma ville natale.

Malachi inclina la tête pour lui adresser un petit sourire. Elle aimait beaucoup la façon dont il la regardait. Même s'il avait tendance à porter un regard moqueur sur ce qui l'entourait, il était le premier à se moquer de lui-même, après tout. Cela avait quelque chose d'irrésistible. Evidemment, elle finissait par trouver à peu près tout irrésistible, chez lui.

Oui, il l'intriguait et, surtout, il l'attirait de plus en plus...

— Bonjour ! dit Roger en s'approchant à pied, la main tendue. Je me présente : Roger English, meilleur guide touristique de cette ville ! Je suis à votre disposition pour la journée, mes « subordonnés » s'occupent de tout. Par quoi voulez-vous commencer ?

— Bonjour. Je suis Malachi Gordon, et je voudrais tout voir... ce qui est connu et ce qui l'est moins.

— Vous travaillez avec le FBI, non ?

— Exact.

— Et vous souhaitez faire un circuit touristique ? s'enquit poliment Roger.

Malachi sourit largement.

— Eh oui, les Fédés espèrent mettre la main sur un tueur. Alors, comme je pense que ce tueur est de Savannah, j'aimerais bien connaître un peu la ville.

— Alors, vous avez trouvé la bonne personne, répondit Roger tout en scrutant Malachi, les poings sur les hanches. Nous allons d'abord faire un tour à pied, si cela vous convient. Mon endroit secret favori se trouve à cinq cents mètres d'ici, mais je suggère d'abord de longer un peu le fleuve et d'explorer au passage le cimetière colonial.

Il quêtait maintenant du regard l'approbation d'Abigail.

— Cela me paraît très bien, dit-elle.

— Evidemment, commença Roger, vous connaissez déjà l'intérieur du Chasseur de dragons...

— Oui, j'y ai fouiné un peu partout, répondit Malachi.

— Il y a un autre restaurant du même genre à Savannah, la Maison des pirates. Les touristes l'adorent. Les gens sortent exprès de l'autoroute pour venir y dîner en famille, puis, quand les enfants ont grandi, ils amènent à leur tour leurs propres enfants ! Oh... Je...

Embarrassé de faire l'éloge d'un autre établissement, Roger s'interrompit et regarda Abigail d'un air penaud.

— Ne t'en fais pas, dit-elle en riant, moi aussi j'adore la Maison des pirates. Presque autant que le Chasseur de dragons !

— D'accord. Je vais donc vous donner des explications pendant

que nous longeons le fleuve. Vous remarquerez qu'on y trouve des boutiques, des monuments, des hôtels... Les rives sont en fait le cœur de la ville. Savannah a été construite en 1733. C'est la première ville américaine à avoir été construite suivant un plan d'urbanisme préalable. Elle a été la première capitale de la Géorgie quand c'était encore une colonie — la treizième et dernière des colonies américaines — et l'est restée quand la Géorgie est devenue un Etat. Ce nom de « Géorgie » a d'ailleurs été choisi par le général James Oglethorpe en hommage au roi George II. Oglethorpe était arrivé d'Angleterre sur le navire *Anne*, avec cent vingt colons. Ils ont débarqué sur une falaise qui surplombait le Savannah, et le général a décidé de créer là un port capable de rivaliser avec les plus importants de l'époque. Au départ, Oglethorpe rêvait d'une ville sans esclavage, avec une totale liberté religieuse. Cependant, quand il a fallu drainer les marécages pour développer la culture du riz, l'absence d'esclaves n'a pas duré longtemps... Quoi qu'il en soit, c'est cette planification préalable, rectangulaire, qui a donné à la ville sa beauté harmonieuse, avec ses rives bien aménagées, ses squares et ses places. De nos jours, le centre historique est l'un des plus anciens et des mieux conservés de toute l'Amérique du Nord.

— Très impressionnant, commenta Malachi.

— Nous verrons les squares et les monuments un peu plus tard. Pour l'instant, nous allons commencer par le cimetière colonial. C'était à l'origine le cimetière de la paroisse de Christ Church. Nous allons y entrer à l'angle de l'avenue Oglethorpe et de la rue Abercorn. Plus de sept cents victimes de l'épidémie de fièvre jaune de 1820 y sont enterrées. Il contient également la tombe d'un des signataires de la Déclaration d'Indépendance, Button Gwinnett, et aussi, bien sûr, malheureusement, bon nombre de victimes de duels au pistolet. L'un d'eux a un beau mausolée très bien restauré. Venez, nous allons le voir...

Roger les avait entraînés à travers les rues jusqu'à la majestueuse entrée du cimetière, marquée d'une arche surmontée d'un aigle majestueux. De nombreux groupes de visiteurs et de touristes déambulaient, mais il ne leur prêta pas attention et se fraya un chemin entre les tombeaux, les sarcophages, les caveaux et les cénotaphes, jusqu'au mausolée qu'il cherchait. Il lut l'inscription à voix haute :

— « Mort en duel le 16 janvier 1815, de la main d'un homme dont il avait été le seul ami... Il était le Soutien de sa Mère, la Consolation de ses Sœurs, la Fierté de ses Frères ; sa mort précoce brise à jamais le bonheur d'une famille désormais plongée dans l'affliction. » L'épithaphe que je viens de lire, poursuivit Roger, est celle de James Wilde. Triste histoire, n'est-ce pas ? En dépit même des multiples dangers qui menaçaient la population à l'époque, les hommes trouvaient encore le

moyen de se battre à coups de feu dans les rues.

Puis il sourit avant d'ajouter :

— De nos jours, il suffit d'aller sur Facebook pour retirer quelqu'un de la liste de ses amis !

— C'est vrai, et c'est nettement moins macabre, acquiesça Abigail.

— Et ça évite à la mère, aux sœurs et aux frères un deuil affreux, ajouta Malachi.

— La plupart des Américains, fit remarquer Roger en reprenant le fil de son discours, savent que pendant la guerre de Sécession, le général William Tecumseh Sherman a commencé sa grande marche vers la côte. Il menait une politique de la terre brûlée car il était convaincu que la seule façon de vaincre les Confédérés sudistes était de les mettre à genoux. Après avoir détruit Atlanta, il a continué vers l'est. Quand il est arrivé à Savannah, les habitants se sont rendus pour éviter qu'il ne rase leur ville jusqu'au sol. Comme le cimetière colonial avait fermé toutes ses concessions en 1853, aucun soldat de la guerre de Sécession n'y est enterré, mais ce conflit y a néanmoins laissé des traces. Je vais expliquer pourquoi... Sherman, qui n'avait donc pas eu besoin de brûler Savannah, a envoyé un télégramme au président Lincoln pour lui offrir la ville en guise de cadeau de Noël, en décembre 1864. Or, à la même époque, d'innombrables soldats de l'Union nordiste cherchaient à se loger en ville. Beaucoup ne trouvaient rien et ont dû se résoudre à séjourner dans le cimetière lui-même. Ils y ont commis un certain nombre de déprédations. Ils vidaient des mausolées de leurs squelettes pour s'y abriter, grattaient les dates sur les pierres tombales pour en mettre d'autres... Ainsi, on trouve parfois des défunts nés en 1820 mais morts en 1777 ! Il leur arrivait aussi de changer les noms et parfois de déplacer les tombes elles-mêmes. C'est pourquoi l'on raconte que, depuis, ce cimetière est empli de fantômes égarés, déboussolés par la façon dont on a vandalisé leur dernière demeure. Evidemment, il faisait très froid, pendant l'hiver de la guerre. Beaucoup de ces malheureux soldats de l'Union ont dû simplement jeter quelques squelettes pour pouvoir se réchauffer un peu entre quatre murs.

— Une histoire bien triste, dit Malachi. Surtout si les fantômes n'étaient qu'endormis, en quelque sorte...

— Endormis ? répéta Roger, surpris.

— Eh bien, si l'esprit de ces défunts était réellement parti dans l'au-delà, cela ne les aurait pas beaucoup dérangés qu'on dorme dans leur mausolée, non ?

Soudain, Roger tourna la tête en fronçant les sourcils.

— Bon sang ! s'écria-t-il.

Abigail vit qu'il observait l'un des groupes de touristes.

— Que se passe-t-il, Roger ? demanda Abigail.

— Ma petite amie est en train de me jouer un sale tour !

— Que veux-tu dire ?

— Elle fait la visite avec quelqu'un d'autre ! répondit Roger, indigné. C'est Bianca, que je vous ai présentée hier soir. Elle est avec le groupe qui est là-bas. Excusez-moi une seconde... Je reviens tout de suite !

Il partit au galop.

— Ah, les premiers temps d'une relation ! plaisanta Malachi.

Puis il montra d'un geste la direction opposée.

— Est-ce que vous les voyez ? demanda-t-il à voix basse.

— Qui donc ?

Malachi tendit le doigt.

— Ce vieux couple, là, sur le banc. Le mari tient tendrement la main de sa femme. Ils ont l'air très amoureux. Ils l'étaient sans doute déjà il y a quelques siècles... Et là-bas, assez loin derrière le banc... Ce type immense, qui avance en titubant. Mon Dieu, il devait mesurer plus de deux mètres ! Regardez comme il se méfie, comme s'il avait peur...

Abigail regarda de tous ses yeux mais ne vit rien de ce qu'il décrivait. Elle était sur le point de l'avouer quand soudain, en l'écoutant avec attention, elle vit apparaître les silhouettes.

Le vieux couple assis sur un banc était vêtu à la mode du XVIII^e siècle. Lui portait une perruque, elle un bonnet sur ses cheveux blancs. Ils se serraient effectivement l'un contre l'autre avec tendresse.

Quand au grand costaud qui tournait en vacillant, l'air tellement terrorisé...

Abigail retint un léger cri. Elle connaissait ce spectre, dont l'histoire était devenue une véritable légende !

Malachi baissa les yeux vers elle.

— Vous voyez, maintenant, vous les percevez. Vous les auriez sentis plus tôt, si vous aviez su où chercher. Car, contrairement à ce qu'affirme Roger, les fantômes qui hantent un cimetière ne sont jamais très nombreux. Pourquoi resteraient-ils près de leur tombe ? Ce n'était pas leur maison, après tout. Il leur faut une autre raison. Peut-être que ce couple est perturbé par l'inscription fautive d'une tombe, ou par une dégradation commise pendant la guerre de Sécession et jamais réparée.

Abigail, sans répondre, montra du bras l'autre apparition.

— Lui, c'est René Asche Rondolier, dit-elle. Tous les circuits de lieux hantés le mentionnent. Il était un peu demeuré, on le soupçonnait de tuer des animaux quand il était enfant... On n'a jamais su si c'était vrai. Apparemment, ses parents avaient décidé de le mettre à l'abri en construisant un grand mur de briques autour de leur propriété. Je me demande s'il était réellement faible d'esprit ou si les

gens ne l'avaient pas pris comme bouc émissaire, à une époque où beaucoup restaient très superstitieux. Beaucoup se moquaient de lui et, en même temps, en avaient peur. Un jour, on l'a accusé d'avoir tué deux jeunes filles dont les corps ont été retrouvés dans le cimetière. La populace a alors poursuivi le malheureux jusqu'aux marais et l'a lynché. Cela n'a servi strictement à rien, car les meurtres de jeunes filles ont continué ensuite, mais on n'a jamais retrouvé le criminel et ce malheureux René avait déjà été pendu.

— Le pauvre... Il a l'air tellement désespéré et effrayé ! s'exclama Malachi.

— On ne sait pas si sa réputation de faible d'esprit existait dès le départ ou s'est renforcée ensuite, dit Abigail, mais ce qui est certain, c'est que sa famille possédait réellement une propriété qui fait maintenant partie du cimetière. Ce dernier s'est étendu tout autour, au fur et à mesure.

— Nous devrions peut-être tenter de lui parler, à l'occasion, suggéra Malachi. Ainsi qu'au couple du banc, sans doute. Ils sauront peut-être nous dire ce qu'ils attendent en restant ici.

Abigail le regarda d'un air interrogateur.

— A votre avis, pourquoi Blue est-il toujours ici-bas, lui ? demanda-t-elle.

— Peut-être voulait-il veiller sur Gus. Et peut-être, maintenant, souhaite-t-il vous aider à comprendre ce qui est réellement arrivé à votre grand-père.

Roger les rejoignait, à présent.

— Ça va mieux ? demanda Malachi.

— Oui, heureusement ! Bianca savait que je serais occupé avec vous deux toute la journée et en a profité pour faire quelques visites. Je dois la retrouver plus tard. Bon ! Maintenant, je vous propose de rentrer en ville, où j'aurai beaucoup d'histoires à vous raconter au fil de la promenade. Nous pourrions visiter Christ Church, par exemple, ou bien la maison natale de Juliette Gordon Low¹...

— Et... Les endroits plus secrets de Savannah ? demanda Malachi. C'est ce qui m'intéresse le plus. Que savez-vous des souterrains, par exemple ?

— Ah ! s'écria Roger, le regard pétillant. Vous savez déjà qu'il y a des galeries dans tous les sens, sous nos pieds ?

— Des galeries secrètes, bien sûr.

— Oui. Et si ça vous dit, je peux vous montrer les plus impressionnantes !

1. . Fondatrice des guides d'Amérique (inspirées des boy-scouts), 1860-1927.

— Le seul problème, avec les galeries, poursuivit Roger d'un ton enthousiaste, c'est qu'il y en a tellement qu'on a du mal à choisir. Venez, reprenons notre marche vers le sud de la ville...

— Le sud ? répéta Malachi en tirant de sa poche le plan de la ville qu'il avait trouvé sur le *Cygne noir*. Est-ce que cela signifie cette direction ?

— Oui, nous pouvons y passer. Quand nous serons arrivés à l'endroit exact marqué d'une croix, je vous en dirai plus.

Il se mit en route d'un pas vif. Malachi et Abigail le suivirent. A un moment, il lança par-dessus son épaule :

— Certaines de ces galeries sont en réalité des catacombes. J'en ai découvert une, récemment, qu'Abby ne doit même pas connaître. Comme je l'ai dit, le sous-sol de cette ville est un vrai gruyère.

— Je savais qu'il y avait de nombreuses galeries, évidemment, mais pas qu'il y en avait autant, admit Abigail. Je connais celle du Chasseur de dragons, évidemment, qui permettait d'enlever des hommes pour les embarquer de force. Il y en a une autre du même genre au restaurant La Maison des pirates. Certaines demeures ont également des passages qui servaient à la fuite clandestine des esclaves, pendant la guerre de Sécession. Et puis, il y a aussi des tunnels près de l'hôpital Candler, mais l'accès en est interdit.

— C'est exact, confirma Roger. Ils sont fascinants, mais il existe très peu de documents écrits à leur sujet, en particulier sur la date et la raison de leur construction. On pense qu'ils remontent à la guerre de Sécession. Autrefois, il y avait dans l'hôpital une morgue souterraine dans laquelle on pratiquait des autopsies. Plusieurs historiens soulignent que, comme il y faisait frais, on devait penser que cela limitait les risques d'épidémie de fièvre jaune et de malaria. Il y a aussi à Savannah des catacombes, creusées au-dessous d'une vieille église maintenant abandonnée, Saint-Sébastien...

Tout à coup, Roger s'arrêta pile puis s'écria :

— Voilà ! Nous sommes ici exactement à l'emplacement de la croix tracée sur le plan.

— Avez-vous la moindre idée de ce que peut indiquer cette croix ?

demanda Malachi.

— Mis à part le fait que nous sommes juste au-dessus d'une galerie, je ne vois pas. Sous nos pieds, il y a le trottoir, et, au-dessus de nos têtes, des chênes couverts de mousse...

— Mais l'église est juste en face, murmura Abigail.

— L'église ? Saint-Sébastien ? Celle dont Roger vient de parler ?

— Effectivement, répondit Roger, visiblement ravi qu'on apprécie à sa juste valeur sa connaissance de la ville. Cette église et ses galeries ne sont jamais évoquées dans les circuits touristiques. La municipalité a d'ailleurs souvent eu des problèmes de squatters qui s'y réfugiaient.

Il ajouta avec un petit rire sarcastique :

— En fait, là-dessous, on trouve surtout un patrimoine de canettes de bières et de mégots de cigarettes !

Abigail regarda Malachi.

— La croix indique donc les sous-sols, dit-elle. Cela m'étonne de la part d'Helen. S'amuser à aller ramper dans des souterrains, ce n'est vraiment pas son genre.

— Helen Long ? demanda Roger en blêmissant.

— Nous pensons que ce plan lui a appartenu, expliqua Malachi.

Roger hocha lentement la tête, l'air perplexe.

— Je lui en ai donné un, c'est vrai, mais je ne l'ai jamais vue écrire quoi que ce soit dessus. Je lui ai remis ce plan un jour où elle voulait faire un tour complet de la ville avant de partir tenter sa chance ailleurs, pour s'essayer à une vraie carrière d'actrice. Je me souviens qu'elle m'a posé des questions sur cette église, en tout cas. Elle avait discuté avec quelqu'un qui voulait l'acheter. Personne ne l'a rénovée, depuis que ce n'est plus un night-club. Même pas l'association de préservation du patrimoine qui la possède actuellement. L'acheteur dont elle parlait voulait en faire une sorte de musée de la piraterie, avec des fantômes...

— Connaisait-elle déjà l'existence de l'église, même si les organisateurs de circuits n'en parlent jamais ? demanda Abigail.

— Je ne crois pas, répondit Roger en haussant les épaules. Elle a dû en entendre parler pour la première fois par ce fameux acheteur. Peut-être l'avait-elle rencontré pendant l'une des croisières du *Cygne noir*. Helen est une fille adorable. Les enfants ne la quittent pas d'une semelle, pendant les croisières. Les adultes non plus, d'ailleurs. Surtout les hommes.

— Vous pourriez nous faire voir l'intérieur de Saint-Sébastien ? demanda Malachi.

— Oui, je pourrais, et aussi les galeries et les catacombes, mais en théorie, on n'a pas le droit d'y entrer. C'est une propriété privée. Evidemment, vous êtes dans les forces de l'ordre, alors peut-être...

— Exactement ! répliqua Malachi en regardant Abigail. Enfin, je

suis seulement consultant, mais Abigail, elle, est un policier authentique.

— Mais vous aussi, fit-elle remarquer à voix basse.

Elle ne plaisantait pas, et s'exprimait avec une douceur qui émut bizarrement Malachi.

— Bon, dit Roger, alors nous allons entrer par le côté, en essayant de ne pas nous faire voir. Il y a là un vieux vantail métallique qui servait à livrer la glace. On peut s'y faufiler et rejoindre ensuite la grande salle. Soyez prudents, surtout. Comme je l'ai dit, ce n'est pas tout à fait régulier.

— Nous allons ramper avec agilité et discrétion, promit Malachi.

Ils traversèrent la rue. Les nombreux arbres qui entouraient l'église leur permirent d'approcher sans qu'on les voie. En arrivant sur le côté de la bâtisse, Malachi vit qu'on discernait encore les traces de l'allée qui permettait autrefois le passage de la voiture à cheval chargée de blocs de glace. On voyait même l'endroit où le véhicule s'arrêtait pour décharger ses blocs. Le vantail ouvrait à un mètre cinquante au-dessus du sol, environ. Quand on soulevait le vieux panneau métallique, peint en noir, on découvrait une ouverture d'à peine un mètre sur quatre-vingts centimètres.

— Vous allez pouvoir passer ? demanda Roger.

Tout en parlant, il appuyait sur la poignée pour soulever le panneau, sans y parvenir.

Malachi passa devant lui.

— Laissez-moi essayer...

— C'est bizarre, j'ai déjà ouvert avant, fit remarquer Roger, étonné. Même si c'est rouillé et n'a pas été huilé depuis longtemps...

Malachi agrippa la poignée, prit appui du pied contre le mur, puis tira de toutes ses forces. Le vantail céda brusquement, l'obligeant à faire un bond en arrière pour ne pas tomber.

— Je passe le premier, dit Roger. Attention aux araignées ou aux serpents, Abby !

— Vous avez peur des araignées ? Ou des serpents ? demanda Malachi à la jeune femme.

— Je ne leur voue pas une grande passion, mais je ne me mets pas à hurler quand j'en croise !

— A l'école, tu devenais hystérique quand tu apercevais une araignée ! rappela Roger.

— Eh bien, les années ont passé, riposta Abigail.

Roger eut un dernier sourire, puis se hissa et se glissa sans difficulté par l'ouverture. Abigail, après un regard vers Malachi, le suivit. Il entra après eux.

Ils durent ramper un moment dans le vieux conduit à glace aux parois lambrissées, puis se retrouvèrent debout dans une salle déserte,

plongée dans la pénombre. Quand il eut accommodé sa vision, Malachi distingua un comptoir de bar posé contre un mur. Des tasses ornées de toiles d'araignée y reposaient encore. Le sol, sous leurs pieds, était couvert de poussière et de gravier.

— Suivez-moi, dit Roger. Il y a un couloir qui mène à l'ancienne nef.

Malachi posa la main dans le dos d'Abigail. Ils marchèrent en file indienne jusqu'à la porte qui donnait sur le couloir. Dans ce dernier, des draperies déchirées pendaient devant les fenêtres, laissant filtrer quelques éclats de soleil.

Au bout, une seconde porte ouvrait sur la nef. Il ne s'y trouvait plus aucun banc, mais l'autel, surmonté d'un dais, reposait toujours sur son socle. Ici, les rayons de lumière devenaient multicolores, irisés, car tous les vitraux, ornés de scènes bibliques, étaient encore en place. Ils étaient de bonne facture, avec des bleus profonds, des rouges presque cramoisis. Au-dessus de l'autel, un Christ en croix surplombait Marie-Madeleine et la Vierge, entourées d'agneaux. D'un côté se dressait une statue de saint Jean-Baptiste ; de l'autre, l'archange Gabriel.

Ici et là, quelques tables remontant à l'époque du night-club traînaient encore. Les anciens gérants s'étaient amusés à détourner l'atmosphère religieuse en faisant pendre de fausses chauves-souris du plafond.

— L'entrée de la galerie est derrière l'autel, dit Roger.

C'était moins compliqué que de passer par le vantail à glace. Une petite barrière de bois entourait une trappe dans le sol : Roger écarta la barrière puis souleva la trappe. Un étroit escalier plongeait vers l'obscurité.

— Les immigrants catholiques d'origine irlandaise avaient gardé leurs coutumes : ils enterraient leurs prêtres sur place, dit Roger. Le cercueil du père Liam O'Leary est ici, en bas, juste au-dessous de l'autel. Il y a aussi plusieurs autres cadavres de prêtres plus ou moins momifiés. Tous les cercueils ont un couvercle de verre, ce qui donne un peu la chair de poule... Je n'ai qu'un stylo lumineux. Auriez-vous une lampe, par hasard ?

— J'ai une petite torche attachée à mon trousseau de clés, dit Abigail.

Malachi, lui, exhiba la torche plus puissante qu'il avait utilisée lors de leur exploration du Chasseur de dragons.

— Vous êtes paré, à ce que je vois ! lança Roger.

— Oh ! j'étais boy-scout, répondit nonchalamment Malachi.

Ils descendirent, puis Malachi fit courir sa lampe dans la pièce circulaire où ils se trouvaient. Elle était sombre, très humide, avec une odeur de terre battue qui assaillait les narines. Roger s'approcha d'un

des cercueils. Il souleva le couvercle vitré, exhibant le corps à demi décomposé d'un prêtre en surplis. La peau, brunie et tannée comme du cuir, collait aux os. Malachi épousseta la plaque de bronze fixée sur le rebord. Il s'agissait effectivement du père Liam O'Leary, « aimé et respecté de ses paroissiens », né en Irlande dans le comté de Cork en 1744 et mort à Savannah, Géorgie, en mars 1793.

— C'était le premier prêtre de cette église, commenta Roger. Les autres étaient eux aussi de saints hommes à qui les dévots ont voulu rendre hommage en les mettant ici. Je me suis toujours demandé pourquoi on ne les avait pas emmenés ailleurs quand l'église a été déconsacrée et vendue, en 1790. Une erreur de bureaucrate, peut-être... Ça fait un drôle d'effet de penser qu'ils étaient là-dessous pendant qu'au-dessus de leurs têtes des noctambules faisaient la fête sous des chauves-souris en plastique en buvant des bloody mary !

Malachi et Abigail opinèrent.

— La première fois que je suis descendu ici, enchaîna Roger, je ne savais même pas qu'il y avait des galeries tout autour. Je m'en suis aperçu en m'appuyant contre un panneau de bois qui a failli céder sous mon poids ! En fait, il y a cinq galeries au total, avec des ossements tout le long des parois. Un peu comme dans les anciennes catacombes de Rome, en fait. Savannah était au départ une ville anglaise, bien sûr, mais les Irlandais y ont été très nombreux dès le début. Ils le sont encore maintenant, d'ailleurs. Vous devriez voir les festivités, le jour de la Saint-Patrick ! Bref, les gens de cette paroisse étaient farouchement catholiques.

— Cinq galeries, répéta Malachi. A côté de chacun des cercueils, j'imagine ?

— Exactement. Après être tombé sur la première, j'ai tapoté tous les murs pour trouver les autres. Ces trois-là, dit Roger en tendant le doigt, ont dû s'effondrer il y a très longtemps. Seules les deux dernières sont encore accessibles. Elles se prolongent par de nombreux détours jusqu'au fleuve et sont extrêmement humides...

Il se tut, braqua sa minuscule lampe de poche sur le visage de Malachi et conclut :

— Par laquelle voulez-vous commencer ? Numéro un ou numéro deux ?

— A mon avis, par celle qui s'ouvre juste derrière ce brave père O'Leary, répondit Malachi. Qu'en dites-vous, mademoiselle Anderson ?

— Je suis sûre que ce brave homme nous évitera de nous perdre, répondit-elle.

Malachi sourit en braquant sa propre torche. Le jet lumineux éclaira Roger, debout entre deux cercueils vitrés, puis Abigail, très pâle, l'air presque éthéré avec sa chevelure d'un noir de jais et son regard bleu. Elle aurait été tout à fait à sa place dans une soirée à

thème « vampire » du night-club, songea-t-il avec amusement.

— L'entrée est là. Il suffit de retirer ce morceau de contreplaqué, dit Roger.

Malachi écarta le panneau, peint en blanc pour se fondre dans les murs chaulés de la crypte. Il révéla un trou béant plongé dans le noir.

— Vous comprenez pourquoi la municipalité préfère ne pas voir de touristes ici, avec des gamins qui courent partout ! fit remarquer Roger.

— C'est vrai, reconnut Abigail.

Elle éclaira aussi l'ouverture. Le passage semblait se prolonger à l'infini. Elle y entra, Roger et Malachi sur les talons.

De chaque côté, les parois étaient creusées de niches dans lesquelles on avait déposé autrefois des corps simplement enveloppés de linceuls. Avec le temps, les linges étaient devenus aussi noirs et moisies que la terre où ils reposaient. *Un peu comme pour illustrer les paroles de la Bible, songea Abigail : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière. »*

L'atmosphère était étrange, profondément mélancolique. Ici et là, des racines avaient traversé les parois, comme pour enlacer les misérables dépouilles de ceux qui gisaient là, oubliés de tous depuis des siècles.

— Nous nous dirigeons vers le fleuve, murmura Abigail qui marchait toujours en tête.

— Oui, on sent l'humidité, répondit Malachi.

— D'après certains historiens, dit Roger, il y aurait bien plus de tunnels qu'on ne l'imagine, à Savannah. On serait loin de les connaître tous. Certains servaient de refuge pour les esclaves fugitifs, pendant la guerre de Sécession. Je pense d'ailleurs que c'est à cette époque-là qu'on a dissimulé les entrées derrière des panneaux.

— Cela semble plausible, reconnut Malachi.

Ils progressaient lentement. L'obscurité était si profonde que la lueur de leurs lampes semblait la rendre presque opaque.

Soudain, Abigail poussa un cri. Elle leva les bras et sa lampe lui échappa.

— Que se passe-t-il ? s'écria Malachi en se précipitant.

Abigail battait des bras dans l'obscurité.

— Doucement, doucement ! dit Malachi en la maintenant.

Il sentait la jeune femme haleter, le cœur battant. Elle s'ébroua pour s'écarter.

— Beurk ! s'exclama-t-elle. J'en ai partout ! Il faut que je les enlève !

Malachi chassa délicatement les toiles d'araignées qu'elle avait sur le visage puis, en levant sa lampe, se rendit compte qu'elle en avait aussi dans les cheveux.

Roger éclata de rire.

— Je vous l'avais bien dit. En présence d'araignées ou de serpents, Abby perd complètement les pédales !

— Excusez-moi, murmura Abigail. J'ai hurlé uniquement parce que j'ai reçu une énorme toile d'araignée en pleine figure... J'en avais plein les yeux et plein la bouche !

— C'est très désagréable. Même si on n'est pas une femme, ironisa Malachi.

Abigail sourit.

— Je me suis rendue ridicule, je sais !

— Mais non, assura-t-il. J'aurais crié aussi, dans les mêmes circonstances. Il n'y a pas à être gêné.

— Vous parlez sérieusement ? demanda Roger à Malachi. Des corps en décomposition tout autour, ça ne vous dérange pas, mais une petite araignée de rien du tout vous fait grimper au plafond ?

— Les araignées sont bien vivantes, riposta Malachi. Elles peuvent mordre. Les cadavres, eux, restent là où on les a mis.

— Sauf s'ils deviennent des zombies ! rétorqua Abigail avec un petit rire nerveux. Seulement, comme je ne crois pas aux zombies, j'ai bien plus peur des araignées.

— OK, Abby, OK ! dit Roger.

Il ramassa la lampe qu'elle avait laissée tomber et la lui rendit. Abigail fit un pas en avant... et se cogna contre une haute paroi de terre.

— Attention, la galerie fait un coude, ici, prévint Roger. Je pense que c'est l'endroit où les catacombes de Saint-Sébastien s'arrêtaient. Nous allons maintenant repartir sur la droite où, apparemment, se dressait une église encore plus vieille, une église luthérienne construite en 1790. D'après les archives que j'ai consultées, elle a été détruite par un incendie en 1830. Il ne reste plus qu'une friche à son emplacement, maintenant.

Ils s'avancèrent dans la nouvelle galerie. Il n'y avait plus que trois niches horizontales dans chaque paroi au lieu de quatre, et toutes étaient vides.

Malachi le fit remarquer en éclairant les côtés de sa torche.

— Il n'y a plus aucun corps, ici ?

— Non. Ils ont probablement été retirés et enterrés ailleurs quand l'église a brûlé, probablement au cimetière Bonaventure. Il était assez fréquent qu'on déplace ainsi les dépouilles pour les mettre dans un autre endroit, en cas de nécessité.

— Ça paraît logique, dit Malachi.

— Attendez..., intervint Abigail qui, debout devant Malachi, examinait avec sa lampe l'intérieur de la niche intermédiaire. Ça ne m'a pas l'air si vide que ça...

— Attention, Abby ! s'exclama Roger en riant. C'est sûrement plein d'araignées, là aussi !

Abigail se tourna vers lui. Le bleu cristallin de ses prunelles scintillait dans la pénombre.

— Peut-être, mais il y a surtout un corps ! répliqua-t-elle.

— Il en reste peut-être un. Il y en a partout, ici ! répondit Roger.

— Celui-là est différent, murmura-t-elle d'une voix blanche.

Malachi passa devant elle et se pencha pour examiner le cadavre étendu dans l'espace étroit que des mains avaient creusées plus de deux siècles auparavant.

Abigail avait raison. Le corps qui se trouvait là n'y était pas depuis longtemps. Malachi n'était pas médecin, mais il avait vu suffisamment de cadavres pour savoir dater à peu près un décès.

Il s'agissait d'une jeune femme, déposée là depuis un mois environ. Elle était gonflée, déjà noircie, et la peau commençait à se tendre sur le squelette. Elle était encore vêtue d'une robe courte, à volants, et portait une seule chaussure. L'autre avait disparu.

Tout comme manquait la première phalange de son annulaire gauche.

* * *

— J'ai bien l'impression que ce passage ne va plus rester secret très longtemps, soupira Roger, appuyé contre la voiture de Jackson Crow.

Après avoir découvert le corps, Malachi avait appelé Jackson, qui était venu aussitôt en compagnie de David Caswell et de Kate Sokolov. Kate avait apporté son matériel. Les mains gantées, elle avait procédé à un premier examen rapide de la victime, à l'endroit où elle gisait.

Deux techniciens de la police scientifique étaient arrivés ensuite avec un brancard. Ils avaient effectué des prélèvements, éclairé le tunnel avec des projecteurs et photographié le corps sous tous les angles possibles. Ils s'étaient assurés qu'Abigail, Malachi et Roger n'avaient touché à rien, ce qui leur avait naturellement été confirmé. Avec sept personnes sur les lieux, la galerie était devenue très encombrée, et Roger avait entraîné Abigail jusqu'à la sortie, devant l'église. Ils attendaient maintenant en plein soleil.

— Ne partez pas sans nous, avait prévenu Malachi. Il va y avoir de la paperasse à remplir.

— Tu sais, Roger, dit Abigail, tu n'étais manifestement pas le seul à connaître le secret de ce souterrain. Quelqu'un d'autre s'y est forcément introduit.

— Je suis content de t'entendre, répondit-il en souriant. J'avais vraiment peur que tu ne m'accuses d'avoir moi-même descendu cette

malheureuse là-dessous. Evidemment, dans ce cas-là, je ne vous aurais pas proposé de vous y emmener, c'est vrai ! Oh ! et puis n'écoutez pas mes bêtises... Je regarde trop de séries policières ! Il y avait des siècles que je n'étais pas venu ici. D'autres guides touristiques connaissent l'existence de ces tunnels, d'ailleurs, mais comme la municipalité interdit qu'on y pénètre... Et que c'est une propriété privée... Nous respectons tous la loi. Je n'aurais jamais amené de visiteur ici. Tu me crois, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, Roger, assura Abigail.

— Eh bien, j'espère que la police me croira aussi !

— Je ne peux pas me mettre à leur place, mais aucun de ceux qui sont en bas n'imagine que tu passes ton temps à assassiner des touristes !

— D'autant plus que les touristes, c'est mon gagne-pain ! D'accord, il y en a que je giflerais volontiers, à commencer par ceux qui ne donnent pas de pourboire... Mais je sais me tenir !

— Moi aussi, j'ai déjà eu envie de donner une bonne claque à certains clients ! fit remarquer Abigail pour tenter d'alléger un peu l'atmosphère.

Au même instant, la porte principale de l'église s'ouvrit en grand. Deux policiers apparurent avec le corps, maintenant couvert d'un drap blanc, étendu sur un brancard. Ils se dirigèrent vers l'ambulance. Les autres émergèrent ensuite. Kate Sokolov fit un signe de la main et rejoignit elle aussi l'ambulance, soucieuse de ne pas laisser le corps sans surveillance. Jackson Crow, Malachi et David Caswell s'approchèrent d'Abigail et de Roger.

— Pouvez-vous venir dans nos locaux signer vos dépositions ? leur demanda David. C'est obligatoire pour les archives, hélas.

— Pas de problème, répondit Abigail.

— Oui, bien sûr, dit Roger avant de se tourner vers Malachi pour ajouter d'un air inquiet : Je vous avais prévenu que ces galeries n'étaient pas autorisées aux visites, nous sommes bien d'accord ?

Malachi lui tapota l'épaule.

— Rassurez-vous. J'ai prévenu David que c'était moi qui avais insisté pour descendre, dans le cadre d'une enquête spécifique. Votre réputation de guide n'est absolument pas en cause.

— Merci, répondit Roger d'une voix un peu blanche.

— Venez, dit Jackson, nous allons vous prendre dans mon vieux 4x4 de fonction. Normalement, on devrait tous tenir.

David Caswell et Jackson Crow se mirent à l'avant ; Abigail se retrouva coincée à l'arrière entre Malachi et Roger.

Même si Malachi avait tenté de le rassurer, ce dernier restait soucieux. Il se montra nerveux tout le long du trajet, alors que David se bornait à poser quelques questions anodines. Il demanda en

particulier à Malachi pourquoi il avait jugé aussi important de visiter les sous-sols de l'ancienne église.

— Parce qu'à mon avis, répondit Malachi d'un ton ferme, je pense que la ou les personnes qui s'en prennent à des jeunes femmes étrangères à Savannah se voient comme des sortes de pirates. Ils kidnappent leurs victimes, puis les entraînent vers le fleuve en empruntant les galeries souterraines.

Une fois leurs dépositions rédigées et signées, on les laissa enfin quitter les locaux de la police. Jackson reconduisit tout le monde au Chasseur de dragons.

— Mon Dieu, mon Dieu..., se mit à gémir Roger quand ils s'arrêtèrent sur le parking.

Il regarda Abigail comme s'il mesurait seulement pour la première fois l'ampleur de ce qui venait d'arriver.

— Une *morte* dans le tunnel... Une morte récente, pas un squelette ! Tu te rends compte ?

Abigail posa la main sur son bras.

— Roger, c'est parce que tu nous as emmenés à l'église que nous l'avons retrouvée, et ça, c'est une bonne chose.

— Elle est morte ! En quoi est-ce une bonne chose ?

— Parce que ce dernier développement va pouvoir nous aider à retrouver le tueur en série.

— Ce n'est pas ça qui va la ressusciter, marmonna Roger.

— Non, bien sûr, intervint Malachi, mais sa famille sera sûrement soulagée que justice soit rendue. Quand le criminel sera sous les verrous, ça leur fera du bien.

Roger finit par sortir du véhicule.

— Est-ce que... euh... vous voulez faire une autre visite ? demanda-t-il.

— Pas aujourd'hui, répondit Malachi. En revanche, si j'ai des questions à vous poser sur la ville, je me permettrai de vous appeler.

— Entendu. De toute façon, je reviendrai sans doute prendre un verre ici dans la journée. On se verra à ce moment-là.

Abigail et Malachi le regardèrent s'éloigner vers sa propre voiture.

— C'est vraiment gentil à vous d'avoir essayé de le rassurer, dit Abigail. Il avait tellement peur de compter parmi les suspects !

Malachi la toisa brièvement.

— Mais il *est* suspect, riposta-t-il.

Abigail l'interrogea du regard, stupéfaite. Ce fut Jackson, cependant, qui précisa :

— Pour l'instant, tout le monde est suspect par principe... Entrons. Je voudrais voir comment Will a disposé les caméras.

Abigail se dirigea d'un pas lent vers le restaurant. Elle se sentait effondrée. Elle faisait toute confiance à Roger, depuis toujours. Ils

étaient au lycée ensemble !

Cela dit, elle faisait aussi confiance à Macy, à Dirk, à tant d'autres habitués...

Le tueur n'était peut-être pas un proche, songea-t-elle pour se consoler. Peut-être était-ce un inconnu qui s'était servi du Chasseur de dragons, exactement comme il avait dû se servir du *Cygne noir*.

Elle poussa un profond soupir, puis entra.

Le déjeuner était terminé depuis longtemps et l'heure du dîner était encore éloignée. Will Chan, au comptoir, bavardait avec Dirk, Aldous et Bootsie.

Malachi les rejoignit comme s'il connaissait les trois « piliers de bar » depuis toujours.

— Salut, Dirk, comment allez-vous ? Mister Chan vous a-t-il dit qu'il était acteur et prestidigitateur ?

Dirk hocha la tête, l'air un peu absent.

— Ça va, merci, répondit-il.

Pourtant, il n'avait pas l'air bien du tout. Il était livide et leva vers Malachi un regard profondément anxieux.

— Ils disent, aux infos, qu'on vient de retrouver une autre victime, déclara-t-il. Une jeune femme, dans un tunnel...

— Ce n'est pas Helen, affirma aussitôt Malachi.

— Comment le savez-vous ?

— Cette malheureuse était déjà morte depuis un moment quand Helen a disparu.

Malachi posa la main sur l'épaule de Dirk avant d'ajouter :

— Plusieurs jeunes femmes ont perdu la vie ces derniers temps, c'est vrai. Mais la bonne nouvelle, c'est que la police locale et le FBI travaillent d'arrache-pied sur l'affaire. Les rues vont grouiller de flics qui savent ce qu'ils cherchent, et je suis prêt à parier que tous ces efforts vont payer. On va mettre la main sur le tueur.

Dirk hocha la tête.

— Vous avez fait une croisière, aujourd'hui ? lui demanda Malachi.

— J'ai fait celle du matin. J'ai laissé mon équipe s'occuper de la suivante... L'autre actrice est revenue. Ils savent se débrouiller.

— C'est vrai, acquiesça Bootsie. Avec eux, Dirk peut être tranquille.

— Je lui ai proposé de monter moi-même demain sur le *Cygne noir*, intervint Will. J'adorerais jouer un pirate.

— Vous verrez, c'est très amusant, dit Abigail.

Elle-même avait un peu l'impression, à cet instant, de jouer un rôle. De faire comme si tout était normal, comme si le Chasseur de dragons allait reprendre sa routine habituelle, hanté par l'esprit bienveillant de Gus... Comme s'il n'y avait eu aucune disparue et que

son grand-père n'était pas mort à cause de ses soupçons.

Le portable de Malachi vibra à ce moment. Il s'écarta un peu, puis raccrocha et échangea avec Jackson un regard entendu.

— Il faut que je file, lança-t-il.

— Nous allons montrer à Abigail où nous avons installé les caméras, répondit Jackson en regardant Will, qui hocha la tête.

— A plus tard, dit Malachi avec un dernier sourire de biais à l'intention d'Abigail.

Elle devina qu'il voulait lui faire comprendre qu'il n'essayait pas de l'éviter, mais ne souhaitait pas que les autres l'entendent. Il établissait ainsi une complicité entre eux. Elle lui rendit son sourire.

Au moment où il sortait, Macy vint trouver Abigail.

— Tu as mangé ? demanda-t-elle.

— Non, mais je vais attendre un peu. Je n'ai pas faim. Merci, Macy, répondit Abigail.

— Nous allons lui montrer à quoi nous avons passé la journée, indiqua Will à Macy.

Il glissa un bras sur les épaules d'Abigail pour l'entraîner, tout en ajoutant :

— Venez donc découvrir votre nouveau système de sécurité... Nous allons commencer par l'étage.

Il s'engagea dans l'escalier, suivi d'Abigail et de Jackson.

— La première caméra surveille ce palier, expliqua-t-il. Elle est raccordée à un premier écran, ici, dans le salon de votre appartement, et à plusieurs autres, installées dans le living-room de votre maison, sur le square.

Il ouvrit la porte de l'appartement. Un énorme écran, qui présentait huit images différentes, trônait sur une petite table avec une chaise.

— Tout en bas, avec ce filtre lumière, c'est le passage souterrain, continua Will. En haut à gauche, nous avons le hall principal du restaurant. À côté, la réserve, le local des employés et leurs vestiaires. En dessous, le bar, avec vue sur l'entrée principale, puis les deux parties de la salle de restaurant. La dernière caméra filme l'extérieur du bâtiment, de tous les côtés. Cela permettra de vérifier que personne n'essaye de pénétrer à l'intérieur par une autre ouverture.

— C'est fantastique, dit Abigail. Quelle technologie sophistiquée !

— Merci. J'adore l'informatique et la vidéo, répondit Will. Je monterai tout de même sur le bateau de Dirk, demain, en laissant Kate et Angela surveiller les écrans, au cas où on y verrait quelque chose d'anormal. Ce n'est pas certain. À mon avis, le tueur se déplace et utilise plusieurs trajets différents pour rejoindre le fleuve.

— Probablement, murmura Abigail.

— Filmer tout ça sera très utile, assura Will en souriant. Et puis,

j'ai l'impression que vous avez un ange gardien, sur place...

— Ah bon ?

Will échangea un regard avec Jackson.

— Un pirate, précisa ce dernier en souriant à son tour.

— Blue ? Vous avez vu Blue sur les écrans ? s'écria Abigail, stupéfaite.

Will hocha la tête.

— Il passait par là pendant que j'installais une caméra dans le tunnel. Il ne m'a rien dit mais a fait un signe du menton, comme s'il approuvait.

— Moi, je ne l'ai pas vu depuis longtemps... depuis la mort de Gus.

— Je pense qu'il monte la garde. Protéger le Chasseur de dragons, c'est sans doute le rôle qu'il s'est assigné, dit Jackson. Bref, c'est vraiment votre ange gardien ! Nous avons tous appris avec l'expérience qu'on ne peut jamais prévoir quand les morts décideront de communiquer avec nous. Pas plus qu'on ne sait pourquoi certains demeurent ici-bas et d'autres non. Nous travaillons avec eux quand ils le décident.

Abigail hocha la tête à son tour.

— Je comprends. Merci encore d'être venus.

* * *

— C'est à peu de choses près le même cas de figure que pour les autres meurtres, dit Kate à Malachi. On l'a frappée à la tête, mais la cause de la mort, c'est la noyade. Et puis, comme tu l'as sûrement remarqué, on lui a coupé à elle aussi une phalange de l'annulaire gauche. A mon avis, le décès remonte à trois ou quatre semaines. Tu vois ces marques, sur les poignets ? Ils signifient qu'on l'a ligotée avec une corde assez épaisse. Cela dit, il y a aussi des marques sur les bras, signe qu'elle s'est débattue.

Malachi opina. La malheureuse victime ne ressemblait plus à grand-chose.

— Est-ce qu'on l'a identifiée ? demanda-t-il.

— La police est en train d'examiner les signalements de disparitions. Jackson a aussi envoyé tous les éléments dont nous disposons à la base de données fédérale de l'agence. Pour l'instant, ça n'a rien donné.

— Ce qui la classe probablement dans la même catégorie que les autres, fit remarquer Malachi, à savoir une touriste voyageant seule. A moins qu'elle ne soit venue chercher du travail ou ait juste été de passage, auquel cas des gens la cherchent ailleurs...

— Je regrette de ne pas pouvoir t'en dire plus.

Malachi s'approcha du cadavre pour poser doucement la main sur

le bras. Il ne sentit rien d'autre qu'une peau froide et sans vie.

— J'ai déjà essayé, avoua Kate.

Malachi hocha le menton. Il s'en était douté.

— J'ai repris tous les autres rapports d'autopsie pour les relire, dit Kate, on verra... A propos ! J'oubliais une chose importante. Nous savons à qui appartenait le doigt que tu as trouvé.

Malachi haussa les sourcils.

— Ah bon ? A qui ?

— A la première victime, Ruth Seymour.

— Autrement dit, le tueur le transportait partout avec lui !

— David a les détails dans ses dossiers. Il est déçu que Gus n'ait pas appelé la police, évidemment, mais il est trop tard pour demander des éclaircissements à ce pauvre Gus. Qui sait, il avait peut-être peur qu'on le mette lui aussi sur la liste des suspects ! Enfin, en tout cas, maintenant, on sait à qui appartenait cette phalange.

— Merci, Kate, dit Malachi en soupirant. Je vais rentrer au Chasseur. J'ai une petite idée que je voudrais vérifier.

— Nous devons faire vite, murmura Kate. La dernière kidnappée est peut-être encore vivante...

— Je sais, dit Malachi. Je sais.

* * *

Jackson Crow quitta le restaurant pour regagner la maison d'Abigail, square Chippewa. Il avait rendez-vous avec Angela pour faire le profilage de tous les personnages en rapport plus ou moins direct, professionnel ou autre, avec cette partie des rives. Il ne précisa pas à Abigail qu'ils se concentraient sur les salariés et les clients habituels du Chasseur de dragons et des croisières de Dirk. Elle s'en doutait déjà.

Une fois seule dans son appartement, Abigail regarda avec fascination les huit images de l'écran, passant sans se lasser de l'une à l'autre. C'était l'heure du dîner. Elle voyait les clients aller et venir, s'installer ou repartir.

Bootsie, Aldous et Dirk ne quittaient pas leurs tabourets du bar. Quand il n'était pas occupé ailleurs, Sullivan venait leur faire un brin de causerie.

Derrière lui, Macy discutait avec Grant Green pour faire le point avant de lui passer le relais pour la soirée. Ensuite, Macy monta à l'étage et entra dans le bureau. Elle ramassa ses affaires, hésita un moment devant la porte de l'appartement comme si elle allait frapper, puis changea d'avis et redescendit. Elle allait rentrer chez elle.

Abigail faillit l'interpeller, puis quelque chose sur l'un des écrans l'alerta subitement. Elle retint un cri.

La caméra filmait la partie du restaurant avec la grille du passage secret et la statue de Blue Anderson. Mais Blue, tout à coup, s'était mis en mouvement. Il était sorti de sa niche et, à présent, regardait à travers la grille.

Abigail bondit sur ses pieds. Heureusement, il se faisait tard. Il n'y avait plus que quelques clients et aucun n'était assis près de la grille. Plutôt qu'emprunter l'escalier principal, elle se précipita dans la réserve pour dégringoler les marches du petit escalier en colimaçon. Une fois devant le passage, elle se mit à genoux pour défaire le cadenas, écarta les deux battants de la grille, puis descendit. Il faisait très sombre en bas, mais elle avait pensé à emporter sa lampe torche et son Glock. Inutile de prendre des risques.

Elle braqua sa torche dans le passage.

Il y avait là quelque chose... ou quelqu'un.

Elle éclaira alors plus en hauteur.

L'espace d'un instant, elle eut l'impression de voir Blue en chair et en os, tant il semblait réel, avec ses vêtements vivement colorés.

— Blue ! s'exclama-t-elle dans un souffle.

Il lui jeta un regard, puis pivota et se mit à marcher en direction du fleuve. Au bout de quelques pas, il s'arrêta en se retournant, comme s'il invitait Abigail à le suivre.

Elle s'avança.

Le passage faisait des tours et des détours avant d'arriver près de la rive. Autrefois, l'entrée donnait juste au bord de l'eau, mais le vantail d'origine avait été condamné longtemps auparavant. Le passage débouchait maintenant dans un petit parc herbeux. Des marches de métal rouillé conduisaient au nouveau vantail.

C'était tout près de là qu'Abigail avait retrouvé le corps de son grand-père.

Elle essaya de ne pas se rappeler qu'elle l'avait d'abord cru en vie, avant de se rendre compte qu'il était mort...

Elle appuya de toutes ses forces sur la poignée, qui résista. Le panneau métallique avait été scellé pour des raisons de sécurité, et sans doute l'était-il encore.

Brusquement, cependant, la poignée céda.

Elle souleva le vantail puis se hissa à l'extérieur. Un peu plus loin, on entendait le clapotis de l'eau, en contrebas d'un mur de soutènement.

Elle se précipita pour regarder. Et distingua une forme, dans l'eau sombre...

Une forme qui bougeait.

Elle poussa un cri puis, oubliant tout, retira prestement ses chaussures et sa veste pour plonger dans le fleuve.

Après avoir quitté la morgue, Malachi repartit directement vers le Chasseur de dragons. Le centre historique de Savannah était aussi beau de nuit que de jour. La mousse espagnole qui drapait les chênes majestueux traînait jusqu'au sol. Les maisons anciennes, le long des rues, semblaient sorties tout droit du passé. Une profusion de fleurs ornait des jardins soigneusement entretenus, doucement éclairés par des lampes disposées ici et là.

Malachi se gara sur le parking, puis resta un moment assis derrière son volant.

Il songeait à toutes les fois où son don étrange s'était manifesté, où des morts étaient venus lui parler. Dans sa famille, il était le seul de sa génération à posséder ce don. Zachary lui avait raconté un jour que sa propre grand-mère, elle aussi, communiquait avec les esprits. Elle lui avait dit que certains êtres pouvaient voir et entendre ce qui restait totalement invisible à la plupart des gens.

Malachi avait rapidement appris à rester discret sur ses talents particuliers. Quand il avait commencé à entrer lui-même en contact avec des revenants, cependant, et que ces derniers lui avaient indiqué comment réagir face à une situation dangereuse, il leur avait obéi sans hésiter. Les gens le prenaient pour un médium. Ses plus proches amis lui faisaient confiance sans se poser de questions. Les autres, les railleurs et les idiots, le laissaient tranquille. Il ne voulait pas savoir si c'était parce qu'ils avaient peur ou parce qu'ils le trouvaient ridicule. Au fond, il s'en fichait.

A La Nouvelle-Orléans, il avait eu beaucoup de chance de faire équipe avec David Caswell. Caswell tenait à respecter le règlement mais savait aussi se fier à l'intuition, aux « pressentiments ». Malachi respectait son flair et David, en échange, n'insistait jamais pour savoir comment il devinait où aller chercher des disparus. Comme cette fois où un père de famille, mort dans une tornade, avait guidé Malachi jusqu'à ses enfants, restés en vie dans un coin perdu en priant pour qu'on les retrouve.

Le problème, avec ce genre de « sixième sens », c'était qu'on ne savait jamais quand il allait se manifester. Et puis, bien sûr, il ne

servait strictement à rien d'expliquer aux gens que les esprits étaient comme les vivants : ils ne pouvaient décrire une situation que s'ils y avaient eux-mêmes assisté ou avaient été témoins de quelque chose. Blue, par exemple, n'aurait pu donner l'identité du tueur que s'il l'avait connue. En revanche, il avait su qu'on utilisait le passage secret et que Gus y avait trouvé la mort. C'était pour cette raison qu'il avait guidé Abigail sur les lieux. Mais comme il n'avait pas vu lui-même le meurtrier...

Malachi sortit enfin de sa voiture pour rejoindre le restaurant. A mi-chemin, cependant, il fit halte.

Un petit groupe de clients tardifs se dirigeaient vers l'entrée. Ils ne virent pas le pirate qui se tenait debout devant la porte, avec sa redingote, son tricorne et ses cheveux noirs...

Mais Malachi, lui, le voyait très bien. C'était Blue Anderson, et il comprit aussitôt que Blue l'attendait.

Il resta immobile puis, voyant que Blue ne bougeait pas, s'avança vers lui en priant le Ciel que personne ne soit en train de l'observer par les fenêtres.

Quand il fut près de Blue, la voix frêle et éraillée de ce dernier résonna. Était-ce une réalité ou une hallucination du cerveau de Malachi ? Il ne savait pas.

— Abby est au bord de l'eau, dit le spectre. Quand le tueur passe par le tunnel, je ne le vois pas... Mais je sais quand il sort son canot, et chaque fois, un cadavre surgit juste après. Or Abby est là-bas.

— Où ? Où exactement, Blue ? demanda Malachi d'une voix anxieuse.

Heureusement, Abigail était bien entraînée. Elle savait se servir de son arme et l'avait sans doute prise avec elle.

Blue agita vaguement le bras.

— Là-bas, répéta-t-il, dans le petit parc qui borde la rive, près de la jetée... Il faut y aller.

Malachi ne se le fit pas dire deux fois. Il se mit à courir comme un fou, dépassa en trombe d'autres restaurants, se faufila entre les véhicules des parkings, puis traversa une rue sans se soucier des voitures qui arrivaient et auraient pu l'écraser.

Il arriva enfin. Il connaissait l'emplacement, puisqu'il avait étudié le trajet du tunnel dès son arrivée. Mais il n'avait pas pu ouvrir le vantail...

Est-ce que quelqu'un l'aurait descellé, par hasard ?

Oui. Non seulement il était descellé, mais il était grand ouvert.

Malachi obliqua vers la rive. Puis, soudain, il vit que quelqu'un nageait dans l'eau sombre en soutenant quelqu'un d'autre. Il fonça tout en appelant Jackson sur son portable pour lui demander de le rejoindre, puis jeta son portable par terre et plongea à son tour.

Abigail se dirigeait vers la rive tout en halant une jeune femme. Elle semblait bonne nageuse, mais commençait visiblement à fatiguer. Malachi nagea vers elle aussi vite qu'il put, les muscles bandés. Le courant, cette nuit-là, était très fort.

Abigail tressaillit voyant apparaître un nageur. Il vit son regard s'emplir de crainte, comme si elle se demandait comment résister à un assaillant tout en sauvant la vie de la jeune femme qu'elle maintenait à flot. Cette dernière, de toute évidence, était soit évanouie, soit déjà morte. Un filet de sang s'infiltrait dans l'eau sans que Malachi puisse discerner d'où il provenait. Puis, à un moment, entre deux vaguelettes bordées d'écume, il vit que les poignets de l'inconnue étaient rougis, profondément éraflés.

On l'avait ligotée. Elle saignait... Il y avait une chance pour qu'elle soit encore en vie.

Il se rendit compte qu'Abigail tentait de le repousser du pied.

— C'est moi ! cria-t-il. C'est moi, Malachi !

A ces mots, un immense soulagement se peignit sur le visage d'Abigail.

— Je vais prendre le relais, ajouta-t-il.

Il ignorait totalement quelle distance Abigail avait parcourue. La connaissant comme il commençait à la connaître, il était certain qu'elle aurait ramené son fardeau jusqu'à la jetée, d'une manière ou d'une autre. En tout cas, elle n'en pouvait plus.

Elle accepta d'un hochement de menton. Elle recula, et Malachi glissa un bras sous le torse de la jeune femme. Les habits de cette dernière étaient si trempés d'eau que leur poids seul aurait suffi à l'entraîner vers le fond.

Ils continuèrent à progresser vers le bord, l'un derrière l'autre. Les sirènes de la police, à présent, hululaient. Quand Malachi atteignit enfin la rive, des ajoncs s'accrochèrent à ses pieds, mais il parvint à se dégager. Ils étaient arrivés.

Jackson s'accroupit sur le muret pour attraper Abigail par les bras et la hisser.

— Tenez bon ! lança-t-il en même temps à Malachi.

Quelques minutes plus tard, des plongeurs de la police et des secouristes arrivèrent en courant. Deux policiers se mirent à l'eau avec un brancard flottant et y allongèrent la jeune femme. Jackson tendit la main à Malachi pour l'aider à grimper. Ce dernier, reconnaissant, ne se fit pas prier.

Abigail, debout sur la rive, tremblait de froid. Instinctivement, Malachi s'approcha pour la prendre dans ses bras. Lui aussi commençait à sentir la fraîcheur de l'air. L'un contre l'autre, cependant, ils parvinrent à se réchauffer mutuellement.

Ils observèrent en silence la remontée du brancard. Dès qu'il fut

déposé sur la rive, les secouristes entreprirent la respiration artificielle. Malachi les entendait compter à voix basse, concentrés dans l'effort.

Tout à coup, la jeune femme recracha un brusque jet d'eau.

— Elle est vivante ? demanda Abigail dans un souffle.

— Oui, elle vit, répondit l'un des médecins.

Malachi vit que les vêtements trempés de la victime étaient souillés de sang. Son regard s'assombrit : il craignait de comprendre ce que cela signifiait.

Abigail se remit à trembler comme une feuille.

Malachi la serra plus étroitement contre lui.

— Vous avez accompli une véritable prouesse, Abigail. Quelques minutes de plus dans l'eau, avec ses vêtements si lourds... la malheureuse n'aurait pas survécu.

Elle se tourna vers lui, le visage livide, les yeux agrandis par l'émotion.

— C'est Helen, Malachi. Helen Long. Elle est vivante. Dieu soit loué !

* * *

La presse, comme par hasard, arriva sur les lieux presque immédiatement. Ce n'était cependant un hasard qu'en apparence : toujours à l'affût d'un scoop, les journalistes locaux avaient dû surveiller les échanges radio de la police.

David Caswell fonça vers eux pour les faire patienter. Avant même qu'il ait pu décider quelles informations leur donner, néanmoins, la rumeur qu'on avait retrouvé Helen Long s'était répandue comme la poudre. Les chaînes de radio et de télévision se mirent à installer leur matériel alors même que les policiers et les médecins étaient encore à l'œuvre.

Abigail les regardait en frissonnant, soulagée d'avoir Malachi à son côté. Heureusement que David avait interdit aux reporters, intrusifs et même agressifs, de les interviewer.

Elle s'en félicitait d'autant plus qu'elle avait l'impression de vivre un moment très intime, très personnel. Ils avaient sauvé une femme et, surtout, une femme qu'elle connaissait bien.

Jackson partit dans l'ambulance qui amenait Helen à l'hôpital. Abigail et Malachi, trempés comme des soupes, furent emmenés directement dans les locaux de la police. Ils s'emmitouflèrent dans les couvertures qu'on leur avait prêtées et David Caswell recueillit leur déposition.

Il les interrogea rapidement, soucieux de ne pas les retenir trop longtemps. Enfin, avec un regard un peu intrigué à l'intention

d'Abigail, il lui demanda comment elle avait deviné qu'Helen était tombée à l'eau. Abigail répondit qu'elle n'avait rien deviné du tout, mais s'était trouvée là par hasard et avait distingué une forme dans le fleuve. Avant de repartir, ils appelèrent Jackson à l'hôpital. Helen Long était encore inconsciente, mais les médecins se montraient optimistes sur son état.

Quand ils furent rentrés au Chasseur de dragons, Grant Green et Sullivan étaient en train de fermer. Abigail se rendit compte que c'étaient déjà les petites heures du matin.

La journée avait été très longue et particulièrement mouvementée. D'abord, ils avaient retrouvé le corps d'une inconnue que ses proches cherchaient sûrement avec anxiété, et qui seraient accablés d'apprendre sa mort. Et maintenant, Helen... Heureusement, ils avaient au moins réussi à sauver l'une des deux.

— Mon Dieu ! s'écria Grant en les voyant. Dans quel état vous êtes-vous mis ?

— Nous avons un peu nagé, répondit Malachi.

Il ne donna aucune précision, mais Abigail savait que la nouvelle n'allait pas tarder à se répandre. Il était inutile d'inventer un mensonge quelconque pour expliquer leur tenue.

— Nous avons *beaucoup* nagé et, surtout, retrouvé Helen, intervint-elle.

— Helen ? Vous l'avez retrouvée ? s'exclama Sullivan.

— Oui, dans le fleuve.

— Dans... dans le fleuve ? balbutia Grant. Mais c'est fantastique ! Je ne savais pas, je n'ai pas écouté les infos...

Puis il se rembrunit pour ajouter à voix basse :

— Elle n'est pas morte, au moins ?

— Non, elle est vivante, répondit Abigail en secouant la tête. On l'a transportée à l'hôpital.

— Elle va pouvoir raconter ce qui lui est arrivé, alors, fit remarquer Grant. Dieu merci ! Les flics vont mettre la main sur ce salaud... Avec un peu de chance, il résistera et ils seront obligés de l'abattre. Ce ne serait que justice !

— La justice se rend d'abord dans les tribunaux, Grant. Cela dit, Helen va effectivement pouvoir répondre aux questions.

— Elle n'a encore rien dit ?

— Pour l'instant, elle est toujours inconsciente, indiqua Malachi. Sullivan soupira.

— Mais elle va revenir à elle ?

— Les médecins pensent qu'elle va complètement récupérer, dit Abigail.

— Dieu soit loué ! s'exclama Grant.

— Oui, Dieu soit loué ! ajouta Sullivan.

— Maintenant, fit remarquer Grant en pinçant le nez et en reculant d'un pas, vous devriez vous nettoyer un peu, tous les deux. On dirait que vous vous êtes roulés au fond du fleuve ! Ce style de coiffure tout collé sur le crâne ne te va pas très bien, Abby. Allez donc prendre une douche, nous allons finir de fermer. Et reposez-vous !

— J'y vais ! dit Abigail.

— Bonsoir, lança Malachi aux deux autres avant de suivre Abigail à l'étage.

Ils entrèrent alors dans l'appartement.

— Tiens ! ce n'était pas fermé, fit-il remarquer, étonné.

— Non, je suis partie en catastrophe.

— Alors, je vais jeter un coup d'œil, d'accord ?

Abigail hocha la tête. Malachi ressortit. Son « coup d'œil » dura en fait assez longtemps. Abigail l'entendit ouvrir des portes, et elle aurait parié qu'il vérifiait même sous les lits. Quand il revint dans le salon, il se dirigea tout droit vers la batterie d'écrans. Il savait bien s'en servir et vérifia tout ce qui s'était passé depuis leur départ, caméra par caméra. Au bout d'une minute, il s'adossa sur son siège.

— Ça va, personne n'est entré ici. Sullivan est passé à la réserve vers 21 heures prendre deux bouteilles de bourbon. Grant a travaillé un moment dans le bureau... Les autres étaient tous à leur poste. Rien à signaler, apparemment.

Il se tourna vers Abigail pour ajouter :

— Qu'est-ce qui vous a fait vous précipiter vers le fleuve ?

— J'ai vu une ombre près de la grille de l'escalier du sous-sol. C'était Blue. Il m'a incitée à prendre le passage jusqu'au bout. Le vantail était ouvert... Il est censé être scellé, mais il était ouvert !

Malachi tambourina des doigts sur la table.

— C'est justement au bout du tunnel que vous aviez retrouvé Gus, non ?

— Oui.

— La police et les secouristes sont venus sur place, j'imagine ?

— Bien sûr, mais personne n'a pensé à examiner le vantail.

Malachi prit son portable. Il appela David, grimaça en l'écoutant, puis chuchota tout en couvrant le récepteur :

— Je crois qu'il dormait... Il n'a pas l'air content.

En même temps, Abigail entendait faiblement la voix de David. Il s'était peut-être endormi, mais il était maintenant pleinement réveillé, et expliquait qu'il allait immédiatement envoyer ses hommes inspecter le passage.

Quand il eut raccroché, Malachi se leva pour aller fermer à clé la porte de l'appartement, puis lança en souriant :

— En dépit de ce qu'a dit Grant, je trouve qu'aucune coiffure ne vous dessert, agent Anderson. Même humide de votre plongée, vous

restez très séduisante.

— Merci. Maintenant que vous avez verrouillé, nous sommes tranquilles, n'est-ce pas ?

— Tout à fait tranquilles, assura-t-il. Et j'ai quelque chose à vous annoncer.

— Quoi donc ?

— Nous avons trouvé à qui appartenait le doigt de Gus... celui qui était dans son tiroir.

— Ah bon ?

— Oui. C'était celui de Ruth Seymour, la première victime.

— Gus ne pouvait absolument pas le savoir !

— Non, sûrement pas. Je pense cependant que c'est à cause de cette découverte qu'il vous avait appelée.

— Pourquoi moi et pas la police ? murmura Abigail.

— Il devait être inquiet. Sans doute aussi savait-il que vous n'iriez jamais le soupçonner d'un acte aussi barbare, contrairement aux policiers. De toute façon, je crois que ça n'aurait pas changé grand-chose qu'il les alerte.

Abigail opina de la tête.

— Cela vous réconforte un peu ? demanda-t-il.

— Oui. Je sais que Gus agissait toujours pour le mieux.

Avec un pauvre sourire, elle ajouta :

— Je vais prendre une douche.

— Moi aussi.

Abigail gagna sa propre chambre, se déshabilla, puis examina son Glock avant d'entrer dans la douche. Ce n'était pas le moment d'avoir une arme de service inutilisable... Après l'avoir essuyée avec soin et s'être assurée qu'il fonctionnait, elle la glissa dans le tiroir de sa table de nuit et revint dans la salle de bains. La chaleur du jet d'eau qui ruisselait sur elle, l'idée de redevenir propre lui procurèrent une sensation presque divine.

Elle sortit de la douche, enfila un peignoir et retourna dans le salon. La figure de proue sculptée accrochée au mur la toisait d'un air sévère. Abigail sourit en regardant les objets et les drapeaux qui ornaient la pièce. Gus avait tellement aimé cette maison, son histoire !

Elle aussi, elle l'adorait. Elle ne permettrait pas qu'un tueur maniaque détruise tout ça. Jamais !

Elle s'assit alors devant l'écran. Rien ne bougeait, ni à l'intérieur ni aux abords de la bâtisse.

Quand Malachi sortit de la chambre de Gus, elle se leva. Il avait revêtu lui aussi un peignoir, bleu marine, et lissé ses cheveux encore humides.

— Tout se passe bien ? s'enquit-il d'une voix un peu rauque.

— Rien à signaler. Tout a l'air normal.

Elle se rassit. Malachi, debout derrière elle, se pencha pour regarder lui aussi l'écran. Abigail eut soudain une conscience aiguë de sa présence. Il était sans doute nu sous son peignoir. Comme elle... Elle observa son visage à la dérobée, remarquant de nouveau la virilité de ses traits, son menton volontaire, le jeu de ses muscles sous le tissu.

— Oui, commenta-t-il, tout à l'air normal. Nous avons les mêmes prises de vue dans votre maison du square. L'écran sera surveillé toute la nuit... Les membres de l'équipe se relaient.

— Et nous ? Nous n'avons pas besoin de nous relayer ?

— Non, répondit-il en secouant la tête. Parce que nous sommes en première ligne. Je débute encore dans ce secteur, comme vous, mais j'ai suffisamment croisé de « chasseurs de fantômes » pour savoir comment ils fonctionnent. Les agents les plus actifs dans l'enquête — deux, en général — ont besoin de repos. En l'occurrence, c'est nous. Alors, ce sont les autres qui surveillent les écrans et mènent les investigations sur les suspects, les allées et venues...

Abigail ne l'écoutait pas vraiment. La fraîche odeur de savon qu'il dégageait, sa simple présence la rendaient distraite.

Malachi tourna la tête vers elle. Il plongea son regard dans le sien et, soudain, son expression changea subtilement.

Il y eut un silence, puis il frôla du doigt la joue d'Abigail, descendit le long de sa mâchoire. Elle se mit debout, se serra impulsivement contre lui et il l'étreignit avec force.

Alors, il l'embrassa. D'abord avec une certaine retenue, comme s'il posait une question muette... Mais elle répondit avec passion, écartant les lèvres pour accueillir sa langue. Un désir fougueux l'embrasa tout entière. Leur baiser se fit ardent, avide. Il parut durer une éternité, comme si c'était le premier baiser du monde, comme s'ils en faisaient la découverte pour la toute première fois.

Bientôt, cependant, cela ne suffit plus. Abigail sentit les mains de Malachi se glisser sous son peignoir, explorer sa peau nue avec douceur, presque avec respect, puis plus fiévreusement. Elle entremêla ses doigts dans ses cheveux pour l'attirer plus près de lui. Ils vacillèrent, éperdus de désir, et il souffla entre deux baisers :

— Dans quelle chambre ?

— La mienne, haleta-t-elle de la même façon.

Il prit une profonde inspiration pour répondre d'une voix rauque :

— Attends. Nous allons peut-être un peu vite. Je ne...

— Je n'avais rien prévu non plus, répondit-elle en souriant, mais ne t'inquiète pas. Je prends la pilule.

Malachi sourit à son tour.

Ils s'avancèrent dans le couloir sans cesser de s'étreindre et de s'embrasser, quitte à se cogner dans le mur de temps à autre. Une fois dans la chambre d'Abigail, ils se laissèrent tomber sur le lit dans le

désordre des peignoirs. Malachi retira le sien à la hâte, puis aida Abigail à se dénuder aussi. Il resta immobile quelques instants, sans qu'elle pût savoir à quoi il pensait, mais cela n'avait pas d'importance. Elle se hissa sur lui en savourant le contact de ses seins sur son torse. Ils s'embrassèrent de nouveau, puis Abigail se livra aux caresses de Malachi, sensuelles, incroyablement érotiques, à en faire perdre la tête... Elle qui n'avait vécu si longtemps que pour le Chasseur de dragons et pour son travail ! Mais cela non plus n'avait plus d'importance. Plus rien d'autre ne comptait que cette magie créée par un autre être, seul capable de transformer soudain sa vision du monde. Et cet être, c'était Malachi... Elle n'avait jamais éprouvé un désir aussi intense, aussi avide. Le moindre de ses gestes l'embrasait tout entière. Il l'amena juste au bord de la jouissance, puis ralentit, recommença, et enfin la pénétra avec la même urgence fiévreuse que celle qu'elle éprouvait.

Tout, autour d'elle, parut se mettre à tourner et se dissoudre, mais, en même temps, ses sens semblaient plus aiguisés que jamais. Le moindre frôlement du corps de Malachi, sa chevelure, le jeu évocateur de sa musculature la mettaient en extase. Elle s'arqua, se souleva, vibra des pieds à la tête, puis eut l'impression soudain de plonger dans un brasier de plaisir. Elle le sentit culminer en elle à son tour, puis se laissa retomber dans une béatitude extatique. L'air autour d'eux parut soudain plus frais. Elle sourit : le sexe n'avait rien de neuf, c'était même vieux comme le monde, mais elle avait cependant l'impression qu'ils venaient de le réinventer pour eux seuls.

Ecartant une mèche de cheveux de son visage, elle se lova contre lui.

— Est-ce que... est-ce que c'est permis ? murmura-t-elle.

Malachi eut un petit sourire.

— Je n'ai demandé la permission à personne.

— Oui, mais...

— Je pense qu'il n'y a pas de problème. Angela est bien avec Jackson, Will est avec Kate, et ils travaillent ensemble. Il y a même deux autres couples dans l'unité. C'est peut-être dû à nos talents uniques...

Il s'écarta un peu pour la regarder en face, puis ajouta :

— Peut-être aussi parce que notre champ d'activité attire les gens les plus exceptionnels qui soient !

Abigail s'allongea en fixant le plafond, le sourire aux lèvres.

— Je suis exceptionnelle, alors ?

— Absolument.

— Tu n'es pas ordinaire non plus, tu sais.

— J'espère bien !

— Je n'aurais jamais imaginé...

Malachi se redressa sur un coude sans la quitter des yeux.

— Moi non plus, je n'aurais jamais imaginé qu'il se passerait... tout ça. J'ai un peu mal commencé, d'ailleurs. Il m'arrive de manquer de diplomatie.

— Ce n'est pas grave. Tes autres qualités compensent largement ce défaut.

Il se pencha pour l'embrasser de nouveau. Elle n'aurait jamais cru qu'un baiser puisse s'avérer aussi profond, susciter en elle des vibrations aussi intenses...

Ils recommencèrent à faire l'amour, d'abord avec lenteur, puis avec une frénésie croissante, et Abigail s'affala enfin dans les bras de Malachi, pantelante. Cette fois, ils restèrent silencieux. L'épuisement avait pris le dessus, et elle sombra dans un sommeil sans rêves.

Elle n'entendit même pas les premiers employés des cuisines arriver, le lendemain matin.

Elle ne s'éveilla qu'en sentant Malachi sauter au bas du lit pour se précipiter vers le salon, puis entendit la sonnerie d'un téléphone.

Il réapparut une minute plus tard et s'arrêta sur le seuil, entièrement nu et parfaitement à l'aise. D'une voix troublée, mêlée d'un peu de regret, il déclara :

— Helen Long a repris conscience et s'est mise à parler. Nous devons filer tout de suite à l'hôpital.

* * *

Jackson les accueillit dès leur arrivée.

— Comment va-t-elle ? demanda Abigail.

— Elle s'en sort bien. Elle souffre un peu de déshydratation, mais c'est tout.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Pour l'instant, pas grand-chose. Elle n'est réveillée que depuis deux heures. David lui a demandé si elle se rappelait qui l'avait kidnappée, mais comme elle est encore désorientée, il a préféré faire venir Abigail. Cela devrait l'aider à recouvrer ses esprits et à rassembler ses souvenirs.

— Espérons, dit Abigail.

Malachi hocha la tête, puis demanda à Jackson :

— Je l'ai vue saigner dans l'eau. Elle est blessée, n'est-ce pas ? Est-ce qu'on lui a coupé le doigt ?

— Oui. Elle a pleuré quand elle s'en est rendu compte et on a dû lui donner des sédatifs. Elle est plus calme, maintenant, et parfaitement lucide. Le chirurgien lui a promis de mettre une sorte de prothèse qui se verra à peine. Ensuite, elle s'est remise à pleurer, mais, cette fois, par soulagement d'être restée en vie... Elle sait que vous

l'avez sauvée, Abigail, même si elle se demande bien comment vous avez su qu'elle était tombée dans le fleuve.

— J'ai vu une forme qui bougeait, murmura Abigail.

Jackson n'insista pas sur ce point.

— Avez-vous remarqué quels vêtements elle portait ?

— Ils étaient très volumineux, en tout cas, intervint Malachi. Laisse-moi deviner... Elle était déguisée en femme de pirate ?

— C'est ça, répliqua Jackson. Elle portait le costume qu'elle arbore quand elle joue sur le *Cygne noir*.

— Allons voir ce qu'elle peut nous dire, suggéra Malachi.

Helen était installée dans une chambre assez vaste. C'était d'autant mieux que, maintenant, David Caswell, Jackson Crow, Abby et Malachi s'entassaient dans la pièce, soucieux de ne pas perturber la malade mais désireux, également, de ne pas perdre un seul de ses mots.

Malachi entendait ronronner le moniteur cardiaque. Tout autour, les infirmiers allaient et venaient dans les couloirs. Un policier, assis sur une chaise devant la porte, montait la garde jour et nuit. Si jamais l'inconnu qui s'en était pris à la jeune femme apprenait où elle se trouvait et tentait d'achever sa sinistre entreprise, mieux valait prendre toutes les précautions nécessaires.

Helen était appuyée contre des oreillers, le visage pâle. Elle était visiblement très faible, mais ses yeux étaient brillants et elle se montrait tout à fait cohérente.

— Helen, Abigail est venue vous parler, dit gentiment Jackson. Je pense que vous êtes capable de lui répondre, n'est-ce pas ?

Helen regarda Abigail. Elle eut un faible sourire et murmura :

— Merci, Abby.

— C'est toi-même que tu dois remercier, Helen. Tu t'es battue pour survivre.

— Merci à vous aussi, ajouta Helen en tournant la tête vers Malachi.

— Je vous en prie. Vous êtes une battante, Helen. Vous êtes forte et vous allez nous aider à arrêter ce criminel.

— Peut-être...

Helen regarda sa main bandée. Ses yeux s'emplirent de larmes mais elle les retint d'un sanglot étouffé.

— Parle-nous, Helen, dit Abigail. Comment t'a-t-on enlevée ? Y avait-il un seul individu, plusieurs ? Si nous voulons l'attraper...

— Vous ne pourrez pas, murmura Helen.

— Si, insista Malachi. Surtout avec l'aide de votre témoignage.

Helen prit une profonde inspiration pour expliquer :

— J'ai fait la connaissance d'un homme, sur le *Cygne noir*. Il m'a raconté qu'il voulait créer un parc d'attractions à Savannah, plus

précisément ouvrir une demeure « hantée » sur le thème des pirates. Il était plutôt sympathique, avenant, sans rien d'ambigu. Il m'a demandé si je connaissais des bâtiments qui pourraient faire l'affaire. Je lui ai dit que j'étais amie avec le meilleur guide touristique de la ville — Roger, bien sûr — et que j'allais y réfléchir. J'ai demandé un de ses plans de la ville à Roger et je me suis rappelée la vieille église, dont Roger m'avait souvent parlé. L'association privée qui en est propriétaire n'a pas les moyens de la restaurer, ça aurait pu marcher... Je suis allée faire un tour sur les lieux avant de redonner rendez-vous à ce type. C'était juste avant l'enterrement de Gus, un jour où nous sommes tous retrouvés à bavarder au Chasseur de dragons...

— Je me souviens, dit Abigail.

— Bref, je lui avais dit de me rejoindre sur le parking du Chasseur mais, à l'heure convenue, il n'y avait personne. A la place, j'ai trouvé sa carte de visite sous les essuie-glaces de ma voiture, avec un mot qui me donnait rendez-vous directement à l'église.

— Helen, à quoi ressemblait cet homme ? demanda Malachi d'un air grave.

— C'est difficile à dire. Il avait l'air d'un homme d'affaires, assez grand... Sans doute pour se mettre tout de suite dans l'ambiance « pirate », il avait les cheveux longs, une barbe et une moustache noires. On voyait à peine son visage.

— Avez-vous l'impression de l'avoir déjà croisé ? Déjà vu quelque part ?

Helen fronça les sourcils.

— Il me rappelait vaguement quelque chose, c'est vrai, mais je n'arrivais pas à me souvenir qui ou quoi. Peut-être ressemblait-il simplement à quelqu'un que je connais.

— Quel nom vous avait-il donné ?

Helen fronça plus encore les sourcils.

— Chris... Chris Condent, c'est ça. La carte de visite indiquait « Christopher », mais il m'avait dit de l'appeler Chris.

Malachi garda un visage de marbre mais son cerveau fonctionnait à toute allure. *Christopher Condent* ! C'était le nom d'un flibustier qui avait connu son heure de gloire entre 1718 et 1720... Après avoir ramassé d'énormes butins, il s'était retiré en France, avait monté une compagnie marchande et était mort de vieillesse.

— Donc, reprit-il à voix haute, vous avez trouvé sa carte de visite et ce mot vous donnant rendez-vous à l'église. Et ensuite ?

— J'y suis allée et, à ma grande surprise, la porte de l'église était ouverte. J'ai pensé que cet homme avait réussi à se faire prêter une clé par l'association propriétaire.

— Et après ? insista Abigail.

— Après... Je suis entrée, répondit Helen après un long soupir.

Puis elle se tut, le regard fixé dans le vide.

— Helen ? insista doucement Malachi.

Helen ne réagit pas. Elle ne semblait même pas l'avoir entendu.

Abigail s'approcha du lit pour lui presser la main.

— Continue, Helen... Nous t'écoutons.

Helen, les yeux pleins de larmes, secoua la tête.

— Que s'est-il passé ensuite ? insista Malachi. Dites-nous.

— En fait, je ne sais pas très bien... Dès mon entrée, j'ai senti une douleur atroce à la tête. Quelque chose m'était tombé dessus ou on m'avait frappée, je ne sais pas... Je n'ai rien vu, rien entendu.

Helen se tut de nouveau, le visage crispé.

Malachi adressa un discret signe de tête à Abigail. Elle comprit le message : il lui passait le relais. Helen connaissait mieux Abigail que lui et lui faisait confiance. Si quelqu'un parvenait à la faire parler, c'était elle.

— Donc, intervint Abigail, tu as perdu conscience... Mais ensuite, tu es revenue à toi, non ?

— Oui. Je me trouvais dans une cabine... Une cabine de bateau, et j'étais ligotée. J'avais l'impression d'entendre les clapotis de l'eau, des coups de sifflet, des sirènes... Il faisait très sombre. Il y avait bien des hublots mais ils étaient bouchés. De toute façon, je n'aurai pas pu me déplacer pour essayer de voir à l'extérieur.

Abigail s'assit sur le lit.

— Je sais à quel point c'est difficile d'évoquer tout ça, Helen, mais c'est indispensable. Que s'est-il passé après ?

— Il est entré dans la cabine. C'était... c'était horrible !

— Ma pauvre Helen ! dit Abigail.

— Il... il m'a dit que j'étais la captive d'un pirate et que j'avais intérêt à me tenir tranquille, parce que les prisonniers rétifs ne vivaient pas longtemps. Il a ajouté qu'il avait demandé une rançon, puis il a répété que si j'essayais de m'échapper... il me tuerait.

— Est-ce que tu l'as reconnu ? Était-ce l'homme d'affaires avec lequel tu avais rendez-vous ?

Helen ouvrit de grands yeux.

— Je ne pense pas. Je ne suis même pas sûre du tout que c'était lui.

— Comment cela ?

— Eh bien, lui... c'était un vrai pirate. Un *vrai* !

— Vous ne croyez pas, intervint Malachi, qu'il s'agissait de quelqu'un qui était *déguisé* en pirate ? Après tout, ce Chris Condent vous avait dit qu'il comptait ouvrir une maison hantée pour les touristes, avec des pirates dans tous les coins...

Helen secoua de nouveau la tête. Elle commençait à s'agiter.

— Mais ce n'était plus Chris Condent. C'était un vrai pirate, je vous

l'ai dit ! Grand, avec de longs cheveux noirs... et les yeux bleus. Je l'avais déjà vu avant... Dans ton restaurant, Abby. C'était le pirate du Chasseur de dragons !

Helen s'interrompit, comme si elle attendait qu'Abigail comprenne enfin.

— Tu sais, insista-t-elle, celui qui s'appelle Blue. Blue Anderson !

Après avoir entendu Helen réaffirmer qu'elle était convaincue d'avoir été enlevée et détenue par un pirate mort plus de deux siècles auparavant, Abigail et Malachi quittèrent l'hôpital.

Comme la maison du square Chippewa était un lieu privé, plus discret que le restaurant, ils s'y rendirent pour aller examiner les écrans vidéo. David Caswell les y retrouva et tout le groupe se réunit pour commenter ce que les uns et les autres avaient appris.

La maison datait du début du XIX^e siècle ; elle appartenait à la famille d'Abigail depuis 1850. C'était une jolie bâtisse de style colonial, avec un porche majestueux à huit colonnes. L'intérieur n'était pas immense. Au rez-de-chaussée, un grand couloir central menait jusqu'à l'arrière, avec accès sur le jardin. Un escalier conduisait à l'étage, où se trouvaient trois chambres. Le deuxième étage abritait une vaste pièce qui avait été autrefois la nursery. Le rez-de-chaussée, lui, comptait une vaste salle à manger, sur la droite, avec une ancienne dépendance transformée en cuisine. La cuisine d'origine, autrefois située dans le jardin, avait été transformée en véranda. De l'autre côté du couloir s'ouvrait un grand salon, qui donnait sur un petit salon de musique.

C'était la première fois que Malachi voyait la maison d'Abigail. Il l'examina avec curiosité. Il était évident qu'elle n'y avait pas beaucoup séjourné ces dernières années : tout se trouvait dans un état impeccable, avec un petit cachet désuet. La télévision installée dans l'ancien salon de musique, par exemple, était aussi vieille que la chaîne stéréo. L'ameublement était de style colonial traditionnel, à l'exception d'un grand fauteuil inclinable bien plus moderne.

— C'était celui de mon père, expliqua Abigail. Il adorait s'y installer pour regarder le football à la télévision, le dimanche.

— Mon père en avait un du même genre, répondit Malachi. Je l'apprécie beaucoup aussi, et il m'arrive de m'y vautrer pour regarder des films ou même du foot !

— Je tiens beaucoup à ce fauteuil. Il me rappelle papa. C'était un type formidable. Maman était adorable, aussi, d'ailleurs. Ils étaient un peu « à l'ancienne » : maman aimait faire la cuisine et avait monté une

petite boutique en ligne de vêtements pour enfants. Elle faisait d'autres choses aussi, bien sûr, mais préférait vraiment habiller les petits. Je pense qu'elle aurait aimé avoir une grande famille. C'était toujours elle qui accompagnait les sorties d'école, qui faisait les collectes pour la Croix-Rouge... Une vraie dame du Sud.

Abigail se tut un moment, le regard empreint de nostalgie.

— Ils étaient tous les deux très hospitaliers, comme on l'est ici par tradition. Papa travaillait dans la technologie mais passait autant de temps qu'il pouvait au Chasseur de dragons. Parce qu'il aimait son histoire, mais aussi parce que c'était un pragmatique et que, d'après lui, s'il y avait de l'argent à faire autour de la légende de Blue, autant qu'il soit fait par la famille Anderson.

— Leur fille a pourtant développé une vocation d'agent fédéral ! souigna Malachi.

— Ils m'ont toujours poussée à choisir librement ma voie, que ce soit astronome ou mère au foyer.

— Ils ont bien fait. C'est ainsi qu'on devrait élever les enfants.

Abigail hocha la tête, l'air vaguement distrait. Elle avait entrepris de lui faire visiter les lieux pendant que les autres étaient réunis dans le grand salon, autour des ordinateurs et d'une batterie d'écrans. Malachi s'était rendu compte que l'enthousiasme avec lequel elle évoquait sa maison semblait un peu forcé.

— Abigail, dit-il, tout ça est passionnant, mais tu as l'air soucieuse. Qu'est-ce qui te préoccupe ?

Tout à coup, elle tourna la tête vers lui et explosa :

— Le fait qu'on accuse mon ancêtre de s'en prendre à des jeunes femmes pour les jeter à l'eau ! C'est insensé !

— Nous savons tous pertinemment que le fantôme de Blue ne ferait jamais ça, Abigail.

— Tu m'as dit une fois que les fantômes étaient très différents entre eux, qu'il y en avait de timides, d'expansifs... Alors, j'imagine que certains ont conservé de vraies capacités de nuisance, qu'ils sont méchants et pervers. Mais pas Blue !

— Abigail, répondit Malachi en se retenant pour ne pas la prendre dans ses bras — ce n'était ni l'endroit ni le moment —, il est vrai que certains spectres ne se montrent jamais, que d'autres sont des curieux qui fouinent partout, que d'autres encore apprennent à produire des courants d'air froid ou à déplacer des objets... Mais jamais, jamais à ma connaissance, aucun n'a déployé la force ou *l'énergie* nécessaires pour s'en prendre à un être humain. Encore moins quand il s'agit de le ligoter pour le jeter dans un fleuve. Aucun policier ne croira ça de Blue, je peux te l'assurer.

Abigail exhala l'air de ses poumons en voûtant les épaules.

— Autrement dit, quelqu'un se déguise en Blue Anderson, c'est

ça ?

— J'en suis persuadé. Retournons voir les autres pour en discuter et établir le programme de la journée.

Abigail se mit soudain à sourire.

— Surtout que la journée sera moins triste qu'hier, puisque Helen est revenue à elle.

Dans le salon, ils virent Kate et Angela assises devant les écrans, l'air attentif.

Jackson, un peu plus loin, travaillait sur un ordinateur, une pile de papiers devant lui.

— Où est Will ? demanda Malachi.

— Il passe la journée sur le *Cygne noir*, répondit Kate.

— Parfait, dit Malachi tout en tirant une chaise pour Abigail et en s'asseyant lui-même. Du nouveau au Chasseur de dragons ?

— Macy vient d'arriver, indiqua Angela. Elle a pris sa place à l'accueil, apparemment pour vérifier les réservations. Sullivan accroche les verres dans leur rack. Bootsie vient d'arriver en claudiquant. Il est tout seul, Aldous et Dirk ne sont pas là pour l'instant. David a appelé Dirk pour lui dire qu'il pourrait passer voir Helen à l'hôpital quelques minutes. Dirk ne va pas embarquer, aujourd'hui. Will sera seul avec l'équipage et la troupe.

— En tout cas, au Chasseur de dragons, c'est apparemment « business comme d'habitude », fit remarquer Kate.

— Bien, dit Malachi en s'avançant pour poser les mains à plat sur la table. J'ai un détail à vous donner. Quand je suis arrivé à Savannah, l'autre jour, j'ai fait quelques recherches sur l'histoire de la piraterie et je suis tombé sur le nom de Christopher Condent, celui que Helen nous a donné pour son assaillant. Je sais que David Caswell a essayé de retrouver ce type dans les listings des chambres d'hôtes ou des retraits bancaires, mais il ne trouvera rien, parce que le contact d'Helen a pris le nom d'un pirate qui a réellement existé au XVIII^e siècle et est mort en France après s'être considérablement enrichi. J'en conclus que notre agresseur compte l'imiter, faire fortune puis prendre ensuite une paisible retraite ! Le Condent dont je parle était né en 1690. Il s'est enfui à la Jamaïque en 1718 quand Woodes Rogers¹ est arrivé et s'est livré à toutes sortes d'atrocités. Il torturait ses prisonniers, leur coupait le nez, les oreilles... Mais sa cruauté n'a jamais été punie. Un jour, lui et ses hommes ont capturé un navire arabe qui valait une fortune, et Condent s'est retiré en France avec son butin. Il y est mort de sa belle mort. Si je vous raconte cette histoire, même si elle est un peu légendaire, c'est parce qu'à mon avis, notre tueur n'a pas choisi ce pseudonyme par hasard. Condent a torturé et massacré autant qu'il voulait et n'a jamais eu d'ennuis, au contraire. On dit même que c'est lui qui a inventé les fameux étendards de

pirates ornés de crânes... Le sien en avait trois.

— Si cet homme veut prendre une retraite paisible après avoir commis des horreurs, alors pourquoi Helen est-elle persuadée d'avoir été attaquée par Blue ? répliqua Abigail. Blue n'a jamais fait de mal à personne. Il ne violait pas ses captives et n'enfreignait pas le code d'honneur qui le liait à ses hommes !

— A mon avis, notre inconnu a choisi de se grimer en Blue parce que Blue est le plus connu des pirates de Savannah. Il a sa statue dans ton restaurant, on trouve son effigie dans toutes les boutiques de souvenirs... Il y a même, au bord du fleuve, un panneau de bois qui le représente, avec un trou à la place de la tête pour que les gens puissent se faire prendre en photo ! En outre...

Malachi s'interrompit un instant pour jeter un coup d'œil à Jackson. Ce dernier les avait rejoints et l'écoutait avec attention.

— ... il est possible que notre agresseur méprise Blue qui, de son vivant, ne s'est jamais conduit comme un pirate retors et cruel. Il doit trouver amusant de ruiner la réputation de Blue en faisant croire qu'en réalité, il était aussi cruel et dépourvu de scrupules que tous les autres.

— Une chose dont nous sommes sûrs, en tout cas, c'est qu'il tue ses victimes à partir d'un bateau, murmura Abigail avec lenteur.

Elle parcourut la tablée du regard, comme pour s'assurer qu'ils s'intéressaient à ce qu'elle allait dire.

— Bref, reprit-elle, il semble clair que toute cette histoire tourne autour du fleuve. Et si le tueur se sert des passages secrets, ce n'est pas tant pour amener ses victimes jusqu'à l'embarcadère que pour imiter ce qui se pratiquait à la grande époque de la flibuste.

Jackson opina.

— On peut aussi en conclure qu'il n'est pas étranger à la ville. Il y habite, les gens le connaissent, il n'aurait aucun mal à expliquer pourquoi il se déguise en pirate à l'occasion. Il n'aurait qu'à prétendre qu'il s'apprête à faire l'animation d'une croisière pour aider un ami, comme Dirk, par exemple.

— A moins que ce ne soit Dirk lui-même, intervint Malachi.

Abigail haussa les sourcils.

— Tu ne crois pas que si Dirk était coupable, il se garderait bien d'approcher Helen ?

— Pas nécessairement, répondit Malachi en haussant les épaules. Il se fie peut-être à son déguisement pour passer inaperçu.

Abigail garda le silence.

— Je n'accuse pas Dirk, reprit Malachi. Je dis simplement qu'il est sur la liste des suspects.

— Je vais me charger de lui, intervint Jackson. Fouiller son passé, vérifier ses allées et venues au cours des semaines écoulées et, surtout, de ces derniers jours... Je voudrais savoir exactement où il était le

jour où Helen a disparu, par exemple.

— Il était au Chasseur de dragons, rappela Abigail.

Malachi s'éclaircit la gorge.

— Il y avait effectivement, ce jour-là, non seulement Dirk mais aussi Bootsie, Sullivan, Macy, Aldous, votre ami Roger English et bien d'autres, sans oublier Helen, que tout le monde a vue. Seulement, nous ignorons si les uns ou les autres ne sont pas sortis à un moment donné.

Abigail resta coite de nouveau. Malachi vit que Kate et Angela la fixaient avec compassion. Elles savaient combien il peut être douloureux d'apprendre qu'un proche n'est peut-être pas celui qu'on croit.

— Il n'y a pas que le Chasseur, insista Abigail, têtue. Savannah compte des dizaines de bateaux en tout genre, des yachts... et autant de capitaines.

— Nous en avons conscience. Nous regardons aussi du côté de la flotte locale, équipages compris, dit Jackson. Pour l'instant, cependant, nos victimes ont une seule chose en commun.

— Laquelle ?

— Elles ont toutes mangé au Chasseur quelques jours avant leur disparition. Même Rupert Holloway... Il a dîné dans votre restaurant deux jours avant de mourir.

* * *

Abigail se sentait impuissante, alors qu'elle aurait tellement voulu agir ! Finalement, peut-être ferait-elle aussi bien de retourner au Chasseur et d'insister auprès de Blue Anderson pour qu'il se montre et accepte une bonne fois pour toutes de discuter avec elle. Elle avait envie de « l'enguirlander » sérieusement pour lui faire comprendre à quel point ils avaient besoin de son aide. Surtout que si le tueur se faisait passer pour lui : sa réputation d'honorable pirate allait se retrouver notoirement ternie. Blue avait toujours respecté le code de l'honneur. Il ne s'était jamais livré à des actes barbares, contrairement à tant d'autres.

Evidemment, elle savait qu'elle avait encore beaucoup à apprendre sur les fantômes. Il était sans doute aussi inutile de morigéner un spectre que de crier dans le désert !

Malachi et elle se rendirent le long du fleuve en attendant leur prochain entretien avec Helen Long, prévu quelques heures plus tard. C'était Jackson qui leur avait suggéré de faire une promenade et un bon déjeuner au bord de l'eau. Abigail, d'ailleurs, se sentait affamée. Ils avaient grignoté un peu à n'importe quelle heure, ces derniers temps.

Ils prirent des saucisses accompagnées de purée dans l'un des pubs

irlandais favoris d'Abigail. De leur table, sur la terrasse, ils regardèrent des canots remonter lentement le fleuve. Les mouettes, omniprésentes, poussaient des cris aigus. De nombreux touristes déambulaient le long des boutiques.

— Des canots à rames..., murmura Abigail. Est-ce qu'on a enquêté de ce côté ?

— Jackson a demandé à la police une enquête poussée. Aucun propriétaire n'a refusé qu'on examine son embarcation. Je ne pense pas que notre tueur utilise un canot. Nous penchons pour un bateau plus gros, répondit Malachi. A la limite, une grosse barque...

— Je me demande bien comment nous allons le retrouver !

— N'oublie pas que le tueur était probablement encore dans les parages, quand tu as retrouvé Helen.

Abigail fronça les sourcils, pensive.

— Je ne me rappelle pas avoir vu de bateau, pourtant. J'ai aperçu Helen parce que j'ai vu une forme sombre qui flottait et, surtout, qui bougeait. Je n'ai pas pris le temps de réfléchir... J'ai plongé.

— Elle a eu énormément de chance que tu le fasses. Même si plonger sans réfléchir n'est pas toujours l'idée du siècle !

Abigail préféra changer de sujet.

— Un jour, il faudra que tu visites Savannah pour de bon, dit-elle. C'est une ville tellement belle ! Tu as déjà vu le cimetière colonial, par exemple, mais le cimetière Bonaventure est l'un des plus harmonieux que je connaisse.

— Mais je l'ai déjà vu, argua Malachi.

— Ah ! C'est vrai... Pour l'enterrement de Gus.

— J'y étais même déjà venu avant, en fait.

— Bien sûr, suis-je bête... Beaucoup de gens visitent cette ville, et comme tu n'habites pas très loin...

— Je suis loin de connaître Savannah aussi bien que toi, cela dit.

Malachi but une gorgée de thé glacé et reposa son verre avant d'ajouter :

— A propos... ces saucisses-purée irlandaises sont délicieuses.

— Ils font aussi de la très bonne musique, répondit Abigail. Et puis, il faudra vraiment que tu déjeunes chez Mme Wilkes. Son établissement se trouve 107, avenue West Jones et tous les matins à 11 heures, je dis bien *tous* les matins, la queue commence à se former. A l'intérieur, qu'on soit touriste ou non, on prend place à une longue table et on se fait des tas de nouveaux amis. En outre, on y mange divinement. Gus et mes parents m'y emmenaient de temps à autre, quand Selma Wilkes était encore de ce monde. C'était un vrai personnage...

Abigail soupira puis reprit :

— Il y a tellement de choses à voir, ici ! Le théâtre historique, la

maison de Juliette Gordon Low, le Centre culturel Massie... Il faudrait faire une promenade en carriole à cheval, aussi.

Malachi se pencha pour lui prendre la main.

— Je ferai tout ça, c'est promis.

Abigail hocha la tête en se demandant pourquoi, tout à coup, elle avait l'impression de le connaître depuis toujours. Elle savait si peu de choses de lui, en fait !

En tout cas, elle ne rêvait que de se réveiller de nouveau à côté de lui. Si elle ne devait plus jamais sentir ses mains sur elle, admirer son sourire, plonger son regard dans le sien... ou même simplement l'observer en train de réfléchir ou de suivre l'une de ses intuitions, elle ne s'en remettrait pas.

Elle baissa la tête en se demandant si elle n'était pas trop dithyrambique à propos de Savannah. Elle n'avait pas à défendre sa ville avec autant de ferveur, après tout. Savannah, avec sa beauté, se défendait très bien toute seule.

— La Virginie aussi, c'est magnifique, dit-elle en relevant la tête.

Malachi se mit à rire.

— Absolument ! J'adore Richmond. La « Maison blanche » qui a abrité autrefois le Congrès confédéré sudiste, le cimetière Hollywood, tous les monuments à la mémoire de la guerre de Sécession... Le coin où j'habite est assez isolé, mais je pense qu'il te plaira.

Abigail ouvrit la bouche pour évoquer encore la Virginie, ou d'ailleurs n'importe quel sujet sauf ce qui s'était passé entre eux, mais n'eut pas le temps d'articuler le moindre mot. Quelqu'un venait de s'approcher de leur table.

C'était Roger English.

— Bonjour, lança-t-il, comment allez-vous, tous les deux ?

— Bien, Roger, merci, répondit Abigail en souriant. Et toi ?

— Ça va très bien, répondit-il. Je dois admettre qu'hier j'étais au trente-sixième dessous. Alors, en apprenant aux infos ce matin que tu avais repêché Helen Long dans le fleuve, ça m'a vraiment remonté le moral.

— Nous sommes allés la voir. Elle s'en sort bien, indiqua Malachi.

— Vous a-t-elle donné le nom du tueur ?

— Non, hélas. Elle est encore très faible. Il faut lui laisser le temps de rassembler ses souvenirs pour qu'elle nous donne d'autres détails.

Roger hocha la tête.

— J'espère sincèrement qu'elle vous mettra sur la piste !

— Quel bon vent t'amène ? demanda Abigail. Tu viens juste d'arriver ?

— J'ai rendez-vous avec Bianca pour déjeuner, mais elle est en retard.

— Je suis sûre qu'elle ne va pas tarder, dit Abigail.

— Je suis en train de beaucoup m'attacher, avoua Roger.

Abigail eut soudain l'impression d'entendre de nouveau l'écho de ses propres paroles : « Je suis sûre qu'elle ne va pas tarder »...

Et si elle se trompait ?

Elle jeta un regard à Malachi. Il dévisageait Roger, les sourcils froncés.

— Pourquoi ne l'appellez-vous pas pour voir ce qui la retient ? suggéra-t-il.

— J'ai déjà essayé. Je tombe sur son répondeur. J'ai même appelé sa chambre d'hôtes, sans succès.

L'interprétation de ce qu'il venait de dire parut soudain frapper Roger de plein fouet. Ses jambes parurent se dérober sous lui, et il serait tombé si Malachi n'avait bondi pour lui apporter une chaise et le faire asseoir.

Roger fixa sur eux un visage blême.

— On l'a kidnappée aussi ! cria-t-il. Appelez la police ! Ah non, vous êtes déjà de la police... Enfin, je veux dire, du FBI... Mon Dieu, mais qu'est-ce qu'on peut faire ?

Malachi avait déjà saisi son portable.

— D'abord, ne paniquez pas, répondit-il. Il arrive à tout le monde d'être en retard, d'avoir un téléphone déchargé... Cela dit, étant donné les circonstances, nous allons informer David Caswell de tout ce que nous savons sur Bianca.

Pendant que Malachi s'entretenait avec David, Abigail demanda à Roger, qui donnait véritablement l'impression d'avoir reçu un mur sur la tête :

— Son nom entier est Bianca Salzburg, c'est ça ? Elle nous a dit qu'elle quittait Chicago pour venir s'installer ici. Est-elle originaire de Chicago ? C'est important, Roger.

— Elle s'appelle bien Salzburg et elle bien est née à Chicago, murmura Roger. Elle a étudié à l'université Northwestern. Elle travaille pour une petite compagnie d'armateurs spécialisée dans le transport d'objets fragiles. Ça s'appelle « Pack-A-Gram ». Ils comptent ouvrir un bureau à Savannah. Elle est descendue au Old Hayden House... Tu connais la maison, Abby. Elle était habitée par Jimmy Hayden lui-même jusqu'à l'an dernier. Quand il est mort, sa nièce Shelly a repris les rênes pour ouvrir des chambres d'hôtes...

Roger était si inquiet qu'il parlait d'une voix blanche, sans timbre.

Abigail se souvint que Bianca, comme les victimes décédées, avait pris un repas au Chasseur de dragons. Elle garda sa pensée pour elle.

Malachi remercia David, raccrocha, passa un autre coup de fil puis rangea son portable.

— David lance les recherches. Ensuite, il vient directement ici, déclara-t-il. J'ai également prévenu nos collègues du FBI. Au moins,

nous aurons pris toutes nos précautions. Bianca a combien de temps de retard, maintenant, Roger ?

Roger consulta sa montre.

— Maintenant ? Presque quarante minutes.

— L'agent Angela Hawkins nous rejoint aussi. Elle va attendre avec vous. Pendant ce temps, Jackson Crow consulte les fichiers fédéraux pour réunir un maximum d'informations. Avec un peu de chance, cela dit, Bianca va arriver comme une fleur d'ici quelques minutes, se répandre en excuses et expliquer qu'elle n'avait pas rechargé son portable.

Roger se leva brusquement en s'écriant.

— Attendez... Il faut interroger Helen ! Elle seule peut dire ce qui se passe. Je file à l'hôpital. Il faut qu'elle parle. Elle te doit bien ça, Abby. Tu l'as sauvée, non ?

Malachi se leva à son tour en posant la main sur l'épaule de Roger.

— Roger, écoutez-moi... Il ne sert à rien de paniquer. Bien sûr que nous retournerons voir Helen. Seulement, personne ne pourra lui faire dire ce qu'elle ne sait pas.

— Mais elle a forcément entendu quelque chose, aperçu quelqu'un ! protesta Roger.

— Tout ce qu'elle dit, c'est qu'elle a vu un pirate, murmura Abigail.

— Un *quoi* ?

— Elle est convaincue que c'est Blue Anderson qui l'a agressée.

— Blue Anderson ? répéta Roger, l'air égaré.

— Roger, ordonna Malachi d'un ton ferme, asseyez-vous, essayez de vous détendre... Je vous demande d'attendre l'arrivée d'Angela. Ensuite, Abigail et moi partirons à la recherche de Bianca, d'accord ? Et tous les flics de la ville seront sur les dents.

Roger baissa la tête.

— Bianca est sûrement dans un souterrain, ou prisonnière sur un bateau... Comment pourrez-vous la retrouver ?

— Nous ferons tout notre possible.

Abigail mit une main sur le bras de Roger.

— Je vais te faire servir la spécialité de Gus, d'accord ? Du thé avec du whisky. Ça t'aidera à calmer tes nerfs.

— Bon, d'accord, marmonna Roger d'une voix rauque.

Quand la serveuse hélée par Abigail apporta le thé, Angela venait d'arriver. Grande, ravissante, très maîtresse d'elle-même, elle sut vite mettre Roger en confiance pour le faire parler de Bianca. Il raconta comment ils s'étaient rencontrés, expliqua qu'elle était formidable...

— Si on y allait ? dit Malachi à Abigail.

— Oui, allez-y, répondit Angela. Roger et moi restons tranquillement à bavarder.

— Pour l'addition..., commença Abigail.

Angela agita la main.

— Ne vous en faites pas. Nous prendrons sans doute autre chose avec Roger, et Jackson va nous rejoindre. Il a déjà remis un modèle de l'avis de recherche à la police. Ça va être diffusé partout. Nous allons peut-être un peu vite, mais dans le doute...

Abigail embrassa Roger sur le sommet du crâne.

— Tout ira bien, assura-t-elle dans un souffle.

Il hocha la tête, l'air toujours aussi sonné.

Malachi prit Abigail par le bras et l'entraîna jusqu'au parking du Chasseur de dragons.

— Tu penses vraiment qu'on a enlevé Bianca ? demanda-t-elle.

Il fit une moue dubitative.

— Je ne sais pas. Peut-être a-t-elle simplement voulu laisser tomber Roger. En tout cas, on ne peut pas prendre de risque. Nous allons faire halte à sa chambre d'hôtes, puis nous irons à l'hôpital voir Helen. On ne sait jamais, elle peut nous mettre sur une piste... Est-ce que tu connais la personne qui a repris la Old Hayden House ? Shelly, si j'ai bien compris ?

— Oui, c'était une amie de Gus. Il connaissait tout le monde, en ville. Shelly a grandi à Charleston. Je ne savais pas qu'elle avait transformé sa demeure de famille en chambres d'hôtes, mais ça ne me surprend pas. C'est une magnifique maison coloniale et ils avaient déjà installé une piscine il y a une dizaine d'années.

— OK Guide-moi, dit Malachi, qui avait pris le volant.

Il s'orientait déjà assez bien dans Savannah et, dès qu'ils se furent garés, Abigail courut vers l'entrée de la maison. La porte était ouverte. A l'intérieur, dans le vaste hall, un escalier majestueux montait directement à l'étage en mezzanine. Shelly se trouvait au bureau de l'accueil, au rez-de-chaussée.

— Abby, bonjour ! lança-t-elle en souriant.

Elle contourna son bureau pour venir serrer Abigail dans ses bras. Elles ne se connaissaient pas intimement, car Shelly avait cinq ans de plus et habitait auparavant Charleston, mais s'étaient vues régulièrement au fil des années. Mince, jolie, Shelly avait d'abord travaillé comme graphiste. En revenant à Savannah, elle avait radicalement changé de vie.

— Shelly, ça fait plaisir de te voir ! répondit Abigail en lui rendant son étreinte.

— Mes félicitations, dit Shelly. Il paraît que tu es l'agent Anderson, maintenant !

— Oui, enfin, je débute ! répondit Abigail.

Malachi se tenait juste derrière elle. Elle vit Shelly écarquiller les yeux en le découvrant, puis ramener vers elle un regard incrédule.

Abigail se demanda comment elle n'avait pas mesuré, dès le début, à quel point Malachi était séduisant et sexy. Il exerçait vraiment sur la gent féminine une attraction spectaculaire.

Elle ne faisait d'ailleurs pas exception...

Elle se secoua. Quel que soit le tour qu'avait pris sa relation avec Malachi, il ne fallait pas oublier qu'ils étaient avant tout en mission. Ils avaient un devoir à accomplir.

— Bonjour, dit Shelly à Malachi. Vous êtes ensemble ?

Elle avait l'air tout à fait approbateur.

— Shelly Hayden, Malachi Gordon, dit Abigail, faisant les présentations. Malachi est détective privé et consultant pour le FBI, Shelly. Nous sommes venus parce que l'une de tes clientes ne s'est pas présentée à son rendez-vous. Nous voulons nous assurer qu'elle va bien.

— Oh... Quelle cliente ? Bianca Salzburg, je suppose ? Je ne vois qu'elle, car à part ça je n'ai que deux couples de retraités et une famille de quatre personnes. Ce matin, elle avait l'air en pleine forme. J'avais fait des quiches pour le petit déjeuner et elle les a trouvées très bonnes. Quand elle est partie, elle était très gaie.

— Vers quelle heure était-ce ? s'enquit Malachi.

— 11 heures, environ.

— Vous a-t-elle dit où elle allait ?

— Non, et j'avoue ne pas demander à mes clients où ils se rendent. Il leur arrive de se renseigner sur les visites guidées ou les promenades en carriole, mais... j'estime que je n'ai pas à mettre le nez dans leurs affaires.

— Vos autres hôtes étaient-ils déjà descendus, quand elle a pris son petit déjeuner ? poursuivit Malachi.

— Oui. Les Morton étaient assis à une table du patio. Je sers le petit déjeuner dehors dès que le temps le permet.

— Est-ce qu'ils sont encore là ? demanda Abigail.

— Oui, près de la piscine.

— Tu permets ? demanda Abigail avec un geste en direction de la piscine.

— Je t'en prie.

Abigail se mit en route, suivie de Malachi et de Shelly, qui avait emboîté le pas à ce dernier.

— Il paraît que vous avez retrouvé l'employée de Dirk qui avait disparu, dit Shelly. Cette actrice qui jouait sur le *Cygne noir*... Vous pensez que Bianca a pu disparaître aussi ? Que... que le même homme aurait pu la kidnapper et l'agresser ? Son absence ne remonte qu'à quelques heures, après tout.

Shelly semblait troublée et déconcertée.

— En tout cas, nous préférons vérifier, dit Malachi.

— Mon Dieu ! C'est affreusement angoissant..., murmura Shelly.

Les Morton formaient un beau couple de sexagénaires, dynamiques et bronzés. L'espace d'un instant, Abigail les envia. On devinait qu'ils avaient travaillé dur pour élever leurs enfants et qu'à présent, ils profitaient d'une retraite dorée bien méritée, sans jamais se quitter.

Elle se présenta rapidement, expliqua que Bianca Salzburg n'allait probablement pas tarder à réapparaître, mais qu'étant donné les récents événements, ils préféraient ne rien négliger.

— Cette charmante jeune fille ? Disparue ? Mais c'est affreux ! s'écria Mme Morton.

Elle se tourna vers son mari en enchaînant :

— N'est-ce pas qu'elle est délicieuse, Henry ? Elle nous a tenu compagnie au petit déjeuner, un peu plus tôt.

Henry Morton hocha la tête. Son épouse ramena les yeux vers Abigail.

— C'est la première fois qu'elle vient à Savannah. Elle est de Chicago, en fait. Elle aime beaucoup Chicago, où elle a toute sa famille, mais on lui a proposé de venir diriger la branche locale de son entreprise qui va s'ouvrir ici. Elle nous a dit qu'elle était enthousiasmée par Savannah, qu'elle trouvait la ville magnifique. Nous lui avons raconté que nous venons ici depuis des années. Nous préférons rester à Philadelphie, près de nos petits-enfants, mais nous descendons à Savannah un mois par an.

— C'est l'une des plus belles villes du monde, acquiesça Abigail. Est-ce que Bianca vous a parlé de ses projets pour la journée ?

— Ma foi, oui ! Elle a rencontré un jeune homme du coin et elle devait déjeuner avec lui. Dans l'un des restaurants près du fleuve. J'ai oublié lequel... Est-ce que tu te souviens, Henry ? Le pub irlandais ?

— C'est ça. Elle allait au pub irlandais, Connie, murmura Henry.

— Si tu sais autre chose, il faut le dire ! insista son épouse.

Elle leva les yeux au ciel. Henry lui sourit.

— Shelly pense qu'elle est partie vers 11 heures. Vous confirmez ? demanda Malachi.

— C'est ça, dit Connie. Elle nous a salués de la main au passage.

Abigail les remercia. Henry fit part de ses inquiétudes à propos de Bianca : Abigail promit de les appeler dès qu'elle aurait des nouvelles.

Elle se dirigea vers la sortie avec Malachi.

— Quel couple sympathique ! observa Abigail tandis qu'ils se dirigeaient vers la voiture.

— Oui, répondit-il d'un air pensif. J'ai l'impression qu'ils sont ensemble depuis des années et qu'ils sont toujours amoureux.

— Je les envie, dans un sens.

Malachi lui sourit avec malice.

— Tu es encore trop jeune pour être jalouse. Tu as la vie devant

toi !

— Je sais, mais ils me font penser à mes parents. Eux aussi avaient une belle vie, mais ils n'en ont pas profité aussi longtemps...

— Dis-toi qu'ils étaient sans doute bien plus heureux que beaucoup de gens qui vivent centenaires.

C'était vrai. Pour autant, ses parents et ses grands-parents lui manquaient toujours autant. Aussi préféra-t-elle changer de sujet.

— Donc, nous allons voir Helen ?

— Oui.

Ils longeaient le cimetière colonial. Soudain, Abigail vit avec surprise que Malachi se garait dans un emplacement libre le long du trottoir.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ici ?

— Nous n'en avons que pour une minute.

— D'accord.

Malachi était déjà sorti de la voiture. Abigail le suivit. Ils franchirent le vaste porche surmonté d'un aigle et se dirigèrent vers le fond du cimetière, en direction du banc sur lequel le vieux couple de fantômes leur était apparu la dernière fois.

Le couple ne se trouvait pas sur le banc, mais debout devant une tombe.

Abigail s'arrêta pour laisser Malachi s'approcher d'eux. Il s'immobilisa, garda le silence et baissa la tête avec respect.

Au bout de quelques minutes, Abigail le rejoignit. Malachi prit la parole à voix basse.

— Bonjour, dit-il au couple. Je suis désolé. C'était votre fils ?

L'homme tressaillit, surpris, regarda sa femme, puis Malachi et Abigail, et cette dernière l'entendit répondre d'une voix aussi frêle qu'une feuille agitée par le vent.

— C'est à moi que vous vous adressez, jeune homme ?

— Oui. Si vous me pardonnez l'intrusion, répondit Malachi.

— Vous êtes pardonné, monsieur, dit la femme. Oui, c'est la tombe de notre fils.

— Il a déjà quitté ce monde depuis longtemps, dit doucement Malachi. Vous pourriez le rejoindre, si vous vouliez.

Le vieil homme fit signe que non.

— Impossible ! chuchota-t-il. Des soldats ont saccagé la pierre tombale, gratté l'inscription et le nom avec un couteau... Nous devons monter la garde. Ils pourraient revenir !

— Si vous me dites ce qui était écrit, je pourrais le faire graver de nouveau, répondit Malachi. Les soldats ne reviendront pas, rassurez-vous. Ils se sont mal conduits parce qu'ils étaient amers, parce qu'un bon nombre de leurs camarades avaient péri dans les combats, mais la

guerre est finie depuis cent cinquante ans. Je le répète, je peux faire réparer cette tombe. Je vous en fais la promesse solennelle. Il suffit que vous me donniez le nom de votre fils et l'épithaphe qui l'accompagnait.

— C'est vrai, vous pourriez faire ça ? demanda la femme.

— Avec l'aide de cette jeune femme, oui, répliqua Malachi en montrant Abigail.

Abigail fit un pas en avant.

— J'habite Savannah depuis toujours... Je sais à qui m'adresser, dit-elle.

L'homme la dévisagea.

— Vous nous aideriez ? Sincèrement ?

— Oui. Vous pouvez me faire confiance.

— Vous êtes ici en permanence, n'est-ce pas ? reprit Malachi.

— Toujours ! répondit l'homme en prenant la main de sa femme.

— J'imagine que vous remarquez tout ce qui se passe aux alentours ?

— Bien sûr. Nous surveillons les abords sans relâche !

— C'est tout à votre honneur, déclara gravement Malachi. Je rends hommage à votre dévouement. Si je peux me permettre, cependant, vous pourriez peut-être nous aider, nous aussi. En ce moment, des jeunes femmes sont enlevées à Savannah. Auriez-vous noté quelque chose d'anormal, tard dans la soirée, quand il y a moins de monde ? Ou même dans la journée, en dépit de la foule ?

L'homme dévisagea longuement Malachi puis, finalement, tendit le bras dans une direction.

— Par là-bas, dans ce coin, il y a quelque chose de bizarre, répondit-il enfin de sa voix flûtée.

— Ce n'est pas si bizarre que ça, protesta sa femme. C'est une entrée des anciens égouts. Il y a des années que c'est à l'abandon.

— Oui, des années sans que personne fasse quoi que ce soit ! répliqua son mari.

— Ça remonte à l'époque de la fièvre jaune, rappelle-toi. L'entrée avait d'abord été scellée, puis rouverte, pour tenter d'évacuer les corps pendant l'épidémie sans risquer la contagion. Ils avaient même creusé un tunnel jusqu'au vieil hôpital. Il y en a eu, du mouvement, à cet endroit !

— Y avez-vous remarqué des mouvements quelconques, récemment ? demanda Malachi.

— Justement, des ombres, pendant la nuit. De jour, je ne sais pas, ajouta l'homme.

— Il se passe tellement de choses, dans ce cimetière ! renchérit son épouse. Prenez l'allée qui longe ces anciens égouts, par exemple. Là, derrière ce mausolée. Parfois, on y voit filer une grande silhouette qui

ne ressort jamais ! Nous sommes nombreux à hanter les lieux, vous savez. Nous sommes des ombres, et certains d'entre nous marchent toute la nuit sans se lasser. Alors, vous répondre précisément, c'est difficile... Mais nous monterons la garde, si vous le souhaitez.

— Ce serait très gentil.

— Mon fils s'est battu avec courage pendant la guerre de 1812², reprit la femme. Je vais vous dire ce qui était écrit sur la pierre tombale : « Lieutenant Josiah Beckwith, né le 9 avril 1790, mort pour son pays le 12 septembre 1814 à la bataille de North Point. C'était un fils, un mari et un père dévoué, en même temps qu'un vrai patriote. »

— C'est noté. Je vais m'en occuper, dit Abigail en griffonnant l'építaphe sur un petit carnet.

L'homme avait glissé un bras autour des épaules de sa femme. Il tenta de la relâcher pour tendre la main aux nouveaux venus, mais n'y parvint pas et se contenta de murmurer :

— Je suis Edgar Beckwith... Et voici mon épouse, Elizabeth.

— Je m'appelle Malachi Gordon, dit ce dernier, et ma compagne Abigail Anderson.

— Anderson ? répéta la femme en plissant le front. Etes-vous liée à la famille propriétaire de la taverne ?

Abigail fit signe que oui.

— Ce sont de braves gens, mademoiselle Anderson.

Abigail les remercia puis Malachi la prit par le bras, laissant derrière eux le couple de spectres immobile devant le tombeau de leur fils. Tout en marchant, Abigail aperçut deux jeunes femmes près d'un mausolée et surprit leur regard entendu. Elle sentit ses joues s'enflammer.

— Elles nous prennent pour des fous en train de gesticuler devant une vieille tombe, marmonna-t-elle. Comme si nous parlions à des amis imaginaires !

Malachi se mit à rire.

— De nos jours, avec les portables et les casques, plus personne ne s'étonne de voir des gens parler tout seuls ! répliqua-t-il.

— Tu penses vraiment que les Beckwith ont vu quelque chose d'anormal ?

— Je le crois, et ça confirme l'endroit que je comptais explorer.

— Quel endroit ?

— Les souterrains.

1. . Woodes Rogers, corsaire britannique devenu gouverneur des Bahamas (1679-1732), mort en fait à Nassau.

2. . Guerre anglo-américaine dite de 1812, qui a duré jusqu'en 1815. Les Etats-Unis avaient tenté d'envahir les colonies britanniques.

Malachi appela David pour lui demander d'envoyer une patrouille près de l'entrée des anciens égouts. Il appela ensuite Jackson, pour suggérer que quelqu'un fasse des recherches sur les particularités historiques et architecturales de la zone. Pendant ce temps, il retournerait à l'hôpital avec Abigail pour voir Helen.

— A-t-on du nouveau à propos de Bianca Salzburg ? demanda Abigail.

Malachi posa la question à Jackson. Non, Bianca n'avait pas réapparu.

Ils reprirent la voiture en direction de l'hôpital.

— Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de t'arrêter au cimetière pour bavarder avec ce vieux couple ? demanda Abigail.

— Toi ! répondit-il avec un sourire taquin.

— Moi ?

— Oui. Quand tu m'as dit que tu admirais les Morton et étais jalouse d'eux, je me suis rappelé ce vieux couple de revenants. Leur constance et leur sens de l'honneur ont quelque chose d'admirable. Ils ne bougeront pas tant qu'on n'aura pas restauré la tombe de leur fils.

— Comment vais-je expliquer à la municipalité et aux équipes d'entretien du cimetière qu'il faut réparer justement cette tombe-là ?

— Nous dénicherons bien quelque chose dans les archives ou dans un livre sur l'histoire de la ville.

Abigail regardait droit devant elle. Elle avait les traits tirés, l'air anxieux. Malachi lui prit la main.

— Je me fais du souci pour Bianca, murmura-t-elle.

— Apparemment, ce type séquestre un moment ses victimes avant de les tuer. Cela nous laisse un peu de temps.

— Il les séquestre en les torturant ! répliqua-t-elle.

Malachi n'eut rien à répondre. Après un court silence, il reprit :

— Nous verrons bien ce que Helen va nous raconter, maintenant qu'elle est hors de danger.

A l'hôpital, on les prévint que la jeune femme dormait paisiblement. Kate était restée auprès d'elle. A l'entrée d'Abigail et de Malachi, elle se leva et s'étira.

— Je vous laisse la place. Je vais en profiter pour me dégourdir les jambes et prendre un café ! dit-elle.

— Vas-y, nous t'attendons, répondit Malachi.

Au moment où elle franchissait la porte, il lui demanda à voix basse :

— Elle t'a dit quelque chose ?

— Rien de nouveau. Je pense qu'elle nous a livré tout ce qu'elle sait, mais vous aurez peut-être plus de chance que moi... Elle s'est endormie il y a une heure.

Une fois Kate partie, Abigail s'assit sur le lit. Helen battit des paupières, eut un regard d'abord effrayé mais qui s'éclaira aussitôt.

— Bonjour, Abby..., dit-elle d'une voix faible.

— Bonjour, Helen. Comment te sens-tu ?

— Ça va. Dirk est venu me voir, répondit Helen.

Elle sourit et ajouta :

— Avec Aldous et Bootsie. Aldous est un amour. Il m'a dit qu'il s'était fait tellement de souci que ses cheveux ont presque commencé à repousser !

Abigail éclata de rire et jeta un coup d'œil à Malachi.

Il hocha la tête pour lui faire comprendre qu'il la laissait momentanément mener la discussion.

Abigail prit une profonde inspiration.

— Helen, la police soupçonne un autre enlèvement.

Helen ferma les yeux. Elle devint livide et frémit de tout son corps.

— Mon Dieu ! dit-elle dans un souffle.

— Toi seule peux nous aider, Helen.

Helen secoua la tête, l'air impuissant.

— Je ne vois pas comment, fit-elle remarquer d'une voix tremblante. Vraiment pas.

Elle rouvrit les yeux pour les fixer sur Abigail.

— Je ne croyais pas aux fantômes, avant. Je sais que Blue Anderson est censé avoir été un gentleman, qu'on voit beaucoup de bons pirates au cinéma, avec des acteurs comme Errol Flynn ou Johnny Depp, mais... C'est vraiment Blue qui m'a kidnappée. J'en suis absolument certaine. Même s'il est mort depuis longtemps.

— Ça ne peut pas être Blue, Helen. Et même si Blue revenait hanter Savannah, il ne se conduirait pas ainsi. C'est forcément quelqu'un qui s'est déguisé comme lui.

— Mais...

— Réfléchis, Helen. Tu sais bien que j'ai raison.

Malachi s'avança, tira une chaise et s'assit à côté du lit, en face d'Abigail.

— Helen, dit-il, on vous a frappée à la tête, violente, séquestrée dans une pièce obscure... Vous vous montrez très courageuse, mais il

faut vraiment tenter de vous rappeler le moindre petit détail. Par exemple, que s'est-il passé juste avant qu'Abigail ne vous retrouve dans le fleuve ?

Helen plissa le front en tentant de se concentrer.

— Voyons... J'étais dans le noir. J'entendais les clapotis de l'eau... Et puis Blue est arrivé...

— Un homme déguisé comme Blue, insista Malachi.

Abigail le foudroya du regard, mais Helen enchaîna d'une voix morne :

— Un homme déguisé comme Blue. Je l'ai juste aperçu avant qu'il me bande les yeux.

— Avec un tissu ?

— Oui, un bandeau...

— Vous dites que vous étiez dans une petite pièce, fit remarquer Malachi. Quel genre de pièce ?

— Ça ressemblait à une cabine. Et puis...

Les larmes se mirent à couler sur les joues d'Helen.

— Il s'est mis à me toucher..., balbutia-t-elle.

— Vous n'avez pas besoin de vous rappeler ça maintenant, assura Malachi. Dites-moi simplement s'il portait de l'après-rasage, une eau de toilette... Si vous avez remarqué sa voix...

— C'était une voix éraillée, comme celle d'un pirate.

— Vous rappelez-vous d'autres bruits ? Avez-vous entendu d'autres personnes ? insista Malachi.

Abigail lui jeta un nouveau regard puis posa une main rassurante sur celle d'Helen, en évitant soigneusement de toucher l'aiguille de l'intraveineuse.

— Non, je n'ai rien entendu d'autre. Sauf...

Elle se mordilla la lèvre et enchaîna :

— Tout au début, j'ai eu l'impression qu'il y avait des gens autour. De la musique. Et puis, j'ai entendu une sorte de bruit sourd, régulier... *tap-tap-tap*... Je l'ai réentendu à d'autres moments, d'ailleurs. C'était peut-être un orchestre...

— Merci, Helen, dit Abigail.

Malachi reprit la parole.

— Avez-vous d'autres souvenirs pendant cette captivité ?

Helen frémit de nouveau. Abigail se pencha pour redresser doucement une mèche de ses cheveux.

— J'étais allongée sur le lit... la couchette... C'était très inconfortable. Il m'a dit que j'étais une captive tombée amoureuse de lui. Il me répugnait. Il me donnait envie de vomir ! J'ai eu un haut-le-cœur et... ça l'a mis en rage. Il m'a dit que j'étais une mauvaise captive.

— Etait-il en permanence sur place ? s'enquit Malachi.

— Je ne sais pas... Je ne me souviens pas. J'étais allongée pieds et poings liés, je ne pouvais pas bouger. Parfois, il sortait de la cabine, puis il revenait, me touchait de nouveau... Il était écœurant. Je n'aurais jamais pu faire semblant d'être amoureuse de lui, comme il le demandait. Ça le mettait dans une colère noire. Alors, à un moment, il a défait la corde que j'avais aux chevilles, il m'a soulevée, m'a tordu la main pour la maintenir sur une table ou je ne sais quoi, et puis...

Helen s'interrompit avec un gros sanglot.

— Il t'a coupé une phalange, dit doucement Abigail.

— Oui... Il m'a coupé le doigt ! s'écria Helen en pleurant de plus belle. J'ai encore ce bruit affreux dans les oreilles... un sifflement, un coup sec... Et juste après j'ai eu terriblement mal. J'avais toujours les yeux bandés mais je... J'avais compris ce qu'il avait fait !

— Ma pauvre Helen..., murmura Abigail en lui caressant la joue, le cœur serré. Je suis tellement, tellement désolée pour toi !

Malachi lui lança un regard signifiant que, même s'il le déplorait, il n'avait d'autre choix que de poursuivre l'interrogatoire.

— Donc, il vous a mutilée pendant que vous aviez encore les yeux bandés. Que s'est-il passé ensuite ?

— Il m'a traînée sur le sol... je crois qu'il y avait encore de la musique, murmura Helen. Et puis ces coups réguliers... *tap-tap-tap*... J'ai cru aussi entendre des rires, mêlés aux clapotis... A un moment, j'ai senti l'air froid de la nuit. Je savais qu'il avait un couteau, j'ai pensé qu'il allait me poignarder, mais il s'est contenté de couper mes liens et, brusquement, je me suis retrouvée dans l'eau. J'avais perdu le bandeau. Je ne sais pas où il est passé. J'ai tenté de rassembler mes forces pour nager mais j'avais mal, mes bras étaient si raides ! Mes vêtements pesaient des tonnes, j'ignore pourquoi...

— On vous a trouvée déguisée en pirate, dit Malachi. Vous rappelez-vous avoir revêtu ce costume ? De votre plein gré ou de force ?

Helen fit signe que non, les yeux de nouveau emplis de larmes.

— Excusez-moi, murmura-t-elle. Je devrais m'estimer heureuse d'être en vie.

— Nous comprenons très bien, Helen, intervint Abigail. Tu as été agressée, on a failli te tuer... C'est un traumatisme terrible. Il te faudra sûrement l'aide d'un psychologue pour le surmonter. Seulement, il ne faut plus t'inquiéter pour ta sécurité. Rien ne peut t'arriver, ici. On veille sur toi. Il faudrait nous passer sur le corps pour qu'on t'attaque de nouveau !

— Je vous dois la vie, à tous les deux !

— Vous la devez surtout à votre force de volonté et à votre courage, Helen, insista Malachi. Il est normal que vous fassiez part de votre souffrance, que vous fondiez en larmes, mais vous êtes une

battante. Vous vous en sortirez.

Helen esquissa un sourire tremblant.

On frappa alors à la porte. Un grand infirmier plutôt costaud se présenta. Malachi se demanda si on l'avait choisi exprès pour se charger de la sécurité d'Helen. Jackson Crow était sûrement capable d'y avoir veillé.

— Il y a dans le couloir plusieurs personnes qui demandent à voir Mlle Long, dit l'infirmier.

— Ah bon ? demanda Malachi, étonné.

— Un certain Roger English et deux autres messieurs, nommés Jack Winston et Blake Stewart. Ce matin encore on m'avait dit de laisser entrer tous les amis de Mlle Long, mais la consigne a changé. Je dois d'abord demander l'avis des policiers présents dans la chambre...

Malachi vit Abigail se lever prestement, prête à empêcher qui que ce soit d'approcher Helen.

— Va donc voir Roger un instant, lui suggéra-t-il. Explique-lui qu'Helen est encore très secouée et qu'il doit y aller doucement. Pour les deux autres, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils rentrent. Si Helen est d'accord, bien entendu.

Helen hocha la tête.

— J'aurai plaisir à les voir, dit-elle, mais je... Abby, tu pourrais m'aider à me recoiffer ?

Abigail s'empressa d'obéir.

Quand elle eut terminé, Helen reprit :

— C'est sans doute idiot. Je me soucie d'avoir l'air présentable alors que j'ai failli mourir !

— Ça n'a rien d'idiot, fit remarquer Malachi. Au contraire. La vie reprend ses droits !

— Et tu es superbe ! renchérit Abigail.

— Les femmes pirates étaient des dures-à-cuire, non ? répliqua Helen.

Abigail échangea un sourire avec Malachi puis sortit. Une minute plus tard, les deux jeunes acteurs qui travaillaient pour Dirk entrèrent dans la chambre. Malachi les examina : ils semblaient très différents, sans les costumes dans lesquels il les avait vus sur le *Cygne noir*.

Jack Winston, plus âgé et visiblement plus à l'aise, arborait un T-shirt siglé « Guinness » et un jean délavé de bonne coupe. Il était bien bâti, avec un air assez sûr de lui, mais son regard était empreint de compassion. Blake, le plus jeune, portait un jean avec un simple polo et semblait particulièrement ému.

— Helen ! s'écria Jack.

— Bonjour, Helen, dit Blake de son côté.

Jack embrassa la blessée sur la joue. Blake resta debout près du lit, l'air emprunté.

— Bonjour, vous deux ! dit Helen.

Jack n'eut pas l'air de reconnaître Malachi. Il s'approcha en lui tendant la main.

— Je suis Jack Winston, dit-il, et voici Blake Stewart. Nous travaillons avec Helen et nous nous sommes fait un sang d'encre. Alors, quand on a su... euh... on a appelé l'hôpital, et on nous a dit qu'on pouvait venir la voir.

— Bien sûr, Helen a besoin de voir ses amis, répondit Malachi en serrant la main tendue.

Il vit que Blake le regardait en fronçant les sourcils, comme s'il pensait l'avoir déjà vu quelque part sans parvenir à le remettre. Malachi lui sourit.

— Je suis Malachi Gordon, indiqua-t-il, enquêteur privé. Je collabore en ce moment avec l'unité locale du FBI.

— Oh... Oh ! très bien, bredouilla Blake avant de se tourner vers Helen.

Jack mena toute la conversation avec une légèreté bienvenue. Il raconta à Helen plusieurs anecdotes sur les enfants montés à bord du *Cygne noir* et lui dit à plusieurs reprises qu'elle leur manquait beaucoup. Blake l'écoutait sans rien dire, les yeux rivés sur Helen. L'adoration qu'il lui vouait crevait les yeux.

Il finit par s'asseoir sur le lit à la place qu'avait occupée Abigail.

— Helen, balbutia-t-il, nous avons tellement pensé à toi... Je suis si content ! Si tu veux quoi que ce soit, n'hésite pas, demande-le-nous. Quoi que ce soit !

— Je vais m'en tirer, Blake, ne t'en fais pas, répondit Helen. Il faut remercier Abby et M. Gordon, ici présents. Ils m'ont sauvé la vie.

— J'aurais aimé le faire, Helen ! s'exclama Blake avec un élan touchant. J'aurais tant aimé te sauver moi-même ! Si jamais je trouve qui a fait ça, je lui fais un sort, crois-moi !

Il y eut un court silence, puis Helen répondit :

— Il ne faut pas dire ça. C'est à la justice de faire son travail, Blake.

— Je comprends ce que vous ressentez, Blake, lança Malachi, mais Helen a raison. Il faut laisser agir la police et la justice.

Blake ne répondit pas.

Jack lui mit une main sur l'épaule.

— Ils le retrouveront, Blake, fais-leur confiance. Ne déstabilise pas Helen.

— Je tiens le coup, ne t'inquiète pas, murmura Helen.

Malachi vit qu'elle ne mentait pas. L'émotion de Blake, visiblement, la touchait. L'affection qu'il lui portait la rendait plus forte.

Au même instant, Abigail revint dans la pièce avec Roger English,

à qui elle avait copieusement fait la leçon. Roger s'approcha d'Helen, commença à se pencher, puis se redressa brusquement en lui demandant :

— Je peux t'embrasser sur la joue ? Ça ne te fera pas mal ?

— Ça me fera très plaisir, répondit Helen.

— Je suis tellement content que tu t'en sois sortie ! murmura Roger en déposant prudemment son baiser sur sa joue.

— Merci, Roger.

Roger hésita, puis recula d'un pas et regarda Malachi sans rien ajouter.

Ce dernier se leva.

— Venez, Roger, allons prendre un café.

— Eh bien, nous espérons tous te revoir très vite parmi nous, Helen, lança Jack. Avant que tu ne quittes Savannah pour devenir une actrice riche et célèbre !

Brusquement, Roger revint vers le lit pour jeter de but en blanc :

— Il y a eu un autre enlèvement, Helen ! Une jeune fille nommée Bianca Salzburg. Tu l'as peut-être croisée... Elle a visité la ville et est sans doute montée sur le *Cygne noir*. Si tu pouvais...

— Stop ! Laissez-la tranquille ! intervint Blake.

Malachi s'interposa entre Roger et Blake, puis tapa dans le dos de Roger tout en jetant un coup d'œil à Abigail.

— Kate ne va pas tarder, dit-il à cette dernière. Nous, nous partons.

Il entraîna Roger vers la porte. Il avait obtenu d'Helen tout ce qu'il pouvait, et souhaitait maintenant avoir le temps d'y réfléchir. En outre, Helen avait besoin de repos.

Dès qu'ils furent sortis, il dit à Roger :

— Merci d'être venu voir Helen, mais il est inutile de la harceler, comme Abigail a dû vous le dire. Nous lui avons déjà parlé de cette nouvelle disparition. Elle nous a dit tout ce qu'elle savait. Il aurait fallu vous retenir !

Roger, le visage cramoisi, hocha la tête d'un air penaud.

— On n'a toujours pas retrouvé Bianca..., murmura-t-il. Elle n'est pas rentrée à sa chambre d'hôtes, elle ne décroche pas son portable...

Malachi ne dit pas que la police avait sans doute déjà mis le portable sur écoute.

— Nous faisons tout ce que nous pouvons, se contenta-t-il de répondre.

— Est-ce que je peux aller présenter mes excuses à Helen ?

— Mieux vaut éviter, pour l'instant. Elle a eu assez d'émotions comme ça.

— D'accord. Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire ?

— Un grand tour en ville. Si le moindre détail vous revient,

appelez-moi.

Malachi tendit une carte sur laquelle ne figurait que son numéro de portable.

— Il n'y a même pas votre nom, là-dessus ! s'écria Roger.

— Vous le connaissez déjà. N'hésitez pas à m'appeler.

Roger opina avec un regard attristé en direction de la chambre. Le policier de garde, bras croisés devant la porte, le dévisageait.

— Bon, j'y vais, marmonna Roger en se dirigeant vers l'ascenseur. Je vais aller voir au Chasseur de dragons, à tout hasard.

Malachi le regarda s'éloigner. Au moment où Roger appuyait sur le bouton de l'ascenseur, celui-ci arriva et Kate en sortit. Elle tenta de retenir la fermeture des portes mais n'y parvint pas. Elle présenta ses excuses, Roger grommela quelques mots, appuya de nouveau sur le bouton et se planta sur place pour attendre.

Kate rejoignit Malachi.

— Tout va bien ?

Il hocha le menton sans quitter Roger des yeux.

— Helen a eu suffisamment de visiteurs pour la journée, laissa-t-il tomber.

— Y en a-t-il encore ?

— Oui, Jack et Blake. Les deux acteurs qui travaillent avec elle sur le *Cygne noir*.

— Ah ! Je suppose que tu savais ce que tu faisais en les laissant entrer...

— Absolument.

— Ce sont des suspects ?

— A priori non. Ce sont des amis d'Helen, ils n'ont aucun mobile... Mais on ne peut être sûr de rien, évidemment.

— Je demanderai à l'infirmier de les mettre dehors. C'est un costaud très efficace. Il s'appelle Byron et va alterner avec Bruno, un autre infirmier d'ici retenu par Jackson, tout aussi compétent. Ils veilleront chacun sur Helen pendant douze heures d'affilée.

Malachi opina de nouveau, en surveillant toujours Roger debout devant l'ascenseur.

— Pour ça, on peut faire confiance à Jackson ! commenta-t-il avec un petit sourire. Est-ce que Will a vu ou entendu quelque chose d'intéressant, sur le *Cygne noir* ?

— Non. En revanche, il est devenu très copain avec Dirk et ses deux acolytes, Bootsie et Aldous.

— Est-il déjà rentré square Chippewa ?

— Oui. Il prend le relais d'Angela devant les écrans vidéo.

— J'aimerais bien qu'il suive Roger English.

— Tu crois que Roger a quelque chose à voir dans tout ça ? s'étonna Kate. N'est-ce pas lui qui est fou amoureux de Bianca

Salzburg ?

— Je ne le soupçonne pas, mais justement parce qu'il est amoureux, ça vaut la peine de le garder à l'œil. Il connaît la ville comme sa poche. Il va sûrement fouiller tous les endroits où le tueur peut s'être aménagé un repaire. Et il gardera ses trouvailles pour lui, parce qu'il a l'impression que nous ne déployons pas assez de moyens pour chercher Bianca.

Kate prit son portable. Malachi attendit qu'elle se fût entretenue avec Will, qui promet de se rendre aussitôt au Chasseur de dragons pour commencer sa filature. Kate lui dit encore quelques mots, puis raccrocha.

— Jackson allait t'appeler, déclara-t-elle. Il est en ce moment dans un pub, près du fleuve, nommé le Wulf and Whistle¹. C'est près de cette allée du cimetière dont tu lui as parlé. Il voudrait que tu l'y rejoignes le plus vite possible.

— Entendu, dit Malachi. Dis-moi, Kate, avec quel outil le tueur coupe-t-il les doigts de ses victimes, à ton avis ?

— Un objet très affûté, assez lourd. Les coupures sont très nettes.

— Est-ce que ça pourrait être un vieux sabre de pirate ?

— Sans aucun doute.

— Merci.

Kate posa la main sur la poignée de la porte.

— Je vais libérer Abigail et demander à Byron de chasser les visiteurs, dit-elle.

Une minute plus tard, Abigail rejoignait Malachi dans le couloir.

— Helen tient bien le coup, dit-elle. Heureusement, parce que j'avais beau avoir prévenu Roger que nous l'avions déjà mise au courant et qu'il ne fallait pas la harceler, il a craqué !

— N'y pense plus. Viens, nous avons rendez-vous avec Jackson au Wulf and Whistle.

— Je sais où c'est... juste à côté de l'endroit que nos deux fantômes nous ont montré ce matin, répondit Abigail.

Elle hésita un instant avant d'enchaîner :

— Que penses-tu du bruit qu'Helen a entendu ? Je ne parle pas de la musique, parce que, si elle était près du fleuve, il y a des animations sur tous les bateaux de passage. Je pense à ce « tap-tap » régulier. Elle dit que ça ressemble un peu à une batterie d'orchestre, quelque chose de sourd...

Malachi n'avait pas d'explication. Cela lui évoquait vaguement quelque chose, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

* * *

Le Wulf and Whistle était l'un des plus anciens bâtiments de

Savannah, construit une dizaine d'années avant l'épidémie de fièvre jaune de 1876. Abigail y était souvent allée. Gus connaissait tous les propriétaires de bars et de restaurants de la ville. Il les considérait plus comme des collègues que comme des concurrents, et avait entretenu avec eux des liens étroits. Ce qui était bon pour Savannah, disait-il, était bon pour tout le monde. Le Wulf and Whistle appartenait maintenant à Samuel Mason, qui vivait en Floride et avait confié la gérance à Steve Rugby, un homme d'une quarantaine d'années, efficace et accueillant. Abigail l'appréciait beaucoup et avait toujours eu un faible pour le pub.

Au XIX^e siècle, la bâtisse abritait déjà une taverne au rez-de-chaussée, avec des logements à l'étage et, en un sens, cela n'avait pas changé. Les cacahuètes étaient servies dans des coquilles Saint-Jacques. Les murs s'ornaient de vieilles affiches publicitaires. L'atmosphère était chaleureuse et détendue.

Quand ils entrèrent, l'hôtesse d'accueil mena aussitôt Abigail et Malachi au sous-sol, dans la cave où l'on stockait les alcools. Il n'y avait sans doute eu là que du rhum, les premières années, mais on y trouvait maintenant d'interminables rangées de bouteilles de vin et de nombreuses caisses de bourbon, de whisky, de gin, de rhum et sans doute de bien d'autres boissons.

Steve, avec sa carrure de catcheur et son crâne dégarni, se trouvait là avec Jackson Crow, David Caswell et plusieurs autres officiers de police. On avait retiré les étagères qui longeaient l'un des murs, et Steve leur montrait quelque chose.

Jackson et David hélèrent Abigail et Malachi.

— Nous avons envoyé des policiers poser des questions de routine, expliqua Jackson, et Steve leur a parlé de ce tunnel.

— Un tunnel ? Ici ? s'écria Abigail. Je n'en avais jamais entendu parler !

Steve intervint aussitôt.

— Moi non plus, jusqu'à tout récemment ! Il y a trois mois, environ, j'ai fait faire des travaux de consolidation là-dessous. Des ingénieurs sont venus. Ils ont sondé les murs et se sont aperçus que ça sonnait creux, ici. C'était une fausse paroi. Ils l'ont abattue et ont trouvé le tunnel ! Mon assistant a fait des recherches pour en trouver l'origine...

Steve s'interrompt pour sourire avant d'enchaîner :

— Et ce qu'il a déniché, ça va figurer sur les menus, je peux vous le dire ! Le propriétaire de la taverne, pendant la guerre de Sécession, était un farouche partisan de l'abolition de l'esclavage. Cette galerie permettait de cacher des esclaves fugitifs. A l'époque, l'entrée était sans doute dissimulée derrière des barriques de rhum. Ensuite, on l'a bouchée et le mur a été repeint des dizaines de fois sans qu'on

s'aperçoive de rien. A la fin des travaux, il y a trois mois, je l'ai fait refermer, bien sûr...

En tout cas, l'ouverture était maintenant béante, constata Abigail. Les policiers avaient défoncé la cloison à coups de masse. Les ampoules électriques de la cave éclairaient à peine l'entrée qui, ensuite, se perdait dans l'obscurité souterraine. David Caswell alluma une grosse lampe torche qui éclaira brièvement les parois humides.

Jackson alluma une torche à son tour.

— On y va ? lança-t-il.

Abigail s'avança. Malachi la suivit en posant dans son dos une main protectrice.

Sous le jet des torches, ils distinguaient des endroits où la terre s'était éboulée. A d'autres, des plaques de plâtre ou des supports de bois soutenaient encore la voûte.

Ils marchèrent une vingtaine de mètres avant de tomber sur une paroi de terre battue qui barrait entièrement le passage.

Jackson, David et Malachi tapèrent du poing un peu partout, à l'affût d'un son creux indiquant que la galerie se poursuivait au-delà. Malachi se servit même du manche de sa torche pour creuser ici ou là, en vain.

Ils redoublèrent d'efforts, explorèrent la paroi du haut en bas, guettant la moindre fissure, mais, au bout d'une heure, durent s'avouer vaincus.

— Rien, grommela Jackson. J'aurais pourtant juré qu'il y avait quelque chose derrière !

— Moi aussi, ajouta David Caswell.

— Nous ferons venir des ouvriers dès que possible pour creuser plus avant, dit Jackson. Pour l'instant...

— Pour l'instant, on abandonne ? demanda Abigail.

— On ne peut pas faire plus. Les ouvriers auront des outils, lui dit Malachi.

— Bon, d'accord...

Abigail était déçue. Elle aussi avait été certaine qu'ils tomberaient sur *quelque chose*.

Ils retournèrent d'un pas lent vers la sortie.

— C'est fini pour aujourd'hui, dit David. On reprendra plus tard.

Jackson serra la main de Steve en le remerciant de les avoir alertés.

— J'aime ma ville, répondit Steve. Ça me fend le cœur qu'on y commette des crimes. Alors, si je peux être utile...

— Nous sommes désolés d'avoir dû abattre la cloison, reprit Jackson.

— Ce n'est rien. On en remettra une. Ne vous inquiétez pas.

David, Jackson, Malachi et Abigail quittèrent Steve, remontèrent à

l'étage, puis sortirent dans la rue. Ils restèrent un moment sur le trottoir à se regarder.

Ils avaient l'air de gamins qui s'étaient roulés dans la boue, songea Abigail.

— Eh bien, dit enfin David avec un sourire de biais, il ne nous reste qu'une chose à faire pour ce soir... prendre une douche.

— Bianca Salzburg n'a pas refait surface, n'est-ce pas ? lui demanda Abigail sans conviction.

C'était à cause de Bianca qu'ils s'étaient donné tout ce mal, après tout.

— Non, avoua David. On n'a rien de nouveau.

— Il l'a enlevée, j'en suis sûre, murmura Abigail.

David se tourna vers Jackson.

— Nous avons examiné le portable de Bianca. Le signal se perd à peu près dans la zone où nous sommes. C'est pour ça que nous avons démoli cette cloison. J'ai aussi des hommes qui explorent les autres établissements de la rive. Des garde-côtes surveillent le fleuve... Nous faisons tout ce que nous pouvons. Même si ça doit nous ruiner en heures supplémentaires.

— Cela dit..., commença Abigail.

— Nous ne pouvons plus rien faire ce soir, coupa Jackson d'un ton décisif. Tout le monde a besoin de repos.

Ils se souhaitèrent bonsoir, puis Abigail et Malachi rentrèrent au Chasseur de dragons.

Grant Green était assis derrière le bureau.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en les voyant, bouche bée.

Des clients dînaient encore dans le restaurant. Quelques noctambules, dont l'inévitable trio de Bootsie, Aldous et Dirk, traînaient au bar. Grant contourna précipitamment son bureau pour foncer vers Abigail.

— Mais où êtes-vous donc allés ?

— Nous avons un peu joué dans la boue, répliqua-t-elle d'un ton malicieux.

— Je vois, soupira-t-il. Comment va Helen ?

— Beaucoup mieux.

— Et l'autre fille ? Celle avec laquelle Roger sortait ?

— On n'a pas encore de nouvelles, répondit Malachi.

— Ce type est un vrai salaud ! lança Grant. Il en jette une et en reprend aussitôt une autre... Il n'y a vraiment pas moyen de l'arrêter ?

— Nous lui mettrons la main dessus, je vous le promets, répondit Malachi.

— Vous avez une piste ?

Non ! faillit crier Abigail. *Non, aucune piste ! Comment ce type échappe-t-il à une telle chasse à l'homme ?*

— Nous commençons, répondit cependant Malachi avec calme. Grâce à Abigail, déjà, l'une des victimes s'en est sortie vivante. Et avec la police qui fouille de tous les côtés, surtout aux abords du fleuve, on va aboutir.

— Le plus vite possible, j'espère ! s'écria Grant.

— Tous les criminels commettent une erreur à un moment donné, affirma Malachi. Il ne fera pas exception.

— En tout cas, en attendant, vous feriez mieux de passer sous la douche ! commenta Grant en couvrant Abigail d'un regard dégoûté.

— Je monte tout de suite, dit-elle. A propos, Grant, pourrais-tu demander aux cuisines de nous préparer de quoi manger ? On peut nous apporter un plateau là-haut...

— Inutile, coupa Malachi. Nous pouvons très bien manger au comptoir, en compagnie de Dirk, Bootsie et Aldous.

— D'accord, mais je prends d'abord une douche.

Malachi l'accompagna dans l'appartement de l'étage. Sans la regarder se débarrasser de ses vêtements raides de fange, il inspecta le moindre recoin, sous les lits et dans les placards, pour s'assurer que personne n'était caché là. Puis il alla s'asseoir devant l'écran des caméras pour surveiller ce qui se passait dans le restaurant.

Abigail s'éclaircit la gorge.

— Je file sous la douche, dit-elle.

Il hocha la tête sans même lever les yeux. Elle se sentit vaguement déçue.

Rarement le jet chaud lui avait fait autant de bien. C'était autre chose que l'eau glacée du fleuve dans lequel elle avait plongé la veille !

La sensation était délicieuse, presque sensuelle. Même s'ils étaient au beau milieu d'une enquête fébrile, elle regrettait que Malachi ne la rejoigne pas sous la douche.

Elle en éprouvait un besoin presque impérieux.

Elle le voyait déjà entrer dans la salle de bains, retirer ses vêtements, sentait presque la sensation de ses paumes sur ses seins nus...

Mais il ne vint pas.

Elle finit par sortir de l'eau, un peu embarrassée. Quand elle revint dans le salon, après avoir enfilé un T-shirt et un jean pour descendre dîner, Malachi fixait toujours l'écran. Il devina aussitôt, cependant, qu'elle s'était plantée debout derrière lui.

— Tu sens vraiment très bon, murmura-t-il d'une voix un peu sourde.

Son regard noisette se fixa sur elle avec une lueur tellement significative qu'elle sentit ses genoux trembler.

— Tu aurais pu me rejoindre... Tu étais le bienvenu, murmura-t-

elle.

Il sourit avec malice.

— Il fallait bien que je vérifie la sécurité du bâtiment...

Elle sourit à son tour. Il se leva et tendit les mains vers elle, mais elle recula.

— Retourne donc rejoindre tes camarades de bar, dit-elle. Je suis sûre qu'en bavardant, tu leur feras raconter ce qu'ils ont fait aujourd'hui, puisque tu les soupçonnes.

Elle le provoquait un peu. Comment le trio, qu'elle connaissait depuis son enfance, pouvait-il être coupable de quoi que ce soit ? C'était impossible. D'ailleurs, Will Chan avait surveillé Dirk sur le *Cygne noir* sans le moindre résultat. Bootsie était âgé. Quant à Aldous...

Il fallait bien avouer qu'il était plus jeune, qu'il demeurerait très en forme, très semblable aussi à un pirate, avec son crâne rasé et sa boucle d'or à l'oreille.

En outre, il avait de l'argent, tout l'argent nécessaire pour faire ce qu'il voulait. Et il était armateur, avec toute une flottille de bateaux à sa disposition...

Elle garda néanmoins ses réflexions pour elle. Malachi eut un nouveau sourire, cette fois empreint de regret.

— Je sais à quoi tu penses, dit-il.

— Aldous ?

Il hocha la tête.

— Tes collègues du FBI ont sûrement tout vérifié à son sujet, argua-t-elle. Pour autant que je sache, il n'a jamais eu d'ennuis avec la justice, serait-ce une contravention.

Le sourire de Malachi s'élargit.

— C'est toi qui raisones comme un agent fédéral, maintenant !

Abigail leva les yeux au ciel.

— Bon, je descends ! répondit-elle.

Elle fila aussitôt. Une fois en bas, elle constata avec plaisir que Grant avait commandé un dîner pour deux. Les assiettes, soigneusement recouvertes, trônaient sur le bar, près de Bootsie. Aldous était assis entre ce dernier et Dirk.

Abigail les embrassa tous les trois sur la joue, se hissa sur un haut tabouret à côté de Bootsie et retira le couvercle de son assiette. C'était une tourte au poulet, au fumet délicieux.

— Ça va ? lui demanda Bootsie avec gravité.

— Oui, sauf que ça me rend malade que le tueur ait kidnappé une autre jeune femme, répondit-elle.

— Tu as tout de même retrouvé Helen, rétorqua-t-il en brandissant son verre de bière brune. Et mis à part le doigt qui lui manque, elle a l'air de bien s'en tirer. On peut vivre normalement, avec un doigt en

moins. Je vis depuis des années avec une seule jambe et ne m'en porte pas plus mal.

Dirk, à l'autre bout, se pencha pour lancer :

— Toi aussi, tu as vu Helen, aujourd'hui, Abby ? Tu penses vraiment qu'elle va mieux ?

— Vraiment, assura Abigail. Elle récupère bien. Et vous, messieurs ? Qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

— Nous sommes allés voir Helen avec Dirk, rappela Aldous, comme si Abigail aurait dû le savoir.

— Oui, mais c'était ce matin, souligna-t-elle. Qu'avez-vous fait ensuite ? Vous êtes restés plantés sur vos tabourets toute la journée ?

Dirk balaya le restaurant du regard en fronçant les sourcils.

— Je suis repassé sur le *Cygne noir*, Abby, tu sais bien. Ce bel Asiatique du FBI est venu travailler avec moi. Tu te rappelles ?

— Will Chan, oui.

— Will, c'est ça. Très sympa. Excellent acteur.

— Je le connais très peu, mais il paraît que c'est un remarquable prestidigitateur, souligna Abigail.

— C'est vrai. Il sort des doublons des oreilles des gamins, il les fait rire... J'aimerais pouvoir l'embaucher ! soupira Dirk. Il est venu pour la croisière de l'après-midi. J'imagine qu'il gardait aussi l'œil sur moi, non ?

— Il gardait l'œil sur les passagers, sur les bateaux... Nous surveillons tout, Dirk.

— Comme si on pouvait me soupçonner ! s'exclama Dirk avec amertume.

Sullivan s'approcha d'Abigail.

— Tu veux de l'eau ? Ou bien une bière, un soda ?

— De l'eau, ce sera parfait. Merci, Sullivan.

— Ne t'inquiète pas. Ces trois piliers de bar n'ont pas passé la journée ici ! ajouta Sullivan en souriant. Ils ne sont de retour que depuis trois heures, environ.

Trois heures. Donc, exactement depuis le moment où Dirk avait ramené le *Cygne noir* à quai. Ce qui signifiait que pendant ces trois heures au moins, aucun des membres du trio n'avait pu s'éloigner sans que les autres le sachent.

Restaient les deux heures qui séparaient la croisière du matin de celle de l'après-midi, au moment du déjeuner...

Or c'était à ce moment-là que Bianca Salzburg avait disparu.

— Ta tourte est bonne ? demanda Sullivan.

— Très bonne. Excuse-moi, je me suis mise à bavarder et ne t'ai pas remercié !

— Ah, voilà ton collègue ! s'exclama Sullivan.

Malachi, les cheveux encore humides de sa douche, traversait la

salle.

— Bonjour ! lança Dirk.

Les deux autres saluèrent à leur tour.

— Messieurs, bonjour, répondit Malachi en s'asseyant sur le tabouret voisin de celui d'Abigail.

— Savannah grouille de flics et de Fédés qui m'espionnent, grommela Dirk. Ils perdent leur temps, et en attendant, le vrai coupable court toujours !

— On n'a pas toujours des résultats tout de suite. Parfois jamais, lui rappela Aldous.

— Ils feraient mieux d'attraper celui-là, intervint Bootsie. Sinon, il n'y aura bientôt plus une seule femme dans toute la ville.

Malachi pivota sur son tabouret pour leur faire face.

— Vous avez l'impression que les enquêteurs ne font pas tout ce qu'il faudrait ?

— Ils n'ont aucune piste, marmonna Bootsie et, au lieu de chercher où il faut, ils s'en prennent à de malheureux innocents, comme notre ami Dirk ici présent !

— On finira par mettre la main sur le tueur, vous savez, assura Malachi avec une assurance un peu forcée.

Le petit groupe tourna les yeux vers Grant, qui venait de s'approcher.

— Dites donc, lança-t-il, il paraît que ce tueur se déguise en Blue Anderson ?

— J'ai entendu dire ça, répondit Sullivan, debout derrière le comptoir. On lit partout dans la presse qu'Helen Long affirme avoir été agressée par un « pirate » qui ressemble fortement à Blue.

— En fait, expliqua Malachi, la réalité est un peu différente... Et je précise que je ne divulgue rien de confidentiel. La police a donné ces détails pour éviter à d'autres jeunes femmes de se faire avoir. L'homme qui a attiré Helen dans une église désaffectée lui avait remis une carte de visite au nom de Christopher Condent. Or je suis certain que vous savez tous qui était Christopher Condent...

— Un pirate aussi, répondit Sullivan. Brutal et sans pitié, et qui n'a jamais été puni.

— Il est mort en France, non ? demanda Dirk.

— Oui, et riche comme Crésus, apparemment ! compléta Aldous.

— Voilà, confirma Malachi. Je pense donc que le tueur est convaincu de pouvoir rafler tout ce qu'il veut avant d'aller couler tranquillement ses vieux jours ailleurs. Exactement comme Condent. Seulement, même si les historiens et les gens du coin connaissent cette histoire, Condent est loin d'être aussi célèbre que Barbe-Noire ou d'autres corsaires. Alors, le tueur a pris le nom de Condent, mais quand il se déguise, il préfère imiter Blue Anderson, dont tout le

monde ici connaît l'aspect. Il y a des portraits de Blue partout à Savannah. Sans oublier la statue grandeur nature qui trône ici à l'entrée du sous-sol ! Sauf que ce choix pose un petit problème...

— Lequel ? demanda Bootsie. Mis à part que ce type jongle avec les noms de pirates ?

— Eh bien, le problème, c'est Blue lui-même.

Les autres écarquillèrent les yeux.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Aldous.

— Je veux dire que le vrai Blue ne se laissera pas faire.

Bootsie éclata de rire. Dirk se mit à tousser puis pouffa dans sa barbe.

— Mais Blue Anderson est mort depuis deux cent cinquante ans ! s'écria Sullivan.

— Oui. Seulement, il hante toujours cette maison, rétorqua Malachi.

— En esprit ? ironisa Sullivan. Et où se cache-t-il ? Dans les bouteilles de mon bar ?

— Ne riez pas si vite, mes amis. Blue est là et bien là, dans le moindre recoin, le moindre mur. Sa colère va monter, et quand elle explosera, le tueur a vraiment intérêt à se méfier.

1. . « Le loup et le sifflet ».

— A mon avis, ils pensent tous que le FBI est allé te chercher dans un asile de fous ! dit Abigail quand ils refermèrent la porte de l'appartement derrière eux.

Malachi sourit en haussant les épaules. Puis il attira la jeune femme dans ses bras.

Elle eut l'impression de... *fondre*. Littéralement.

Il aurait fallu qu'ils parlent de l'affaire, bien sûr. Les dernières paroles prononcées par Malachi avaient été accueillies avec des rires embarrassés et des regards sceptiques. Sullivan s'était mis à nettoyer ostensiblement le comptoir. Grant s'était éloigné après s'être raclé la gorge. Dirk avait annoncé qu'ayant assez bu pour la soirée, il s'en allait, et Aldous et Bootsie l'avaient imité. Ils avaient quitté le restaurant avant même qu'Abigail et Malachi aient atteint l'escalier.

Pour l'instant, cependant, rien de tout cela n'avait plus d'importance. Le désir physique l'emportait sur toute autre considération, comme si le souvenir de leurs étreintes, inscrit dans les moindres cellules de son corps, annihilait tout le reste. Elle se laissa aller contre Malachi en éprouvant une fugitive culpabilité, qu'elle repoussa aussitôt. Ils œuvraient d'arrache-pied pour retrouver le tueur, et Jackson avait dit lui-même qu'ils avaient besoin de repos. Or elle avait encore plus besoin de *cela* que de repos, pour l'instant...

Quant à Malachi, il n'avait visiblement pas l'intention non plus de suivre le conseil de Jackson.

Ils se déshabillèrent fébrilement tout en s'embrassant. Chaussures et vêtements voltigèrent au sol. Ils s'enlacèrent et, sans cesser de s'embrasser, remontèrent le couloir jusqu'à la chambre d'Abigail. Une seconde plus tard, ils étaient entre les draps, et elle ne pensait plus à rien d'autre qu'à l'homme qui était près d'elle, au contact de sa peau, de ses lèvres, de ses mains... Le moindre frôlement, le moindre baiser l'embrasait tout entière. Les caresses de Malachi se firent insistantes, fiévreuses. Elle les rendit avec une passion décuplée, un désir lancinant et vertigineux. Les battements désordonnés de son cœur résonnaient à ses oreilles comme le roulement d'un tambour.

Ils roulèrent sur eux-mêmes, s'embrassèrent de nouveau, puis

échangèrent un profond regard en murmurant des mots à peine intelligibles qui, pourtant, voulaient tout dire. Ils finirent par s'étreindre plus étroitement que jamais, cambrés, avides, emportés sur un rythme toujours plus frénétique... jusqu'à un point culminant, extatique, avant que l'apaisement survienne enfin, décroissant dans une spirale de tendresse d'une infinie douceur. Leurs corps se détendirent. L'assouvissement physique se conjugua avec l'indéfinissable émotion procurée par la sensation d'être en présence d'un être qui comptait vraiment.

Abigail n'avait jamais rien éprouvé de comparable. Le sourire aux lèvres, elle se rappela brièvement qu'ils se connaissaient depuis très peu de temps, qu'ils habitaient des Etats différents et qu'elle n'avait aucune idée de ce que l'avenir leur réservait, puis elle décida de ne plus y penser. La vie offrait rarement des moments aussi précieux, et elle comptait bien les savourer pleinement.

Elle se demanda ce que Malachi allait bien pouvoir dire. Qu'ils avaient merveilleusement fait l'amour, peut-être ? Ou quelque chose de plus intime et personnel, comme : « Mon Dieu, je n'ai jamais rien vécu de semblable auparavant » ?

Sans doute pas. Cette phrase, c'était ce qu'elle pensait elle-même, ce qui, à cet instant, tournait dans sa tête.

Malachi se souleva sur un coude pour la dévisager. Un sourire vaguement taquin jouait sur ses lèvres.

— Alors ? lança-t-il. Est-ce que je sors d'un asile de fous ?

Changement de registre ! se dit Abigail.

— Je sais très bien que tu n'es pas fou ! rétorqua-t-elle. Je me demande simplement ce que les autres vont penser. Tu me stupéfies. J'ai passé ma vie à ne jamais dire à personne que je voyais des fantômes, tu ne t'en es jamais vanté non plus, que je sache, et tout à coup, de but en blanc, tu declares à un groupe de suspects que le spectre de Blue Anderson se promène dans les parages !

— Tu trouves que ce n'était pas une bonne idée ?

— Ils ont tous eu l'air de croire que tu perdais la tête !

— Mmoui...

— Oui ?

— S'ils sont innocents, ils me prendront pour un cinglé, bien sûr. Mais si le coupable est parmi eux, ça va lui donner à réfléchir. J'aurai semé le doute dans son esprit. Il ne cessera de se demander si l'esprit de Blue n'est pas effectivement en train de le guetter... Et ça le perturbera.

— Bref, il y a de la méthode dans ta folie ?

— Il y a *toujours* de la méthode dans ma folie.

Une mèche brune retombait sur le front de Malachi. Abigail se sentit fondre. Aucun autre homme, allongé ainsi à côté d'elle, ne

l'aurait touchée à ce point.

— Par contre, malheureusement, je suis beaucoup moins doué en relations humaines, avoua-t-il.

Il se pencha pour l'embrasser légèrement sur les lèvres.

— Alors, reprit-il, si je dis que tu es extraordinaire... c'est bien banal. Mais c'est vrai.

— Extraordinaire, ce n'est pas si banal !

Il s'allongea en l'attirant contre lui. Elle se sentait aimée, chérie... mais aussi respectée, protégée.

Il la protégerait du danger, elle le savait. Tout comme il devait savoir, en retour, qu'il pouvait lui faire confiance.

Cependant, si heureuse qu'elle fût de ce qui lui arrivait, elle ne pouvait s'empêcher de repenser à l'enquête en cours et aux tragédies qui se déroulaient. Elle avait maintenant envie de bondir hors du lit pour aller chercher la dernière jeune femme portée disparue. Elle aurait voulu courir vers le fleuve, fouiller les rues dans tous les sens... *agir*, au lieu de rester sans rien faire. Elle savait pourtant que gesticuler n'aurait servi à rien. On lui avait appris qu'il fallait se montrer patiente, précise, et suivre avant tout des indices et des pistes sérieuses, sans se laisser envahir par des émotions certes louables mais souvent contre-productives.

Il fallait aussi savoir faire confiance à d'autres. Elle devait se fier à David Caswell, qui était un bon policier, tout comme à Jackson Crow, qui savait très bien ce qu'il faisait.

Cependant, des questions sans réponse se pressaient dans sa tête.

— *Tap-tap-tap...*, murmura-t-elle.

— C'est exactement ce à quoi je pensais, dit Malachi.

— Vraiment ?

Elle tourna les yeux vers lui. Il lui caressa les cheveux d'un air songeur.

— Ce bruit a sûrement son importance, répondit-il. Nous finirons bien par trouver à quoi il renvoie.

— Est-ce que tu comptes toujours Dirk et Roger parmi les suspects ?

— Pour l'instant, oui. Et s'ils se déplacent où que ce soit, cette nuit, nous le saurons.

— Ah bon ?

— Will file Roger depuis que ce dernier a quitté le Chasseur de dragons cet après-midi. Roger n'est pas resté longtemps. Il a bu un verre et il est parti.

Malachi poussa un soupir avant de reprendre :

— Je pense que son inquiétude pour Bianca n'est pas feinte, cela dit. Si c'est lui l'auteur des crimes, c'est que mon intuition n'est plus ce qu'elle était. Enfin, pour l'instant, ne t'inquiète pas. Dors un peu. Il y a

en ce moment des officiers qui fouillent tous les quartiers, les embarcations... Laisse-les faire leur travail.

Elle hocha la tête et se rallongea à côté de lui.

Helen avait aussi entendu de la *musique*, songea-t-elle. Or, on l'avait jetée à l'eau peu de temps avant qu'Abigail ne la retrouve...

Autrement dit, le tueur était monté sur un bateau. Ils l'avaient sans doute raté de très peu.

Tap-tap-tap...

Elle sentit Malachi se lover plus étroitement contre elle.

Elle songea un moment qu'elle aurait aimé refaire l'amour, puis ils s'endormirent tous les deux.

* * *

Malachi, réveillé, sourit dans l'obscurité en écoutant la respiration paisible d'Abigail. Elle était épuisée, il le savait. Les événements étaient particulièrement perturbants pour elle, surtout depuis la mort soudaine de son grand-père. Elle n'avait même pas eu le temps de le pleurer que le lien entre cette mort et les meurtres qui continuaient à s'accumuler était devenu évident. Il roula sur le côté pour la regarder dormir, en admirant le moindre détail de son visage. Comment se faisait-il que certains êtres éprouvaient une telle attirance l'un pour l'autre ? Pourquoi le désir physique prenait-il une dimension si différente lorsqu'on éprouvait des sentiments particuliers pour quelqu'un ? Il tendit la main pour frôler les cheveux d'Abigail mais, au même instant, son portable sonna.

Il sortit précipitamment du lit pour trouver son jean, ne le trouva pas dans la chambre et se précipita dans le couloir où il le dénicha enfin, par terre, et sortit le téléphone d'une poche.

C'était Will Chan.

— Roger English vient de sortir de chez lui, dit Will. Je suis en train de le filer. Il se dirige vers Bay Street. Si tu veux me rejoindre...

— Il ne t'a pas vu ?

— Non. Il s'est arrêté un moment pour prendre son portable, l'a regardé, puis l'a rangé en marmonnant et s'est remis à marcher.

— J'arrive, dit Malachi.

Il enfila son jean en sautillant sur un pied, puis se retourna et faillit se cogner dans Abigail, les cheveux en bataille, les yeux écarquillés.

— Où vas-tu donc ? s'étonna-t-elle.

— Courir après Roger.

Elle fronça les sourcils sans répondre. Il fallait lui rendre justice : elle s'habilla en quelques secondes, et glissait déjà son Glock à sa ceinture quand il était encore en train de lacer ses chaussures.

Ils descendirent l'escalier à pas de loup. Le Chasseur de dragons était plongé dans le silence : les équipes de nuit étaient parties, et celles du matin n'étaient pas encore arrivées. Ils foncèrent dehors. Malachi regarda Abigail verrouiller derrière eux puis la prit par la main.

Ils traversèrent le parking au pas de course en direction de Bay Street. Tout était désert : Malachi tira son portable pour rappeler Will.

— Où es-tu exactement ?

— Juste devant l'hôtel de ville, près du fleuve, répondit Will. Roger est en train de marcher de long en large en regardant régulièrement vers l'eau. Il n'arrête pas de sortir son portable et de le remettre dans sa poche.

— Viens, dit Malachi à Abigail en lui prenant de nouveau la main.

Ils coururent jusqu'à la promenade de la rive, puis se mirent à longer les boutiques et les restaurants aux volets baissés en se dissimulant dans l'ombre. A un moment, tandis qu'ils progressaient sans bruit, une silhouette surgit un peu plus loin.

C'était Will. Il leur fit signe de le rejoindre derrière la colonne où il se dissimulait.

Ils restèrent tous trois immobiles, retenant leur souffle, les yeux rivés sur Roger English.

Roger continuait à tourner en rond tout en jetant des coups d'œil réguliers vers le fleuve. Malachi regarda l'enfilade des boutiques fermées et devina d'autres silhouettes tapies ici et là : des policiers. Comme il l'avait promis, David Caswell faisait surveiller les abords. A présent, ils étaient nombreux à observer Roger...

Ce dernier attendait-il quelqu'un ? Un bateau sur lequel on retenait une femme prisonnière ?

Les minutes s'écoulèrent, interminables. Roger déambulait toujours, son portable à la main. Puis, à un moment, il sortit quelque chose de sa poche, l'y remit brusquement et se mit à composer un numéro.

Qui appelait-il ?

Malachi fit un bond : son propre portable vibrait. Il recula d'un pas pour regarder l'écran.

C'était lui que Roger cherchait à joindre !

Il jeta un bref coup d'œil aux autres, s'éloigna quelque peu et décrocha.

— Roger ? chuchota-t-il.

— Oui, c'est moi, dit Roger.

Malachi le vit regarder son portable comme s'il se demandait comment son interlocuteur pouvait savoir qui l'appelait.

— Je sais que c'est vous parce que j'ai donné mon numéro à très peu de gens, expliqua Malachi à voix basse.

— Ah ! D'accord... Ecoutez, je suis désolé de vous réveiller à cette heure-ci, mais... vous m'aviez dit de vous contacter si nécessaire. Je suis près du fleuve, devant l'hôtel de ville. C'est sans doute idiot, surtout que je me dis que le quartier doit grouiller de flics, mais je ne supportais plus de rester sans rien faire. Il m'a semblé voir quelque chose, sur l'eau. Un canot, je crois. Est-ce que vous pourriez venir voir ?

— J'arrive. Donnez-moi deux minutes, je ne suis pas loin.

Un canot ? Malachi se rappelait ce que Blue lui avait dit : « Je sais quand il sort son canot. »

Tout à coup, Roger se retourna, l'aperçut, ouvrit de grands yeux et fonça vers lui.

— Malachi ?

— Comme vous l'avez dit, le quartier grouille de flics, Roger.

Will et Abigail sortirent de l'ombre pour les rejoindre.

— Décidément, tout le monde surveille le fleuve, cette nuit ! s'écria Roger.

Malachi n'aurait su dire s'il était rassuré, inquiet ou simplement étonné.

— Qu'avez-vous vu exactement ? lui demanda-t-il.

— Venez au bord de l'eau, je vais vous montrer. On distingue mal, mais il y a une embarcation portée par le courant...

— Je préviens Jackson, dit Will en prenant son portable.

— Alors ? Vous voyez ? demanda Roger.

Malachi hocha la tête. Il faisait très sombre, mais, au bout d'un instant, un rayon de lune éclaira brièvement quelque chose, avant que le courant ne plonge de nouveau la scène dans l'obscurité. Il comprenait maintenant pourquoi Roger avait guetté si longtemps. L'embarcation filait vite et ne cessait d'apparaître et de disparaître entre les nuages.

— Il faut aller voir ce que c'est, dit Roger d'une voix pressante.

Abigail posa une main sur son bras.

— Will est en train de faire venir un bateau. Nous saurons bientôt de quoi il retourne. Tu devrais...

— Je devrais quoi ? s'écria Roger. Rentrer chez moi ? Pas question, Abby. Je reste là. Tu peux comprendre, tout de même !

— Excuse-moi. Tu as raison. Nous allons attendre ici avec toi.

Après tout, Roger était son ami. Elle le prit par la taille et resta debout à côté de lui.

Quelques secondes plus tard, un bateau des garde-côtes arriva, tous projecteurs allumés. Ils le virent décrire un cercle autour de l'embarcation. Un nuage passa devant la lune, puis disparut, et ils se rendirent compte, alors, qu'un garde lançait un câble de halage par-dessus bord.

Le portable de Malachi sonna à ce moment. Il décrocha aussitôt et écouta.

Roger l'interrogea du regard.

— C'est un canot vide, expliqua Malachi après avoir raccroché. Ses amarres ont dû lâcher et il est parti à la dérive. Ils le ramènent pour l'examiner, mais il n'a peut-être rien à voir avec l'enquête.

— Vide ! répéta Roger d'une voix blanche.

Puis, s'animant de nouveau, il enchaîna :

— Mais alors... cela veut peut-être dire que Bianca est tombée à l'eau ! Ou qu'il l'y a jetée ! Dites-leur de fouiller, d'envoyer des plongeurs ! Il faut la retrouver, comme Abby avait retrouvé Helen !

— Roger, dit Malachi en posant les deux mains sur les épaules de son interlocuteur pour le regarder bien en face, il aurait fallu qu'il y ait quelqu'un d'autre dans le bateau, pour jeter un corps à l'eau. Or il est *vide*, vous comprenez ?

Roger se voûta, vaincu.

— Oui, bien sûr, murmura-t-il. Vous avez sûrement raison. Mais Bianca n'est peut-être pas loin...

— La patrouille surveille le fleuve, Roger.

— Je sais. Ecoutez, je me suis fait remplacer à mon agence... Si je peux faire quoi que ce soit, je suis entièrement disponible. Même si vous ne voulez pas de moi, d'ailleurs, je vais continuer à fouiller. Arpenter toute la ville, explorer les moindres recoins... Je ne peux pas rester sans rien faire. Je ne peux pas !

— Roger, intervint Abigail, est-ce que tu connaissais vraiment Bianca si bien que ça ? Je veux dire... On la cherche parce qu'il y a eu d'autres disparitions, bien sûr, mais si ça se trouve, elle a perdu son portable ou... Ou elle a préféré mettre fin à votre relation.

— Je venais juste de la rencontrer, mais ça a tout de suite été très fort entre nous, Abby. Je ne crois pas un instant que Bianca aurait filé sans me donner de nouvelles.

— D'accord. Excuse-moi, murmura Abigail.

Roger contempla de nouveau le fleuve en soupirant.

— Je suppose que je ferais mieux de rentrer, dit-il enfin. Dormir quelques heures...

— Venez. Nous vous raccompagnons, dit Malachi.

— Ce n'est pas votre route. Ne vous en faites pas... Je n'ai pas besoin de baby-sitter.

— Je loge dans la maison d'Abigail, square Chippewa, intervint Will. Je peux venir avec vous, Roger.

— Si vous voulez. J'habite juste à côté de la maison d'Abby.

Roger fit un pas pour partir avec Will, puis s'arrêta et lança :

— Vous n'avez pas besoin de Will pour surveiller le fleuve ?

— Non. La relève ne va pas tarder, répondit Malachi.

Roger hocha la tête, puis s'approcha d'Abigail pour l'étreindre avec chaleur.

— Merci pour tout, Abby.

— Prends garde à toi, Roger.

— Toi aussi.

Roger s'éloigna enfin pour rejoindre Will. Le portable de Malachi sonna de nouveau. Il décrocha : c'était Jackson.

— Quand vous serez rentrés au Chasseur de dragons, va donc jeter un œil aux vidéos, dit Jackson.

— On a quelque chose ? Il y a un problème ? s'enquit Malachi.

— Rien de catastrophique, mais quelque chose d'un peu bizarre. Tu regarderas avant d'aller te coucher.

— Que se passe-t-il ? questionna Abigail en voyant Malachi remettre le portable dans sa poche.

— Rien de spécial. Jackson qui venait aux nouvelles, c'est tout.

Ils se mirent lentement en marche derrière Will et Roger, longeant la rive jusqu'à Bay Street. Puis Will et Roger continuèrent vers le centre historique tandis que Malachi et Abigail prenaient le chemin du Chasseur de dragons.

— Je me sens vraiment mal pour Roger, confia alors Abigail. Nous sommes si proches, depuis les bancs de l'école ! J'ai l'impression de le trahir.

— Au contraire, assura Malachi. Prendre les gens en filature pour pouvoir les innocenter, c'est aussi un geste d'amitié.

Quand ils rentrèrent enfin au Chasseur de dragons, l'aube commençait à poindre.

— Allons prendre un peu de repos, murmura Malachi.

— Bonne idée.

Les équipes de jour n'étaient pas encore arrivées. Abigail ouvrit la porte. Ils grimpèrent l'escalier d'un pas fatigué. Abigail se dirigea vers sa chambre. Malachi mourait d'envie de la suivre immédiatement, mais déclara :

— Je jette un coup d'œil aux vidéos et j'arrive.

Il s'assit devant l'écran pour examiner les différentes sections qui défilaient. Il ne vit rien de spécial. Il appuya sur « rewind », d'abord en avance rapide, puis plus lentement, et se concentra sur la caméra qui filmait les abords du restaurant.

On voyait Abigail et lui sortir, puis s'éloigner. L'écran resta vide.

Il jeta un coup d'œil à l'horloge : dix minutes environ s'étaient écoulées quand quelqu'un, tout à coup, surgit dans un coin et se dirigea vers le Chasseur.

Une silhouette qui marchait tête baissée.

En général, quand les gens ne voulaient pas qu'on les reconnaisse sur une vidéo, ils portaient un sweat-shirt à capuche.

La silhouette, cependant, n'avait pas de capuche. Elle portait un grand chapeau et un long manteau noir.

L'individu s'approcha de la porte, tendit la main comme pour tourner la poignée, puis s'interrompit brusquement. Son chapeau à large bord, malheureusement, lui masquait le visage.

— Lève la tête, imbécile ! marmonna Malachi à mi-voix.

L'individu ne la releva pas, naturellement. Il semblait hésiter, comme si quelque chose venait de l'effrayer.

Malachi passa dans la case qui filmait la zone du bar, à l'intérieur. Une ombre surgit derrière la porte.

— Blue ! s'exclama Malachi. Blue, vous montez *vraiment* la garde !

Il envoya un mail à Jackson. Will parviendrait peut-être à préciser l'image dès le lendemain matin, pour faire apparaître d'autres détails.

Jackson, qui était encore devant les écrans dans la maison du square Chippewa, répondit aussitôt, et un échange s'ensuivit :

On a envoyé une patrouille dès qu'on a aperçu l'intrus sur l'écran. Ils sont arrivés en quelques minutes mais il était déjà parti et hors de portée des caméras.

Ça c'est passé pendant que nous étions près du fleuve ?

Oui.

Tu penses que la caméra l'a fait fuir ?

Sais pas. Mais si c'est quelqu'un qui connaît le Chasseur de dragons, ça m'étonnerait.

Est-ce qu'on pourra améliorer l'image ?

Je mettrai Will là-dessus dans la matinée. Le canot est dans les mains de la police scientifique. Je te tiens au courant dès que j'ai du nouveau.

OK. Je vais dormir un peu.

Je continue à surveiller les écrans. Angela prend ma relève à 8 heures. Les flics savent qu'ils peuvent appeler à tout moment. Je te contacte si nécessaire.

Malachi ferma sa messagerie et sortit dans le couloir pour gagner la chambre d'Abigail. Il entra sur la pointe des pieds.

La jeune femme dormait profondément. Elle avait posé son arme sur la table de nuit et ne s'était même pas dévêtue. Il tira la couverture sur elle, se déshabilla et s'allongea. Les yeux grands ouverts dans le noir, il songea un moment au bruit étrange qu'avait entendu Helen.

Tap-tap-tap...

Ce bruit correspondait forcément à quelque chose. Mais à quoi ?

* * *

Abigail s'éveilla en sursaut. Les rideaux étaient tirés, mais elle se rendait compte qu'il faisait déjà grand jour. On sentait la chaleur du

soleil.

Elle se précipita hors de la pièce. Malachi était assis devant l'ordinateur.

— Bonjour ! dit-il.

— Quelle heure est-il ?

— 10 heures.

— 10 heures ! Mais nous devrions déjà être au travail !

— Pour ma part, j'y suis, répondit-il en riant. Quand tu seras prête, nous retournerons explorer les alentours du cimetière et du Wulf and Whistle.

— D'accord. Je voudrais juste envoyer quelques mails avant de partir.

— OK ! Prends ton temps.

— Oh non, je vais me dépêcher ! J'ai déjà trop dormi, répondit-elle. Si ce type se comporte avec Bianca comme avec les autres, le temps presse ! Il ne faut pas traîner. Simplement, si nous retournons au cimetière, je veux m'assurer de pouvoir tenir ma promesse, au sujet de ce tombeau à réparer.

— Sais-tu qui contacter ?

— Je connais plusieurs personnes au conseil municipal. Je vais leur envoyer un message pour lancer la machine.

Elle s'approcha du bureau installé près du balcon, sur lequel elle avait posé son ordinateur portable, puis fit une pause pour regarder Malachi.

— A ton avis, quel argument est-ce que je peux donner ? Nous n'avons pas eu l'occasion de fouiller les archives...

— Dis simplement qu'on a trouvé des documents dans le cadre d'une enquête du FBI. Cela m'étonnerait qu'ils exigent des explications supplémentaires. Je demanderai à Jackson d'effectuer des recherches.

Abigail hocha la tête et sortit son bloc-notes de son sac avant de s'asseoir.

— « Lieutenant Josiah Beckwith, lut-elle à voix haute, né le 9 avril 1790, mort pour son pays le 12 septembre 1814 à la bataille de North Point. C'était un fils, un mari et un père dévoué, en même temps qu'un vrai patriote. » Je n'ai rien oublié ?

— Non.

Abigail chercha dans sa liste de contacts, sortit quelques noms de personnes influentes en ville, et rédigea un message un peu vague sur une épitaphe trouvée manquante au cours de recherches dans le cimetière. Elle conclut en demandant que le texte d'origine soit rétabli sur le tombeau, vandalisé pendant la guerre de Sécession.

Malachi s'approcha pendant qu'elle tapait sur son clavier.

— Combien y a-t-il de gens qui s'habillent en pirate, dans le coin ? demanda-t-il.

Il lui tendait une tasse de café qu'elle accepta avec reconnaissance.

— *Enormément* de gens aiment se déguiser en pirate, répondit-elle. Pourquoi ?

— Finis d'abord tes mails. Ensuite, viens voir l'écran, je te montrerai.

Elle obéit, puis le rejoignit devant l'ordinateur. Il avait figé et agrandi une image. On voyait une silhouette debout devant le Chasseur de dragons.

Une silhouette à l'aspect très étrange.

Un immense chapeau à plumes dissimulait le visage ; l'individu s'était drapé dans une vaste cape noire. Sans doute s'agissait-il d'un homme, à en juger par sa taille.

— Quand est-il venu ? demanda-t-elle.

— A 3 h 32 cette nuit.

— Quand nous étions près du fleuve... Il a essayé d'entrer ?

— Je crois que oui, mais il a renoncé.

— A-t-il tenté d'appuyer sur la poignée ?

— Non. Il a tendu le bras et l'a laissé retomber. Les autres ont vu la scène sur leurs écrans, dans ta maison du square, et ont tout de suite appelé la police, mais le temps qu'elle arrive...

— Il n'y avait plus personne, termina Abigail en soupirant.

— Exactement, répondit Malachi en s'adossant sur sa chaise. Et je ne pense pas que ce type ait eu peur des caméras. Il devait savoir qu'elles étaient là, puisqu'il a gardé la tête baissée. A mon avis, ce qui l'a fait reculer, c'est Blue.

Abigail recula d'un pas.

— Blue ? Il apparaît aussi sur l'écran ?

— Pas dans cette scène. Mais voici ce qu'une autre caméra a enregistré...

Il fit apparaître la vidéo de l'entrée et du bar, filmés à la même heure.

Une ombre se dessinait derrière la porte d'entrée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Abigail. Une illusion d'optique ? Ou bien...

— A mon avis, c'est plus qu'une illusion, murmura Malachi.

— Les fantômes peuvent être filmés, alors ?

— Peut-être. Je ne sais pas vraiment, répondit-il en souriant. En tout cas, je suis convaincu que Blue surveille farouchement le Chasseur.

— Et ce type au chapeau à plumes... Ce serait le tueur ? Un habitué ?

— C'est ce que je crois, dit Malachi en hochant la tête. Nous verrons au cimetière ce que nos vieux amis ont à nous dire.

Au rez-de-chaussée, Macy était à son poste, à l'accueil. Abigail alla

lui demander si tout se passait bien.

— Mais oui, tout va bien, Abby. Et toi ? Comment t'en sors-tu, avec tout ça ?

— Ça va.

Macy jeta un coup d'œil vers Malachi, par-dessus l'épaule d'Abigail, et sourit.

— Je suis tellement contente que vous soyez là, lui dit-elle. Pour nous tous et pour Abby.

— Merci, Macy, dit Malachi. A propos, je voulais vous demander : vous rappelez-vous ce qui s'est passé la veille de l'enterrement de Gus ?

— Oh ! ç'a été plus ou moins la routine, comme les autres jours. Nous avons mis une pancarte pour indiquer que le restaurant serait fermé le lendemain. Nous n'avons invité à la réception que les habitués de la paroisse, avec une annonce à la fin de la messe, pour n'avoir que des gens qui avaient bien connu Gus et éviter les touristes de passage...

Macy semblait perplexe. Sans doute se demandait-elle à quoi rimait la question.

— Je pensais surtout au moment où Helen Long a quitté l'établissement, reprit Malachi. Vous souvenez-vous si quelqu'un est parti juste après elle ? L'un de nos trois « piliers de bar », par exemple ?

Macy le dévisagea quelques instants sans rien dire. Ses lèvres frémissaient.

— Mais on a retrouvé Helen..., balbutia-t-elle enfin. C'est même Abby qui l'a sauvée.

— Je sais. Seulement, il y a une autre disparue, et Helen n'a pas pu nous dire grand-chose. J'espérais que vous pourriez nous aider.

Il s'accouda sur le bureau de l'accueil pour plonger ses yeux dans ceux de Macy. Il était difficile de résister à son charme, songea Abigail. D'autant qu'il n'en usait pas exprès, comme s'il n'en avait même pas conscience.

— J'aimerais tant pouvoir vous aider ! se lamenta Macy. Seulement, je n'étais pas toujours en bas. J'ai passé mon temps à courir entre le restaurant et la réserve. Nous étions tous encore sous le coup de l'émotion, plutôt stressés... Cela dit, il me semble bien que Bootsie et Aldous sont partis assez tôt dans l'après-midi. Et Dirk... Attendez ! Oui, il est parti encore avant eux, parce qu'il devait sortir le *Cygne noir*. Il avait tenu à faire deux circuits, ce jour-là, vu qu'il savait qu'il serait au cimetière le lendemain.

— C'est déjà très bien, Macy. Rien d'autre ?

— Non, répondit-elle en secouant la tête. Je n'ai pas bougé d'ici. En fin de journée, Sullivan et moi sommes montés faire le point sur les

commandes. C'est tout.

— Merci beaucoup, Macy, dit Malachi.

— Si je peux faire quoi que ce soit d'autre...

Malachi la remercia de nouveau, puis se dirigea vers la porte, Abigail à son côté. Ils marchèrent jusqu'au cimetière colonial.

Ce jour-là, Abigail se concentra pour apercevoir, elle aussi, les apparitions qui hantaient les lieux. Elle vit le vieux couple, toujours aussi vigilant sur son banc. Une jeune femme vêtue d'une longue robe blanche semblait flotter derrière un vieux chêne couvert de mousse. Un soldat souriait derrière un groupe de touristes. Il souffla dans le cou d'une jeune femme et se mit à rire quand elle se retourna brusquement, sans comprendre d'où venait le courant d'air. Un peu plus loin, près d'un mausolée, deux jeunes femmes en tenue victorienne paraissaient se promener paisiblement.

Malachi les voyait sûrement tous, se dit-elle. Cependant, il gardait les yeux fixés sur le vieux couple, dont ils s'approchèrent.

— Bonjour, dit-il en s'arrêtant près du banc.

— Bonjour, jeune homme, répondit le mari en se levant courtoisement.

— Nous tenions à vous dire qu'Abigail a écrit aux autorités, pour la tombe de votre fils. L'épithaphe ne devrait pas tarder à être rectifiée.

— Nous vous remercions du fond du cœur, répliqua le vieillard avec une petite révérence.

Il se tourna vers son épouse pour ajouter :

— Ma chère amie, c'est une grande injustice qui va enfin être réparée.

La femme se leva à son tour. Lorsqu'elle les dévisagea, Abigail aurait juré qu'elle voyait des larmes dans ses yeux.

Sauf que cette femme n'était pas vraiment là. A moins, peut-être... Qu'elle soit présente sous forme d'esprit ? D'âme errante ?

— J'espère vraiment que la démarche aboutira, dit Abigail à voix haute.

Elle n'osa pas ajouter qu'au fil des années, bien d'autres tombes avaient été saccagées, voire totalement détruites. Elle aurait aimé dire que les cimetières étaient construits par et pour les vivants, que les morts ne restaient en vie que dans la mémoire de leurs proches.

— Nous avons trouvé un tunnel, dans un vieux bâtiment près d'ici, dit Malachi. A l'endroit que vous nous aviez aimablement indiqué. Seulement, il aboutit à une impasse... Avez-vous remarqué quoi que ce soit d'autre ?

— Avez-vous exploré aussi la petite allée, juste à côté ? demanda le vieillard.

— Pas entièrement. Nous allons y retourner.

— Il y a eu une époque, peu après la mort de notre fils, où l'on

mettait beaucoup de morts dans les souterrains. Des morts et des mourants. C'était la fièvre jaune, et il fallait arrêter l'épidémie... Quand elle s'est arrêtée, je pense que les autorités n'ont pas osé donner le nombre exact de victimes. Vous comprenez...

Il soupira, puis enchaîna :

— C'était le Sud, ici. Toute l'économie était basée sur le transport fluvial et le coton, bien sûr. Les plantations employaient beaucoup d'esclaves. Certains tentaient de fuir, et les opposants à l'esclavage les aidaient en les cachant dans les tunnels... Ma femme et moi l'avons su, mais n'avons jamais trahi personne. J'étais commerçant, je savais qu'il fallait faire tourner les plantations, mais... au fond de moi-même, je trouvais ce système injuste. Je me souviens...

Il consulta sa femme du regard en ajoutant :

— En tout cas, je crois me souvenir qu'on voyait souvent des ombres passer par ici, la nuit. Elles se faufilaient dans l'allée...

— Merci, dit Malachi.

Il tendit la main. Abigail vit une main translucide, fantomatique, frôler la sienne.

Elle baissa la tête pour dissimuler un sourire. Malachi se disait maladroît dans les rapports sociaux... Ce n'était pas vrai. Il s'en sortait très bien, au contraire.

Avec les vivants comme avec les morts.

— Merci, dit-elle à son tour.

Ils retournèrent en hâte vers l'entrée principale du cimetière. Ils dépassèrent des groupes de touristes, des couples, des familles, et se dirigèrent vers le Wulf and Whistle. Une allée étroite s'ouvrait sur le côté, l'une des dernières sans doute à subsister d'une époque révolue, tant on avait construit dans le quartier. Un arbre se dressait à l'entrée. Ils enjambèrent les racines qui craquaient le ciment et se retrouvèrent au fond du passage étroit, derrière le bâtiment.

— Nous sommes sûrs qu'il y avait un tunnel sous le Wulf and Whistle, murmura Malachi en regardant autour de lui. Il a donc servi à emmener les corps dans les catacombes, pendant l'épidémie de fièvre jaune. Ensuite, les abolitionnistes ont rouvert les tunnels pour aider les esclaves fugitifs. Plus tard encore, après la guerre de Sécession, les propriétaires de l'auberge ont dû se rendre compte des exactions commises par les soldats dans le cimetière, et ils se sont empressés de boucher leur galerie...

— Ils l'ont tellement bouchée, rappela Abigail avec amertume, que nous n'avons trouvé aucune issue. Tu as toi-même sondé la montagne de terre qui est là-dessous sans aucun succès.

— Je sais, mais il y a peut-être d'autres galeries sous nos pieds, même si celle qui donnait dans la taverne a été condamnée.

— Comment allons-nous les trouver ? Et comment le tueur peut-il

y accéder ?

— Il connaît sûrement un autre accès. Et s'il était fermé aussi, il a réussi à l'ouvrir.

Abigail examina ce qui les entourait. Au fond de l'allée, une petite barrière fermait l'endroit où le gérant du Wulf and Whistle rangeait ses poubelles.

— Tiens ! murmura-t-elle.

Elle franchit la barrière, ouvrit un énorme conteneur et découvrit, à l'intérieur, une poubelle plus petite qu'on pouvait retirer.

— Malachi, viens voir !

Il se précipita.

— Ce conteneur reste toujours en place, dit-elle. Ils ne font que retirer la poubelle. J'imagine que les employés de Steve la portent jusqu'au bout de l'allée pour la collecte, puis la remettent en place.

Malachi fit le tour du conteneur. Celui-ci reposait sur un socle de planches qui se poursuivait à l'arrière sur un mètre environ. Il se pencha pour soulever une planche.

— Il y a un trou, là-dessous, déclara-t-il. Un grand trou. Si nous allions voir ?

L'ouverture plongeait verticalement dans la terre. Sans doute avait-elle fait partie à l'origine du système des égouts, songea Malachi. Le tunnel avait dû servir au moment de la fièvre jaune, puis être utilisé ensuite par les courageux citoyens qui aidaient les esclaves fugitifs à s'enfuir. Il était réconfortant de savoir que certains étaient prêts à courir de tels risques pour aider leur prochain, glaçant aussi d'imaginer la peur qu'avaient pu ressentir les malheureux fuyards dans ces galeries obscures. Malachi les imaginait priant pour avoir le temps d'atteindre un bateau qui les emmènerait vers le Nord et la liberté sans être arraisonnés...

Il s'engagea dans la descente à l'aide d'une vieille échelle métallique aux barreaux rouillés. L'endroit sentait l'humidité et le moisi, évoquait des images d'épidémie, de mourants et de souffrance. Arrivé en bas, il prit sa lampe de poche pour éclairer le tunnel qui s'ouvrait devant lui. Tout comme les autres, il semblait filer droit vers le fleuve.

— Fais attention, dit-il à Abigail. Les marches sont à moitié descellées.

Il posa sa torche par terre pour l'aider à le rejoindre.

— Quelle puanteur ! murmura-t-elle en grimaçant.

— Je sais. Voyons néanmoins où ça mène.

— Il ne faudrait pas prévenir d'abord la police ?

— Inutile. Si le tueur a vu le branle-bas de combat qui s'est produit au Wulf and Whistle quand nous sommes tombés sur une impasse, il est sûrement convaincu que nous avons renoncé à cette piste. Je ne veux pas qu'il sache que nous avons trouvé l'accès. Comme ça, il se sentira libre de l'utiliser de nouveau.

Abigail opina. Elle aussi avait une petite lampe torche, qu'elle brandit devant eux sur les parois de terre.

A mesure qu'ils progressaient, le passage devenait de plus en plus étroit. A un moment donné, ils se retrouvèrent face à une fourche. Le passage principal continuait tout droit ; un autre s'ouvrait sur la gauche. Les deux étaient plongés dans le noir le plus total. Ils se consultèrent du regard, dans la lueur spectrale des torches.

— Hors de question de se séparer ! déclara Malachi.

— Je n'y pensais même pas. Un bon agent ne perd jamais le contact avec ses partenaires, ni avec les renforts !

— Je suggère que nous prenions sur la droite.

Abigail réfléchit un instant.

— J'essaye de me repérer, dit-elle. Si nous étions au-dessus, dans la rue, vu la direction que nous avons prise, nous serions en train de revenir vers le Chasseur de dragons.

— Exact !

— Alors, allons-y.

Le passage était toujours aussi étroit. Par endroits, les parois s'éboulaient. Ils marchèrent pendant une bonne centaine de mètres. Le sol rugueux résonnait sous leurs pieds. Au bout d'un moment, Malachi s'arrêta pour tâter les murs.

— Tu crois qu'elles sont solides, ces galeries ? demanda Abigail.

— A priori, oui. Elles ont été correctement creusées, boisées... nous ne risquons rien. Ça tient plus solidement que la moitié des nouveaux logements qu'on construit.

Ils reprirent leur marche à la lueur des torches et, tout à coup, se retrouvèrent de nouveau face à un mur.

— Oh ! flûte ! s'exclama Abigail.

— Au contraire. C'est peut-être une bonne nouvelle.

— Comment ça ?

— Tu sais où nous sommes ?

— Presque arrivés au Chasseur de dragons, murmura Abigail.

— Exactement. Maintenant, frappe la paroi latérale du côté gauche, en reculant doucement. Dès que tu entendras un bruit différent, préviens-moi. Je vais faire pareil du côté droit. Nous allons disposer les lampes par terre pour nous éclairer...

Abigail se mit à tapoter. De temps à autre, sa main frappait les poutres et les arches soutenant la terre. Souvent, celles-ci étaient un peu moisies. Il fallait espérer que les constructeurs d'autrefois avaient choisi un bois solide, résistant à la décomposition... Heureusement, la galerie tenait debout depuis presque deux siècles.

Abigail était tellement concentrée qu'elle sursauta en entendant son compagnon s'écrier :

— Ha ha !

Elle se retourna. Elle ne vit d'abord pas grand-chose puis, son regard s'accoutumant, s'aperçut que la lampe faisait jouer des reflets dans la pénombre. Malachi avait découvert une nouvelle galerie !

— Je ne comprends pas... C'était bouché quand nous sommes passés ! s'écria-t-elle.

— Ce carré de terre dissimule un panneau de bois. J'ai la même chose chez moi, en Virginie. C'est un système coulissant. Le panneau

disparaît complètement dans le mur quand on le pousse.

Abigail ramassa sa torche, la braqua sur l'ouverture et poussa un nouveau cri.

— Malachi ! C'est l'extrémité du tunnel qui commence au Chasseur de dragons !

— C'est ce que je soupçonnais, répondit-il. Notre tueur a donc pu circuler à son aise entre le Chasseur de dragons et le Wulf and Whistle. Et atteindre le fleuve depuis l'un ou l'autre !

— Nous devrions cimenter tout ça, dit Abigail d'un air farouche. L'emprisonner là-dedans !

— Pas si nous voulons retrouver Bianca tant qu'elle est encore en vie ! objecta-t-il.

— Que faisons-nous, maintenant ?

— Pour l'instant, nous revenons sur nos pas. Nous n'en parlons qu'à l'équipe, et je demanderai à Will de venir installer des caméras. Nous devons suivre le tueur dans tous ses déplacements. C'est le seul moyen de parvenir à sauver Bianca.

Malachi se pencha pour examiner la fente dans laquelle le panneau de bois dissimulé par une couche de terre venait se glisser.

— Chez moi, expliqua-t-il à Abigail, ce système permettait de transformer la maison en taverne clandestine, le soir. Les gens venaient prendre un verre avant de rentrer chez eux travailler ou dormir. La légende veut que la maison ait été construite par quelqu'un de la famille de Thomas Jefferson... Tu sais, c'est le genre d'endroit où on affirme que « George Washington a passé la nuit » ! En tout cas, c'était une technique apparemment courante, à l'époque coloniale.

— Visiblement, ces tunnels ont été utilisés à différentes époques pour différentes raisons, fit remarquer Abigail.

Malachi hocha la tête.

— Les autorités de la ville les ont construits, puis les pirates les ont empruntés pour s'échapper quand on les recherchait ou pour embarquer des hommes de force. Ensuite, bien sûr, ils ont permis le transfert d'esclaves fugitifs vers le Nord, pendant la guerre de Sécession. Entre-temps, quand ils ne servaient pas, la ville ou les propriétaires en scellaient les entrées, y compris les trappes secrètes menant d'une galerie à une autre. Les responsables politiques, qu'ils soient fédéraux ou locaux, choisissent toujours la solution la moins chère, ne l'oublions pas. Un tunnel ne sert plus ? On le bouche. Mais quand on connaît bien la ville, qu'on en a entendu parler toute sa vie, on finit par savoir repérer les accès, même fermés.

— Moi aussi, je connais la ville ! protesta Abigail.

— Oui, et tu sais où se trouve le passage du Chasseur de dragons parce que tu appartiens à la famille qui possède l'endroit. Tu as aussi entendu parler des tunnels de l'hôpital parce que leur rôle pendant les

épidémies est de notoriété publique. Il est mentionné dans les archives. En revanche...

Il eut un sourire en coin avant d'ajouter :

— En revanche, comme tu n'as jamais eu l'intention de kidnapper des gens pour les noyer dans le fleuve, tu n'as probablement jamais entrepris d'explorer les sous-sols de Savannah aussi minutieusement que l'a fait le tueur. Viens, retournons par où nous sommes venus. Mieux vaut ne pas rentrer par la galerie du Chasseur. Le restaurant doit être plein, à l'heure qu'il est. Ce serait trop risqué.

— Espérons que personne ne nous verra sortir derrière les poubelles du pub ! soupira-t-elle.

— Espérons ! Je vais appeler Jackson pour qu'il fasse surveiller cette allée par un flic en civil que personne ne remarquera. David Caswell trouvera sûrement quelqu'un de confiance.

Il avait tiré son portable, tenté d'appeler, et fit une petite grimace.

— Que je suis bête ! Ça ne passe pas, là-dessous. Allons-y. Nous ferons ça dehors.

Il eut un léger rire et conclut :

— Ensuite, nous sommes bons pour reprendre une douche ! C'est une autre raison pour laquelle je préfère ne pas aller tout de suite au Chasseur de dragons, histoire qu'on ne nous voie pas dans cet état. Nous irons nous doucher dans ta maison du square, d'accord ?

Abigail acquiesça. Malachi referma la porte coulissante et ils retournèrent vers l'entrée du tunnel.

A un moment, la torche d'Abigail fit scintiller quelque chose sur le sol. Elle amorça le geste de ramasser l'objet, puis s'interrompit et se contenta de s'accroupir pour l'observer. Malachi l'imita.

— Un papier de chewing-gum, murmura-t-il.

— Il peut y avoir des empreintes ?

— Ce n'est pas impossible.

Malachi leva les yeux vers Abigail. Même dans la lueur fantomatique des torches, on mesurait la force et l'énergie de son visage admirablement sculpté. En outre, elle n'avait jamais connu une telle intimité de pensée avec qui que ce soit.

Parce qu'ils voyaient tous deux des fantômes...

Ou à cause du sexe entre eux ?

Ou tout simplement parce que Malachi était unique ?

— En tout cas, reprit-il, cette trouvaille ne date ni du XVIII^e, ni du XIX^e siècle !

Il avait manifestement pensé à tout. Elle le vit tirer de sa poche une petite enveloppe dont il se servit pour ramasser le papier sans y toucher. Il la referma avec soin, la remit dans sa poche, puis prit Abigail par le bras pour la relever.

— Maintenant, sortons.

Il l'aida à se hisser en haut du trou. Une fois en haut, elle se retourna pour lui tendre la main, mais il maintenait déjà solidement les barreaux rouillés et émergeait à son tour.

— Eh bien ! s'exclama-t-il en la regardant avec un sourire, pourvu que nous ne croisions personne de connaissance !

— J'aimerais mieux... Je connais tellement de gens, ici !

— Alors, attendons Jackson. Je vais l'appeler pour qu'il alerte David, lui expliquer ce que nous avons trouvé, pourquoi nous préférons que ça ne s'ébruite pas pour l'instant, et lui demander de nous rejoindre.

Il obtint Jackson, qui promit d'arriver rapidement. Ils s'adossèrent contre le mur pour patienter, dans l'odeur écœurante des poubelles.

— Charmant endroit pour flâner ! s'exclama Abigail.

Malachi eut un léger rire.

— J'ai connu pire !

Puis il la dévisagea de nouveau, l'air plus sérieux.

— Qu'est-ce que j'ai ? demanda-t-elle.

— Même couverte de terre, tu restes très belle.

— Toi aussi, tu restes superbe !

Il sourit de nouveau, puis son sourire s'effaça. Il était de nouveau pensif. Abigail avait compris qu'il réfléchissait souvent à toute allure, dans plusieurs directions différentes.

— Dans une série de crimes comme celle-ci, l'essentiel, c'est la chronologie, fit-il remarquer. Ce ne sont pas les déplacements, puisqu'il est très facile de se rendre d'un point à un autre. Si nous pouvions savoir très précisément qui était à quel endroit à quel moment précis... Cela nous permettrait au moins d'éliminer des suspects.

— As-tu écarté Roger de ta liste, finalement ?

Malachi haussa les épaules.

— A priori, oui. Mais je n'ai aucune certitude.

Jackson Crow arriva un instant plus tard. Il était accompagné d'un immense métis à l'air avenant, de trente-cinq ans environ, qui arborait un T-shirt avec l'inscription « I love Savannah », comme on en trouvait dans toutes les boutiques pour touristes.

— Je vous présente l'officier Dale Kendrick, dit Jackson. Il va garder l'œil sur l'allée. Comme il vient d'être transféré d'Atlanta, personne ne risque de le reconnaître.

Ils serrèrent la main de Kendrick. Malachi donna à Jackson l'enveloppe contenant l'emballage de chewing-gum, afin qu'il le transmette à la police scientifique. Will était à bord du *Cygne noir* ; Angela et Kate se relayaient devant les écrans vidéo. Will avait capturé et agrandi l'image montrant l'étrange silhouette qui avait essayé d'entrer au Chasseur de dragons pendant la nuit. On ne pouvait

toujours pas voir le visage, mais cela éliminait du moins tous les suspects mesurant moins de un mètre quatre-vingts.

Après leur avoir livré tous ces éléments, Jackson les quitta pour retourner au poste de police. Il devait retrouver David pour voir si les techniciens avaient du nouveau au sujet du canot vide qu'ils avaient trouvé.

— Nous, nous filons square Chippewa, annonça Malachi.

Il serra de nouveau la main de Kendrick en le remerciant.

— Je ne fais que mon boulot ! dit ce dernier.

Ils se hâtèrent vers la maison d'Abigail en espérant que personne ne remarquerait leur allure. Heureusement, les touristes qui béaient d'admiration devant les demeures coloniales et les chênes couverts de mousse ne leur prêtèrent aucune attention.

En revanche, quand Angela vint leur ouvrir, elle les examina de haut en bas d'un air amusé.

— Vous êtes mignons ! On dirait des gamins qui sortent d'un bac à sable bien boueux !

— Tu me fais penser à quelque chose, dit soudain Malachi, l'air sérieux.

— Quoi donc ? demanda Abigail.

— A la boue, justement. L'inconnu qui emprunte ces tunnels en sort forcément très sale, lui aussi, à moins qu'il ne les parcoure jusqu'au fleuve et ne sorte se nettoyer sur l'embarcation dont il dispose.

— Bien vu, dit Angela. A propos, Will a obtenu de la ville l'autorisation de placer une caméra dans le passage secret du Chasseur de dragons, justement à la sortie côté fleuve. Ils l'ont installée avec beaucoup de discrétion, sans se faire voir. Personne ne pourra plus emprunter cet accès sans être immédiatement filmé. Venez dans la salle à manger, je vais vous montrer.

Ils la suivirent. Un nouvel écran avait effectivement été installé, braqué sur l'endroit de la rive où Abigail avait plongé pour porter secours à Helen.

— Parfait, commenta Malachi. Tu as déjà vu quelque chose ?

— Pour l'instant, surtout des touristes ! soupira Angela.

Puis elle se tourna vers Abigail et ajouta en souriant :

— Alors, vous pensez nous rejoindre ?

— Pardon ? balbutia Abigail, surprise par la question.

— Eh bien, vous sortez de l'Académie du FBI, vous êtes en attente d'une première mission... Je crois que Jackson compte vous proposer d'entrer dans nos rangs.

— D'entrer chez... chez les « Chasseurs de fantômes ? »

— C'est comme ça qu'on nous appelle, c'est vrai, reconnut Angela. Beaucoup d'agents murmurent dans notre dos, mais, dans l'ensemble,

on nous considère comme une unité d'élite.

Abigail jeta un coup d'œil à Malachi, qui avait l'air au courant. Il l'observait, guettant sa réaction.

— Attendons d'abord la fin de cette enquête, répondit-elle brusquement en se dirigeant vers l'escalier. Je vais prendre une douche. J'ai quelques vêtements ici...

Elle s'interrompit puis reprit :

— Mais toi, Malachi, tes vêtements se trouvent au Chasseur !

— Malachi et Jackson sont à peu près de la même taille, intervint Angela. Je vais lui prêter de quoi s'habiller. Sinon, l'un de nous fera un saut jusqu'au Chasseur. Ne vous en faites pas, filez vous doucher. Rien de tel pour chasser la saleté et surtout pour s'éclaircir l'esprit !

— Espérons ! lança Abigail, avant de gravir les marches de l'escalier quatre à quatre pour gagner sa chambre.

Elle avait donné carte blanche à l'équipe pour s'installer, mais remarqua qu'ils avaient compris quelle chambre était la sienne, et qu'ils l'avaient laissée vide.

Elle regarda autour d'elle. Après le départ des derniers locataires, sans doute par nostalgie plus que pour une autre raison, elle avait rapporté dans la pièce les objets auxquels elle tenait le plus. Peut-être pour se rassurer, parce que sa vie allait prendre un nouveau tournant... Les étagères, par exemple, étaient remplies de ses romans favoris et de tous les ouvrages qu'elle avait dû étudier pour ses examens : sur la réglementation, le FBI, le profilage, la manière de mener une enquête...

La guitare dont elle n'avait jamais vraiment appris à jouer se trouvait debout sur son support, près du placard. Un plateau de jeux de société reposait sur une table, dans un coin. Les murs étaient toujours peints du bleu vif qu'elle avait choisi adolescente, avec des plinthes noires, sans aucune sophistication. Elle se rappelait n'avoir jamais eu de poupée.

Je devais être une drôle de gamine, se dit-elle.

Elle examina les CD et les DVD alignés sur une des étagères. Il y avait là de la musique classique et quelques groupes obscurs et un peu bizarres. Elle avait adoré, par exemple, les Traveling Wilburys¹, avait suivi chacun d'eux dans toute sa carrière. Elle avait aussi tous les films de M. Night Shyamalan², le DVD de *Blithe Spirit*³, que son père l'avait emmenée voir à Broadway, celui de *Ghost*⁴, de *The Ghost and Mme Muir*⁵...

Tous ces films de fantômes... *Parce qu'elle aussi avait son propre revenant ?*

Elle eut un petit sourire amer.

— Oui, moi aussi j'ai mon fantôme, Blue, dit-elle à voix haute. Alors, où es-tu ? Il n'y a plus que toi et moi, maintenant, tu sais ?

Son sourire fit craqueler un morceau de boue qu'elle avait sur le visage.

La douche, tout de suite ! Elle entra dans la salle de bains et ouvrit le jet en grand. Rien de tel pour chasser la saleté et surtout s'éclaircir l'esprit, comme avait dit Angela.

L'eau chaude n'apaisa pas beaucoup sa tension, cela dit. Même si elle oublia un bref instant qu'ils luttaienent contre le temps pour retrouver Bianca Salzburg, elle ne put s'empêcher de songer qu'elle aurait mieux aimé ne pas prendre sa douche seule.

Elle fronça les sourcils. N'était-elle pas en train de devenir obsédée par Malachi ? Était-ce une bonne ou une mauvaise chose ? Et s'ils ne s'étaient rapprochés qu'à cause des circonstances ? Et si ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre s'avérait passager ? Allait-elle entrer dans l'unité des « Chasseurs » même si sa liaison avec Malachi se terminait ?

Il fallait vraiment qu'elle y réfléchisse.

Tout de même, elle aurait bien aimé qu'il la rejoigne sous la douche !

* * *

Une douche éclaircit l'esprit...

Malachi n'avait pas besoin de s'éclaircir l'esprit. Il voulait avant tout raisonner méthodiquement.

Premièrement, certaines de ses théories étaient déjà étayées par ce qu'ils avaient appris. Il était désormais certain, par exemple, que le tueur connaissait extrêmement bien Savannah et son passé historique.

Deuxièmement, le tueur se prenait pour un pirate, ou aurait aimé avoir été un pirate à une autre époque. Il avait donné à Helen Long une carte avec le nom de Christopher Condent. Or Condent avait été un flibustier brutal, jamais condamné par la justice, qui s'était enrichi avant de mourir de sa belle mort.

Troisièmement, le tueur se déguisait en Blue Anderson.

Parce que tout le monde à Savannah connaissait l'aspect de Blue ? Ou bien parce que le grand chapeau de Blue, ses longs cheveux noirs, ses moustaches, permettaient de dissimuler facilement un visage ? Le tueur n'espérait-il pas aussi discréditer la réputation sans tache du vieux pirate ? Cela expliquait-il pourquoi toutes les victimes étaient passées au Chasseur de dragons avant d'être enlevées ?

Quatrièmement — même si cela restait une hypothèse —, Malachi avait l'impression qu'il se rapprochait du tueur, que c'était quelqu'un qui appartenait à l'entourage d'Abigail. Un familier du Chasseur de dragons, qui avait bien connu Gus. Quelqu'un, aussi, de passionné par l'histoire de Blue et de la piraterie, jouissant sans doute d'une bonne

situation... Il fallait en effet avoir les moyens de se déplacer facilement, de fréquenter le bar, de tenir chaque jour son rôle dans la communauté. Même si le personnage n'était ni jeune ni séduisant, il parvenait à se rendre sympathique et agréable. Il jouait la comédie, ravi de donner le change à tout le monde, y compris à ses intimes. Et quand il pourchassait ses proies, grîmé en pirate, personne ne le soupçonnait.

Malachi sortit de la douche. Angela avait déposé à son intention quelques vêtements appartenant à Jackson. Il n'avait pas envie de s'habiller en agent du FBI, mais ne voulait pas non plus qu'on voie qu'il portait une arme. Il choisit un jean, un polo et un coupe-vent bleu marine. Ce jour-là, il allait passer un bon moment au comptoir du Chasseur de dragons, pour faire parler le trio de « piliers de bar » et en apprendre davantage sur eux. Il se ferait accompagner par Abigail, qui saurait faire le tri entre la vérité et d'éventuels mensonges. Elle pourrait également remarquer si Sullivan, Macy ou Grant Green se comportaient de façon étrange.

Au rez-de-chaussée, il trouva Kate Sokolov devant les écrans, en train de surveiller ce qui se passait aux alentours du restaurant et au bord du fleuve.

— Dis-moi, Kate, la victime trouvée dans un tunnel... Est-ce qu'ils l'ont identifiée ?

Kate fit signe que non.

— Ils ont son ADN et ont fait des radios dentaires, mais n'ont pas encore d'éléments de comparaison. J'ai extrait quelques noms de la base de données, mais il n'y a rien de définitif pour l'instant.

Malachi soupira.

— On a assassiné une femme et nous ne savons même pas qui elle est !

— A ton avis, cela nous aiderait à retrouver celle qui a disparu, si nous connaissions l'identité de cette victime ?

— Peut-être pas. Ce que nous savons, c'est que nous avons trois femmes décédées, une qui s'est sauvée et une victime masculine, sans oublier Gus. Les deux hommes ont probablement été tués parce qu'ils avaient vu ce qu'ils ne devaient pas voir. Les femmes, elles, ne venaient pas de Savannah, même si Helen Long travaillait ici depuis quelque temps. Elles étaient toutes très jolies. Le tueur les a probablement observées avant de les enlever parce qu'il cherche la captive idéale, dans son fantasme de piraterie...

Abigail venait de descendre et se tenait debout sur le seuil de la salle à manger.

— Il se fait sûrement tout un cinéma, en effet, lança-t-elle en poursuivant le raisonnement de Malachi. Il se voit comme un grand pirate dont la prisonnière tombe amoureuse et quitte tout pour

sillonner les mers avec lui. Peut-être a-t-il cru être tombé sur la bonne avec Helen, mais elle lui a répondu qu'il lui répugnait, a refusé qu'il la touche et n'a pas réussi à faire semblant. Or, lorsqu'il se voit rejeté, il n'hésite pas à tuer... Et il se met en quête d'une autre victime.

Les deux autres hochèrent la tête.

Abigail écarta les bras, l'air impuissant.

— Je ne sais pas en quoi ça nous aide de savoir ça, cela dit !

— Si, ça nous aide, insista Malachi. A chercher quelqu'un qui est sans cesse à l'affût. Retournons au Chasseur de dragons.

— Tu penses vraiment que c'est là que nous trouverons le tueur ? Dans mon restaurant ?

Malachi dévisagea Abigail, conscient qu'elle s'efforçait de ne pas montrer son amertume.

— Oui, dit-il doucement. C'est là que se trouve la clé du mystère.

* * *

L'heure du déjeuner était passée, mais le Chasseur était encore en plein boom. Macy tenait l'accueil. Bootsie et Aldous étaient au bar. Abigail s'assit sur un tabouret à côté de ce dernier. Il venait de finir une assiette de « fish and chips » et, même si elle le traita avec affection de « pilier de bar », il ne buvait pas d'alcool mais sirotait un simple café.

— Comment tiens-tu le coup ? lui demanda-t-il tout en faisant un signe de tête à Malachi, qui s'était installé à côté d'elle.

— Ça va, Aldous. Je suis simplement perturbée, comme tout le monde, et effrayée, bien sûr. J'espère tellement que nous retrouverons la disparue comme nous avons retrouvé Helen... Vivante, je veux dire.

— Bien sûr. C'est affreux, hein ? Ton ami Roger English est dans tous ses états.

— Je sais. Ils sortaient ensemble depuis peu de temps, mais il avait vraiment l'impression que c'était du solide.

Bootsie, qui avait un verre de bière devant lui, eut un grommellement de mépris.

— Ce Roger, il se fait des idées ! Elle était jolie, d'accord — pardon : elle *est* jolie —, mais ce n'est pas une fille pour lui. Trop gnan-gnan, si vous voulez mon avis. Il finira par s'en rendre compte. Lui, il aime l'histoire, les légendes...

— Espérons qu'il aura l'occasion de s'en rendre compte, coupa Malachi. Autrement dit, qu'elle sera vivante pour le lui dire.

— Oui, espérons ! répéta Aldous. Roger est ici, d'ailleurs. Là-bas, à une table, avec ton autre copain de lycée, Abigail. Comment s'appelle-t-il, déjà ? Celui avec lequel Roger travaille ?

— Paul Westermarck ?

— C'est ça. Apparemment, la fille qui joue la pirate Missy Tweed, dans leur saynète sur le parking, n'est pas disponible, demain. Elle est à Charleston pour l'anniversaire de sa mère. Ils doivent être en train de chercher une solution.

— Ils n'ont qu'à prendre Abigail, dit Malachi. C'est une pirate dans l'âme. Il n'y a pas mieux. Elle descend même de Blue Anderson !

— C'était mon arrière-arrière-etc. grand-oncle, confirma Abigail.

— Bref, toutes ces histoires de cape et d'épée, c'est dans les gènes, reprit Malachi. Ça m'a l'air très amusant à jouer. Ça me plairait bien d'essayer.

— Mon cher, je suis sûr qu'ils vous accueilleront les bras ouverts ! s'exclama Bootsie. Il n'y a rien d'aussi exaltant que de faire le pirate !

— C'est ma foi vrai ! reconnut Aldous.

— Sauf quand on est obligé de le faire tous les jours et de servir des cocktails dans ces chemises de coton délavé ! intervint Sullivan.

Il acheva de préparer un plateau pour l'une des serveuses et fit le tour du comptoir pour venir les rejoindre.

— Ça ne t'ennuie pas à ce point, j'espère ? lui demanda Abigail. C'est une tradition, ici, de se déguiser pour le service. Tu aimerais qu'on rafraîchisse un peu ta tenue, peut-être ? Avec une jolie redingote ?

Sullivan se mit à rire tout en passant la main dans ses cheveux roux.

— Oh ! je ne me plains pas vraiment, Abby. On pourrait rafraîchir un peu, c'est vrai, mais pour la redingote, je ne suis pas sûr. Il peut faire tellement chaud, à Savannah !

Il regarda soudain Abigail d'un air inquiet.

— Tu as l'intention de changer beaucoup de choses, dans le restaurant ?

— Non, assura-t-elle en souriant. J'adore le Chasseur de dragons, et Gus avait parfaitement raison de vous laisser carte blanche. Vous vous en sortez très bien. Macy et Grant sont d'excellents gestionnaires. De toute façon, je ne serai pas souvent là. Cela dit, je ne suis pas contre le fait de changer les uniformes, si ça permet de renouveler les traditions.

Sullivan eut l'air soulagé.

— Tant mieux. J'adore mon boulot, ici, et j'admets que nos costumes aident à créer l'atmosphère. Un jour, quand j'aurai assez d'économies, je monterai mon propre bar. Attention, je ne te ferai pas concurrence ! Je ne jouerai pas sur le thème « pirate ». Ce sera plutôt le genre victorien... Mais ce n'est pas pour tout de suite, je te promets !

Abby se mit à rire en entendant Sullivan s'excuser.

— Ecoute, dit-elle, il y a des dizaines d'excellents bars et

restaurants à Savannah, et le Chasseur n'est que l'un d'entre eux. Quand tu ouvriras ton propre établissement, nous ferons la fête !

— Merci, dit Sullivan. Tu verras, mes serveurs seront très chic... Je sais ! Je les habillerai comme le majordome de *Downton Abbey*. Grant adorera... Oh ! rassure-toi. Je n'ai pas l'intention de t'enlever Grant.

— Je ne m'inquiète pas, répondit Abigail en hochant la tête.

— S'il y en a un pour lequel tu devrais t'inquiéter, c'est Roger, intervint Bootsie à voix basse. Il a l'air au trente-sixième dessous.

— Oui, il est mort d'angoisse pour cette fille, ajouta Sullivan. Je le comprends. Elle avait l'air adorable... Il était très fier de nous la présenter.

— Je vais aller lui parler, dit Abigail.

Elle descendit de son tabouret et s'approcha de la table de Roger, au fond de la salle, près de l'escalier. Roger et Paul Westermarck levèrent les yeux à son approche et, quel qu'ait pu être leur sujet de conversation, se turent brusquement. Paul se leva pour serrer Abigail dans ses bras. Roger l'imita plus lentement et la regarda d'un air anxieux.

— Tu as du nouveau ? demanda-t-il aussitôt.

— Pas encore, Roger, mais la police explore de nouvelles pistes.

— De nouvelles pistes ? Lesquelles ?

— Ils examinent le canot qu'on a retrouvé hier. Ils fouillent toutes les embarcations aux alentours, les bords du fleuve... Ils vont la retrouver, Roger, je te le promets. Aie confiance. Continue à vivre normalement, en attendant.

— Abigail vient de perdre son grand-père, Roger, rappela Paul. Gus était un type formidable, mais elle ne reste pas assise à se morfondre... Elle agit.

— Ce n'est pas la même chose ! protesta Roger en écartant les bras. Abigail est flic, ou agent... Elle sait quoi faire. Moi non !

— Il est normal de se tourmenter quand un proche disparaît, Roger, fit remarquer Abigail. C'est une situation terrible. Il faut tout de même continuer à vivre pendant que les experts mènent les recherches.

— D'ailleurs, à ce propos, que faisons-nous pour le spectacle de demain ? demanda Paul. Nous l'avons toujours organisé ici, sur le parking, le samedi. Sauf juste après la mort de Gus, bien sûr.

— Il faut qu'il ait lieu, bien sûr. C'est ce que Gus aurait voulu. Allez, je jouerai votre Missy Tweed, promet Abigail.

Paul se rassit, le sourire aux lèvres.

— Waouh ! J'étais sûr que tu allais nous proposer ça !

— Je suis très attachée à nos traditions, Paul !

— Tu te rappelles les dialogues ?

— Plus au moins. Il y a beaucoup d'improvisation, de toute façon,

répliqua Abigail. J'avoue que ce n'est pas mon rôle préféré. Missy Tweed passe son temps à gémir en se laissant bousculer par les pirates !

— Les touristes l'adorent, en tout cas. Je ne suis pas mieux loti, puisque je dois jouer Scurvy Pete. Les gens me lancent sans cesse des quolibets. Quand je pense que je voulais être un grand acteur shakespearien...

— Tu es un très bon acteur, Paul, déclara Abigail en souriant, et tu travailles sans cesse, que ce soit pour des publicités ou avec tes chansons. Il paraît que tu vas enregistrer un CD ?

— Oui, j'ai des contacts avec un studio. Un producteur leur a montré une de mes tournées dans un pub irlandais. Il est d'accord pour me financer. J'avoue que je suis assez content.

— Moi aussi, j'étais content, il n'y a pas longtemps, se lamenta Roger.

— Il a bu plusieurs bières, murmura discrètement Paul à Abigail.

— As-tu mangé un peu ? demanda cette dernière à Roger.

— Oui, maman, j'ai mangé.

— Bon... Donc, on est d'accord : demain, je me déguise en pirate et je viens jouer avec vous. Gus sera fier de nous, non ?

— Sûrement, Abby. Sûrement ! répondit Paul en hochant vigoureusement la tête.

— Bien sûr, Abby. Excuse-moi, murmura Roger.

— Ne t'excuse pas. L'essentiel est que tu tiennes le coup, répondit-elle.

Elle leur adressa un dernier sourire, puis retourna vers le bar.

Aldous et Malachi n'étaient plus là. Will Chan était arrivé avec Dirk Johansen. Ils étaient maintenant assis à côté de Bootsie.

— Où sont donc passés Aldous et Malachi ? demanda Abigail.

— Aldous avait quelque chose à régler. Malachi, je ne sais pas, répondit Bootsie. Je crois qu'il est monté à l'étage. A moins qu'il ne soit sorti.

— Comment est-ce que ça s'est passé, aujourd'hui ? reprit Abigail en se penchant vers Will Chan.

Les pensées de Will ne se lisaient jamais sur son visage ; il restait en permanence courtois et souriant.

— Je m'amuse beaucoup à jouer les pirates, répondit-il. Et la goélette de Dirk est un très bon navire. N'est-ce pas, Dirk ?

— Absolument. Et je suis ravi de vous avoir à bord, Chan. Les Chinois faisaient d'excellents pirates.

— En fait, je viens de Trinidad et suis d'origine très mélangée, expliqua Will.

— Ah bon ? Eh bien, les Trinidadiens aussi, faisaient de bons pirates.

Dirk buvait une bière. Bootsie, qui se montrait de plus en plus loquace, en commanda une autre. Will Chan semblait avoir la situation bien en main.

— Je monte un moment m'occuper de la paperasse, lui dit Abigail. Sauf si vous avez besoin de moi...

— Tu es merveilleuse, Abigail, répliqua Bootsie. Une digne descendante de ce vieux Blue. Tout comme l'était Gus ! Je suis toujours fier de t'avoir à mes côtés. Cela dit, nous pouvons nous débrouiller sans toi, pour l'instant. Vas-y donc.

Abigail jeta un coup d'œil à Will, qui répondit par un discret hochement de tête. Elle comprit qu'un autre flic en civil, quelque part dans le restaurant, surveillait Roger tandis que Will, lui, se chargeait de Dirk. Heureusement : il n'aurait pas pu filer deux hommes à la fois, si habile fût-il.

Elle monta à l'étage en se demandant où était passé Malachi. Il ne se trouvait pas dans l'appartement, ni dans les bureaux, ni dans le local des employés ou la réserve.

Il était donc sorti sans laisser de message.

Elle composa rapidement son numéro sur son portable.

— Où es-tu ? demanda-t-elle quand il décrocha, en s'efforçant de ne pas paraître anxieuse.

— Je file Aldous.

— Oh ! J'aurais pu venir avec toi. Nous aurions dit que je te faisais visiter la ville, si on nous avait repérés.

— Ne t'inquiète pas. Je sais rester discret.

— D'accord.

Elle se rendit compte qu'elle se sentait un peu perdue sans lui, même si c'était elle l'agent officiel du FBI. Malachi avait une telle expérience, en tant qu'ancien flic et détective privé...

Et sa faculté de voir l'invisible n'était pas négligeable non plus.

— Je parie qu'il va revenir au Chasseur de dragons d'un moment à l'autre, reprit Malachi. Pour l'instant, il se dirige vers le fleuve. Je crois qu'il veut rejoindre son yacht. C'est un bateau magnifique, d'ailleurs. Il fait au moins dix mètres.

— Ça, c'est son yacht de loisir. Il s'appelle le *Lady Luck*, dit Abigail.

— OK. Je continue. Je te rappelle bientôt.

Il raccrocha. Abigail se mordilla la lèvre. Elle savait que la police avait déjà fouillé le *Lady Luck*, quand Jackson et Malachi avaient demandé une enquête sur les trois « piliers de bar ».

Elle regagna l'appartement, ouvrit la porte et se rendit compte qu'elle ne l'avait pas verrouillée en allant dans la réserve.

Elle referma derrière elle, et vit alors une silhouette debout près de la fenêtre qui ouvrait sur le balcon.

Instinctivement, elle posa la main sur son Glock.
Cependant, la silhouette se tourna vers elle en murmurant :
— Abby !
Puis, comme pour s'assurer du nom, la voix répéta :
— Abigail Anderson !

1. . Groupe de rock anglo-américain, 1988-1990.
2. . Producteur et réalisateur de thrillers fantastiques, également acteur.
3. . Comédie fantastique anglaise de Noël Coward, 1945.
4. . Film fantastique américain, 1990.
5. . L'Aventure de Madame Muir. Film américain de Joseph Mankiewicz, 1947.

Aldous marchait d'un pas résolu, sans se soucier apparemment de savoir si on l'observait ou non. Il semblait avoir un but précis, et se dirigeait tout droit vers la promenade bordant le fleuve.

Malachi le suivait à bonne distance. Aldous longea un moment la rive, avant de s'arrêter à l'embarcadère privé où son *Lady Luck* était amarré.

Il mit sa clé dans le verrou sécurisé, tapa un code, et, seulement alors, se retourna pour voir qui se trouvait dans les parages. Malachi eut juste le temps de se jeter derrière un 4x4.

Il était encore tôt, mais la promenade était noire de monde. Aldous eut l'air de s'en réjouir. Il monta sur son yacht en sifflotant.

Malachi voulait voir s'il allait partir en mer.

Pour l'instant, il n'aurait su dire : Aldous avait disparu dans la cabine.

Malachi appela Jackson mais, avant même qu'il ait pu le mettre au courant, ce dernier lança :

— Nous avons identifié le canot retrouvé la nuit dernière.

— Ah oui ?

— C'est un canot du *Lafayette*, un navire marchand.

— Comment s'est-il retrouvé à l'eau ?

— On ne sait pas. Nous avons pu fouiller le bateau sans aucun mandat, le capitaine nous a laissés faire sans problème. Les flics étaient déjà venus voir, d'ailleurs. Ils ont examiné pratiquement toutes les embarcations du coin.

— Et ça n'a rien donné ? Aucun lien avec notre affaire ?

— Pas vraiment. Le *Lafayette* appartient à une grosse compagnie dont le directeur général se trouve être l'un de nos trois « piliers de bar ».

— Aldous Brentwood ?

— C'est ça. C'est d'ailleurs pour ça que la police l'avait fouillé.

— Je suis justement au bord du fleuve, en train de surveiller Aldous. Il vient de monter sur son yacht privé, le *Lady Luck*. Il a fermé la grille derrière lui. Je vais le rejoindre à la nage.

— Attends, Malachi. Il y a des flics pas loin et je peux te rejoindre

dans...

— Non, j'y vais, Jackson. Si jamais Aldous garde Bianca prisonnière, il est peut-être en train de la torturer en ce moment même. Rejoins-moi le plus vite possible.

Il raccrocha sans laisser à Jackson le temps de protester. Il retira sa veste, ses chaussures, puis plongea, nagea à longues brasses en direction du yacht, et agrippa un cordage pour se hisser sur le pont.

Aldous n'était nulle part en vue. Malachi franchit le pont sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil dans la première cabine, mais elle était en contrebas et il dut s'engager dans l'escalier. C'était un yacht luxueux, avec une cuisine et un coin repas. Devant le siège du capitaine, sur la gauche, trônaient de nombreux gadgets électroniques.

Toujours aucun signe d'Aldous... Un couloir, au bout, menait vers la poupe. Malachi l'emprunta puis ouvrit sans bruit la première porte. C'était une chambre, pourvue d'une douche. La deuxième porte donnait sur une cabine élégamment meublée, vide elle aussi. Une autre porte, en face, ouvrait sur une troisième cabine également déserte.

Il restait une dernière cabine. Malachi n'y entra pas mais s'immobilisa pour écouter. S'il y avait une prisonnière à l'intérieur, elle était déjà morte, sans quoi ses cris auraient été entendus depuis la jetée ou depuis n'importe quel bateau voisin.

Il se rappela les syllabes prononcées par Helen : *tap-tap-tap...*

Cette fois, il n'entendait rien de ce genre, seulement le clapotis de l'eau contre la coque. Il percevait aussi les échos d'un orchestre, dans un pub tout proche, mais ce n'était pas le bruit qu'il guettait.

Tout à coup, la porte s'ouvrit. Malachi eut juste le temps de se réfugier dans une autre cabine, l'œil rivé à l'embrasure.

Aldous Brentwood sortit dans le couloir et remonta sur le pont. Malachi l'entendit redescendre d'un bond sur la jetée. Il attendit encore un moment, puis se précipita vers la dernière cabine et ouvrit la porte en grand.

* * *

Abigail s'immobilisa en se demandant si elle n'était pas en train de rêver. Avait-elle eu à ce point envie de voir Blue qu'elle finissait par halluciner ?

Sans doute pas. Malachi voyait bel et bien Blue, lui. Blue lui avait même parlé.

Et maintenant, c'était à elle que Blue s'adressait !

— Blue ! dit-elle à voix haute, en se demandant s'il n'allait pas se dissoudre aussitôt.

L'apparition, cependant, persista. L'esprit de l'homme qui lui était apparu pour la première fois des années plus tôt, pour les protéger, elle et ses grands-parents, l'esprit qui l'avait conduite vers Gus puis vers Helen était bien là.

Elle fit un pas prudent en avant.

— Tu m'as aidée plusieurs fois..., reprit-elle.

Il hocha la tête.

— Oui, bien sûr. Je ne peux le faire que lorsque les gens me *voient*... ce qui est très rare. Tu es quelqu'un de remarquable, Abigail.

Sa voix était frêle comme un craquement de feuilles sèches. Il ne devait pas parler souvent. Cela lui était sans doute pénible.

— Est-ce que... est-ce que tu as vu Gus mourir ? demanda-t-elle. Et pour Helen ? Comment as-tu su ? Qu'as-tu vu exactement ? Nous avons plus que jamais besoin de ton aide, Blue. Désespérément besoin.

Il secoua la tête avec une expression qui évoquait une profonde tristesse.

— J'ai suivi Gus. Je le surveillais depuis que je m'étais rendu compte que quelqu'un avait ouvert la grille, et je connaissais l'existence du vantail donnant sur le fleuve. Hélas, j'avais compris trop tard qu'un tueur utilisait le passage du Chasseur de dragons. Je ne suis pas arrivé à temps pour sauver Gus. Alors, j'ai commencé à monter la garde un peu partout, autour du restaurant, dans le tunnel, sur la rive... C'est ainsi que j'ai aperçu de loin, sur l'eau, quelque chose de bizarre. Je ne pouvais rien faire, mais, par bonheur, tu m'as suivi... Et tu as sauvé cette jeune femme.

Abigail hocha la tête. Elle s'était montrée trop optimiste en pensant que Blue pourrait lui révéler le nom du tueur.

— Tu as vu quelqu'un approcher du Chasseur de dragons, la nuit dernière, en montant la garde, n'est-ce pas ? Et tu as fait fuir cet intrus. Il n'a pas osé rentrer.

— C'est vrai. J'ai tenté de voir qui c'était, mais il est parti trop vite !

Blue agita sa longue redingote en reprenant, l'air indigné :

— Il portait un grand manteau noir comme le mien... Il voulait se faire passer pour moi !

Il fut sur le point d'ajouter quelque chose, probablement une série de jurons bien sentis, mais il se retint. Il ne jurerait pas en présence de son arrière-arrière... petite-nièce.

Il leva la main pour enchaîner :

— Au moins, quand des jeunes gens se déguisent comme moi dans leurs petits spectacles, ils me donnent l'air digne et honorable. Non ?

— Très honorable, assura Abigail.

— Etre présenté ainsi, c'est gratifiant. Mais qu'un tueur comme ce couard s'inspire de moi, c'est profondément méprisable. Torturer et

tuer des jeunes femmes... c'est monstrueux ! Oui, ce type est un monstre, Abigail. Je t'aiderai de toutes mes forces à mettre la main dessus.

— Merci, Blue. Nous avons besoin de toi.

— Je vais continuer à monter la garde. Je veille sur toi pendant ton sommeil, que je sois ici ou en bas.

Blue émit un petit bruit, comme s'il tentait de s'éclaircir la gorge.

— Les temps ont beaucoup changé, bien sûr, mais les crimes les plus noirs continuent à se produire, hélas. J'ai connu peu de gens capables de forfaits aussi atroces que ce... ce sinistre individu.

Tout en parlant, Blue commençait à se dissoudre.

— Blue ? se hâta de demander Abigail. Pourquoi n'étais-tu jamais venu me parler avant ?

— Ce n'était pas nécessaire. Tu savais que j'étais là, cela suffisait. Et chaque fois qu'il le fallait, tu m'as suivi. Maintenant, je... j'ai besoin de repos. Tout cela est difficile, pour moi. On finit par faire quelques progrès, mais... très peu de gens peuvent me voir, et encore moins m'entendre. En tout cas, Abby, sache que je suis avec toi.

En prononçant ces derniers mots, il avait déjà disparu. C'était comme s'il n'avait jamais été là.

Abigail se rendit alors compte qu'elle tremblait.

Elle se laissa tomber sur la chaise, devant l'écran vidéo qu'elle regarda un moment sans le voir, avant de fixer enfin son attention.

Sullivan était derrière son comptoir. Macy bavardait avec des clients. Bootsie portait son verre de bière à ses lèvres.

Will Chan, assis à côté, observait la scène.

Dans la salle à manger, Paul et Roger étaient toujours assis à leur table. Paul parlait avec animation, tandis que Roger hochait régulièrement la tête en avalant gorgée sur gorgée.

S'il continuait à boire ainsi, il allait donner une drôle d'interprétation de Blue, le lendemain !

Elle se leva pour redescendre, consciente que ses collègues, dans la maison du square Chippewa, surveillaient les mêmes écrans. Quand elle arriva en bas, Bootsie et Will étaient partis. Sullivan, derrière le comptoir, rangeait les verres.

Macy était rentrée chez elle ; Grant Green avait pris le relais au bureau de l'accueil.

— Abby ! lança-t-il. Je suis content de te voir. Tu arrives à te reposer un peu ?

— Ça va ! répondit-elle.

— Rien de neuf sur cette fille disparue ?

— Non, pas encore.

Grant se pencha en avant pour confier :

— Je vais envoyer la serveuse porter l'addition à Paul et Roger...

J'ai l'impression que Paul voudrait que Roger rentre chez lui. Ils sont à pied, c'est déjà ça.

— Oui, heureusement ! soupira Abigail.

— J'ai raison de leur forcer un peu la main ?

— Bien sûr, Grant. C'est toi le gérant. Tu as le droit et même le devoir de refuser de servir des gens qui commencent à être ivres. Mes vieux amis de lycée ne font pas exception.

— Merci, dit Grant en souriant. En fait, c'est une autre époque qui commence, pour le Chasseur. Nous cherchons encore nos marques.

Abigail se retint de lui dire que, pour l'instant, la gérance de son établissement était le cadet de ses soucis.

— Cela dit, reprit-elle, pour Paul et Roger, je vais m'en occuper, puisque je suis là. Ne dérange pas la serveuse.

Elle gagna la table où étaient ses amis. Elle se glissa sur une chaise à côté de Roger et lui prit la main.

— Roger, regarde-moi en face...

Il obéit. Elle enchaîna :

— Tu vas rentrer chez toi, te mettre au lit, dormir. N'oublie pas que nous avons un spectacle, demain. J'ai besoin que tu sois en forme. Que vous soyez tous les deux en forme, Paul et toi, parce que moi, je ne suis pas actrice. Je devrai m'appuyer sur vous. D'accord ?

Roger eut un sourire un peu vaseux.

— D'accord. Tu te rappelles l'histoire de Missy Tweed ?

— Elle a été capturée contre une rançon.

— Oui, mais alors qu'ils étaient en mer, Blue s'est rendu compte que ce salaud de Scurvy Pete s'en prenait à Missy. Blue a voulu l'arrêter. Pete lui a lancé qu'ils étaient pirates et faisaient ce qu'ils voulaient des prisonnières... Alors, ils se sont battus. Bref, Blue a sauvé Missy. C'est lui qui l'avait enlevée, bien sûr, mais, du coup, elle est tombée amoureuse de lui et ne voulait plus le quitter. Blue était plus un corsaire qu'un pirate, Abby. Il n'attaquait que les bateaux des ennemis de l'Angleterre. Quand il avait arraisonné le bateau du père de Missy, sur lequel elle naviguait, il y avait une tempête et Blue a sauvé l'équipage. Bref, Missy lui devait vraiment la vie.

— C'est une belle histoire, Roger. Nous en ferons un très bon spectacle, demain, si tu rentres *tout de suite* chez toi.

Paul la regarda avec gratitude.

— Allez, viens, Roger, dit-il. Je te raccompagne.

Il aida Roger à se lever et ils partirent tous les deux, bras dessus bras dessous. Alors qu'Abigail les regardait s'éloigner, un homme assis à une table voisine, vêtu d'une chemise hawaïenne, se leva aussi et les suivit.

Abigail sourit. C'était un inspecteur en civil. La police prenait décidément sa tâche à cœur.

— J'ai sûrement trempé le pont de ce superbe yacht, dit Malachi à Jackson, mais en entrant dans une cabine vide, j'ai trouvé ça.

Certes, il ne s'était pas vraiment attendu à trouver Bianca Salzburg sur le yacht d'Aldous. Si elle avait été là, elle aurait sûrement fait du bruit, à moins d'avoir été bâillonnée, ce qui était peu probable. Helen avait parlé d'un bandeau sur les yeux, pas d'un bâillon.

Sa découverte n'en était pas moins troublante. Elle ne l'aurait peut-être pas été en d'autres circonstances, mais en l'occurrence...

C'était un foulard de pirate comme on en trouvait dans toutes les boutiques pour touristes. Il le tendit à Jackson. Il l'avait trouvé sous le lit, sale et froissé, et se demandait s'il n'avait pas servi à bander les yeux de quelqu'un. Auquel cas, qui s'en serait servi ?

Aldous ?

L'homme était grand, costaud, en très bonne santé. Il ressemblait à un pirate. Il était riche. Il possédait tout une flottille, outre son yacht privé.

— Où est-il allé, en quittant son bateau ? demanda Malachi, qui s'était assis sur un banc pour remettre ses chaussures.

— Il est rentré chez lui. L'officier qui l'a filé est resté à proximité.

— A-t-on trouvé des empreintes quelconques sur l'emballage de chewing-gum ?

— Je n'ai pas encore le retour.

Malachi hocha la tête. Il savait bien que même s'il y avait des empreintes, elles ne figureraient pas obligatoirement dans les bases de données.

Il tourna la tête en direction du fleuve. Un gros bateau à aubes était en train de passer. La musique et les rires parvenaient jusqu'à eux.

Il commençait à se faire tard, mais des touristes déambulaient encore en le regardant d'un air intrigué, trempé comme il l'était. Nul doute que l'annonce de meurtres successifs et d'une disparition troublait les gens, mais ils se sentaient sans doute en sécurité s'ils étaient en couple ou à plusieurs.

Et puis, personne ne pouvait prendre en charge toutes les tragédies du monde. La tâche aurait été bien trop lourde.

Malachi songea qu'il n'apprendrait rien de plus sur la rive ce soir-là.

— Je crois que je vais rentrer, dit-il à Jackson. Aldous va être surveillé toute la nuit ?

— Oui. Ils se relaieront, mais il y aura toujours quelqu'un devant

chez lui.

— Parfait, répondit Malachi en hochant la tête.

Puis il fronça les sourcils et enchaîna :

— Quelque chose me turlupine, Jackson... Helen nous a parlé d'un bruit bizarre qu'elle entendait en captivité, « tap-tap-tap »... Est-ce que ça évoque quelque chose, pour toi ?

Jackson avait l'air épuisé.

— « Tap-tap-tap » ? Comme des claquettes ? Je doute que les ravisseurs aient été Fred Astaire ou Gene Kelly ! Franchement, je ne vois pas. J'essaierai d'y réfléchir. Je poserai la question aux autres.

— C'est une enquête vraiment pénible, murmura Malachi. Heureusement, c'est plus facile quand on peut travailler avec les bons partenaires.

Jackson sourit malgré sa fatigue.

— Alors, ça te tente de nous rejoindre pour de bon ? Plus seulement comme consultant ?

Seulement si on retrouve Bianca vivante, songea Malachi à part soi.

— A condition qu'on aboutisse dans cette affaire, dit-il à voix haute.

— Nous y arriverons. Nous n'avons pas le choix ! Nous n'avons jamais échoué, jusqu'à présent.

Ils partirent ensemble et se séparèrent dans Bay Street. Jackson était venu en voiture, mais Malachi refusa qu'il le ramène au Chasseur de dragons, préférant rentrer à pied. La promenade lui permettrait de se sécher un peu. Il se fauflerait à l'étage sans se faire remarquer.

Quand il arriva, le restaurant était encore ouvert. Il ne s'arrêta pas pour bavarder et se dirigea tout droit vers l'escalier. Grant, au bureau d'accueil, le salua de la main. Il répondit d'un signe. Le trio des « piliers de bar » ne se trouvait pas là, et il n'y avait personne de sa connaissance dans la salle.

Il ouvrit la porte de l'appartement et, aussitôt, Abigail se précipita dans ses bras.

— Je meurs d'impatience de savoir ce que tu as trouvé ! s'écria-t-elle.

Puis, reculant d'un pas, elle ajouta :

— Beurk... Tu es tout mouillé !

— J'ai dû nager, avoua-t-il.

En voyant l'espoir s'allumer dans le regard de la jeune femme, il regretta aussitôt ses paroles.

— Tu as retrouvé Bianca ? demanda-t-elle.

— Non, hélas... J'ai plongé pour monter sur le yacht d'Aldous...

Il prit une inspiration avant d'enchaîner :

— Le canot qu'on a remorqué l'autre soir vient d'un bateau qui appartient à l'une des entreprises d'Aldous, Abigail. La police a fouillé

ce bateau. Le capitaine n'y a vu aucun inconvénient.

— Qu'est-ce que ça prouve ? argua-t-elle. Mis à part le fait qu'un de leurs canots s'est détaché ?

— Peut-être rien du tout. Seulement, j'ai trouvé sur le yacht d'Aldous un foulard qui a pu servir de bandeau pour les yeux.

— *Qui a pu servir...* Ça paraît bien mince, comme preuve, pour un jury, non ?

— Nous ne sommes pas encore au tribunal, Abby. Nous cherchons un tueur... et une jeune femme disparue que nous espérons récupérer vivante.

— Je sais, murmura-t-elle en croisant son regard.

— Pour le moment, nous n'avons aucune preuve tangible, effectivement. Nous surveillons Aldous, Dirk, Roger... et nous gardons aussi l'œil sur Bootsie, bien sûr.

— Bootsie ? Il a soixante-dix ans !

— Je sais, mais nous ne pouvons écarter personne. En particulier pas les familiers du Chasseur de dragons qui ont bien connu Gus. N'oublie pas que ton grand-père soupçonnait quelque chose. Il a même retrouvé la phalange d'une des victimes...

Abigail hocha la tête. Elle semblait découragée, mais acceptait de se rendre à l'évidence.

— Et le temps passe, murmura-t-elle. Nous avons de moins en moins de chances de retrouver Bianca vivante, n'est-ce pas ?

— Elle est jeune, solide... et aura peut-être trouvé le moyen de résister. N'oublions pas que le tueur fantasma sur une captive qui tomberait amoureuse de lui...

— Mais s'il ne se trahit pas d'une manière ou d'une autre, nous n'arriverons jamais à le démasquer ! soupira-t-elle.

— Mais si, j'en suis sûr. Par exemple, quand il a tenté d'entrer ici, l'autre soir, il a pris peur. Même si nous ne savons pas ce qu'il voulait, cela prouve qu'il peut être désarçonné.

— Il n'aurait pas pu entrer, de toute façon. Il faut la clé...

— Justement, j'y pense... Est-ce qu'il arrivait à Gus de confier des doubles de cette clé à ses amis ?

— Je ne crois pas, mais il accrochait toujours son trousseau derrière le comptoir, avoua Abigail avec un nouveau soupir. N'importe qui aurait pu le prendre pour faire faire des copies.

— Ceux qui savaient qu'il le laissait là, en tout cas.

— La grille du tunnel, en revanche...

— A été ouverte par quelqu'un qui connaissait la combinaison du cadenas.

— Au moins, nous l'avons changée ! soupira Abigail. Mais si tu penses vraiment que le coupable est l'un des trois « piliers de bar », pourquoi ne les fais-tu pas interroger directement par la police ?

— Ils ont l'intention de convoquer Aldous dès demain, mais nous devons agir avec beaucoup de prudence, par rapport à Bianca. Inutile d'arrêter le coupable, si on ne l'a pas retrouvée d'abord.

— C'est vrai.

Abigail restait debout, la tête baissée, ses cheveux noirs corbeau flottant sur ses épaules comme un voile de veuve.

Malachi s'approcha d'elle.

— Tu avais commencé à me dire quelque chose... Qu'est-ce que c'était ?

Il allait la prendre dans ses bras mais se rappela qu'il était trempé et recula.

— Blue m'est apparu, juste après que je t'ai eu au téléphone, répondit-elle. Cette fois, il m'a parlé. Nous avons eu une vraie conversation. Ça lui est difficile, même s'il y a des années et des années qu'il hante la taverne... J'espérais vraiment qu'il saurait quelque chose, mais comme tu l'as dit, les fantômes sont comme nous. Ils ne sont pas omniscients. Ils ne connaissent que ce qu'ils voient. Bref, il n'a pas vu ce qui était arrivé aux victimes, mais il a compris que le tueur se servait du tunnel. Il a promis de redoubler de vigilance.

Malachi lui caressa les cheveux. Ils étaient doux et soyeux sous ses doigts.

— Blue est ton ancêtre, dit-il. Il tient avant tout à te protéger.

— Je pense qu'il avait énormément d'affection pour Gus, aussi. Et pour tous ceux qui nous ont précédés.

— Sûrement, mais maintenant, sa priorité, c'est toi, répondit Malachi. Il fera tout ce qu'il pourra pour te préserver, toi et le Chasseur de dragons. Maintenant, je file sous la douche.

Il laissa Abigail dans le petit salon, regagna sa chambre, se déshabilla et entra dans la salle de bains. Même si la bâtisse était très ancienne, Gus avait fait installer des salles de bains modernes. Un jet d'eau chaude puissant jaillit de la douche.

Il le savoura pendant quelques minutes sans bouger.

Puis il sentit qu'Abigail s'était faufilée près de lui. Elle avait pris la savonnette et s'était mise à le frotter.

Une douche éclaire l'esprit...

En attendant, il se laissa emporter par la volupté qui le submergeait en présence de cette femme extraordinairement belle et sensuelle.

Ils firent plus ou moins l'amour, se caressant, s'excitant, jusqu'à ce que, n'y tenant plus, ils sortent, se sèchent à moitié et s'affalent sur le lit.

Il savourait de plus en plus l'intimité de ces moments-là, désormais naturels, riches de promesse, sans rien qui évoquât des souvenirs

douloureux ou pénibles...

Jamais il n'aurait cru cela possible : il était en train de retomber amoureux.

* * *

Abigail n'avait jamais beaucoup aimé incarner Missy Tweed. Elle trouvait le personnage stupide. La légende voulait qu'elle fût tombée amoureuse de Blue Anderson et eût pleuré toutes les larmes de son corps en retournant chez son père. On ne savait ce qu'elle était devenue ensuite, mais Abigail la soupçonnait de n'avoir été qu'une adolescente capricieuse, et d'être aussitôt retombée amoureuse de quelqu'un d'autre.

Pourtant, il fallait bien jouer son rôle !

Paul, qui jouait le personnage de Scurvy Pete, était debout sur la scène à côté d'elle. Roger, redevenu sobre, en grande tenue de pirate, offrait un Blue Anderson plus convaincant que jamais. L'assistance était nombreuse. Ces reconstitutions historiques, bien documentées et bien mises en scène, étaient réputées et citées dans tous les guides touristiques de la région.

Ce jour-là, Will Chan, vêtu lui aussi en pirate, avec sabre et tricorne, tenait le rôle du narrateur. Il évoqua d'abord l'histoire de Savannah et les premiers temps de la piraterie. Il expliqua comment les pirates prenaient d'assaut les villes côtières sans se soucier des gouverneurs, des garnisons ou des lois.

Il raconta ensuite l'histoire de Blue, comme si ce dernier s'était toujours conduit en vrai gentleman avec les habitants de Savannah.

Enfin, il narra le naufrage du navire de Missy Tweed, et la façon dont Blue avait sauvé l'équipage et capturé la jeune fille pour en tirer une rançon. Dans l'esprit de Blue, il n'y avait là rien d'illégal. N'avait-il pas évité aux matelots une mort certaine ? Et puis, si c'était moins légal qu'il n'y paraissait, il s'en moquait bien. Il exigerait son argent. Au moins, sur son bateau, les captifs n'étaient jamais malmenés.

Malheureusement, Scurvy Pete avait amené son propre bateau à hauteur de celui de Blue. Pete voulait de l'action et, quand il découvrit la délicieuse Missy, il voulut plus encore. Ainsi débutait le drame que les spectateurs s'apprêtaient à découvrir.

Will descendit de la scène après un grand salut. Abigail poussa le cri de détresse qui déclenchait la réaction des deux pirates. Scurvy Pete accusa Blue de n'être qu'un piètre boucanier, une tache honteuse sur le glorieux drapeau de la piraterie. Blue le railla à son tour, le menaça de le pendre à la grand-vergue, et lança qu'il était la honte non seulement de la piraterie, mais du genre humain.

Tout en jouant, Abigail vit que tous les membres de l'équipe des

« chasseurs de fantômes » étaient là, dispersés dans la foule. Ils guettaient les suspects, bien sûr, sauf Dirk, qui pilotait au même moment une de ses croisières sur le *Cygne noir*. Cependant, même si Dirk l'ignorait, un policier en civil se trouvait à bord avec lui. Jackson et Malachi pensaient approcher de la solution. Ils tenaient à ce que tout le monde soit sous surveillance.

— Pauvre fou ! Je vais emmener ta prisonnière et je la renverrai quand j'en serai lassé ! lança Paul à Roger. Et toi, je vais te passer au fil de l'épée !

— Si je succombe un jour, ce sera en haute mer et pas sous les coups d'une crapule comme toi, Scurvy Pete ! cria Roger. Je sombrerai avec mon bateau. Pas avec la lie de la flibuste !

— A mort, Blue Anderson ! A mort ! hurla Paul.

Ils se mirent à ferrailer avec leurs sabres, pour la plus grande joie du public.

Abigail poussa un cri aigu de jeune fille effarouchée et s'effondra. Will Chan vint la saisir dans ses bras pour l'aider à descendre de la scène où le duel, à présent, faisait rage.

Les deux acteurs étaient très convaincants. La foule retenait son souffle. Finalement, Blue porta à Scurvy Pete un coup fatal.

Paul se laissa mourir de manière théâtrale. Will bondit de nouveau sur la scène pour conclure, et les applaudissements crépitèrent.

Abigail fut aussitôt environnée d'une nuée d'enfants. Elle posa pour des photos et répondit à d'innombrables questions sur Savannah et sur les pirates.

A un moment, elle leva la tête, consciente qu'on la regardait. C'était Malachi.

Elle se fraya un chemin pour le rejoindre.

— Je vais au poste de police... Ils viennent d'y convoquer Aldous, dit-il à voix basse.

Le cœur d'Abigail se serra.

— D'accord. Je te rejoins dès que je peux.

— Ne t'inquiète pas, c'est Jackson et moi qui allons l'interroger. David ne fera que le début. Nous voulons qu'Aldous nous dise où il cache Bianca.

— Tu es vraiment sûr que c'est lui ?

— Sûr, non. Mais les présomptions convergent.

— Qu'a-t-on comme preuve ?

— Il y avait des traces d'ADN sur le foulard que j'ai déniché dans le yacht.

— Des *traces d'ADN* ?

— Celui de Felicia Shepherd. Elle a eu les yeux bandés avec ce foulard, avant qu'on ne la tue, et a pleuré. On a extrait l'ADN de ses larmes.

Malachi devait se rendre à l'évidence : même si Aldous avait d'abord réagi agressivement, quand on l'avait accusé de meurtre, il se montrait totalement incrédule, à présent.

Il semblait même avoir peur.

— Tu veux prendre le relais ? demanda Jackson à Malachi, tandis qu'ils observaient l'interrogatoire mené par David. David pense que nous aurons sans doute plus de chance.

— Entendu.

Malachi entra dans la pièce. Aldous Brentwood releva la tête. Il était pâle. Son crâne chauve luisait sous les néons du plafond, et sa boucle d'oreille scintillait.

— Vous ! marmonna-t-il en secouant la tête d'un air dégoûté.

— Vous n'avez aucune raison de vous en prendre à moi, Aldous. J'aurais largement préféré que vous ne soyez pas mêlé à cette histoire.

— Je suis innocent !

— Aldous, on a trouvé l'un de vos canots sur le fleuve. La police scientifique est en train de l'examiner, et je soupçonne qu'ils vont y retrouver des traces organiques prouvant que vous avez utilisé l'embarcation pour jeter à l'eau les corps de vos victimes.

Aldous se pencha vers lui.

— Je ne suis pas stupide, agent Gordon. Vous ne pourrez jamais prouver que je me suis servi de ce canot. Le navire dont il provient m'appartient, c'est vrai, mais ce n'est pas moi qui le pilote !

— Je ne suis pas « agent ». Simplement consultant, corrigea Malachi.

— Eh bien, vous pourrez aller consulter ailleurs... Mon avocat va vous réduire en bouillie !

Aldous s'adossa de nouveau, les bras croisés sur la poitrine.

— Vous n'avez rien contre moi. C'est impossible ! Abigail sait-elle que vous m'avez convoqué ?

— Oui, elle le sait. Et malheureusement pour vous, Aldous, nous avons des éléments solides contre vous.

— Ah oui ? Lesquels ? Le fait que je fréquente le Chasseur de dragons ? Que j'étais ami avec Gus ? C'était le cas de la moitié de la ville, je vous signale !

— Est-ce qu'on vous a montré ça ? rétorqua Malachi en exhibant un sac en plastique, posé sur la table, dans lequel on avait soigneusement emballé le foulard qu'il avait retrouvé dans la cabine du yacht d'Aldous.

— Ça ? C'est un foulard dans un sac en plastique.

— Ce foulard *vous appartient*.

Malachi guetta la réaction de son interlocuteur. Aldous Brentwood

paraissait seulement interloqué.

— Je n'irai sûrement pas acheter ces stupides foulards pour touristes ! s'écria-t-il.

— Vous avez au moins acheté celui-là. Il a été trouvé sur votre yacht.

— Quoi ? C'est impossible ! J'ai laissé la police fouiller mon bateau dès le début. J'ai coopéré sans aucune réticence. Je ne suis coupable de rien du tout ! Qu'est-ce qui vous prend ? Je n'aurais jamais fait de mal à Helen. Je l'adorais. Je l'adore !

— Peut-être un peu trop, justement !

— Vous êtes complètement fou !

— Vous croyez ? Vous vous passionnez pour les légendes de la flibuste depuis que vous êtes tout gosse. Cela vous obsède, toute votre vie en témoigne, jusqu'à votre boucle d'oreille ! Vous ne vous êtes jamais marié, vous possédez plusieurs bateaux, c'est grâce au trafic maritime que vous vous êtes enrichi. Vous êtes un familier du Chasseur de dragons, vous connaissez à fond Savannah et son fleuve... Allons, Aldous. Vous vous êtes fait tout un cinéma. Vous vous êtes imaginé que vous alliez capturer une jeune fille et la convaincre que vous étiez un corsaire de charme, un genre d'Errol Flynn ou de Johnny Depp... Seulement, aucune de vos captives n'a voulu vous céder !

Aldous Brentwood dévisagea Malachi en ouvrant des yeux comme des soucoupes.

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous dites ! Et je ne vois absolument pas comment ce foulard, qui ne m'appartient pas, a pu arriver sur mon yacht !

— Il a été utilisé comme bandeau, Aldous. La malheureuse Felicia a pleuré de désespoir et de terreur, dans la cabine d'un de vos navires. Ses larmes ont laissé des traces d'ADN... et ces traces prouvent que vous êtes le tueur.

— C'est faux. La police avait déjà fouillé mon yacht, je vous l'ai dit. Et ils n'ont rien trouvé. Si ce foulard était là, c'est que quelqu'un l'y a mis !

— Qui donc ? La police ? riposta Malachi en haussant les sourcils.

— La police ou quelqu'un d'autre, qu'est-ce que j'en sais ? Peut-être même vous ! ajouta Aldous en tendant le doigt. On ne vous connaît pas. Vous n'êtes pas d'ici... Qui me dit que ce n'est pas vous ?

— Allons, Aldous ! C'est moi qui ai trouvé le foulard, d'accord, mais je vous rappelle que je n'étais pas à Savannah quand les meurtres ont commencé.

— Mais si c'est *vous* qui avez trouvé ce foulard, c'est que vous êtes monté sur mon yacht sans y être autorisé, non ? Je ne suis pas juriste, mais ça m'étonnerait qu'on puisse présenter devant un tribunal une preuve obtenue illégalement. De toute façon, vous vous trompez de

personne. Je ne suis pour rien dans cette histoire. Je suis innocent, je le jure !

A contrecœur, Malachi dut admettre qu'il croyait Aldous sincère. Ses dénégations avaient l'accent de la vérité. Il fit cependant une dernière tentative.

— En fait, je ne suis pas flic, dit-il. Je suis un civil. J'ai cru entendre un cri sur votre yacht et me suis précipité, pour le cas où quelqu'un aurait eu besoin d'aide. J'ai vu ce foulard et l'ai ramassé, dans l'éventualité où vous auriez été enlevé ou blessé. L'une de nos victimes était de sexe masculin, après tout. Bref, j'ai jugé bon de le remettre à la police.

— Voilà le plus gros bobard que j'aie jamais entendu ! s'exclama Aldous, sarcastique.

Malachi haussa les épaules.

— Peut-être. Cela n'enlève rien au fait qu'il y a un faisceau de présomptions vous concernant. Le canot, l'ADN d'une victime...

— Seulement, ce n'est pas moi, insista Aldous en secouant la tête. Je n'y suis pour rien.

— Mais alors, comment expliquez-vous qu'on ait retrouvé votre canot au fil de l'eau, puis ce foulard sur votre bateau ?

— Je n'en sais fichtre rien ! N'importe qui a pu apporter ce foulard !

— Qui donc, à part vous, monte régulièrement sur votre yacht ?

— J'ai une équipe de nettoyage qui vient une ou deux fois par mois. Sinon, l'un ou l'autre des propriétaires de yachts voisins a pu venir à bord. Et puis, évidemment...

Aldous s'interrompit, le visage soudain blafard.

— Oui ?

— Eh bien, il y a Bootsie et Dirk... Ils ont tous les deux les clés de la grille qui ferme la jetée, comme d'ailleurs l'avait Gus. Ce sont mes meilleurs amis. Ils peuvent utiliser mon yacht comme ils veulent.

Malachi se força à s'endurcir. *Peut-être Aldous mentait-il pour faire porter le chapeau à quelqu'un d'autre...*

Pourtant, il n'était plus sûr de rien. Il n'arrivait pas à se faire une conviction sur la culpabilité d'Aldous. Il hésitait. Alors qu'il croyait sans problème à l'innocence de Roger, par exemple.

Si ce n'était pas Aldous, en tout cas, cela laissait Dirk ou Bootsie.

A moins que...

A moins qu'il ne s'agisse de quelqu'un d'autre, quelqu'un qui fréquentait régulièrement le Chasseur de dragons, qui connaissait parfaitement son fonctionnement, ses horaires...

Comme, par exemple, Grant Green, Macy Sterling et Jerry Sullivan.

Macy ? Ça semblait douteux, sauf si elle était complice. Grant ? Il

n'était là que le soir. Mais avec le passage secret, il pouvait fort bien se faufiler à l'extérieur sans qu'on s'en aperçoive.

Quant à Jerry Sullivan, le barman, chaleureux et toujours à l'écoute, il connaissait tout le monde. Et il était là de l'heure du déjeuner à la fermeture.

— N'avez-vous pas placé des caméras au bord du fleuve qui auraient pu filmer mon *Lady Luck* ? demanda soudain Aldous. Vous pourriez voir si quelqu'un n'est pas monté à bord cacher ce foulard, non ?

— Admettons que quelqu'un l'ait fait. Quelqu'un qui ne soit pas de la police. Qui cela pourrait-il être, à votre avis ?

Aldous baissa la tête, l'air découragé.

— Franchement, je ne vois pas. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je n'ai jamais agressé personne. Je suis chauve, d'accord, mais je ne me suis jamais pris pour un pirate !

— Bien. Je vais voir ce que je peux faire pour vous, Aldous, dit Malachi en se mettant debout.

— Vous me laissez partir ?

— Je vais vous demander de rester ici encore un moment. Je vais vous faire apporter du café.

— Je veux bien patienter, si ça permet de m'innocenter. Je suis prêt à boire du café toute la nuit en jouant avec mon portable, si vous vous décidez à me croire !

— D'accord. A plus tard.

Malachi, maintenant, avait hâte de passer à la suite.

Ils n'avaient qu'un seul témoin susceptible de les éclairer : Helen Long. Il fallait qu'il retourne la voir sans attendre.

Surtout qu'il avait l'impression qu'un détail, dans le récit d'Helen, aurait dû l'alerter. Il n'arrivait pas encore à mettre le doigt dessus. C'était encore flou, très vague dans son esprit...

Tap...

Tap-tap

Tap-tap-tap.

— Les pirates, ils étaient très méchants, hein ? demanda à Abigail un petit garçon dont la mère souriait à côté de lui.

Même si Abigail, pour sa part, trouvait Missy Tweed totalement idiote, le public avait visiblement de la sympathie pour la captive éplorée.

— Oui, la piraterie est une mauvaise chose, répondit-elle en s'agenouillant pour se mettre à la hauteur du petit garçon. Il y a d'ailleurs encore des pirates, de nos jours, et ils sont très méchants aussi ! Cela dit, Blue Anderson était différent. Il a commencé comme corsaire, ce qui veut dire que le roi lui demandait d'arraisonner des bateaux...

— On pouvait *demand*er aux gens d'être pirates ? s'écria le blondinet, les yeux agrandis.

— A l'époque, les Etats-Unis n'existaient pas encore. Ce n'était qu'un ensemble de colonies gouvernées par les Anglais. Or, l'Angleterre et l'Espagne étaient en guerre. Alors, le roi ou la reine de ces pays autorisait des marins à s'emparer des bateaux ennemis... C'est ainsi que Blue a commencé, comme corsaire. Il ne s'en est d'ailleurs jamais pris à un bateau anglais. Tu te rappelles l'histoire que tu viens de voir ? Il a sauvé tout l'équipage du navire. S'il a gardé Missy Tweed, c'est parce qu'il pensait mériter une récompense...

— Qu'est-ce qu'il est arrivé à Blue, après ?

— Tyler, tu ennues cette dame ! lui dit la mère.

— Pas du tout, madame, assura Abigail. Blue n'a jamais demandé le pardon royal et il est devenu pirate, mais il n'a jamais fait preuve de cruauté. On raconte que la marine anglaise aurait pu couler son navire à plusieurs reprises, mais qu'elle le laissait toujours passer. Je ne sais pas si c'est vrai, mais en tout cas, un jour, il a pris la mer et on ne l'a jamais revu. On ignore ce que lui et ses marins sont devenus. On suppose qu'ils ont été pris dans une tempête et se sont noyés.

— Waouh, c'est cool ! s'exclama le gamin.

Il agrippa la main de sa mère en ajoutant :

— On pourrait aller déjeuner à cette taverne où habitait Blue ? Il paraît que le menu des enfants est en forme de *chapeau de pirate* !

— Ils sont en papier, mais c'est vrai, confirma Abigail en souriant.

— C'est ça, allons déjeuner ! dit sa mère. Merci beaucoup, euh... Missy !

— Je vous en prie, répondit Abigail en riant.

Elle se redressa et regarda autour d'elle. Will Chan retournait en direction du restaurant. Jackson Crow la regardait du coin de l'œil tout en parlant dans son portable.

Paul et Roger bavardaient avec des touristes.

Aldous, elle le savait, se trouvait toujours dans les locaux de la police.

Elle se dirigea vers le restaurant, vit Dirk devant elle et consulta sa montre : le *Cygne noir* venait juste de finir sa première tournée.

Dirk allait sans doute prendre un déjeuner rapide avant le circuit de l'après-midi.

Abigail pressa le pas. Elle avait hâte de retirer l'encombrant costume de Missy Tweed pour se mettre en tenue normale. Et, surtout, pour récupérer son Glock.

Elle entra dans le restaurant : il lui fallut un moment pour s'accoutumer à la pénombre.

Grant et Macy bavardaient derrière le bureau de l'accueil. Sans doute Grant était-il venu voir si la reprise des saynètes du samedi matin s'était bien passée.

Abigail vit Grant embrasser Macy sur la joue, puis Macy s'approcha du comptoir et s'assit à côté de Dirk, qui venait de prendre place près de Bootsie.

— Comment était le spectacle ? demanda Macy après avoir poussé un soupir.

— Très, très bien, répondit Bootsie. Vous faites du bon boulot, Grant et toi. Gus serait fier de vous.

— Tant mieux ! J'avais un peu peur de l'avenir, je dois dire. Je craignais des changements, je ne sais pas... En fait, Gus me manque, dit Macy en soupirant de nouveau.

Abigail se précipita vers elle.

— Il nous manque à tous, Macy ! s'exclama-t-elle.

— Abby ! Je ne t'avais pas vue entrer, dit Macy en se retournant. Excuse-moi. Gus était ton grand-père. Tu dois souffrir de son absence encore plus que nous !

Abigail sourit.

— Pas forcément, Macy. Tu fais partie de la famille. Je comprends très bien que tu regrettes Gus. Ça me fait même plaisir.

— On aurait tellement aimé que tu restes à Savannah, Abby ! s'écria Sullivan.

— Vous vous en sortirez très bien sans moi.

Grant les rejoignit, le sourire aux lèvres, et lança, tout en gardant

l'œil sur le bureau de l'accueil :

— Abigail a le droit de vivre sa vie. Nous n'avons pas à l'en empêcher ! D'autant plus...

Il baissa la voix pour conclure sur le ton de la confiance :

— D'autant plus que je soupçonne une idylle.

— Une idylle ? demanda Bootsie avec un petit rire. Une idylle ? De qui es-tu donc amoureuse, jeune dame ?

Grant répondit à la place d'Abigail.

— Il est grand, brun, mystérieux... et capable de lire dans vos pensées ! répondit-il d'un ton taquin.

— Oh ! Une amourette entre flics..., grommela Bootsie.

— Et alors ? Les flics ont bien le droit d'être amoureux, non ? protesta Macy.

Dirk lui adressa un clin d'œil.

— Comme nous tous ! souligna-t-il.

— Allons, Abby, avoue, reprit Grant. Où en es-tu exactement, avec ce bel enquêteur brun ?

— Lequel ? Malachi ? répliqua-t-elle d'un air innocent.

— Espérons que c'est bien lui, répliqua Dirk. Il ne faudrait pas que notre Abby soit une briseuse de ménage. Or j'ai fortement l'impression, dans cette équipe du FBI, que la jolie petite blonde est avec le bel acteur à l'air exotique, l'autre blonde avec le superbe chef de sang indien... Bref, il ne reste qu'un seul candidat : celui qui, en ce moment, réside à l'étage du restaurant !

— En quoi ma vie privée te concerne-t-elle ? riposta Abigail.

— Tout ce qui t'arrive nous intéresse, Abby ! fit remarquer Bootsie.

— Nous sommes les grands-oncles que tu n'as jamais eus, tu vois ! s'exclama Dirk, ce qui fit éclater de rire Abigail.

— Moi, je ne suis que le barman, je n'ai rien d'un grand-oncle ! plaisanta Sullivan.

— J'ai toujours eu envie d'être agent et de travailler pour le gouvernement fédéral, vous le savez très bien, rappela Abigail. Et je vais bientôt rejoindre une équipe, même si j'ignore encore laquelle...

— Je me suis renseigné sur celle-ci, dit Grant, soudain sérieux. On les appelle les « Chasseur de fantômes ».

— Ah bon ? Pourquoi donc ? demanda Bootsie, étonné.

— Parce qu'ils communiquent avec les morts. Ce sont les esprits qui les aident à trouver les coupables, expliqua Grant.

Macy se mit à pouffer.

— Non, sérieusement ? Allons donc, Grant ! Il y a un médecin légiste, parmi eux. S'ils parlaient vraiment aux morts, elle leur demanderait qui les a tués et le tour serait joué ! Mais pardonnez-moi, ce que je dis est affreux... Je suis aussi inquiète que tout le monde, bien sûr. Et très soulagée qu'Abigail ait retrouvé Helen vivante. Je prie

le Ciel pour qu'on retrouve aussi la petite amie de Roger... Mais la situation, dans son cas, n'a pas l'air très encourageante, n'est-ce pas ?

— Nous cherchons encore, murmura Abigail.

Bootsie eut un nouveau ricanement.

— Des dizaines de flics et de Fédés sur l'affaire... Et toujours pas de résultats ! Vous avez fait des études et tout, et un simple pirate vous fait un pied de nez !

Il leva son verre en concluant :

— Alors, on peut toujours poser des questions aux esprits, hein ! Pour ce que ça sert...

— Voyons, Bootsie ! répliqua Dirk à voix basse.

— Il n'y a que nous, ici, rétorqua Bootsie en regardant autour de lui. Sauf notre troisième larron... Où est donc passé Aldous ? Je ne l'ai pas vu de la journée.

— Il ne va sûrement pas tarder, dit Sullivan en s'éloignant pour porter un plateau à l'une des serveuses.

— Oh ! certainement ! acquiesça Macy.

— Dis donc, tu es superbe en costume de captive, Abby ! lança Grant.

— Merci ! Ce qui me fait penser que j'étais venue ici pour me changer, répondit Abigail.

Elle fit quelques pas puis pivota pour demander à Macy :

— A propos, Macy... Pourquoi donc Dirk et toi ne vous décidez-vous pas à sortir ensemble une bonne fois pour toutes, au lieu de vous jeter des œillades en permanence ? Ça fait un moment que vous vous tournez autour, maintenant.

Macy devint écarlate.

— Abby !

Dirk resta coi.

— Excellente suggestion ! s'esclaffa Bootsie en donnant un coup de coude à Dirk. Ça y est, mon vieux, c'est le moment. Saisis ta chance !

— Eh bien... euh...

Macy s'éclaircit la gorge.

— Je ne sais pas à quoi ils jouent tous, Dirk, mais tu n'es pas obligé de me proposer quoi que ce soit, tu sais.

— Je ne me sens pas obligé, Macy.

— Tant mieux.

— Cela dit... euh... Nous pourrions aller dîner, un de ces jours. Au restaurant. Je veux dire... Dans un autre restaurant, pas celui où tu travailles. Ou danser, peut-être... euh...

— Dirk Johansen ! Es-tu en train de me suggérer de sortir avec toi ? demanda Macy d'une voix claire.

— Ma foi, oui, à vrai dire. A toi de décider, bien sûr. Je ne voudrais pas te mettre en porte-à-faux...

— Dirk, *j'adorerais* sortir avec toi ! s'exclama Macy.

— Enfin, une bonne chose de faite ! commenta Bootsie. Maintenant, est-ce qu'on pourrait se remettre tranquillement à boire en méditant sur tous les gens qui passent ? Allons, Macy, au travail. File !

Macy regagna l'accueil en souriant. Grant prit un tabouret devant le comptoir.

— Bravo, Abby ! lança-t-il.

— Merci ! Maintenant, je vais enfin pouvoir me débarrasser de cette tenue ridicule.

Abigail gravit l'escalier aussi vite qu'elle put dans les longues jupes du costume de Missy Tweed.

* * *

Helen allait beaucoup mieux.

Quand Malachi arriva, le policier de faction, assis sur une chaise dans le couloir, lisait son journal.

Angela Hawkins se trouvait dans la chambre avec Jack et Blake. Ils portaient encore la tenue de pirate qu'ils avaient enfilée pour le circuit matinal du *Cygne noir*. Comme Dirk lui-même, se dit Malachi, ils profitaient sans doute des deux heures entre les circuits du bateau « pirate » pour déjeuner ou faire des courses.

Helen, qui devait avoir un an ou deux de plus que Blake, le jeune acteur si amoureux d'elle, était rayonnante, ravie d'avoir de la compagnie.

— Malachi ! s'écria-t-elle avec un grand sourire.

Il se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Vous avez une mine splendide, Helen.

— Je me sens beaucoup mieux. Le docteur dit que je me remets très vite. N'est-ce pas, Angela ?

— C'est vrai. Il affirme que vous pourrez bientôt rentrer chez vous. Helen fronça les sourcils.

— Etes-vous venu m'interroger de nouveau, Malachi ?

— Vous poser quelques questions, oui, si ça ne vous ennue pas. Quand vous serez prête...

— Je pense qu'on nous demande discrètement de sortir, dit Blake à Jack, assis sur le lit en face de lui.

Il se leva en ajoutant :

— Jack et moi devons retourner au *Cygne noir*, de toute façon. Nous reviendrons plus tard, Helen.

— Moi, peut-être pas aujourd'hui, fit remarquer Jack en riant. J'ai un rendez-vous galant... Avec une très, très jolie rousse qui était sur le bateau, ce matin. Elle m'a fait l'honneur d'accepter de dîner avec moi.

Bref, mes chers collègues, je ne repasserai sans doute pas avant demain. Mais je vous raconterai la soirée, c'est promis !

— File donc, lui dit Helen. Si cette fille est maligne, tu n'auras pas tant de choses que ça à raconter !

— Moi, je repasse dans la soirée, promit Blake.

— Merci, Blake, dit doucement Helen. Quand tu es là, le temps passe plus vite.

Rayonnant, Blake suivit Jack, et ils s'en allèrent.

Malachi s'assit à côté d'Helen. Angela prit place de l'autre côté en saisissant la main de la blessée.

— Vous avez beaucoup de courage, vous savez, Helen. Le psychologue me le disait encore tout à l'heure.

— Il dit aussi que je n'oublierai jamais, fit remarquer Helen à voix basse. Mais que... que je pourrai recommencer à vivre normalement, à m'amuser, à construire une relation...

— Bien sûr que oui, répondit Malachi. Quand nous aurons mis la main sur le tueur, ce sera grâce à vous. Vous pourrez vous dire que vous avez sauvé des vies. On vous a enlevée mais, en définitive, ç'aura été vous la plus forte, Helen.

Helen eut un faible sourire.

— C'est étrange, murmura-t-elle. J'ai toujours été de nature pacifique, mais je crois que si j'avais une arme et que le tueur était en face de moi, je n'hésiterais pas à tirer. Je voudrais qu'il soit pendu, écorché vif...

Sa voix se brisa.

— C'est une réaction normale, déclara Malachi du ton le plus rassurant qu'il put.

— Vous croyez ? J'espère.

— Je ne suis ni hypnotiseur ni psychothérapeute, Helen, mais je vais vous demander de bien vous détendre pendant que nous bavardons. Angela est ici avec nous. Vous êtes entourée, vous ne risquez rien. Je sais qu'il vous est douloureux d'évoquer ce qui s'est passé, mais il est très important pour nous de tout réentendre en détail.

— J'ai déjà dit tout ce que je sais, hélas... Je suis entrée dans l'église, j'ai ressenti cette douleur atroce au crâne, puis plus rien.

— Ensuite, en vous réveillant, vous avez entendu de l'eau clapoter. Vous étiez dans la cabine d'un bateau ?

— Oui, je crois.

— Qu'est-ce qui vous a fait penser à une cabine ?

— Tout était de bois, lambrissé. J'étais allongée sur une couchette...

— Était-ce une grande ou une petite cabine ?

— Pas très grande. Étroite. Quand... quand il entra, je le voyais

tout de suite, murmura Helen, les yeux mi-clos.

— Et là, vous notiez un autre bruit ?

— Oui.

— « Tap-tap-tap » ?

Helen plissa le front.

— Oui, ce genre de bruit.

— Se produisait-il seulement quand l'individu était dans la cabine ?

— Pas toujours. Des fois, je l'entendais quand j'étais seule... Ça me terrorisait.

— Pourquoi ?

— Parce que cela voulait dire qu'il arrivait.

* * *

Une fois dans son appartement, Abigail alluma la télévision du salon pour se tenir compagnie, puis passa dans sa chambre se débarrasser du costume. Elle enfila un T-shirt, un jean et une veste en jean, parfaite pour dissimuler le Glock qu'elle avait bien l'intention de garder sur elle.

Elle avait hâte d'appeler Malachi pour avoir des nouvelles. Avaient-ils découvert une preuve qui inculperait Aldous ?

Aldous avait-il avoué ?

Cette perspective lui coupait les jambes. Elle avait toujours trouvé Aldous bon et généreux. Même s'il était riche, influent, il s'impliquait dans de nombreuses associations caritatives. Comment un homme qui dispensait ainsi ses largesses à plus malheureux que lui pourrait-il être un criminel endurci ?

Pourtant, cela arrivait, hélas. Et l'idée que le tueur puisse être quelqu'un qu'elle avait connu toute sa vie, ou quelqu'un avec qui elle avait été sur les bancs du lycée la faisait frémir.

En revenant dans le salon, elle entendit la télévision et s'immobilisa. Sur l'écran, une jolie présentatrice blonde tenait le micro tandis qu'une incrustation, dans un coin, montrait les locaux de la police.

— Même si la police de Savannah se refuse encore à toute déclaration officielle, disait la femme, des sources internes qui préfèrent rester anonymes affirment qu'un suspect, dans la sinistre affaire du « Rat de rivière », est actuellement interrogé. Le « Rat de rivière », ainsi surnommé du fait de son habileté à disparaître sur l'eau comme sur terre, est soupçonné d'avoir assassiné un homme et trois jeunes femmes. Il détient sans doute actuellement une autre prisonnière, alors même qu'il est en garde à vue. Même si nos informations sont encore à confirmer, il se pourrait que les habitants

de Savannah puissent bientôt pousser un soupir de soulagement. Le suspect actuel est en effet détenu sur la foi de preuves apportées par la police scientifique. Nous vous donnerons des informations complémentaires dès que nous en saurons plus.

Abby se laissa tomber sur une chaise. *Aldous ! Impossible !*

Elle sortit son portable et composa le numéro de Malachi d'une main tremblante. Il décrocha aussitôt.

— Bonjour, la pirate ! lança-t-il. Le spectacle est fini ?

— Oui. Où es-tu ? Que se passe-t-il ? On vient d'annoncer à la télévision que le tueur était en garde à vue ?

— Les médias sont déjà au courant ?

— Oui, apparemment. Et j'ai l'impression que c'est d'Aldous qu'ils parlent.

— Ce serait logique, vu que c'est le seul suspect. Il n'est pas vraiment en garde à vue, d'ailleurs. Il a répondu librement à la convocation. Je lui ai simplement suggéré de rester dans les locaux pour l'instant.

— Tu ne crois pas vraiment à la culpabilité d'Aldous, j'espère ?

— Je pense qu'il est important que les gens — et en particulier le tueur lui-même — soient convaincus que la police détient le coupable.

— Mais si ce n'est pas lui... ou même si c'est lui, d'ailleurs, Bianca est toujours prisonnière quelque part !

— Absolument. Je suis passé à l'hôpital et je suis sur le chemin du retour. Je vais marcher un peu pour me rafraîchir les idées. Tout va bien, de ton côté ?

— Très bien. Je suis à l'appartement. Je viens de me changer après le spectacle.

— Qui est au Chasseur, en ce moment ?

— Quand je suis montée, Roger et Paul étaient là. Ils étaient encore en costume et bavardaient avec des dîneurs. Bootsie et Dirk étaient au comptoir, mais Dirk ne devrait pas tarder à s'en aller. Macy et Grant Green sont là aussi.

— Redescends et montre-toi amicale avec eux, d'accord ? Ils vont commencer à se poser des questions sur l'absence d'Aldous. Y a-t-il une télévision, dans le bar ?

— Oui, pour les jeux et les informations, mais elle est éteinte.

— Eh bien, allume-la et observe les réactions quand on y racontera qu'un suspect est interrogé en ce moment. Je te rejoins bientôt.

Abigail raccrocha. Elle sortit de l'appartement en verrouillant soigneusement derrière elle, puis redressa les épaules et descendit jusqu'au bar.

Macy se trouvait au bureau de l'accueil, Sullivan derrière le comptoir.

Roger, assis à une table avec une famille de touristes, racontait des

anecdotes aux enfants. Paul, un peu plus loin à une autre table, bavardait avec un jeune couple.

Ni Bootsie ni Dirk n'étaient visibles.

— Où sont donc nos « piliers » de bar préférés ? demanda Abigail à Sullivan.

— Aucune idée ! répondit-il en haussant les épaules. Dirk a dû retourner sur son bateau pour la croisière de l'après-midi. Bootsie était avec lui. Il est peut-être monté à bord, aujourd'hui. Aldous ne s'est toujours pas montré. Il a dû rencontrer des amis.

— C'est possible... Tu peux allumer la télévision, s'il te plaît ?

— Bien sûr. Tu as une préférence ?

— Oh ! une chaîne d'information continue, ça ira.

Sullivan prit la télécommande et alluma la télévision à écran plat accrochée au-dessus des étagères de verre où trônaient les whiskies de marque.

Abigail se demanda si le fait de mettre les informations servirait à quelque chose, vu que ni Dirk ni Bootsie n'étaient là.

La présentatrice expliquait de nouveau qu'un suspect était interrogé dans l'affaire du « Rat de rivière ». Elle n'avait rien de neuf à annoncer, mais reformula ses phrases pour faire croire qu'on en savait plus que précédemment.

Abigail, les yeux levés vers l'écran, sentit les gens se rassembler autour d'elle. Roger et Paul s'étaient rapprochés, tout comme Macy. Grant aussi : il n'était donc pas parti après son service.

— Ils l'ont capturé ? demanda Macy en retenant son souffle.

— En tout cas, ils ne donnent pas son nom, fit remarquer Sullivan.

— Et Bianca ? s'inquiéta Roger. Ils ne parlent pas de Bianca !

— Ils n'ont pas l'air de savoir grand-chose, en fait, commenta Grant. Ils annoncent que les flics interrogent un suspect, c'est tout !

— Ne pas avoir de nouvelles de Bianca pour l'instant, c'est plutôt bon signe, Roger, fit gentiment remarquer Macy.

Roger, le regard sombre, fit un signe de dénégation sans quitter l'écran des yeux.

— Il va bien falloir qu'ils la retrouvent ! marmonna-t-il.

— S'ils ont un suspect, ils vont le faire parler, lui faire dire où il la détient, intervint Sullivan. N'est-ce pas, Abby ? Mais à propos... Toi, tu dois savoir qui ils interrogent, non ?

Abigail n'aimait pas mentir. En l'occurrence, cependant, elle n'avait pas le choix.

— Non... Ce matin, j'étais ici, en train de jouer Missy Tweed sur le parking. Tout ce que je peux faire, c'est demander aux Fédés s'ils ont du nouveau.

— Appelle Malachi, alors, insista Macy.

— Je viens de l'avoir. Il n'était pas au poste de police. Il ne

participe pas à l'interrogatoire.

— Mais c'est un agent du FBI !

— Non, un consultant, corrigea Abigail.

— Bon. Mais *toi*, tu es un Fédé ! lança Grant.

— Je viens tout juste de passer mon diplôme. On ne m'a pas encore confié de mission.

Grant secoua la tête.

— Ne me dis pas que tu collabores avec cette unité simplement pour l'amour de l'art ! Je te croyais plus pragmatique que ça ! Ils ne te payent pas ?

— Si, Grant, répliqua-t-elle en fronçant les sourcils, mais je ne fais pas ça pour l'argent. Je leur ai demandé de venir parce qu'il s'agit d'une unité d'élite capable de résoudre n'importe quelle enquête. Pour l'instant, je n'en sais pas plus.

— Eh bien, il faudrait qu'ils se dépêchent, lança Roger avec fièvre en s'approchant d'Abigail. Bianca ne va pas tenir beaucoup plus longtemps. Si elle est encore vivante, bien sûr, et si son cadavre n'est pas en train de flotter quelque part... Ou caché dans une crypte quelconque, comme cette malheureuse de la morgue dont on ne connaît toujours pas l'identité !

Abigail aurait aimé lui dire des paroles rassurantes. Hélas, il ne faisait aucun doute que le tueur avait enlevé Bianca dans l'idée d'en finir avec elle. Surtout si elle refusait de lui céder, de voir en lui le héros qu'il s'imaginait être...

Combien de temps Bianca pourrait-elle lui tenir tête avant qu'il ne se lasse ? Combien de temps avant qu'il ne se rende compte qu'elle mentait pour donner le change, et qu'elle éprouvait pour lui le plus profond mépris ?

Le temps passait, inexorablement.

* * *

Malachi se gara dans le parking du Chasseur de dragons, puis partit à pied sans entrer dans le restaurant. Il savait qu'Abigail montait la garde à l'intérieur. Jackson, qui venait de l'appeler, se trouvait toujours au poste de police, et Will Chan à bord du *Cygne noir*.

Un policier en civil filait Dirk et Bootsie. Ce dernier était rentré chez lui, au bord du fleuve, de l'autre côté du cimetière colonial. Il n'était pas ressorti.

Malachi se mit à marcher le long de la rive, en parallèle à Bay Street, jusqu'au quartier ancien où Oglethorpe avait tracé les premières avenues de Savannah.

La même énigme le hantait.

Que signifie le « tap-tap-tap » ?

Plongé dans ses pensées, il faillit se cogner dans un passant et s'écarta en marmonnant une excuse. Puis il se figea en se rendant compte que l'homme était habillé en uniforme de soldat de la guerre de Sécession. Ce n'était pas une tenue de bataille salie et déchirée, mais un uniforme de parade de l'armée du Nord, bleu foncé avec des galons dorés.

La cavalerie, songea Malachi, dont une partie de l'esprit continuait à raisonner malgré sa stupeur.

Et c'est un revenant, se dit-il ensuite.

Ses pas l'avaient amené tout près du cimetière. Le fantôme, cependant, ne pouvait pas venir de là, puisqu'on n'y avait plus enterré personne depuis 1853.

En outre, tous les fantômes ne hantaient pas les cimetières, loin de là. Ils restaient en général près des lieux où ils avaient vécu et avaient été heureux, ou au contraire à l'endroit où ils avaient souffert. Parfois, aussi, là où ils pouvaient protéger leurs descendants.

Il dévisagea l'apparition, intrigué.

Le jeune homme soutint son regard, tout aussi intrigué que lui.

Un couple dépassa Malachi. Ils eurent l'air surpris par la façon dont il semblait contempler le vide. Peut-être aussi sentaient-ils un curieux courant d'air froid...

La femme frissonna, jeta un coup d'œil effrayé à Malachi comme si elle voyait un fou échappé de l'asile, puis le couple s'éloigna. Il resta seul avec le spectre, sous les branches d'un chêne centenaire.

— Excusez-moi, dit-il, je ne vous avais pas vu. Est-ce que... je peux faire quelque chose pour vous ?

— Vous me parlez, à moi ? demanda le spectre.

— Mais oui, monsieur.

— Alors, vous... vous me voyez ? Vous m'entendez ?

— Très bien. Je me présente : Malachi Gordon.

Le revenant sourit.

— Je suis le lieutenant Oliver Mackey. Je vous remercie, mais vous ne pouvez rien faire pour moi... J'étais en train de rentrer.

— Près d'ici ? Pas au cimetière colonial, j'imagine ?

— Il y a bien longtemps qu'on n'y enterre plus personne, monsieur. A mon grand regret, je suis mort de la fièvre jaune avant d'avoir pu prouver mon courage dans la bataille. Quand j'étais en vie, mes voisins me méprisaient pour mes opinions abolitionnistes. Après ma mort, on m'a rendu à ma famille et j'ai longtemps reposé avec eux, dans le carré familial...

Le soldat montra du doigt une maison qui faisait le coin avec le Wulf and Whistle. Il eut un petit haussement d'épaules en regardant Malachi.

— Ici, au moins, personne ne venait ouvrir les cercueils des

abolitionnistes pour couvrir leurs cadavres de goudron et de plumes, voire les brûler...

— La guerre est finie depuis longtemps, vous savez.

— Je sais. Mais je sais aussi que le combat pour l'égalité des droits dans ce pays se poursuit encore.

Le revenant poussa un soupir avant d'ajouter :

— Je n'ai pas été loyal envers mon Etat, qui avait choisi l'esclavage. Cela me brise le cœur, mais j'ai fait passer mes principes en premier. L'esclavage est une abomination, contraire aux enseignements divins.

— Beaucoup de gens sont d'accord avec vous, lieutenant. Heureusement, les choses changent, même si cela prend du temps.

— On peut modifier les lois, mais l'âme humaine évolue lentement...

— C'est vrai. J'ai tout de même confiance en l'avenir, dit Malachi.

Il fit un geste en direction de la maison puis enchaîna :

— J'ignorais qu'il restait encore des mausolées privés en pleine ville.

— Il n'y en a plus. On a construit cette maison sur celui de ma famille il y a des années. J'ai bien peur que mes ossements et ceux de ma famille n'aient été brisés et dispersés. Quant à ceux de mes parents et de mes grands-parents... J'ignore où ils sont, maintenant.

— Vous m'en voyez désolé.

— Oh ! Leur âme repose désormais en paix... dans l'au-delà.

— Et vous ? Pourquoi restez-vous ici-bas ?

— Eh bien...

Le jeune lieutenant s'interrompit, hésitant, comme si ce qu'il allait dire l'étonnait lui-même.

— J'attends de voir un monde meilleur, répondit-il enfin. Ensuite, je pourrai partir en paix, moi aussi.

Si vous attendez que l'humanité se réconcilie, vous risquez fort de hanter ces rues pour l'éternité ! songea Malachi.

Il répondit cependant à voix haute :

— Cette noble pensée vous honore, lieutenant. Je vous souhaite bonne chance. Je crois que beaucoup d'hommes sont en quête de la liberté et du bonheur pour tous. Avant de mettre fin à tous les préjugés, cependant, la route reste longue. Lorsque des haines disparaissent, d'autres surgissent, hélas.

— C'est possible. Monsieur, ce fut un plaisir de faire votre connaissance. Vous n' imaginez pas à quel point.

Le fantôme frôla le bord de son chapeau, puis fit mine de s'en aller.

— Excusez-moi, dit Malachi. Vous pourriez peut-être m'aider...

Le fantôme s'arrêta.

— Je serais ravi d'assister un visiteur de ma ville natale, bien sûr.

— Que savez-vous des galeries souterraines de ce quartier ? Celles qui mènent vers le fleuve ? Les connaissez-vous ?

Son interlocuteur eut un léger rire.

— Ma foi, oui, je les connais bien ! Mon épouse a aidé bien des hommes et des femmes à s'échapper, du temps de l'esclavage, et malgré la réprobation de la bonne société. A l'époque, le capitaine Emmanuel Vance amenait jusqu'ici un bateau chargé de provisions. Il prétendait contourner le blocus, mais repartait en emmenant de nombreux fugitifs vers la liberté.

Le jeune lieutenant, à présent, se remémorait le passé avec enthousiasme.

— Il y a eu des tunnels au Chasseur de dragons dès l'époque des pirates, bien sûr. Ensuite, on en a construit tout un réseau, au moment de la fièvre jaune. J'ai moi-même visité ce qui restait de la morgue souterraine, quand j'étais plus jeune. Les galeries que nous utilisions pour faire fuir les esclaves, cela dit, passaient sous les cryptes. Les cryptes n'existent plus, mais les galeries, elles, sont toujours là !

— De quelles cryptes s'agissait-il ?

— De très anciens mausolées souterrains. Celui où j'ai été enterré a été détruit, mais il était relié à un autre, sous cette taverne.

— Le Wulf and Whistle ?

— C'est cela. Vous connaissez l'endroit ?

— Oui. Je suis même descendu dans la galerie, celle qui mène au Chasseur de dragons puis, de là, jusqu'au fleuve.

— Vous savez, monsieur, il y a bien d'autres branches dans cette galerie ! fit remarquer le lieutenant en souriant. Comme les abolitionnistes de Savannah savaient qu'on pouvait facilement découvrir leurs passages, ils avaient prévu tout un tas de cachettes, de coins et de recoins. Avant le bombardement de Fort Sumter, par exemple, des abolitionnistes en ont creusé beaucoup, clandestinement. Certains des meilleurs ingénieurs de l'Etat les ont aidés, avec l'aide d'ingénieurs européens, d'ailleurs. C'est un réseau très étendu. Si vous l'explorez, soyez très prudent. En cas d'éboulement, vous risquez fort de rester coincé là-dessous sans pouvoir remonter.

Malachi le remercia. Il était furieux contre lui-même.

Quand ils avaient trouvé ce fichu tunnel sous le Wulf and Whistle, pourquoi n'avaient-ils pas abattu aussitôt le mur pour aller plus loin ?

Après avoir pris congé du jeune lieutenant, il se hâta vers l'allée de la taverne. Un homme en jean et polo, appuyé au mur, feuilletait un guide touristique. Malachi s'approcha de lui.

— Inspecteur ?

L'homme le regarda en fronçant les sourcils. Malachi lui montra le badge que Jackson lui avait remis pour l'enquête.

— Oui, je suis l'inspecteur Shubart, répondit l'autre. Mike Shubart.

— Je descends dans le tunnel, lui dit Malachi. Si je ne suis pas remonté dans une heure, alertez la troupe.

— Entendu, monsieur. C'est compris.

Malachi gagna le fond de l'allée tout en appelant Jackson pour lui expliquer ce qu'il allait faire. Derrière les poubelles, il écarta les planches puis descendit l'escalier branlant. Une fois en bas, il alluma sa torche.

Il tapota sa hanche pour s'assurer qu'il avait bien son Colt.45, son arme favorite, puis brandit la torche dans l'obscurité et se mit en marche.

* * *

Abigail n'arrivait pas à joindre Malachi. Elle tombait chaque fois sur la boîte vocale où une voix désincarnée répétait :

« Laissez votre message. »

— C'est Abby, dit-elle au dernier appel d'une voix tendue. Je suis très inquiète. Où es-tu ? Que se passe-t-il ?

Puis elle raccrocha.

Elle n'avait d'autre choix que de continuer à surveiller le Chasseur de dragons, une tâche ennuyeuse, comme souvent dans les enquêtes, et qui requérait beaucoup de patience.

Ça pourrait être pire, essaya-t-elle de se convaincre. Au moins, si elle avait faim, elle trouverait de quoi manger. Les sièges étaient confortables, et il faisait bon.

Elle avait suffisamment de café pour tenir sans dormir toute une semaine.

Pourtant, elle avait beau tenter de garder son calme, elle se sentait de plus en plus nerveuse. Elle prit place sur un tabouret du bar, l'œil aux aguets.

Paul et Roger semblaient désœuvrés, ce jour-là. Peut-être que Roger l'observait discrètement, tout comme elle l'observait... Sans doute se disait-il que si quelqu'un finissait par avoir du nouveau, ce serait elle.

De temps à autre, la télévision diffusait un bulletin d'information sur le « Rat de rivière ». A un moment, tout le monde s'immobilisa pour regarder l'écran.

Ensuite, les regards se tournèrent vers elle.

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai pas encore réussi à joindre mes collègues, indiqua-t-elle. Ce n'était pas faux, puisque Malachi ne décrochait pas.

Pour leur échapper un instant, elle remonta dans l'appartement et tenta de le joindre de nouveau. Il ne répondait toujours pas.

Elle appela alors Jackson.

— Ne vous inquiétez pas, répondit-il, je viens de l'avoir. Il est en train de fouiller le tunnel du Wulf and Whistle. Apparemment, il a bavardé avec le fantôme d'un soldat de l'Union qui aidait les esclaves à fuir. D'après lui, il y a tout un réseau de galeries. En ce moment, je suis devant l'accès côté fleuve. J'attends.

Il attendait, observait... comme elle.

— Est-ce qu'il y a un flic en civil, au Chasseur de dragons ? demanda-t-elle. Si oui, je vais descendre par le passage du Chasseur pour rejoindre Malachi.

— Oui, il y a un flic, et il va bientôt être remplacé par le meilleur de tous... David Caswell lui-même. Il va venir. Pour dîner, bien sûr.

— Bien sûr. Merci, Jackson. Si jamais vous avez des nouvelles...

— Je vous préviendrai tout de suite, Abigail. Nous nous tenons toujours tous au courant. C'est ce qui nous permet de rester en vie.

— Je sais, dit-elle doucement.

Elle redescendit et s'aperçut que David Caswell était déjà arrivé, et que Dirk et Bootsie, par ailleurs, étaient réapparus. Le *Cygne noir* avait terminé son dernier circuit de la journée.

David, debout devant le comptoir, subissait un feu roulant de questions. Dirk avait l'air désespéré. Il tourna vers Abigail un regard consterné.

— Ils pensent que c'est Aldous ! s'écria-t-il.

— J'en suis vraiment désolée, Dirk, murmura-t-elle.

Dirk secoua la tête.

— Je connais Aldous. C'est un cœur d'or. Il est incapable d'avoir fait ça ! Il n'est pas entré dans l'armée parce qu'il venait d'une famille riche, mais il a tout de même fait ses classes. Ensuite, alors qu'il aurait pu se tourner les pouces toute sa vie, il s'est mis au travail, a participé à je ne sais combien de causes charitables... Personne ne me fera croire que c'est un tueur !

— Nous nous serions doutés de quelque chose, renchérit Bootsie.

Il lança ensuite à l'intention de David :

— A mon avis, jeune homme, vous avez tout faux !

— Malheureusement, nous avons de sérieuses présomptions contre lui, répondit le policier. Cela dit, nous sommes aux Etats-Unis. Tout prévenu est supposé innocent jusqu'à ce qu'on prouve sa culpabilité.

Il se tourna vers Abigail pour la saluer d'un signe de tête.

— Attendons la suite, dit-elle. Je vais aller faire un tour, bavarder un peu avec les clients...

Elle se mit alors à circuler entre les tables. La plupart des dîneurs étaient des touristes, très intrigués par l'histoire du « Rat de rivière ». Et très soulagés aussi de savoir que la police tenait enfin un suspect.

Abigail s'avança jusqu'au fond de la salle, tout près de la trappe où

trônait la statue de Blue. Le mannequin fixait sur elle un regard vide.

Mais son fantôme, de toute évidence, n'était pas loin... Il montait la garde.

L'idée la fit sourire.

Après avoir vérifié qu'on ne la voyait pas, elle ouvrit la grille, puis se mit à descendre sans regarder en arrière.

* * *

Malachi arriva à l'endroit où le tunnel faisait une fourche. Il savait maintenant que l'une des branches menait au Chasseur de dragons et l'autre, au fleuve. Il emprunta cette dernière.

Bizarrement, elle n'allait pas en ligne droite mais formait un coude. La lueur de la torche rebondissait sur les parois bosselées.

A un moment, Malachi vit un petit monticule sur le sol. Il s'arrêta et se pencha.

C'étaient des ossements.

Ils étaient encore couverts de fragments de tissu, et même, sur ce qui restait des pieds, de morceaux de cuir. Des bottes anciennes.

Ce squelette n'était pas une victime récente. Il traînait là depuis des décennies et était presque retourné à l'état de poussière, comme disait le dicton. Cependant, le fait qu'il soit resté sur place était instructif : cela prouvait que l'embranchement avait déjà été utilisé. Est-ce qu'on y avait abandonné un cadavre, quelque deux siècles plus tôt, pour servir d'avertissement quelconque ?

Par exemple, à l'époque de la guerre de Sécession, quand le lieutenant qu'il avait rencontré guidait les esclaves fugitifs dans le labyrinthe des tunnels, la présence d'un cadavre avait pu signaler qu'il ne fallait pas s'enfuir par là, que ceux qui emprunteraient cette voie risquaient de se faire arrêter, voire tuer...

Il se redressa et reprit sa marche.

Soudain, dans la lueur de sa torche, il aperçut une forme blanche qui ressemblait au vêtement de nuit d'une femme. Une illusion d'optique ? En tout cas, il se précipita.

Alors, un cri de stupéfaction lui monta aux lèvres. Il fit un pas en avant, mais son pied ne trouva que le vide. Il tomba dans un trou profond et vint s'écraser durement sur une terre caillouteuse.

* * *

Abigail s'avavançait avec prudence dans le tunnel qui menait au fleuve, sans remarquer quoi que ce soit d'anormal. Apparemment, personne n'avait emprunté ce passage depuis un moment. Ils avaient changé la combinaison du cadenas, évidemment. Et elle-même,

Malachi et Jackson Crow étaient les seuls à la connaître.

Certes, elle savait maintenant que le passage secret du Wulf and Whistle débouchait dans celui-ci, mais l'accès en était gardé par un policier en civil. Personne, désormais, ne pouvait s'aventurer dans ces souterrains sans que la police le sache. En outre, Malachi et toute l'équipe de Jackson étaient à présent convaincus d'avoir limité à trois le nombre des suspects. L'un d'eux, Aldous, était sous bonne garde ; les deux autres se trouvaient au Chasseur de dragons.

Elle mit un moment à se rappeler comment Malachi avait manipulé la porte coulissante qui menait d'une galerie à l'autre mais, finalement, le loquet céda et le panneau s'ouvrit.

Elle s'avança en éclairant soigneusement autour d'elle, puis emprunta le chemin qu'ils avaient déjà parcouru avec Malachi.

Quand elle arriva à la fourche, elle hésita, éclairant tour à tour les deux embranchements. Elle ne vit rien mais entendit soudain un cri rauque, étouffé.

— Au secours... au secours...

La voix venait de loin. Elle semblait ricocher contre les parois.

— Malachi ? lança-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse.

Elle sortit son portable pour appeler à l'aide mais, bien sûr, il n'y avait pas de réseau ! De rage, elle faillit projeter l'appareil contre le sol, puis se retint et le remit dans sa poche.

— Je suis ici ! cria-t-elle. Où es-tu ?

Toujours pas de réponse. Comme la voix n'était pas venue de derrière elle, mais plutôt de l'avant, elle se remit en marche dans le deuxième tunnel sans cesser d'appeler à pleins poumons :

— Malachi !

— Abigail ! Arrête-toi ! entendit-elle alors.

Cette fois, c'était la voix de Malachi... Et ce n'était pas la même que celle qui avait appelé au secours.

— Où es-tu ? répéta-t-elle.

— Surtout, fais attention où tu marches ! Je suis tombé dans une trappe.

— Je vais t'aider à sortir, dit-elle en avançant avec précaution.

— Je me suis fait avoir comme un bleu, grommela Malachi. Impossible de remonter, il n'y a rien pour s'accrocher... Va chercher de l'aide. Alerte Jackson. Je t'attends, je ne risque rien, là-dessous.

A présent, elle l'entendait beaucoup plus clairement. Elle se laissa tomber à genoux pour ramper très doucement tout en tâtant le sol devant elle. Elle venait d'atteindre le bord du trou quand elle entendit un bruit derrière elle.

Ce n'était pas *tap-tap-tap*...

Plutôt une série de *boum-boum* très sourds.

— Abby ! entendit-elle Malachi hurler.

Elle se retourna, la main sur son Glock, mais, au même instant, un coup violent lui heurta le crâne.

Elle comprit, juste avant de s'évanouir, ce qui avait provoqué le bruit.

* * *

— Abby !

Malachi avait entendu Abigail s'effondrer avec un cri de surprise et de douleur. Il tira son revolver mais n'osa pas tirer depuis le fond du trou. Il aurait pu la blesser.

Il se mit à crier :

— Laissez-la ! Nous avons compris qui vous êtes, maintenant. Vous êtes fait !

— Oh ! j'en doute, jeune homme ! répondit une voix. Ils vont exécuter ce pauvre Aldous à ma place, ce qui est bien dommage, mais c'est notre lot, à nous autres vieux loups de mer !

Malachi tenta désespérément d'escalader le trou à mains nues. Au-dessus de lui, il entendit le tueur s'éloigner en traînant Abigail.

Abigail, qu'il n'entendait plus...

Il poussa un série de jurons et se remit à palper la terre, cherchant désespérément un point d'appui.

* * *

A force d'être traînée sur plusieurs mètres, Abigail finit par revenir à elle.

Bootsie s'était servi de la crosse d'un vieux tromblon pour l'assommer. Elle avait très mal au crâne, mais il était déjà miraculeux qu'elle ait repris conscience.

Le *boum-boum-boum*, quand ils se retrouvèrent sur un sol plus dur, se transforma en *tap-tap-tap*. Puis Bootsie la jeta par-dessus son épaule et elle comprit qu'elle se trouvait maintenant dans un canot. *Tap-tap-tap...* C'était le bruit que faisait la jambe de bois !

Un canot. Blue n'y avait-il pas fait allusion ? Lorsqu'il avait dit savoir « quand il sortait son canot » ?

De loin parvenait l'écho des rires et des conversations. Puis il y eut un autre bruit... Celui des rames qui plongeaient dans l'eau. Ils avaient quitté la rive.

Elle battit des paupières pour entrouvrir discrètement les yeux. La rive s'éloignait peu à peu. Bootsie, assis en face d'elle, maniait les rames. Elle se rendit compte qu'il lui avait attaché les poignets avec des nœuds de marine. Inutile d'essayer de se dégager : cela n'aurait

fait que resserrer les liens.

Et les abords du fleuve qui grouillaient de policiers ! Comment avaient-ils pu ne rien voir ?

Elle tenta de repérer où ils se trouvaient. Vers le sud : voilà pourquoi les bruits de la rive lui parvenaient si atténués. Ils étaient déjà loin des quartiers touristiques. Bootsie avait dû cacher son canot quelque part sous une jetée, sans que personne ne le trouve. Les enquêteurs ne l'avaient pas fouillé. De toute façon, il était impossible de cacher le corps d'une femme dans un canot.

Bref, chaque fois, le criminel avait réussi à échapper aux recherches...

Sauf cette fois, se dit-elle avec rage. *Cette fois, il ne s'en sortira pas !* Il n'avait pas tiré sur Malachi, pensant sans doute que ce dernier finirait par mourir dans son trou, que personne ne savait qu'il explorait les souterrains... Mais Jackson et son équipe étaient au courant. Ils allaient chercher Malachi et le retrouver.

Serait-elle déjà morte, alors ?

Bootsie... Le cher vieil ami de son grand-père. Bootsie ! Un homme qu'elle avait connu toute sa vie !

C'était donc lui, le « Rat de rivière ». Robert Lanigan, dit Bootsie !

Comment était-ce possible ? Il avait soixante-dix ans, et ne correspondait pas au profilage ! Comment avait-il pu se transformer en meurtrier ? Et quand ?

Les questions sans réponse se bousculaient dans l'esprit d'Abigail, mais ce n'était pas le moment d'y répondre. Sa survie était en jeu. Bootsie, loin d'être idiot, s'était sûrement emparé de son Glock et de son portable. Qu'en avait-il fait ? Elle n'en savait rien.

Elle le sut très vite, cependant. Deux « ploufs » successifs lui apprirent que Glock et portable venaient de disparaître dans le fleuve.

Elle referma les yeux, feignant l'inconscience.

Bootsie n'en avait cure. Il se mit à parler.

— Ah, ma jolie ! Tu as toujours été la meilleure des pirates, Abigail. J'ai cherché ailleurs sans m'en rendre compte tout de suite. La vraie beauté, la reine des mers, c'est toi ! Nous allons faire affaire. Je vais rapidement me débarrasser de l'autre, qui ne convient pas du tout. Sa place est au fond de l'eau ! Les femmes peuvent être très méchantes, vois-tu ? On dit toujours « les femmes et les enfants d'abord »... Quelle sottise ! Les enfants sont de vicieux petits bâtards et les femmes, trop souvent, des créatures cruelles et sans pitié ! Sauf toi, bien sûr. Nous allons sillonner les mers ensemble, n'est-ce pas, Abby ?

« Je vais me débarrasser de l'autre »...

Pourvu que cela signifie que Bianca était encore en vie ! songea Abigail.

Et, surtout, pourvu que Bootsie se dirige maintenant vers l'endroit où il la retenait prisonnière !

Quelques instants plus tard, le canot heurta quelque chose. Abigail entrouvrit les yeux. Ce n'était pas un bateau mais un vieux hangar, en bordure du fleuve.

Bootsie sortit de l'embarcation et se pencha pour attraper sa prisonnière. Sa jambe de bois résonna sur les planches. *Tap-tap-tap...*

Dans la lumière déclinante du soleil couchant, il jeta Abigail sur son épaule puis se mit en marche en clopinant, à demi courbé sous son poids.

Elle entendit alors une porte claquer. Ils entrèrent dans le hangar. Il était très ancien et remontait sans doute à la guerre de Sécession. Bootsie la laissa tomber sur quelque chose de dur. Quand il se fut éloigné, elle ouvrit les yeux pour regarder autour d'elle. Elle était allongée sur une planche. Un peu partout traînaient des carcasses de vieux bateaux. Une porte, au fond, ouvrait sur une autre pièce qui avait dû servir de bureau.

Etait-ce la « cabine » dont avait parlé Helen ? Bianca s'y trouvait-elle ?

Sûrement.

A présent, Abigail devait agir avant que le tueur n'envoie une autre jeune femme à la noyade.

* * *

Malachi résista à la tentation de s'époumoner pour appeler au secours. Mieux valait rester calme, ménager ses forces. Il allait bien finir par trouver un point d'appui quelconque.

Tout à coup, stupéfait, il sentit des objets lui tomber sur la tête.

Des mottes de terre, une vieille boîte... et même des os !

Il leva la tête. Dans la lueur de sa torche, au-dessus de lui, il vit un visage.

Il avait espéré reconnaître un policier.

Ou, au moins, quelqu'un de vivant...

Mais c'était Blue.

— Blue ! Allez me chercher de l'aide, je vous en supplie... Trouvez mes amis du FBI. Ils vous verront et vous entendront, je vous le promets. Ils viendront me chercher.

— Il n'y a plus assez de temps. Il a enlevé Abigail, répondit Blue, qui continuait à lancer des débris dans la fosse.

— Que faites-vous, Blue ?

— Je vous jette de quoi remonter. Celui à qui appartenait ces ossements ne m'en voudra pas, je le sais. C'est ce vieux pirate de Blackheart McCready. Il a retrouvé le diable depuis longtemps,

maintenant ! Servez-vous de ses os, n'hésitez pas.

Tout en parlant, Blue s'allongea à plat ventre pour continuer à pousser de la terre et des cailloux dans l'ouverture.

Malachi comprit. Il se mit à entasser ce qui tombait pour former un monticule, en se servant de ses mains et du manche de sa torche. Puis il grimpa dessus, creusa un premier trou avec l'un des os de Blackheart McCready pour poser un pied, fit un deuxième trou, puis un autre... et, peu à peu, il parvint à se hisser le long de la paroi. Blue tendit la main pour l'aider. Ils savaient tous deux que le fantôme n'avait aucune force et, pourtant, Malachi eut l'impression qu'on le tirait vers le haut. Il se retrouva enfin hors du trou et se laissa rouler sur le sol.

— Par où sont-ils partis, Blue ? demanda-t-il en haletant.

— Par ici. Suivez-moi !

Blue se mit à filer à toute allure dans l'obscurité, sans toucher le sol. Malachi courait derrière lui. Il eut l'impression qu'une éternité s'écoulait quand, enfin, il vit devant lui une série de marches creusées dans la terre bien longtemps auparavant. Il les escalada derrière le fantôme et se retrouva au bord du fleuve, dans un endroit désert. La nuit était tombée, et on ne voyait presque rien.

— Et maintenant, Blue ? demanda-t-il d'une voix pressante, le cœur rongé d'inquiétude.

— C'est ici qu'il cache son canot... Sous cette vieille jetée. Ensuite, je ne sais pas.

Malachi regarda autour de lui, puis aperçut, à une centaine de mètres, les contours d'un vieux hangar isolé au bord de la rive.

Il se remit à courir comme un fou.

* * *

Abigail se dit que son évanouissement feint devait être assez convaincant, car Bootsie ne s'était aperçu de rien. Il tournait en rond dans la pièce — *tap-tap-tap-tap* — tout en marmonnant. Il fallait qu'elle trouve le moyen de le prendre par surprise. Avec les mains liées, c'était plutôt difficile...

En outre, même si Bootsie était âgé, il était en excellente santé et en grande forme. Sauf son esprit, bien sûr, qui était carrément dérangé. En outre, il était équipé d'un sabre et d'un tromblon.

Où diable avait-il déniché ces armes ? Quand donc s'était-il changé pour revêtir la redingote qu'il arborait maintenant ?

Il ne pouvait pas être passé au Chasseur de dragons. David Caswell l'aurait vu. Il l'aurait suivi et arrêté.

Bootsie grommelait toujours à mi-voix.

— Abby fait beaucoup mieux l'affaire... C'est elle qu'il fallait.

J'aurais dû y penser plus tôt. Ça va marcher, mais il faut que je me débarrasse de l'autre... Que je la jette à l'eau sans tarder... La malheureuse n'a rien compris. Elle va devoir mourir...

Donc, Bianca était toujours vivante, probablement enfermée dans la pièce voisine. Seulement, d'un instant à l'autre, Bootsie allait la tuer. Il ne gardait jamais qu'une seule prisonnière à la fois. Sans doute n'avait-il pas prévu d'enlever Abigail, mais comme l'occasion s'était présentée...

En fait, il commençait à perdre le contrôle de ses nerfs.

Tap-tap-tap-tap...

Bootsie ouvrit la porte de l'autre pièce. Le cri étouffé de Bianca parvint aux oreilles d'Abigail. Elle réussit à se lever en se tortillant tout en cherchant frénétiquement des yeux une arme quelconque. Au moins, ses mains étaient liées par-devant. Si elles l'avaient été dans son dos...

Elle ne vit rien d'autre, dans la pénombre du vieux hangar, qu'une canne à pêche abandonnée. C'était mieux que rien. Le cœur battant, elle fit un pas, trébucha et se figea, terrifiée à l'idée que Bootsie puisse l'entendre. Bianca cria de nouveau. Il avait dû la soulever et la jeter sur son épaule.

Abigail s'avança en vacillant jusqu'à la canne à pêche, l'agrippa, fonça vers la porte et l'ouvrit.

Comme elle l'avait imaginé, Bootsie portait Bianca sur son dos.

Il avait une forte carrure, une musculature qu'elle l'avait toujours vu entretenir avec soin...

La pièce était telle qu'Helen l'avait décrite. Petite, lambrissée comme les cabines des vaisseaux d'autrefois. Comme celle d'un vaisseau de pirate, sans doute.

Bootsie se retourna. Abigail le frappa de toutes ses forces avec la canne à pêche. Il flageola en laissant échapper Bianca. Abigail frappa de nouveau ; cette fois, il alla cogner contre la paroi et s'affala à terre à côté de Bianca.

Cependant, alors qu'Abigail reculait d'un pas, prête à frapper encore, il se redressa, fou de rage. Il s'était blessé au front. Le sang lui ruisselait sur la joue. Il poussa un juron et fonça sur Abigail. Elle brandit la canne comme elle put, mais il s'en empara et la lui arracha des mains. Elle faillit perdre l'équilibre, mais tint bon et lui jeta un regard venimeux.

— Je vais te briser en deux, coquine ! rugit-il.

Il la poussa alors brutalement vers la pièce principale du hangar.

— Personne ne viendra me défier ! poursuivit-il. Je suis le roi des océans... Même les gouverneurs s'inclinent devant moi, sache-le ! Si tu ne m'obéis pas, tu mourras ! Je suis Blue Anderson. Blue Anderson ! Et je compte bien sillonner les mers pour l'éternité !

— Non, tu n'es pas Blue. Blue n'a jamais fait de mal à personne !

— Je ne t'ai fait aucun mal. Tu es captive et tu as décidé de rester avec moi ! hurla Bootsie.

Abigail le dévisagea avec consternation. Il croyait vraiment ce qu'il disait, de toute évidence. Il se prenait réellement pour Blue Anderson.

— Tu seras pirate à mes côtés. Tu me désireras !

Il marchait droit sur elle. Instinctivement, elle tendit les bras devant elle pour se défendre, les mains toujours liées, mais il les abaissa d'un coup violent, puis la souleva en la maintenant contre lui comme dans un étau.

— S'il le faut je n'hésiterai pas à te battre comme plâtre ! siffla-t-il. Alors, inutile de t'agiter. Je vais te ligoter. Tu resteras comme ça jusqu'à ce que je me sois débarrassé de l'autre !

— Lâchez-la immédiatement ou vous êtes mort ! lança soudain une voix derrière eux.

Une vague de soulagement inonda Abigail.

C'était Malachi !

Il était trempé, couvert de boue. Il avait dû ramper jusqu'au hangar depuis le fleuve. Et il braquait à présent son arme sur Bootsie sans le quitter du regard.

Hélas, ce dernier ne lâcha pas Abigail. Il la fit tourner sur elle-même tout en fouillant dans sa poche et, soudain, elle sentit le contact froid du métal contre son cou.

— Est-ce que tu tireras assez vite pour arrêter la lame de mon poignard, mon garçon ? ricana-t-il.

Malachi fit un pas en avant.

— Une fois encore, lâchez-la !

— Il faudra te battre pour ça, Scurvy Pete. Tu n'auras pas la femme qui m'est destinée !

Malachi fronça les sourcils.

— Blue, dit soudain Abigail, il doit pouvoir combattre avec les mêmes armes que toi. C'est la loi de la piraterie. C'est une question d'honneur !

— Il a un pistolet, rétorqua Bootsie. Ça devrait suffire.

Abigail sentit la lame du poignard lui érafler la peau.

— Donne-lui une épée et il posera son pistolet par terre, insista-t-elle.

Malachi avait compris maintenant quelle folie hantait Bootsie. Il entra dans le jeu en répliquant :

— Elle a raison ! Aucun pirate ne se bat pour une captive sans que ce soit régulier !

Tout en parlant, il remit son revolver dans son étui.

— Alors, reprit-il, laisse cette femme, donne-moi une arme blanche et bats-toi, Blue Anderson !

Bootsie n'était pas assez fou pour lâcher immédiatement Abigail. Il se dirigea vers un coffre en la traînant derrière lui.

— Tu auras une arme si tu jettes ton pistolet à l'autre bout de la pièce, Scurvy Pete ! grommela-t-il.

— Je l'ai rangé, objecta Malachi.

— Non ! Jette-le au loin ! ordonna Bootsie.

Malachi sortit le revolver de son étui, s'accroupit et l'envoya glisser à l'autre bout de la pièce.

— Maintenant, Blue, au combat. A la loyale ! jeta-t-il.

Bootsie, la lame de son poignard toujours posée contre la gorge d'Abigail, ouvrit le coffre en rugissant.

— Viens faire ton choix, Scurvy Pete... Vas-y !

Sans quitter Bootsie des yeux, Malachi s'approcha du coffre ouvert, empli jusqu'à ras bord d'épées, de sabres et de coutelas. Il choisit une épée.

Il recula en la brandissant devant lui. Abigail se rendit compte qu'il étudiait avec soin la position des deux prisonnières, la sienne et celle de Bianca, qui avait reculé contre la porte de la cabine et s'était affalée en position assise, les yeux agrandis, incapable d'articuler le moindre mot.

— Prêt, Blue ? jeta-t-il.

Bootsie repoussa brutalement Abigail, qui tomba à genoux. Puis il fit volte-face et fonça rageusement sur Malachi.

Ce dernier se lança avec énergie dans le combat. Abigail se demanda où il avait bien pu apprendre à se battre en duel. Peut-être n'avait-il jamais appris, d'ailleurs, et se débrouillait-il au mieux pour répliquer aux attaques foudroyantes de Bootsie. Au bout d'un moment, il finit même par gagner du terrain et contraindre Bootsie à reculer. Sans cesser de ferrailler, les deux hommes commencèrent à se déplacer à travers la pièce.

Abigail roula sur elle-même, puis rampa vers l'endroit où le Colt .45 de Malachi avait glissé.

Elle l'attrapa. C'était une arme plus volumineuse que la sienne, avec de grosses cartouches, mais elle n'avait pas peur de s'en servir.

Elle tenta de viser, avec difficulté car les deux duellistes ne cessaient de bouger.

Tap-tap-tap-tap-tap...

Bootsie se déplaçait avec légèreté en dépit de son pilon de bois. Il aurait pu à peu près tout faire, sauf danser.

Puis, brusquement, Malachi plongea vers l'avant et arracha le sabre des mains de Bootsie. L'arme vola à travers la pièce. Malachi recula d'un pas en trébuchant, épuisé par l'effort.

— Maintenant, à terre, Blue ! cria-t-il. A terre, tout de suite !

Bootsie parut hésiter. Abigail le vit couler une main le long de sa

hanche... Il allait tirer un coutelas de sa poche.

Elle l'avait en pleine ligne de mire.

Elle tira au moment précis où, le coutelas en main, Bootsie s'apprêtait à le projeter dans la poitrine de Malachi.

Le coup de feu fut assourdissant. Sous l'impact, Abigail fut renversée en arrière. Une douleur lui élança le bras.

Bootsie se figea puis, une seconde plus tard, s'effondra à terre, sa jambe de bois formant un angle bizarre avec son corps.

Malachi se précipita vers Abigail pour défaire ses liens et la prendre dans ses bras. Au même instant, ils entendirent des sirènes.

Un projecteur éclaira brusquement l'intérieur du hangar.

— Vous êtes cernés. Jetez vos armes et sortez les mains en l'air ! fit une voix dans un mégaphone.

Bianca émit un sanglot étranglé. Malachi s'approcha d'elle. Abigail, désormais, ne risquait plus rien.

Les policiers, Jackson Crow et David Caswell en tête, entrèrent alors dans le hangar.

En fouillant les lieux, ils découvrirent un escalier qui conduisait à une cave. Là, une porte coulissante donnait sur le labyrinthe des tunnels. A l'entrée se trouvait tout un stock d'armes, de redingotes, de pantalons et de chapeaux de corsaires.

* * *

Les « Chasseurs de fantômes » étaient maintenant réunis autour d'une table, square Chippewa, avec David Caswell. Ce dernier leur apprit que Bootsie était mort. Il était difficile, en conséquence, de reconstituer exactement le fil des événements, le moment où il était devenu vraiment fou et la façon dont il avait réussi à orchestrer impunément ses kidnappings et ses meurtres. La police étudiait tout de même une série d'affaires non résolues, pour le cas où Bootsie aurait commencé à tuer quelques années plus tôt. Certes, on ne saurait jamais tout, avoua David Caswell. A l'époque, la femme de Bootsie était encore en vie. Peut-être la folie du vieillard n'avait-elle pas encore pris les mêmes proportions. La présence de son épouse avait pu l'empêcher de s'adonner complètement à son fantasme : jouer au pirate qui enlevait des femmes pour qu'elles tombent amoureuses de lui. Les enquêteurs se posaient cependant des questions, d'autant qu'ils avaient, en particulier, un cas de noyade inexpliqué qui remontait à dix ans. On avait alors soupçonné un meurtre, mais on n'avait rien pu prouver. Deux ans plus tard, le corps d'une autre jeune femme, tellement décomposé qu'on n'avait pu l'identifier, s'était échoué au large de l'île North Hutchinson, en Floride. D'autres cas avaient surgi au fil des années, tout aussi inexplicables. Alors, il était possible qu'il se

fût agi de Bootsie, emporté par une frénésie meurtrière de plus en plus violente.

— Il y a tout de même une chose que je ne comprends pas, fit remarquer Abigail.

Elle était contente d'être avec les autres, autour d'une table, après avoir passé la nuit à l'hôpital pour se remettre du choc.

— Pourquoi Helen n'a-t-elle pas reconnu Bootsie ? enchaîna-t-elle. Certes, il s'est présenté à elle grimé, avec une carte de visite au nom de Christopher Condent — et pas au nom de Blue —, mais elle connaissait bien Bootsie.

— J'ai longtemps travaillé dans le profilage avant de rejoindre les « Chasseurs », répondit Jackson. J'ai suivi tellement de stages de psychologie que je devrais pouvoir répondre, mais, malheureusement, on ne sait toujours pas ce qui peut se passer au plus profond du cerveau humain. Bootsie était fou, mais il savait parfaitement donner le change. Il se conduisait comme quelqu'un de normal. Il était bien déguisé, aimable... Alors, on peut comprendre qu'elle ne l'ait pas reconnu.

— Cela dit, Helen a bien dit qu'il avait quelque chose de familier, mais qu'elle n'arrivait pas à comprendre quoi, rappela Malachi. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai commencé à soupçonner les habitués du Chasseur de dragons. Sans oublier que toutes les victimes avaient un jour ou l'autre dîné sur place.

— Mais Dirk, par exemple, était sur sa goélette, au moment où le pseudo Christopher Condent y est monté. Et il ne l'a pas reconnu non plus ! objecta Abigail.

— Cela prouve simplement que Bootsie Lanigan était un excellent acteur, rétorqua David.

— Et la jambe de bois ? insista Abigail.

Elle croisa le regard de David, comprit son objection et murmura :

— Ah, c'est vrai...

— Eh oui ! dit David. Il ne mettait pas toujours sa jambe de bois. Il lui arrivait de prendre une vraie prothèse, indétectable et silencieuse.

— La jambe de bois, c'était quand il jouait les pirates, dit Kate à voix basse.

— On joue la comédie et on finit par y croire ! soupira Will en hochant la tête.

— C'est ce qui est arrivé à Bootsie, en tout cas, dit Kate. Et pourquoi coupait-il le doigt de ses victimes ? Pour se comporter en « pirate », justement ?

— Nous n'aurons jamais l'occasion de le lui demander ! répondit Jackson. On sait cependant que Barbe-Noire, par exemple — et d'autres, aussi — n'hésitaient pas à couper un doigt quand ils voulaient s'emparer d'une bague. C'est peut-être un détail que Bootsie

a ajouté par la suite. Il ne manquait aucune phalange aux victimes d'il y a quelques années.

La conversation continua sur les détails techniques de l'enquête, ce qui aurait pu être fait et ne l'avait pas été...

David, par exemple, s'en voulait d'avoir fouillé toutes les embarcations, des plus importantes aux simples canots, sans jamais penser à jeter un coup d'œil au vieux hangar de la rive. On savait maintenant que la bâtisse branlante appartenait à une société dans laquelle Bootsie avait des parts.

— Quand Abby a retrouvé Helen Long dans l'eau, et qu'Helen nous a donné son témoignage, nous étions tous convaincus qu'il cachait ses prisonnières dans un bateau, rappela Angela en souriant. En tout cas, grâce à vous, deux femmes ont survécu, Abigail.

— Oui, mais je n'ai pas réussi à éviter un bon coup sur la tête ! plaisanta cette dernière.

— Et moi ? Je suis bêtement tombé dans un trou ! fit remarquer Malachi.

— Bianca a subi un traumatisme. Il lui faudra du temps pour s'en remettre, mais ça viendra, intervint Kate. Au moins... elle a gardé sa phalange. Helen, elle, est déjà sortie de l'hôpital. Et nous espérons tous que la police va bientôt découvrir l'identité de la victime inconnue.

— Bianca a eu beaucoup de chance, fit remarquer Jackson. Quel soulagement ! En plus, Roger ne la quitte pas d'une semelle, depuis qu'on le laisse entrer dans sa chambre. Réjouissons-nous déjà des résultats obtenus.

Abigail sentit vibrer son portable. C'était un mail, mais elle ne le consulta pas immédiatement. Il était si agréable d'être réunie avec l'équipe ! Ils allaient bientôt tous repartir, et même si elle avait accepté avec joie de rejoindre leurs rangs, elle savait qu'elle ne les reverrait pas tout de suite.

Au bout de quelques instants, cependant, elle lut le mail et ne put retenir un petit cri de joie. Tout le monde se tut.

— Excusez-moi, expliqua-t-elle en souriant, c'est un message d'une de mes amies, au conseil municipal. Son assistant a consulté des archives et confirmé ce que je lui disais sur la tombe du fils de nos deux fantômes, au cimetière colonial. L'építaphe va enfin être rétablie. Elle avait été vandalisée par des soldats quand Savannah a dû se rendre aux troupes du général Sherman.

— Parfait ! s'exclama Jackson.

Il se tourna vers Malachi pour ajouter avec un petit sourire :

— Peut-être que toi et Abigail aimeriez apporter la bonne nouvelle à nos vieux amis, les parents du soldat défunt ?

— Excellente idée. Cela nous fera une promenade, dit Malachi en

regardant Abigail.

— Donnez-moi simplement le temps d'imprimer le mail ! répliqua cette dernière en se levant.

Elle partit ensuite avec Malachi, laissant le groupe de « chasseurs » planifier sa dernière soirée à Savannah. Ils avaient finalement décidé de faire un barbecue dans le jardin de la maison. Will fit remarquer qu'il laissait volontiers Kate se charger des commissions, mais qu'il aimerait autant qu'elle ne soit pas chargée de la cuisson. Kate protesta, indignée. Angela fit de son mieux pour les apaiser sous le regard amusé de Jackson.

Abigail et Malachi firent à pied le trajet jusqu'au cimetière. L'après-midi tirait à sa fin, comme la veille quand ils s'étaient retrouvés dans les souterrains.

C'était l'une des heures les plus agréables de la journée. La mousse espagnole, sur les chênes centenaires, s'agitait doucement sous la brise.

Abigail était heureuse d'être en vie.

Certes, elle frémissait encore en se rappelant sa peur quand Bootsie l'avait kidnappée, mais Jackson avait bien expliqué que la peur n'était pas nécessairement une mauvaise chose. Au lieu de se laisser paralyser, il fallait s'en servir pour raisonner et choisir la meilleure stratégie. En fin de compte, ils avaient résolu l'affaire avant même de savoir précisément qui était le coupable. Ils avaient procédé méthodiquement, mettant à profit les informations fournies par les vivants comme par les morts. Durant les dernières heures, elle et Malachi avaient su utiliser le délire qui s'était emparé de Bootsie. Ils avaient mis hors d'état de nuire un dangereux psychopathe, et elle était ravie que Jackson et son équipe soient fiers de ce qu'elle et Malachi avaient accompli. Elle avait eu raison, finalement, de demander à Jackson de venir à Savannah. Jackson avait recruté Malachi, puis elle... Et maintenant, plus que jamais, elle était sûre d'avoir trouvé sa voie.

— Les voilà, chuchota Malachi quand ils entrèrent dans le cimetière.

Les parents de Josiah étaient assis sur leur banc habituel, comme s'ils portaient un deuil survenu seulement la veille, comme si leur tristesse ne s'était jamais atténuée au cours des siècles.

Abigail s'approcha d'eux, le feuillet où elle avait imprimé le mail à la main.

— Bonsoir, monsieur et madame Beckwith, dit-elle.

Edgar Beckwith se leva pour faire une petite révérence. Elizabeth se mit debout à son tour en agrippant le bras de son mari, un regard plein d'espoir fixé sur Abigail.

— Vous avez du nouveau ? murmura Edgar.

— Abigail va vous lire ce que nous avons reçu. Cela vient de quelqu'un qui a pu nous aider, dit Malachi.

Abigail sourit, puis se mit à lire à voix haute. Peu à peu, le couple se mit à sourire aussi, puis Elizabeth vint frôler de la main la joue d'Abigail.

— Merci..., chuchota-t-elle. Vraiment, merci !

— Quand la nouvelle inscription sera gravée, il y aura une petite cérémonie, dit Abigail. Nous serons là.

Ils prirent congé du couple qui se tenait maintenant debout devant la tombe, l'air radieux.

— Ils sont tellement soulagés ! dit Abigail à Malachi. C'est un vrai bonheur...

Elle ne semblait pourtant pas totalement satisfaite. Malachi le sentit et lui demanda :

— Qu'est-ce qui te tourmente encore ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Nous ne savons toujours pas comment Bootsie a tué Gus. D'après l'autopsie, mon grand-père est mort d'une crise cardiaque...

— J'aimerais te donner une explication définitive, mais j'en suis incapable, hélas. Je peux seulement te livrer mon intuition. Gus était proche des gens, il s'intéressait à eux. Quand il s'est mis à explorer le tunnel, parce qu'il avait des soupçons, il est tombé sur Bootsie. Bootsie l'a agressé et, alors, le cœur de Gus a lâché... Ton grand-père est mort en voulant sauver des vies, Abigail.

Elle hocha la tête. Il faudrait des années pour identifier toutes les victimes de Bootsie, elle le savait. Il était profondément perturbant de savoir qu'il enchaînait les meurtres tout en fréquentant quotidiennement le Chasseur de dragons, convaincu d'être la réincarnation d'un pirate. Sans doute en avait-il essayé plusieurs l'un après l'autre. Barbe-Noire, Christopher Condent, Henry Morgan... Et, finalement, Blue Anderson.

Et elle, durant tout ce temps, elle l'avait embrassé, s'était inquiétée de sa santé, l'avait toujours vu comme un vieil ami bougon mais fidèle de Gus...

Il était même venu à l'enterrement. Il avait passé la soirée dans le restaurant, sans doute occupé à repérer sa prochaine victime !

Elle frissonna. C'était si difficile à croire !

— J'ai une dernière question..., murmura-t-elle. Tout le monde pensait que nous retrouverions Bianca sur un bateau. Comment as-tu compris qu'elle était cachée dans ce vieux hangar ?

Malachi se tourna vers elle en souriant.

— Grâce à Blue, répondit-il. Au *vrai* Blue Anderson.

Epilogue

L'équipe ayant besoin de se changer les idées, Jackson avait octroyé à tout le monde deux semaines de vacances. Cela concernait Abigail aussi, puisqu'elle était maintenant officiellement recrutée, comme Malachi. Une fois les deux semaines écoulées, ce dernier irait suivre son stage à l'Académie du FBI. Evidemment, il aurait pu rester consultant. Ce statut lui plaisait, même si c'était plus aléatoire. Seulement, Abigail avait très envie qu'il les rejoigne et Jackson, il le savait, préférerait aussi cette option. Après tout, pourquoi pas ? s'était-il dit. Il effectuerait le stage, même s'il était déjà chevronné.

Avant cela, cependant, ils avaient deux grandes semaines de liberté devant eux.

Alors, ils firent tous les deux leurs valises pour se rendre chez Malachi, à côté de Richmond. Comme l'avait espéré ce dernier, Abigail adora l'endroit, les paysages. La maison était isolée dans la campagne, mais cela ne la dérangeait pas. Elle s'extasia sur les arbres, les rivières, les ruisseaux aux eaux cristallines... Ils firent de longues randonnées, se baignèrent dans le lac proche de la propriété, firent un grand tour de Virginie. Ils assistèrent à des reconstitutions de la guerre de Sécession, visitèrent Richmond, la ville coloniale de Williamsburg, et passèrent une journée très amusante au parc de loisirs de Busch Gardens.

Abigail adorait les montagnes russes !

Le matin, ils faisaient la grasse matinée. Ils regardaient des DVD, écoutaient de la musique, savouraient l'intimité qui les rapprochait de plus en plus. Ils parlaient beaucoup, du mariage de Malachi, des anciennes relations d'Abigail, attentifs et compréhensifs aux expériences passées de l'un et de l'autre.

Vers la fin du séjour, très tard dans la nuit — ou plutôt très tôt le matin —, Malachi se rendit compte qu'Abigail n'était plus dans le lit. Il se leva, enfila un peignoir et sortit dans le couloir.

— Abby ?

Elle ne répondait pas. Il descendit au rez-de-chaussée et, là, il la vit, assise près de la cheminée, plongée dans une conversation animée. Voilà pourquoi elle ne l'avait pas entendu.

Zachary était assis en face d'elle, l'air ravi. C'était la première fois que Malachi le voyait depuis son retour. Cela ne l'étonnait pas : connaissant Zachary, il se doutait que le vieux fantôme avait voulu se forger une opinion avant de se présenter.

Abigail leva les yeux et sourit en apercevant Malachi.

— Zachary et moi sommes en train de faire connaissance, expliqua-t-elle.

Zachary se mit debout.

— Mon garçon, c'est une jeune femme délicieuse ! s'écria-t-il.

Malachi s'approcha d'Abigail, qui s'était levée aussi, et glissa un bras autour d'elle.

— Délicieuse ? Oui, mais c'est aussi un agent très compétent, pragmatique, douée pour le tir... et une remarquable pirate. Je crois que je vais la garder !

— Je compte sur toi pour te conduire en gentleman, naturellement ! prévint Zachary d'un ton sévère.

— Je vais essayer, promit Malachi, mais tu sais, elle a son mot à dire...

— Ça, ça me plaît. Ma chère Geneviève aussi tenait à ses opinions. Nous vivions une époque difficile, mais elle ne s'en laissait pas conter. D'ailleurs...

— Oui ?

— D'ailleurs, si tu prends la bonne décision, je vais peut-être partir définitivement. Rejoindre enfin Geneviève.

— Abigail, dit Malachi en souriant, je crois que Zachary me suggère de te demander en mariage.

Abigail se mit à rire.

— C'est une hypothèse dont nous avons déjà parlé, Zachary. Cela finira par se faire, rassurez-vous. Je ne suis pas fanatique des gros diamants, mais nous avons évoqué une jolie bague avec une émeraude qui a appartenu à la mère de Malachi... Pour l'instant, nous allons entamer une nouvelle carrière, utiliser nos compétences pour aider les autres, mais dès que les choses seront mûres, nous aurons un joli mariage, à Savannah. Je pense que Blue souhaitera m'accompagner à l'autel. Nous serons peu nombreux à le voir, mais il sera à mon côté, et c'est ça qui compte ! Il faudra que vous veniez, vous aussi, Zachary.

— Savannah, cette ville magnifique ! Je pense que je réussirai à m'y rendre. Ensuite, comme je l'ai dit...

Zachary se tut un moment, puis reprit à voix basse :

— J'ai préféré attendre que Malachi retrouve enfin quelqu'un qui soit digne de lui. Maintenant, je sais qu'il aura une famille... Je vais pouvoir rejoindre la mienne.

Stupéfait, Malachi vit Abigail se hisser sur la pointe des pieds et déposer un baiser sur la joue du vieux fantôme.

— Vous aurez des enfants superbes ! s'écria Zachary en souriant jusqu'aux oreilles.

— Allons, laissez-nous le temps ! répliqua Abigail.

— Entendu.

Zachary se tourna vers Malachi pour ajouter :

— Il faut que je raconte tout ça à Geneviève !

Puis il fila vers le cimetière familial, au fond du jardin.

Abigail fixa sur Malachi un regard pétillant.

— J'ai l'impression qu'il a fini par m'adopter. Il a pris son temps !

— Oui, il met toutes les précautions de son côté, mais je crois que tu l'as littéralement ensorcelé !

— Je suis ravie qu'il approuve ton choix.

Malachi lui souleva le menton pour l'embrasser sur les lèvres.

— L'essentiel, c'est que tu m'aies choisi, moi, et que tu sois sûre de toi ! dit-il.

— Veux-tu remonter dans la chambre ? Je peux te prouver tout de suite que je n'ai pas le moindre doute..., lui dit-elle d'un ton taquin.

Puis, plus gravement, elle enchaîna :

— Les moindres instants avec toi me sont infiniment précieux.

— Pour moi aussi, ils sont précieux. Et c'est ça qui nous guidera, murmura-t-il en l'embrassant de nouveau, avant de l'entraîner vers l'escalier.

— Tu crois qu'ils vont bien s'entendre ? demanda soudain Abigail.

— Qui ? Blue et Zachary ?

— Oui.

— J'en suis certain. Ils vont verser des larmes émues, le jour de notre mariage comme deux vieux grands-pères bouleversés.

Ils étaient entrés dans la chambre. Malachi se tut, puis reprit :

— Maintenant, je crois que tu voulais me prouver quelque chose...

Abigail lâcha sa main, s'avança dans la pièce et se retourna pour l'attendre : il s'était immobilisé sur le seuil.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien. Je suis juste tellement heureux que tu sois ici, dans cette maison !

Elle eut un léger rire, serein, qui parut soudain rendre le monde plus harmonieux.

— Et moi, dit-elle, je suis heureuse que tu sois entré dans ma vie.

* * *

Si vous avez aimé ce roman
découvrez sans attendre
les précédents romans de la série
« Krewe of Hunters » de Heather GRAHAM :

*Le manoir du mystère
La demeure maudite
Un tueur dans la nuit
La demeure des ténèbres
Un cri dans l'ombre
Dangereux faux-semblants
Mystères en eaux profondes
Les démons du passé
On ne réveille pas la mort*

Disponibles dès à présent sur www.harlequin.fr

Et ne manquez pas la suite en mars,
dans votre collection « Best-Sellers » !

TITRE ORIGINAL : THE NIGHT IS ALIVE

Traduction française : JULIE ALBIZZI

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin

© 2013, Slush Pile Productions, LLC.

© 2015, Harlequin.

© FLICK / ROYALTY FREE / GETTY IMAGES

T. SAUVAGE

Publié par MIRA®

ISBN 978-2-2803-4281-0

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :

Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :

Réveillez la lady
qui est en vous !



Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...



 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



HEATHER GRAHAM

Quand veillent les ombres

« Viens vite, j'ai besoin de toi ! »

Lorsque Abigail se rend à Savannah où son grand-père la réclame, un terrible spectacle l'attend : le vieil homme gît à terre, près de son restaurant, emporté par une crise cardiaque. Par-delà la tristesse, Abigail est saisie par le doute : a-t-il cherché à l'avertir d'un danger ? Les policiers ont beau se montrer sceptiques, elle est de plus en plus persuadée qu'il s'agit d'un meurtre. Peut-être parce que d'autres morts ont été retrouvés à Savannah en l'espace de quelques jours... Ou peut-être parce que Blue, le fantôme de la maison, lui est apparu à son arrivée, comme à chaque fois qu'une menace pèse sur elle... Déterminée à agir, Abigail fait appel à une unité spécialisée du FBI qui lui envoie l'agent Malachi. Un homme qui, en plus d'être aussi têtue qu'elle, possède le même don pour voir les morts. Et, comme leur nombre s'accroît de jour en jour à Savannah, quatre yeux valent mieux que deux...

A PROPOS DE L'AUTEUR

« Le nom de Heather Graham sur une couverture est une garantie de lecture intense et captivante », a écrit le *Literary Times*. Son indéniable talent pour le suspense, sa nervosité d'écriture et la variété des genres qu'elle aborde la classent régulièrement dans la liste des meilleures ventes du *New York Times*.

Quand veillent les ombres appartient à la série « Krewe of Hunters ».

